THE LIBRARY
THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME VI.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Noubel, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pagezot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

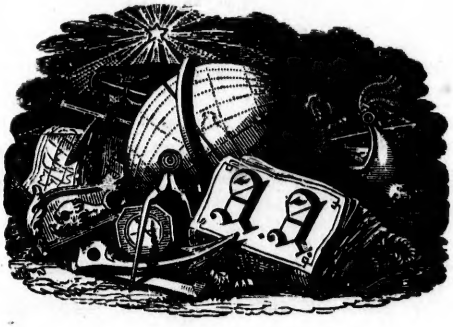
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE Ier.

PREMIER VOYAGE DE COOK.

DEUXIÈME SECTION.

(SUITE.)

§ 4.

Traversée de la baie de Tolaga à la baie de Mercure dans la Nouvelle-Zélande. Plusieurs incidens qui nous arrivèrent à bord et à terre. Description de plusieurs vues du pays, ainsi que des heppahs ou villages fortifiés des habitans.

Le 30 octobre 1769, à une heure et demie, je remis à la voile le cap au nord, avec une brise légère, et je gouvernai autour d'une petite île qui gît un mille à l'est de la pointe nord-est de la terre. Cette pointe est la partie la plus orientale de toute la côte. Je lui donnai le nom de *cap Est*, et j'ap-

pelai *Ile Est* l'île qui gît à la même hauteur. Sa circonférence est peu considérable : elle est élevée et ronde, et elle paraît nue et stérile. Le cap est élevé et couvert de roches blanches : il gît au 37e degré 43 minutes 30 secondes de latitude sud, et au 181e degré de longitude ouest. La terre, de la baie de Tolaga au cap Est, est d'une élévation moyenne, mais inégale; elle forme plusieurs petites baies, dans lesquelles il y a des grèves de sable. Le temps étant nébuleux et rempli de brouillards, nous n'avons pas pu découvrir beaucoup de l'intérieur du pays.

Après que nous eûmes tourné le cap nous vîmes un grand nombre de villages et beaucoup de terres cultivées. Le pays en général semblait être plus fertile que celui que nous avions vu jusqu'alors : il était bas près de la mer, mais montueux dans l'intérieur. A six heures du soir, étant à quatre lieues à l'ouest du cap Est, nous dépassâmes une baie qui fut découverte pour la première fois par le lieutenant Hicks, et que j'appelai pour cela *baie de Hicks*. A huit heures nous étions à huit lieues à l'ouest, et à trois ou quatre milles de la côte.

Le 30 nous découvrîmes une terre qui ressemblait à une île, et qui nous restait à l'ouest, en même temps que la partie la plus sud-ouest de la terre nous restait au sud-ouest. Sur les neuf heures nous vîmes approcher vers nous cinq pirogues

montées par plus de quarante hommes, tous armés avec des piques et des haches de bataille de leur pays, et qui poussaient des cris en nous faisant des menaces d'attaque. Ce spectacle nous causa beaucoup de chagrin, et certainement nous ne nous y attendions pas; car nous espérions que la réputation de nos forces et de notre clémence se serait étendue plus loin. Quand une de ces pirogues eut presque atteint le vaisseau, une autre, d'une grosseur extraordinaire, la plus grande que nous eussions jamais vue, et remplie d'une foule d'Indiens armés aussi, se détacha de la côte et rama vers nous avec beaucoup de vitesse. A mesure qu'elle approchait, la première qui était plus près du vaisseau lui faisait des signes. Nous remarquâmes que cette seconde avait seize rameurs d'un côté, outre les hommes qui étaient assis, et d'autres rangés sur une ligne depuis l'avant jusqu'à la poupe, et qu'en tout elle contenait environ soixante Indiens. Comme ils dirigaient leur marche précisément sur le vaisseau, nous voulûmes prévenir une attaque en leur montrant ce que nous étions en état de faire. En conséquence je fis tirer devant eux un canon chargé à mitraille, ce qui les fit arrêter; mais ils ne s'en retournèrent pas. On tira ensuite par-dessus leur tête un canon à boulet; et, en le voyant tomber, ils saisirent leurs pagaies et ils ramèrent vers la côte avec tant de précipitation,

qu'ils paraissaient à peine se donner le temps de respirer. Le soir, trois ou quatre autres pirogues, ayant à bord des Indiens sans armes, vinrent au large, mais elles ne voulurent pas se hasarder à approcher à la portée du boulet. Le cap à la hauteur duquel nous avions été menacés d'hostilité fut appelé *cap Runaway*, c'est-à-dire *cap de la Fuite*, à cause de la retraite précipitée de nos ennemis. Il est situé au 37e degré 32 minutes de latitude, et au 181e degré 48 minutes de longitude. Pendant la navigation de ce jour nous reconnûmes que là terre qui nous restait à l'ouest, et qui le matin ressemblait à une île, en était véritablement une, et nous lui donnâmes le nom de *White-Island*, c'est-à-dire *île Blanche*.

Le premier de novembre nous ne comptâmes pas moins de quarante-cinq pirogues qui s'avancèrent de la côte vers le vaisseau; sept d'entre elles s'approchèrent de nous, et, après quelque conversation avec Tupia, elles nous vendirent quelques écrevisses de mer, des moules et deux congres. Ces Indiens firent les échanges d'une manière très honnête; et quand ils furent partis, d'autres arrivèrent sur des pirogues d'un autre endroit, qui trafiquèrent aussi sans nous donner lieu de nous plaindre; mais quelque temps après ils prirent ce qu'on leur présentait sans rien offrir en échange. Lorsque nous fîmes des menaces à l'un d'eux, qui

venait de nous jouer ce tour, il se mit à rire en se moquant de nous; il nous fit des signes de défi et s'éloigna du vaisseau pour reprendre le chemin de la côte : nous tirâmes alors un coup de fusil par-dessus sa tête, ce qui le ramena avec un air plus sérieux, et le commerce continua à se faire avec beaucoup d'ordre.

Lorsque enfin on eut acheté assez de provisions pour les officiers, je permis aux autres gens de l'équipage de venir sur le passavant, et d'y trafiquer pour eux-mêmes : malheureusement on n'employa pas les mêmes précautions qu'auparavant pour prévenir les fraudes, de sorte que les Indiens, voyant qu'ils pouvaient nous tromper avec impunité, devinrent insolens de nouveau, et prirent de beaucoup plus grandes libertés.

Les Indiens d'une pirogue qui avait vendu tout ce qu'elle avait à bord, apercevant au côté du vaisseau, en s'en retournant, de la toile qu'on y avait suspendue pour la sécher, l'un d'eux la détacha sans cérémonie et en fit un paquet qu'il emporta : nous le rappelâmes sur-le-champ, et nous lui redemandâmes ce qu'il avait volé; mais au lieu de le rendre, il vira sa pirogue et se moqua de nous. Un coup de fusil tiré par-dessus sa tête, ne pouvant pas troubler sa gaîté, on en lâcha un second chargé à petit plomb, qui l'atteignit sur le dos : il serra un peu les épaules à l'instant où il fut

blessé, mais il n'en parut pas plus affecté qu'un matelot pourrait l'être d'un coup de baguette ; il continua avec beaucoup de tranquillité à faire un paquet de ce qu'il avait dérobé. Toutes les pirogues s'arrêtèrent alors à environ cent verges, et elles entonnèrent toutes leur chanson de défi, ce qui dura jusqu'à ce que le vaisseau fût éloigné d'elles d'environ quatre cents verges. Comme elles ne paraissaient pas avoir dessein de nous attaquer, je ne voulus leur faire aucun mal ; je crus pourtant que, si ces Indiens allaient dire à terre qu'ils nous avaient quittés en nous bravant, cela pourrait avoir un mauvais effet. Afin de leur montrer qu'il dépendait toujours de nous de les mettre à la raison, quoiqu'ils fussent fort au-delà de la portée de toutes les armes qu'ils connaissaient, je fis tirer une pièce de quatre, de façon que le boulet passa près d'eux. Il arriva qu'en frappant l'eau il se releva plusieurs fois fort au-delà des pirogues, ce qui répandit parmi elles une si grande terreur, qu'elles se mirent à gagner la côte sans que les rameurs osassent regarder une seule fois par derrière.

Sur les deux heures nous découvrîmes une île assez haute qui nous restait à l'ouest, et à cinq heures nous en aperçûmes d'autres, ainsi que des rochers à l'ouest de celle-ci. Nous serrâmes le vent afin de les dépasser; mais ne pouvant pas les doubler avant la nuit, je pris le parti d'arriver, et je

gouvernai entre elles et la grande terre. A sept heures j'étais au-dessous de la première île, de laquelle une grande double pirogue, ou plutôt deux pirogues jointes ensemble, à la distance d'environ un pied, et couvertes de planches qui formaient une espèce de tillac, se mirent en mer, et firent voile vers le vaisseau. C'était le premier bâtiment de cette espèce que nous eussions vu depuis notre départ des îles de la mer du Sud. Lorsqu'il approcha de nous, les Indiens qu'il avait à bord entrèrent librement en conversation avec Tupia, et nous crûmes leur voir à notre égard des dispositions favorables, mais sur le soir ils amenèrent leur pirogue au côté du vaisseau, et, après avoir lancé une grêle de pierres, ils ramèrent vers la côte.

Nous apprîmes de Tupia que les Indiens de la pirogue nommaient *Mowtohora* l'île au-dessous de laquelle nous étions. Quoique élevée, elle a peu de circonférence, et elle gît à six milles de la Nouvelle-Zélande. Au sud-ouest-quart-ouest de cette île, et, suivant toute apparence, près de la mer, on trouve une montagne élevée que j'appelai *mont Edgecomb*. Elle est située au 37e degré 59 minutes de latitude, et au 193e degré 7 minutes de longitude, au milieu d'une grande plaine qui la fait apercevoir plus facilement.

Nous vîmes, le 2 novembre, plusieurs pirogues, et un grand nombre d'Indiens le long de la côte

de la Nouvelle-Zélande. Quelques-uns de ces bâtimens nous suivirent, mais aucun ne voulut nous approcher, excepté un qui avait une voile, et que nous reconnûmes pour le même qui nous avait assaillis de pierres le soir précédent. Les Indiens qu'il avait à bord conversèrent encore avec Tupia; et nous nous attendions à une autre décharge de leurs armes, qui, à la vérité, n'étaient dangereuses que pour les fenêtres de nos chambres. Ils restèrent vis-à-vis du vaisseau l'espace d'une heure, et ils furent très paisibles; mais enfin ils nous donnèrent le salut sur lequel nous comptions. Nous le rendîmes en tirant un coup de fusil par-dessus leur tête, et sur-le-champ ils s'en allèrent, peut-être plus satisfaits d'avoir donné des preuves de leur courage, en insultant deux fois un bâtiment si supérieur au leur, qu'intimidés par le coup que nous avions lâché contre eux.

A dix heures et demie nous passâmes entre une île basse et plate et la grande terre : la distance entre l'un et l'autre côté était d'environ quatre milles. La grande terre, entre cette île plate et Mowtohora, est médiocrement élevée, mais unie, sans bois, et remplie de plantations et de villages. Les villages, plus grands que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, étaient situés sur des éminences près de la mer, fortifiés du côté de terre par un parapet et un fossé, et environnés dans

l'intérieur d'une haute palissade; outre le parapet, le fossé et la palissade, il paraissait y avoir des espèces de fortifications. Tupia croyait que les petits enclos, bordés de palissades et de fossés, étaient des moraïs ou lieux de culte, mais nous pensâmes que c'étaient des forts, et nous en conclûmes que ces peuples avaient dans leur voisinage des ennemis, aux hostilités desquels ils étaient sans cesse exposés.

A deux heures nous dépassâmes une petite île haute, qui gît à quatre milles d'un cap élevé et rond qui est sur la grande terre. Depuis ce cap, la terre court nord-ouest aussi loin que peut s'étendre la vue, et elle a un aspect montueux et escarpé. Comme le temps était brumeux, et que le vent soufflait avec force sur la côte, nous gagnâmes le large en portant vers l'île que nous apercevions le plus souvent sous le vent, et qui nous restait nord-nord-est à environ six ou sept lieues.

Nous passâmes la nuit au-dessous de cette île, que j'ai appelée *the Mayor* (*le Maire*). Le 3, à sept heures du matin, elle nous restait au sud-est, à six lieues, et nous avions au nord-est, à une lieue, un groupe de petites îles et de rochers, auxquels je donnai le nom de *Cour des Aldermen :* ils gisent dans une étendue d'environ une demi-lieue de chaque côté, et à cinq lieues de la grande terre. Dans l'espace intermédiaire, il y a un grand nom-

bre d'autres îles, dont la plupart ne sont que des rochers stériles. La circonférence de quelques-unes de celles-ci est aussi petite que celle du monument de Londres[1], mais elles s'élèvent à une beaucoup plus grande hauteur, et quelques-unes sont inhabitées : elles gisent au 36e degré 37 minutes de latitude. Le canton que nous dépassâmes le soir de la veille semblait être bien peuplé ; nous aperçûmes plusieurs bourgades, et sur la grève des environs plusieurs centaines de grandes pirogues ; mais dès le 3, après avoir fait environ quinze lieues, le pays nous parut stérile et désert sur tout le côté que nous avions longé depuis le cap Turnagain. Les Indiens reconnaissaient un chef, qu'ils appelaient *Teratu*, et dont ils nous indiquaient de la main la résidence.

A une heure, trois pirogues, montées par vingt-un hommes, se détachèrent de la côte pour s'avancer vers nous. La construction de ces bâtimens semblait être plus simple que celle de tous les autres que nous avions vus auparavant : ce n'était rien que le tronc d'un seul arbre creusé par le feu, sans avoir ni ornemens ni commodités. Les Indiens qu'ils avaient à bord étaient presque nus, et paraissaient d'un teint brun ; cependant, dans leur état de nudité et de faiblesse, ils enton-

[1] Colonne qui a été érigée à Londres en mémoire du fameux incendie de 1666.

nèrent leur chanson de défi pour un combat, et ils semblaient nous menacer d'une destruction inévitable. Ils restèrent quelque temps hors de la portée de leurs pierres, et, se hasardant à approcher davantage avec moins d'apparence d'hostilité, un de nos gens alla au côté du vaisseau et leur tendit une corde; mais ils jugèrent à propos de le remercier de cette politesse en lui décochant une javeline. Cette première manqua son coup, et sur-le-champ ils en jetèrent une autre dans le vaisseau; nous tirâmes par-dessus leurs têtes un coup de fusil, qui les fit bientôt prendre la fuite.

A sept heures du soir nous mîmes à l'ancre, et nous fûmes bientôt environnés de plusieurs pirogues et d'Indiens semblables à ceux que nous avions vus la dernière fois, et qui, pendant quelque temps, se comportèrent d'une manière fort honnête. Tandis qu'ils rôdaient autour de nous, nous tuâmes du vaisseau un oiseau qui nageait sur la mer. Ils témoignèrent moins de surprise de cet incident que nous ne l'imaginions; ils prirent l'oiseau et ils l'attachèrent à une ligne de pêche qui était suspendue à la poupe de notre vaisseau. Nous leur donnâmes une pièce d'étoffe en reconnaissance de cette grâce; mais malgré l'effet de nos armes à feu, et ces marques de politesse de part et d'autre, dès que la nuit survint, ils commencèrent leur chanson de guerre et ils entreprirent

d'enlever la bouée de l'ancre. Nous tirâmes alors par-dessus leurs têtes deux ou trois coups de fusil, ce qui parut plutôt les irriter que les effrayer; ils s'en allèrent cependant, en nous menaçant de revenir le lendemain avec de nouvelles forces et de nous mettre tous à mort. Ils détachèrent en même temps un bateau qui, à ce qu'ils dirent, allait vers une autre partie de la baie chercher du renfort.

Il y avait quelque apparence de générosité et de courage à nous avertir du temps où ils voulaient nous attaquer; mais ils perdirent tout l'honneur que cet avis leur devait faire dans notre esprit, en venant secrètement nous surprendre pendant la nuit, dans un temps où ils espéraient sans doute nous trouver endormis. En approchant du vaisseau ils reconnurent qu'ils s'étaient trompés; et ils se retirèrent sans dire un seul mot, supposant qu'il était de trop bonne heure pour exécuter leur projet. Quelque temps après ils revinrent; cette nouvelle tentative n'ayant pas un meilleur succès, ils se retirèrent aussi tranquillement que la première fois.

Le 4, à la pointe du jour, ils se préparèrent à exécuter par la force ce dont ils n'avaient pas pu venir à bout par ruse et par artifice: douze pirogues qui avaient à bord environ cent cinquante hommes, tous armés de piques, de lances et de pierres,

s'avancèrent contre nous. Comme ils ne pouvaient pas commencer l'attaque avant d'être près du vaisseau, Tupia fut chargé de leur faire des représentations, et, s'il était possible, de les détourner de leur projet. Pendant la conversation, ils paraissaient avoir des intentions tantôt pacifiques et tantôt ennemies; à la fin cependant ils commencèrent à commercer, et nous leur proposâmes d'acheter leurs armes, que quelques-uns d'eux consentirent à nous vendre. Ils nous en cédèrent deux quand nous les eûmes payées; mais après avoir reçu le prix d'une troisième, ils refusèrent de nous l'envoyer, en nous proposant pourtant de la céder si nous voulions l'acheter une seconde fois. Nous en donnâmes effectivement un autre prix, mais ils retinrent encore l'arme en demandant un troisième échange. Nous rejetâmes cette proposition avec quelques marques de déplaisir et de ressentiment; mais l'offenseur se moqua de nous en nous témoignant du mépris et en nous défiant au combat, et il éloigna sa pirogue à quelques verges du vaisseau.

Comme je projetais de rester cinq ou six jours en cet endroit pour observer le passage de Mercure, je crus que, pour prévenir de semblables avanies, il était absolument nécessaire de montrer à ces Indiens qu'on ne nous maltraitait pas impunément. Nous tirâmes quelques grains de plomb

contre le voleur et une balle à travers le fond de son bateau; sur quoi il se mit à ramer à environ cent verges de distance, et, à notre grande surprise, les Indiens des autres pirogues ne firent pas la moindre attention à leur compagnon blessé, quoiqu'il perdît beaucoup de sang. Ils revinrent au côté du vaisseau et continuèrent à faire des échanges avec un air d'indifférence et d'insensibilité parfaites : ils nous vendirent encore plusieurs de leurs armes sans faire aucune autre tentative pour nous tromper; à la fin cependant un Indien jugea à propos de s'enfuir sur sa pirogue avec deux pièces d'étoffe, dont une seule suffisait pour payer l'arme qu'il avait offert de vendre. Lorsqu'il fut à environ cent verges de distance et qu'il se crut assuré de sa proie, nous tirâmes un coup de fusil qui heureusement atteignit le bordage de la pirogue et y fit deux trous. Cette décharge n'eut d'autre effet que d'exciter les Indiens à ramer avec plus de promptitude, et le reste des pirogues s'éloignèrent aussi en grande hâte. Pour leur donner une preuve plus frappante de notre supériorité, nous tirâmes par-dessus leur tête un canon à boulet, et aucun de leurs bâtimens ne s'arrêta avant d'aborder à la côte.

Sur les dix heures, je partis dans un bateau et le maître dans un autre, pour sonder la baie et chercher un mouillage plus convenable. Nous por-

tâmes d'abord vers la côte septentrionale, de laquelle quelques pirogues se détachèrent pour venir à notre rencontre; elles se retirèrent cependant à mesure que nous avancions, et elles nous invitèrent à les suivre; mais voyant qu'elles étaient toutes armées, je ne crus pas qu'il fût prudent d'accepter leur proposition : j'allai vers le fond d'une baie où j'aperçus sur une pointe très élevée un village fortifié de la manière que j'ai déjà décrite plus haut, et après avoir choisi un mouillage, non loin de l'endroit où était le vaisseau, je retournai à bord.

Le 5 au matin, m'étant approché davantage de la côte, les naturels du pays revinrent au vaisseau, et nous eûmes la satisfaction de remarquer que leur conduite était très différente de celle de la veille. Il y avait parmi eux un vieillard dont l'honnêteté et la prudence nous avaient déjà frappés; il s'appelait *Toiava*, et il semblait être d'un rang distingué. Il s'était comporté avec beaucoup de bon sens et de sagesse dans l'affaire de la veille, se tenant dans une petite pirogue toujours près du vaisseau, et traitant les gens de notre bord d'une manière qui supposait qu'il ne méditait aucune fraude, et qu'en même temps il ne nous soupçonnait pas de vouloir lui faire du mal.

Après quelques invitations, cet Indien et un autre de ses compatriotes vinrent à bord : ils se hasardèrent à entrer dans ma chambre, et je leur

présentai à chacun un morceau d'étoffe et quelques clous de fiche. Ils nous dirent que les Indiens nous craignaient beaucoup. Nous promîmes d'être leurs amis s'ils voulaient vivre en paix, et nous ajoutâmes que nous désirions seulement acheter d'eux ce qu'ils auraient à nous vendre et au prix qu'ils fixeraient.

Quand les naturels du pays nous eurent quittés, je m'embarquai sur la rivière avec la pinasse et la chaloupe, dans le dessein de jeter la seine, et j'envoyai le maître dans l'esquif pour sonder la baie et pêcher du poisson. Les Indiens qui étaient à l'un des côtés de la rivière nous témoignèrent de l'amitié par tous les signes qu'ils purent imaginer, et ils nous invitèrent à débarquer parmi eux; mais nous aimâmes mieux aller à terre de l'autre côté, parce qu'on pouvait plus commodément y jeter la seine, et tuer des oiseaux que nous y voyions en grand nombre et de plusieurs espèces différentes. Après beaucoup de sollicitations, les Indiens se hasardèrent à venir sur le midi auprès de nous. Nous prîmes peu de poisson avec la seine : nous n'attrapâmes que quelques mulets; et avec nos autres filets nous ne prîmes qu'un petit nombre de coquillages; mais nous tuâmes plusieurs oiseaux, dont quelques-uns ressemblaient à la pie de mer, excepté qu'ils avaient un plumage noir, et le bec et les pieds rouges. Pendant que nous étions à la chasse, ceux de nos gens

qui restèrent près des bateaux virent deux Indiens se quereller et se battre : ils commencèrent le combat avec leurs lances. Quelques vieillards, interposant alors leurs bons offices, enlevèrent les lances, et les laissèrent décider leur différent à l'anglaise, à coups de poing. Ils se battirent ainsi pendant quelque temps avec beaucoup de vigueur et d'opiniâtreté; mais ils se retirèrent peu à peu derrière une colline, de sorte que nos gens ne purent voir l'issue de la querelle.

Le 6 au matin la chaloupe alla pêcher dans la baie, et j'envoyai en même temps un officier, des soldats de marine et un détachement de matelots pour couper du bois et jeter la seine. Les Indiens de la côte parurent très paisibles et très soumis. Nous avons lieu de croire que leurs habitations étaient fort éloignées de là, car nous ne vîmes point de maisons, et nous reconnûmes qu'ils passaient la nuit sous des buissons. Il est probable qu'ils viennent souvent en troupes dans la baie pour y recueillir des coquillages, qui y sont en très grande abondance, puisque partout où nous allâmes, soit sur les collines soit dans les vallées, les bois et les plaines, nous en aperçûmes de grands monceaux, dont quelques-uns semblaient être vieux et d'autres frais, et dont on aurait pu charger plusieurs voitures. Nous n'aperçûmes point de terrain cultivé dans ce canton, qui paraissait

désert et stérile. Les sommets des collines avaient de la verdure; mais il n'y croissait qu'une espèce de grosse fougère dont les naturels du pays avaient rassemblé une grande quantité de racines pour les emporter avec eux. Le soir M. Banks remonta la rivière, qui, à son embouchure, est belle et large; mais, à la distance d'environ deux milles, il n'y avait pas assez d'eau pour couvrir le pied. Il reconnut que l'intérieur du pays était encore plus désert que la côte de la mer. Notre pêche ne fut pas plus heureuse ce jour-là que la veille. Les Indiens compensèrent en quelque manière ce mauvais succès en nous apportant plusieurs paniers de poissons, dont quelques-uns étaient secs et d'autres nouvellement apprêtés : ces derniers n'étaient pas les meilleurs; mais je les fis tous acheter pour encourager ce trafic.

Le temps fut si mauvais le 7 que personne ne quitta le vaisseau, et aucun des Indiens ne vint à bord.

Le 8 j'envoyai à terre un détachement de matelots pour faire de l'eau et du bois; et sur ces entrefaites plusieurs pirogues, dans l'une desquelles était notre ami Toiava, s'avancèrent vers nous. Peu de temps après son arrivée au côté du vaisseau, il aperçut deux pirogues qui venaient du côté opposé de la baie ; sur quoi il retourna promptement au rivage avec tous ses canots, en nous disant qu'il

craignait les insulaires qui s'approchaient. Ce fait est une nouvelle preuve que les insulaires de ce pays sont perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Cependant il revint bientôt, après avoir reconnu que les Indiens qui l'avaient alarmé n'étaient pas ceux qu'il regardait comme ses ennemis. Les naturels qui vinrent près du vaisseau le matin nous vendirent, pour quelques morceaux d'étoffe, assez de poissons de l'espèce des maquereaux pour en servir à tout l'équipage, et ils étaient aussi bons que nous en eussions jamais mangé. A midi j'observai avec un quart de nonante la distance du zénith au soleil, et je trouvai que la latitude, en dedans de l'entrée méridionale de la baie, était de 36 degrés 47 minutes 43 secondes.

MM. Banks et Solander allèrent à terre, et rassemblèrent un grand nombre de plantes absolument inconnues; et, comme ils ne revinrent que fort tard, ils eurent occasion d'examiner comment les Indiens s'arrangeaient pour passer la nuit: ils n'avaient d'autre abri que quelques arbrisseaux. Les femmes et les enfans étaient rangés un peu plus loin de la mer que les hommes, qui formaient autour d'eux une espèce de demi-cercle, et qui plaçaient leurs armes à côté d'eux, contre les arbres; ce qui prouve qu'ils craignaient sans cesse l'attaque de quelque ennemi peu éloigné. Ils remarquèrent aussi qu'ils ne reconnaissaient ni Te-

ratu ni aucun autre chef pour roi. Comme ils différaient en ce point de tous les autres Indiens que nous avions vus sur les autres parties de la côte, nous imaginâmes que c'était peut-être une espèce de proscrits qui s'étaient révoltés contre Teratu; et dans ce cas il était possible qu'ils n'eussent point d'habitations fixes ni de terres cultivées dans aucune partie du pays.

Le 9, à la pointe du jour, un grand nombre de pirogues vinrent à bord. Elles étaient chargées de deux espèces de maquereaux, dont l'une était exactement la même que celle d'Angleterre, et l'autre en était un peu différente. Nous crûmes que ces Indiens avaient fait une pêche très abondante, et qu'ils nous apportaient le surplus de ce qu'ils ne pouvaient consommer, car ils nous les vendirent à très bas prix. Nous les achetâmes avec plaisir. A huit heures il y avait à bord plus de poisson que tout l'équipage n'en pouvait manger en trois jours, et, avant la nuit, cette quantité augmenta tellement que tous ceux de nos gens qui purent se procurer du sel en salèrent assez pour un mois.

J'allai à terre dès le grand matin avec MM. Banks et Solander, et M. Green qui portait des instrumens convenables pour observer le passage de Mercure. Le temps avait été pendant quelques jours très brumeux avec beaucoup de pluie; mais il fut si serein le 10, qu'il n'y eut pas un brouillard pendant tout

le passage. M. Green observa seul l'immersion pendant que j'étais occupé à prendre la hauteur du soleil, afin de déterminer le temps. L'immersion commença à 7 heures 20 minutes 58 secondes temps apparent. Le résultat moyen de l'observation donna 36 degrés 48 minutes cinq secondes et demie sud pour la latitude du lieu de l'observation.

Sur le midi nous fûmes alarmés par un coup de canon que nous entendîmes tirer du vaisseau : M. Gore, mon second lieutenant, commandait alors à bord, et voici ce qu'il nous raconta. Pendant que deux petits canots commerçaient avec les gens de notre équipage, deux très grosses pirogues remplies d'Indiens arrivèrent. L'une d'elles avait à bord quarante-sept hommes tous armés de piques, de dards et de pierres; ce qui semblait annoncer un projet d'hostilité. Ils paraissaient étrangers, et plus frappés de la supériorité qu'ils avaient sur nous par leur nombre, qu'effrayés de celle que nos armes pouvaient nous donner sur eux. Ils ne commencèrent pourtant pas le combat, parce qu'ils apprirent des Indiens des autres pirogues avec qui ils entrèrent sur-le-champ en conversation à quelle espèce d'ennemis ils auraient à faire. Peu de temps après ils se mirent à commercer : plusieurs nous offrirent leurs armes, et l'un d'eux une pièce carrée d'étoffe qui fait partie de leur habillement, et qu'ils appellent *haahow* : nous achetâmes quelques-unes

des armes. M. Gore étant convenu du prix de l'haahow, il en envoya la valeur, qui était un morceau de drap d'Angleterre, et il s'attendait à recevoir ce qu'il venait de payer; mais dès que l'Indien eut en sa possession l'étoffe de M. Gore, il refusa de céder la sienne, et il s'en alla dans sa pirogue. Quand on le menaça de le punir de la fraude qu'il venait de commettre, lui et ses compagnons entonnèrent leur chanson de guerre, et ils agitèrent leurs pagaies en faisant à nos gens des signes de défi. Ils ne les attaquèrent pourtant pas encore, ils défièrent seulement M. Gore de se venger comme il pourrait; ce qui excita tellement sa colère, qu'il tira contre le voleur un fusil chargé à balle et l'étendit raide mort. Il eût été à désirer qu'en cette occasion il se fût contenté de tirer à petit plomb, comme nous l'avions fait plusieurs fois auparavant avec succès.

Lorsque l'Indien tomba, toutes les pirogues s'éloignèrent à quelque distance; mais comme elles ne s'en allaient pas, on crut qu'elles méditaient une attaque. Afin d'ouvrir un passage sûr au bateau qu'il fallait envoyer à terre, on tira un boulet par-dessus leurs têtes, ce qui les mit toutes en fuite. Dès qu'on eut rapporté à terre ce qui était arrivé, nos Indiens furent alarmés, et après s'être rassemblés, ils se retirèrent tous en corps. Ils revinrent cependant peu de temps après, lorsqu'on leur eut

expliqué l'affaire plus en détail, et ils nous firent comprendre qu'à leur avis l'homme qui avait été tué méritait la mort.

Un peu avant le coucher du soleil, les Indiens se retirèrent pour souper, et nous les suivîmes afin d'être témoins de leur repas. Il était composé de différentes espèces de poissons, parmi lesquels il y avait des écrevisses de mer, et de quelques oiseaux qui nous étaient inconnus. Ces oiseaux étaient grillés ou cuits au four. Pour les grilier ils les attachaient à un petit bâton fiché en terre et incliné vers leur feu. Ils cuisent leurs alimens au four en les mettant dans un trou garni de pierres chaudes, comme les Taïtiens.

Parmi les naturels du pays qui s'étaient rassemblés à cette occasion, nous vîmes une femme qui déplorait, à la manière du pays, la mort d'un de ses parens : elle était assise à terre près des autres, qui, excepté un seul, ne faisaient pas la moindre attention à elle. Les larmes coulaient en abondance le long de ses joues, et elle répétait d'une voix basse, mais très plaintive, des paroles que Tupia lui-même n'entendait point. A la fin de chaque phrase elle se faisait des incisions sur les bras, le visage et la poitrine, avec une coquille qu'elle tenait à la main, de sorte qu'elle était presque couverte de sang ; ce qui offrait un des plus touchans spectacles qu'il soit possible d'imaginer. Les bles-

sures ne paraissaient pourtant pas être aussi profondes que celles qu'ils se font quelquefois en pareille occasion, si nous pouvons en juger par les cicatrices que nous aperçûmes sur les bras, les cuisses, la poitrine et les joues de plusieurs d'entre eux, et qu'on nous dit être des blessures qu'ils s'étaient faites, comme des témoignages de leur affection et de leur douleur.

Le lendemain, 10, accompagné de M. Banks et de quelques-uns de nos officiers, j'allai avec deux bateaux examiner une grande rivière qui a son embouchure au fond de la baie. Nous la remontâmes l'espace de quatre ou cinq milles, et nous aurions avancé beaucoup plus loin si le temps avait été favorable. Elle était beaucoup plus large qu'à son embouchure, et divisée en plusieurs bras par de petites îles plates qui sont couvertes de palétuviers, et inondées à la haute marée. Ces palétuviers distillent une substance visqueuse qui ressemble beaucoup à la résine. Nous en avions d'abord trouvé en petites masses sur le bord de la mer, et nous la vîmes ensuite collée aux arbres, ce qui nous fit connaître d'où elle venait. Nous débarquâmes sur le côté oriental de la rivière, où nous aperçûmes un arbre sur lequel plusieurs oiseaux, de l'espèce des cormorans, avaient construit leur nid, et en conséquence nous résolûmes d'en dîner. Nous eûmes bientôt tué vingt de ces oiseaux, et

après les avoir rôtis sur-le-champ, nous en fîmes un excellent repas.

Nous montâmes ensuite sur les collines, d'où nous comptions découvrir la source de la rivière. Les bords, de chaque côté, ainsi que les îles, étaient couverts de palétuviers, et la grève abondait en pétoncles et autres coquillages. Il y avait en plusieurs endroits des huîtres de rochers, et partout une grande quantité d'oiseaux de rivière sauvages, et surtout des cormorans, des canards, des corlieux et des pies de mer. Nous aperçûmes aussi du poisson dans la rivière, mais nous ne pûmes pas découvrir de quelle espèce il était. La plus grande partie du pays, sur le côté oriental de la rivière, est stérile et destituée de bois; mais sur le côté de l'ouest il présente un meilleur aspect, et il est orné d'arbres en quelques endroits, quoiqu'il n'ait nulle part une apparence de culture. A l'entrée de la rivière, et dans l'espace de deux ou trois milles vers sa source, il y a un bon mouillage et des endroits où la marée s'élève et retombe de sept pieds dans les pleines lunes et les nouvelles. Nous n'avons pas pu déterminer si quelque courant considérable d'eau douce débouche de l'intérieur du pays dans cette rivière; mais nous vîmes sortir des collines voisines un grand nombre de petits ruisseaux. Près de l'embouchure de cette rivière, au côté oriental, nous trouvâmes un petit village

indien composé de petits hangars. Nous y débarquâmes, et les habitans nous reçurent avec de grands témoignages d'hospitalité et d'amitié : ils nous regalèrent d'un poisson à coquille plate, ressemblant un peu au pétoncle; nous le mangeâmes sortant de dessus les charbons, et il était d'un goût délicieux.

Près de cet endroit il y a une pointe élevée ou péninsule qui s'avance dans la rivière, et où l'on aperçoit les restes d'un fort qu'ils appellent *Eppah* ou *Heppah*. Le plus habile ingénieur de l'Europe n'aurait pas pu choisir une meilleure situation pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un plus grand. Les rochers sont si escarpés, que l'eau qui enferme ce fort de trois côtés le rend entièrement inaccessible, et du côté de terre il est fortifié par un fossé et un parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet jusqu'au fond du fossé, il y a vingt-deux pieds. Le fossé en dehors a quatorze pieds de profondeur et une largeur proportionnée. Toute la forteresse semblait avoir été construite avec beaucoup de jugement. Il y avait une rangée de piquets ou palissades sur le sommet du parapet et le long du bord du fossé en dehors. Ces derniers avaient été enfoncés en terre à une très grande profondeur, et ils étaient inclinés et s'avançaient en saillie vers le fossé; mais on n'y avait laissé que les plus épais, qui portaient

des marques évidentes de feu, de sorte que probablement la place avait été prise et détruite par un ennemi.

Le matin du 12, deux pirogues se mirent en mer : elles étaient remplies d'Indiens que nous n'avions pas encore vus, mais qui, par les précautions qu'ils prenaient en nous approchant, semblaient avoir entendu parler de nous. Nous leur donnâmes tous les témoignages possibles d'amitié pour les inviter à s'avancer au côté du vaisseau. Ils s'y hasardèrent; deux d'entre eux montèrent à bord, et les autres nous vendirent, d'une manière très honnête, ce qu'ils avaient. Une petite pirogue vint aussi de l'autre côté de la baie; les naturels qui la montaient nous vendirent quelques gros poissons.

Après déjeuner j'allai avec la pinasse et l'yole au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays et deux villages fortifiés que nous avions reconnus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation était la plus pittoresque qu'on puisse imaginer: il était construit sur un petit rocher détaché de la grande terre, et environné d'eau à la haute marée. Ce rocher était percé dans toute sa profondeur par une arche qui en occupait la plus grande partie. Le sommet de l'arche avait plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer, qui cou-

lait à travers le fond à la marée haute. Le haut du rocher, au-dessus de l'arche, était fortifié de palissades à la manière du pays; mais l'espace n'en était pas assez vaste pour contenir plus de cinq ou six maisons. Il n'était accessible que par un sentier escarpé et étroit, par où les habitans descendirent à notre approche, et nous invitèrent à monter : nous refusâmes cette offre, parce que nous avions envie d'examiner un fort beaucoup plus considérable de la même espèce, situé à peu près à un mille de là. Nous fîmes quelques présens aux femmes, et sur ces entrefaites nous vîmes les Indiens du bourg vers lequel nous allions s'avancer vers nous en corps au nombre d'environ cent, y compris les hommes, les femmes et les enfans. Quand ils furent assez près pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains en nous criant *horomai;* ils s'assirent ensuite parmi les buissons près de la grève. On nous dit que ces cérémonies étaient des signes certains de leurs dispositions amicales à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils étaient assis, et quand nous les abordâmes, nous leur fîmes quelques présens, en demandant permission de visiter leur heppah. Ils y consentirent avec la joie peinte sur le visage, et sur-le-champ ils nous y conduisent. Il est appelé *Wharretouwa*, et il est situé sur un promontoire ou pointe élevée qui s'avance dans la mer sur le côté septentrional

et près du fond de la baie. Deux des côtés lavés par les flots de la mer sont entièrement inaccessibles; deux autres côtés sont contigus à la terre: il y a depuis la grève une avenue qui conduit à un de ceux-ci, qui est très escarpé; l'autre est plat. On voit sur la colline une palissade d'environ dix pieds de haut, qui environne le tout, et qui est composée de gros pieux, joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté faible près de la terre était aussi défendu par un double fossé, dont l'intérieur avait un parapet et une seconde palissade; les palissades du dedans étaient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une assez grande distance du bord et du fossé intérieur, pour que les Indiens pussent s'y promener et s'y servir de leurs armes. Les premières palissades du dehors se trouvaient entre les deux fossés, et elles étaient enfoncées obliquement en terre, de manière que leurs extrémités supérieures étaient inclinées vers le second fossé. Ce fossé avait vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jusqu'au haut du parapet; et tout près et en dedans de la palissade intérieure, il y avait une plate-forme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long et de six de large : elle était soutenue par de gros poteaux, et destinée à porter ceux qui défendent la place, et qui peuvent de là accabler les assaillans par des

dards et des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de besoin.

Une autre plate-forme de la même espèce, et placée également en dedans de la palissade, commandait l'avenue escarpée qui aboutissait à la grève. De ce côté de la colline il y avait quelques petits ouvrages de fortification et des huttes, qui ne servaient pas de postes avancés, mais d'habitations à ceux qui, ne pouvant pas se loger faute de place dans l'intérieur du fort, voulaient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Les palissades, ainsi qu'on l'a déjà fait observer, environnaient tout le sommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre; mais le terrain, qui originairement était une montagne, n'avait pas été réduit à un seul niveau, mais formait plusieurs plans différens qui s'élevaient en amphithéâtre, les uns au-dessus des autres, et dont chacun était environné par une palissade séparée. Ils communiquaient entre eux par des sentiers étroits qu'on pouvait fermer facilement; de sorte que, si un ennemi forçait la palissade extérieure, il devait en emporter d'autres avant que la place fût entièrement réduite, en supposant que les Indiens défendissent opiniâtrément chacun de ces postes. Un passage étroit, d'environ douze pieds de long, et qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée. Elle passe sous une des

plates-formes, et, quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pourrait aisément être barricadée, de manière que ce serait une entreprise très dangereuse et très difficile que d'essayer de la forcer. En un mot, on doit regarder comme très forte une place dans laquelle un petit nombre de combattans déterminés se défend aisément contre les attaques que pourrait former avec ses armes tout le peuple de ce pays. En cas de siége elle paraissait être bien fournie de toutes sortes de provisions, excepté d'eau. Nous aperçûmes une grande quantité de racines de fougère, qui leur sert de pain, et de poissons secs amoncelés en tas; mais nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui coulait tout près et au-dessous du pied de la montagne. Nous n'avons pas pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siége, ou s'ils connaissent la manière de la conserver dans des citrouilles ou d'autres vases : ils ont sûrement quelque ressource pour se procurer cet article nécessaire à la vie, car autrement il leur serait inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le désir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque et de défense. Un jeune Indien monta sur une des plates-formes de bataille, qu'ils appellent *poravo*, et un autre descendit dans le fossé. Les deux combattans entonnè-

rent leur chanson de guerre, et dansèrent avec les mêmes gestes effrayans que nous les avions vus employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui chez toutes les nations sauvages est le prélude nécessaire du combat. En effet, la force d'esprit qui peut surmonter la crainte du danger sans le secours de cette espèce d'ivresse semble être une qualité particulière à des hommes occupés de projets d'une importance réelle, et animés d'un sentiment plus vif de l'honneur et de la honte que ne peuvent l'être des hommes qui, n'ayant guère d'autres plaisirs ou d'autres peines que ceux de la simple vie animale, pensent uniquement à pourvoir à leur subsistance journalière, à faire du pillage ou à venger une insulte. Il est vrai cependant qu'ils s'attaquent avec intrépidité les uns les autres, quoiqu'ils aient besoin de se passionner avant de commencer le combat, ainsi qu'on voit parmi nous des hommes qui s'enivrent afin de pouvoir exécuter un projet formé de sang-froid, et qu'ils n'auraient pas osé accomplir tant qu'ils seraient restés dans cet état.

Nous aperçûmes sur le côté de la colline, près de ce fort indien, l'espace d'environ un demi-acre de terrain planté de citrouilles et de patates douces, et qui était le seul endroit cultivé de la baie Il y a deux rochers au pied de la pointe sur la-

quelle est construite cette fortification, l'un entièrement détaché de la grande terre, et l'autre qui ne l'est pas tout-à-fait. Ils sont petits tous les deux, et ils paraissent plus propres à servir de retraite aux oiseaux qu'aux hommes; cependant il y a des maisons et des places de défense sur chacun d'eux. Nous vîmes plusieurs autres ouvrages de même espèce sur de petites îles, des rochers et des sommiers de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres bourgs fortifiés qui semblaient être plus considérables que celui-ci.

Les hostilités continuelles dans lesquelles doivent vivre nécessairement ces pauvres sauvages, qui ont fait un fort de chaque village, expliqueront pourquoi ils ont si peu de terres cultivées; et, comme les malheurs s'engendrent souvent les uns les autres, on en conclura peut-être qu'ils sont d'ailleurs perpétuellement en guerre parce qu'ils n'ont qu'une petite quantité de terrain mise en culture. Il est très surprenant que l'industrie et le soin qu'ils ont employés à bâtir, presque sans instrumens, des places si propres à la défense, ne leur aient pas fait inventer par la même raison une seule arme de trait, à l'exception de la lance, qu'ils jettent avec la main. Ils ne connaissent point l'arc pour les aider à décocher un dard, ni la fronde pour lancer une pierre; ce qui est d'autant plus étonnant, que l'invention des frondes, des arcs et

des flèches est beaucoup plus simple que celle des ouvrages que construisent ces peuples, et qu'on trouve d'ailleurs ces deux armes dans presque toutes les parties du monde, chez toutes les nations les plus sauvages. Outre la grande lance et le patoupatou, dont j'ai déjà parlé, ils ont un bâton d'environ cinq pieds de long, quelquefois pointu comme la hallebarde d'un sergent, et d'autres fois terminé en une seule pointe à l'un des bouts, et ayant l'autre large et d'une forme approchant de la pale d'une rame. Ils ont encore une autre arme d'environ un pied plus courte que celle-ci, pointue à une des extrémités, et faite comme une hache à l'autre. Leurs grandes lances ont des pointes barbelées, et ils les manient avec tant de force et d'agilité, que nous n'aurions pu leur opposer avec avantage d'autres armes que des fusils.

Après avoir examiné légèrement le pays, et chargé les deux bateaux de céleri, que nous trouvâmes en grande abondance près de la grève, nous revînmes de notre expédition, et sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à bord du vaisseau.

Le 15 je fis voile hors de la baie, et il y avait en même temps au côté de notre bâtiment plusieurs pirogues, dans l'une desquelles était notre indien Toiava, qui nous dit que, dès que nous serions partis, il se réfugierait à son heppah ou fort, parce que les amis de l'homme qui avait été tué par

M. Gore, le 9, l'avaient menacé de venger sur lui cette mort, qu'ils lui reprochaient à cause de son affection pour nous. A la hauteur de la pointe septentrionale de la baie je vis un grand nombre d'îles de différente étendue, et qui sont dispersées au nord-ouest, dans une direction parallèle à la grande terre, aussi loin que pouvait porter la vue.

Je donnai le nom de *baie de Mercure* à la baie que nous venions de quitter, parce que nous y observâmes le passage de Mercure sur le disque du soleil. Elle gît au 36e degré 44 minutes de latitude sud, et au 184e degré 4 minutes de longitude ouest: il y a plusieurs îles au sud et au nord, et une petite île ou rocher au milieu de l'entrée. On peut faire très commodément de l'eau et du bois en cet endroit, et il y a dans la rivière une quantité immense d'huîtres et d'autres coquillages : c'est pour cela que je l'ai appelée *rivière des Huîtres*. Cependant un vaisseau qui devrait relâcher ici pendant quelque temps pourrait choisir un endroit meilleur et plus sûr dans la rivière qui est au fond de la baie, et à laquelle je donnai le nom de *rivière des Palétuviers* [1], à cause du grand nombre de ces arbres qui sont dans les environs. Le sol, sur le côté est de la rivière et de la baie, est très stérile : il ne produit que de la fougère, et un petit nombre d'autres plantes qui croissent dans les mauvais sols.

[1] Mangrove's River.

La terre, sur le côté nord-ouest, est couverte de bois, et le sol étant beaucoup plus fertile, il produirait sans doute toutes les denrées nécessaires à la vie s'il était cultivé. Il n'est pourtant pas aussi fécond que les terres que nous avons vues au sud, et les habitans, quoique nombreux, paraissent plus misérables : ils n'ont point de plantations ; leurs pirogues sont médiocres et sans ornemens, et ils couchent en plein air. Ils disent que si Teratu, dont ils ne reconnaissaient pas la souveraineté, venait parmi eux, il les tuerait. Ce rapport nous confirma dans l'opinion que c'étaient des rebelles errans : cependant ils nous apprirent qu'ils avaient des heppahs ou places fortes, où ils se retiraient lors d'un danger imminent.

Nous trouvâmes en plusieurs parties de cette baie une grande quantité de sable ferrugineux, qui avait été jeté sur la côte par tous les petits ruisseaux d'eau douce qui viennent de l'intérieur du pays; ce qui démontre qu'on trouverait des mines de fer sans aller bien avant dans les terres. Cependant les habitans de ce canton, ainsi que ceux des autres parties de la côte que nous avons vus, ne connaissent point l'usage de ce métal, qui n'a pour eux aucune valeur : ils préféraient tous la bagatelle la plus inutile, non-seulement à un clou, mais même à tout autre instrument de fer.

§ 5.

Traversée de la baie de Mercure à la baie des Iles. Expédition le long de la rivière Tamise. Description des Indiens qui habitent ses bords. Beau bois de charpente qui y croît. Plusieurs entrevues avec les naturels du pays en différentes parties de la côte. Combat contre eux sur une des îles.

Je continuai à courir au plus près pendant deux jours, afin de gagner le dessous de la terre, et le 18, sur les sept heures du matin, nous étions en travers d'un promontoire très remarquable, au 36e degré 26 min. de latitude, et au nord 48 deg. ouest de la pointe septentrionale de la baie de Mercure ou de la pointe Mercure, qui était éloignée de neuf lieues. Il y avait sur cette pointe plusieurs Indiens qui semblaient faire peu d'attention à nous, mais qui parlaient ensemble avec beaucoup de vivacité. Environ une demi-heure après, plusieurs pirogues se détachèrent de différens endroits de la côte, et s'avancèrent vers le vaisseau; sur quoi les Indiens de la pointe mirent aussi une pirogue en mer, montée par vingt d'entre eux qui s'approchèrent des autres. Lorsque deux de ces pirogues, ayant environ soixante hommes à bord, furent assez près pour se faire entendre, les Indiens entonnèrent leur chanson de guerre; mais, voyant que nous nous embarrassions fort peu de leurs menaces, ils nous jetèrent quelques pierres, et re-

tournèrent ensuite vers le rivage. Nous comptions n'avoir plus rien à démêler avec eux, mais ils revinrent dans peu de temps, comme s'ils avaient enfin pris la résolution de nous provoquer à un combat, et ils s'excitèrent à la fureur en chantant leur chanson de guerre, ainsi qu'il avaient fait auparavant. Tupia, sans que nous l'en priassions, alla sur la poupe, et se mit à leur faire des plaintes et des reproches; il leur dit que nous avions des armes qui les extermineraient dans un instant, et que nous serions forcés de les employer contre eux s'ils osaient nous attaquer. Pour toute réponse ils agitèrent leurs armes et s'écrièrent dans leur langue : « Venez à terre, et nous vous tuerons tous.— Fort bien, dit Tupia, mais pourquoi nous inquiéter, tandis que nous sommes en mer ? Comme nous n'avons pas envie de combattre, nous n'accepterons pas votre défi d'aller à terre, et vous n'avez aucune raison de nous faire une querelle, puisque la mer ne vous appartient pas plus qu'au vaisseau. » Cette éloquence de Tupia, qui nous surprit d'autant plus que nous ne lui avions point indiqué les raisons qu'il employait, ne fit aucun effet sur nos ennemis qui renouvelèrent bientôt leurs menaces. Nous tirâmes alors à travers une de leurs pirogues un coup de fusil : cet argument fit plus d'impression, car ils virèrent de bord sur-le-champ, et nous quittèrent.

Outre les îles qui étaient en dehors de nous, nous pouvions apercevoir une terre dans le sud-ouest jusqu'au nord-ouest, mais nous ne pûmes pas reconnaître si elle faisait partie de la grande terre ou si c'étaient de petites îles : cependant je résolus de suivre sa direction, dans la crainte de perdre la côte de la Nouvelle-Zélande.

Le 19, à la pointe du jour, le vent étant toujours favorable, nous appareillâmes et nous courûmes à petites voiles vers une ouverture ou baie, en rangeant le plus près qu'il nous était possible la côte de l'est. Peu de temps après, deux pirogues se détachèrent de la côte et s'avancèrent vers nous : les Indiens qu'elles portaient à bord dirent qu'ils connaissaient très bien Toiava, et ils appelèrent Tupia par son nom. J'invitai quelques-uns d'eux à monter à bord ; et, comme ils savaient qu'ils n'avaient rien à craindre de nous tant qu'ils se comporteraient honnêtement et d'une manière paisible, ils acceptèrent sur-le-champ notre offre. Je fis des présens à chacun d'eux et je les renvoyai très satisfaits. De nouvelles pirogues arrivèrent ensuite près de nous d'un autre côté de la baie. Ces Indiens parlèrent aussi de Toiava, et envoyèrent au vaisseau un jeune homme qui nous dit être son petit-fils ; nous lui fîmes également des présens lorsqu'il partit.

Après avoir fait environ cinq lieues depuis l'endroit où nous avions mouillé le soir de la veille,

notre fond diminua par degrés jusqu'à six brasses. Ne voulant pas continuer ma route avec moins d'eau, parce que c'était le moment du flot, et que le vent soufflait debout, j mis à l'ancre au milieu du canal, qui est à peu près de onze milles de large, et j'envoyai ensuite deux bateaux en avant pour faire sonder de chaque côté.

Les bateaux n'ayant pas trouvé plus de trois pieds d'eau au-delà de ce que la sonde rapportait dans l'endroit où nous étions, je résolus de ne pas aller plus loin avec le vaisseau, mais de m'embarquer sur les bateaux pour examiner le fond de la baie; car, comme elle paraissait s'étendre assez loin dans les terres, je crus que c'était une occasion favorable d'examiner l'intérieur du pays et ses productions.

Le 20, à la pointe du jour, je partis accompagné de MM. Banks et Solander, et de Tupia, avec la pinasse et la chaloupe. Nous reconnûmes que la baie aboutissait à une rivière environ à neuf milles au-dessus de l'endroit où était le vaisseau; nous entrâmes dans cette rivière au montant de la marée, et nous trouvâmes qu'à trois milles de son embouchure l'eau était parfaitement douce. Avant d'avoir parcouru le tiers de cette distance, nous rencontrâmes un village indien, bâti sur une levée de sable sec, et environné, dans tout son contour, d'une vase profonde, que peut-être les habitans

regardaient comme un moyen de défense. Dès que ces Indiens nous aperçurent, ils accoururent en foule sur le rivage, et ils nous invitèrent à descendre : nous acceptâmes leur invitation, et nous leur rendîmes une visite malgré la vase. Comme le bon vieillard Toiava, notre ami, leur avait parlé de nous, ils nous reçurent à bras ouverts; mais notre séjour parmi eux ne pouvait pas être long, parce que nous avions en vue d'autres objets de curiosité. Nous remontâmes la rivière jusqu'à près de midi. Nous étions alors à quatorze milles en dedans de son entrée; et, voyant que l'aspect du pays était à peu près le même, sans aucun changement dans le cours de la rivière, que nous n'avions point d'espoir de suivre jusqu'à sa source, nous débarquâmes sur le côté de l'ouest pour examiner des arbres élevés, dont ses bords étaient couverts partout. Quoique peu éloignés de la baie de Pauvreté et de la baie de Hawke, ils étaient d'une espèce que nous n'avions pas encore vue auparavant. Nous eûmes à peine fait cent verges dans le bois, que nous en rencontrâmes un qui avait dix-neuf pieds huit pouces de contour à six pieds au-dessus de terre. Comme j'avais un quart de nonante, je mesurai son élévation de la racine à la première branche, et je trouvai qu'elle était de quatre-vingt-neuf pieds. Il était aussi droit qu'une flèche et un peu terminé en pointe : je jugeai qu'il

contenait trois cent cinquante-six pieds cubes de bois, sans les branches. En avançant, nous en vîmes plusieurs autres plus gros; nous en coupâmes un jeune, et le bois se trouva pesant et solide. Il n'était point propre pour des mâts, mais on pouvait en faire de très belles planches. Le charpentier qui était avec nous dit qu'il ressemblait au pin, qu'on rend léger en y faisant des incisions.

Comme il y avait beaucoup de marécages, nous ne pénétrâmes pas fort loin; mais nous trouvâmes plusieurs grands arbres d'autres espèces, qui nous étaient absolument inconnus.

La rivière, à cette hauteur, est aussi large que la Tamise à Greenwich, et le flot de la marée y est aussi fort. Il est vrai qu'elle n'est pas aussi profonde, mais elle a assez d'eau pour des bâtimens au-dessus d'une moyenne grandeur, et un fond de vase si mou, qu'en échouant sur la côte, un navire ne pourrait être endommagé.

Sur les trois heures nous nous rembarquâmes pour retourner au vaisseau avec le jusant, et nous appelâmes la rivière, *Tamise*, parce qu'elle a quelque ressemblance avec la rivière d'Angleterre qui porte ce nom. Les habitans du village où nous avions débarqué, voyant que nous nous disposions à les quitter, s'approchèrent de nous dans leurs pirogues, et trafiquèrent d'une manière très ami-

cale jusqu'à ce qu'ils nous eussent vendu la petite quantité de marchandises qu'ils avaient.

Quand je quittai le vaisseau, qui de nouveau fut contraint de mouiller à cause de la marée, il était environné de plusieurs pirogues, c'est pour cela que M. Banks aima mieux rester à bord et trafiquer avec les naturels du pays. Ils échangèrent leurs vêtemens et leurs armes, surtout contre du papier, et ils se comportèrent d'une manière très pacifique et très honnête. Cependant un des Indiens qui étaient sur le pont, pendant que ses compatriotes étaient ailleurs avec M. Banks, vola une partie d'un télescope, et il fut découvert au moment où il l'emportait. M. Hicks, qui commandait à bord, voulut le punir de deux coups de fouet, et en conséquence il ordonna de le saisir sur le passavant et de l'attacher aux haubans. Quand les autres Indiens virent qu'on exécutait ses ordres, ils tâchèrent de reprendre de force le voleur; et comme les gens de notre équipage leur opposèrent de la résistance, ils demandèrent leurs armes à d'autres Indiens qui étaient dans la pirogue; ceux-ci les leur donnèrent, et quelques-uns d'entre eux entreprirent de monter sur le côté du vaisseau. M. Banks entendit le tumulte, et alla en hâte sur le pont avec Tupia pour voir ce qui était arrivé. Les Indiens accoururent à l'instant vers Tupia, qui, trouvant M. Hicks inexorable,

put seulement les assurer qu'on n'attenterait point à la vie de leur camarade, mais qu'il était nécessaire qu'il fût puni pour le délit qu'il avait commis : ils parurent satisfaits de cette explication. Le châtiment fut donc infligé, et dès que le criminel fut délié, un vieillard, qui était probablement son père, le battit fortement et le renvoya dans sa pirogue. Toutes les autres pirogues virèrent de bord, et les Indiens qu'elles portaient dirent qu'ils craignaient de s'approcher davantage du vaisseau. Ils revinrent cependant après beaucoup de sollicitations, mais ils n'avaient pas en nous cette confiance gaie qu'ils avaient fait paraître auparavant, et ils restèrent peu de temps parmi nous : il est vrai qu'ils promirent en partant de revenir avec du poisson, mais nous ne les avons plus vus depuis.

Le 24, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre et nous appareillâmes. Comme le vent ne nous permit pas d'approcher de la terre, nous ne l'aperçûmes que légèrement et de fort loin, depuis le temps où nous mîmes à la voile jusqu'à midi, pendant une route de douze lieues, mais nous ne la perdîmes pas de vue une seule fois. Notre latitude par observation était de 36 degrés 15 minutes 20 secondes; nous n'étions pas à plus de deux milles d'une pointe de terre de la Nouvelle-Zélande. La pointe de terre en travers de laquelle nous étions, et que j'ai appelée *pointe*

Rodney, est l'extrémité nord-ouest de la rivière Tamise, et l'extrémité nord-est est formée par le promontoire que nous dépassâmes quand nous y entrâmes, et que j'ai nommé *cap Colwill*, en honneur du lord Colwill.

Le cap Colwill gît au 36e degré 25 minutes de latitude, et au 194e degré de longitude. Il s'élève directement de la mer à une hauteur considérable, et il est remarquable par un rocher très haut qui est situé au sommet de la pointe, et qu'on peut distinguer à une très grande distance. La rivière n'a nulle part moins de trois lieues de large dans un espace de quatorze lieues au-dessus du cap: elle se resserre ensuite en un lit étroit, mais elle continue à rouler ses eaux dans la même direction à travers un pays bas et plat, ou une grande vallée qui est parallèle à la côte de la mer, et dont nous ne pûmes pas apercevoir l'extrémité. La terre est assez élevée et remplie de collines sur le côté oriental de la rivière à l'endroit où elle est large; mais elle est basse sur le côté occidental. Elle est partout couverte de verdure et de bois, et elle paraissait très fertile, quoiqu'il n'y en eût que quelques petites portions de cultivées. A l'entrée de la partie étroite de la Tamise le sol est revêtu de palétuviers et d'autres arbrisseaux; mais plus loin on trouve d'immenses forêts du bois dont j'ai parlé, et qui est peut-être le plus beau qu'il y ait dans le

monde. En plusieurs endroits les arbres s'étendent jusqu'au bord de l'eau, et où ils finissent à peu de distance, l'espace intermédiaire est marécageux, comme quelques parties des rives de la Tamise en Angleterre. Il est probable que la rivière abonde en poissons, car nous y vîmes plusieurs piquets qu'on avait plantés afin d'y attacher des filets pour en attraper, mais nous ne savons pas de quelle espèce ils sont. Nous n'avons jamais trouvé dans cette rivière plus de vingt-six brasses, et cette profondeur diminue par degrés jusqu'à une brasse et demie. A l'embouchure du courant d'eau douce elle est de quatre à trois brasses; mais il y a au devant des bancs de sable. Malgré ces obstacles, un vaisseau qui tirerait une médiocre quantité d'eau pourrait remonter fort loin cette rivière avec le flot, car il s'élève perpendiculairement de près de dix pieds dans les pleines lunes et les nouvelles : la marée y est haute sur les neuf heures.

Six lieues en dedans du cap Colwill, au-dessous de la côte orientale, il y a plusieurs petites îles qui, conjointement avec la grande terre, semblent former plusieurs bons havres; et, vis-à-vis de ces îles, au-dessous de la côte ouest, on en trouve où il est également probable qu'il y a des havres sûrs; car on y est défendu contre la mer par une chaîne d'îles de différentes grandeurs qui gisent en travers de son embouchure, et que j'ai appelées pour

cela *Iles de Barrière;* elles s'étendent au nord-ouest et au sud-est à dix lieues. L'extrémité méridionale de cette chaîne est située au nord-est, à deux ou trois lieues du cap Colwill, au 36e degré 15 minutes de latitude sud, et au 184e degré 53 minutes de longitude ouest.

Les naturels du pays qui habitent les environs de cette rivière ne semblent pas être en grand nombre, proportionnellement à la vaste étendue du pays; mais ils sont forts, bien faits et actifs, et ils se peignent tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec de l'ocre rouge et de l'huile, ce que nous n'avions pas encore vu auparavant. Leurs pirogues sont grandes, bien construites et ornées de sculptures d'un aussi bon goût qu'aucune de celles que nous ayons rencontrées sur la côte.

Nous continuâmes à longer la côte jusqu'au soir, ayant la grande terre d'un côté et les îles de l'autre, et alors nous mouillâmes dans une baie, où nous prîmes près de cent poissons appelés *brêmes de mer;* ils pesaient de six à huit livres chacun, et par conséquent ils pouvaient servir à la nourriture de tout l'équipage pendant deux jours. Nous donnâmes à cet endroit le nom de *baie des Brêmes*, à cause du succès de notre pêche. Les deux pointes qui la forme gisent au nord et au sud, à cinq lieues l'une de l'autre. Elle est partout d'une assez grande largeur, et sa profondeur est de trois ou

quatre lieues ; il paraît y avoir au fond une rivière d'eau douce. La pointe septentrionale de la baie appelée *pointe des Brêmes* est une terre élevée et remarquable par plusieurs rochers pointus qui sont situés sur une même ligne au sommet de cette terre. On peut aussi la reconnaître au moyen de quelques petites îles appelées *la Poule et les Poussins* [1], qui se trouvent vis-à-vis, et dont l'une est élevée et se termine en deux pics. Elle gît au 35e degré 46 minutes de latitude sud, et au nord 41 degrés ouest, à dix-sept lieues et demie du cap Colwill.

La terre, entre la pointe Rodney et la pointe des Brêmes, dans une étendue de dix lieues, est basse et garnie de bouquets de bois avec des bancs de sable blanc entre la mer et la terre ferme. Nous n'y vîmes point d'habitans, mais seulement plusieurs feux pendant la nuit ; et il y a toujours des hommes partout où il y a des feux.

Le 25, à la pointe du jour, nous quittâmes la baie, et nous gouvernâmes au nord le long de la côte ; nous découvrîmes au nord-nord-est quelques petites îles auxquelles je donnai le nom de *Pauvres Chevaliers* [2]. Nous étions alors à deux milles de la côte.

Le pays semblait être bas, mais bien boisé. Nous

[1] Hen and Chickens.
[2] Poor Knights.

aperçûmes quelques maisons éparses, trois ou quatre bourgades fortifiées, et dans les environs une grande quantité de terres en culture.

Le soir, sept grandes pirogues montées par environ deux cents hommes s'avancèrent vers le vaisseau. Quelques-uns d'entre eux vinrent à bord, et dirent qu'ils avaient entendu parler de nous. Je fis des présens à deux de ceux-ci, qui paraissaient être des chefs; mais lorsqu'ils furent sortis du vaisseau, les autres devinrent excessivement incommodes. Quelques Indiens des pirogues se mirent à commercer, et, suivant leur coutume, à nous tromper en refusant de céder ce dont nous leur avions payé la valeur. Entre autres il y en eut un qui avait reçu une vieille culôtte noire, qu'il jeta dans la mer lorsque nous lui eûmes tiré un coup de fusil chargé à petit plomb. Toutes les pirogues s'éloignèrent bientôt après à quelque distance, et quand les Indiens crurent être hors de notre portée, ils nous firent des défis en entonnant leur chanson de guerre et en agitant leurs armes. Nous pensâmes que, pour leur intérêt et le nôtre, il fallait les intimider; c'est pour cela que nous déchargeâmes d'abord quelques petites armes, et ensuite un canon, par-dessus leurs têtes. Le boulet leur causa une frayeur terrible : il ne leur fit pourtant point de mal; mais ils se mirent à ramer avec plus d'ardeur et avec une promptitude surprenante.

Le 26 deux pirogues arrivèrent près de nous, et les Indiens qui les montaient nous dirent qu'ils avaient entendu parler de l'aventure de la veille; et cependant ils vinrent à bord et nous vendirent, d'une manière très paisible et très honnête, tout ce qu'ils avaient. Deux nouvelles pirogues, plus grandes que les autres, et remplies d'insulaires, se détachèrent bientôt de la côte. Quand elles furent près de nous elles appelèrent les autres, qui étaient sur les côtés du vaisseau, et, après une conférence de peu de durée, elles s'avancèrent toutes ensemble. Les étrangers semblaient être des personnes d'un rang distingué. Leurs pirogues étaient bien sculptées et décorées de plusieurs ornemens, et ils avaient avec eux un grand nombre d'armes de différente espèce, et entre autres des patous-patous de pierre et d'os de baleine, auxquels ils paraissaient attacher un grand prix. Ils avaient aussi des fanons de baleine sculptés et ornés de touffes de poil de chien, dont nous avions vu auparavant des imitations en bois. Leur teint était plus brun que celui du peuple que nous avions rencontré au sud, et leur corps et leur visage étaient plus marqués de ces taches noires qu'ils appellent *amoco*. Ils avaient sur chaque fesse une large ligne spirale, et les cuisses de plusieurs d'entre eux étaient presque entièrement noires : il y avait seulement par intervalles quelques lignes blanches, étroites; de

sorte qu'au premier coup d'œil on croyait qu'ils portaient des culottes rayées. Chaque tribu semblait suivre une coutume différente relativement à l'amoco, car tous les hommes de quelques-unes des pirogues en étaient presque entièrement couverts, et ceux des autres en avaient à peine une tache, excepté sur les lèvres, qu'ils avaient tous noires sans aucune exception. Ces Indiens refusèrent pendant long-temps de nous vendre aucune de leurs armes, malgré le haut prix que nous leur en offrîmes. A la fin cependant l'un d'eux montra un morceau de talc taillé en forme de hache, et le vendit pour une pièce d'étoffe. On lui remit l'étoffe au côté du vaisseau, mais sur-le-champ il gagna le large en l'emportant ainsi que la hache. Nous eûmes recours à notre expédient ordinaire, et nous tirâmes un fusil à balle par-dessus la pirogue : sur quoi il revint au vaisseau et rendit la pièce d'étoffe; mais toutes les pirogues retournèrent à terre sans nous proposer aucun autre échange.

A 3 heures nous dépassâmes une pointe occidentale de la grande terre, pointe que je nommai *cap Bret*. La terre de ce cap est beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la côte adjacente. Il y a à la pointe un mondrain élevé et rond; et au nord-est-quart-nord, à environ un mille, on trouve une petite île élevée ou un rocher, qui, ainsi que plu-

sieurs autres que j'ai déjà décrits, était percé de part en part; de manière qu'il ressemblait à l'arche d'un pont. Ce cap, ou au moins quelque partie de ce canton, est appelé *Motugogogo* par les naturels du pays, et il gît au 35e degré 10 minutes 30 secondes, et au 185e degré 25 minutes de longitude ouest. On voit au côté ouest une baie large et assez profonde qui a sa direction sud-ouest-quart-ouest, et dans laquelle il semblait y avoir plusieurs petites îles. La pointe qui forme l'entrée nord-ouest est située à l'ouest-quart-nord-ouest, à trois ou quatre lieues du cap Bret, et je la distinguai par le nom de *pointe Pococke*. Nous aperçûmes plusieurs villages au côté occidental de la baie, tant sur les îles que sur la terre de la Nouvelle-Zélande, et plusieurs pirogues très grandes s'avancèrent vers nous. Elles étaient remplies d'Indiens qui avaient meilleur air que tous ceux que nous avions vus auparavant : ils étaient tous vigoureux et bien faits; leurs cheveux noirs étaient attachés en touffes au sommet de la tête, et garnis de plumes blanches. Dans chacune des pirogues il y avait deux ou trois chefs dont les vêtemens étaient de la meilleure espèce d'étoffe, et recouverts de peau de chien, de manière qu'ils présentaient un coup d'œil agréable. La plupart de ces Indiens étaient marqués d'amoco comme ceux qui étaient venus auparavant au côté du vaisseau. Leur manière de commercer était également frau-

duleuse; et, comme nous négligeâmes de les punir ou de les effrayer, un des officiers de poupe, qui avait été trompé, eut recours pour se venger à un expédient qui était à la fois cruel et comique : il prit une ligne de pêche, et, quand l'homme qui l'avait friponné eut approché sa pirogue très près du côté du vaisseau, il jeta son plomb avec tant d'adresse, que l'hameçon saisit le voleur par le dos; il tira ensuite la ligne; mais l'Indien se cramponnant sur la pirogue, l'hameçon rompit à la tige, et la barbe resta dans la chair.

Quoique pendant le courant du 26 nous ne rangeâmes pas la côte dans une étendue de plus de six ou huit lieues, nous eûmes cependant à bord et aux côtés du vaisseau quatre ou cinq cents Indiens; ce qui prouve que cette partie de la Nouvelle-Zélande est très bien peuplée.

Le lendemain au matin, 27, à huit heures, nous étions à un mille d'un groupe d'îles qui gisent au-dessous et tout près de la grande terre, et notre distance du cap Bret était de vingt-deux milles au nord-ouest. Plusieurs pirogues s'approchèrent de nous et nous vendirent quelques poissons que nous appelons *cavalles :* c'est pour cette raison que j'ai donné le même nom aux îles. Ces Indiens étaient très insolens; ils nous faisaient souvent des menaces, même lorsqu'ils nous vendaient leur poisson; et, quand de nouvelles pirogues les eurent joints,

ils se mirent à nous jeter des pierres. Nous tirâmes sur eux à petit plomb, et l'un des assaillans fut blessé pendant qu'il tenait à sa main une pierre qu'il se disposait à lancer dans le vaisseau. Ils ne cessèrent pourtant pas leur attaque jusqu'à ce que quelques autres eurent été blessés : ils s'en allèrent alors, et nous portâmes au large.

Le vent étant directement debout, nous marchâmes au plus près jusqu'au 29, quand nous reconnûmes que nous avions plutôt perdu que gagné du chemin; c'est pourquoi je gouvernai vers une baie qui gît à l'ouest du cap Bret. Nous mouillâmes au-dessous, du côté sud-ouest de plusieurs îles qui l'environnent au sud-est.

Sur ces entrefaites les naturels du pays, au nombre de quatre cents, nous entourèrent en foule dans leurs pirogues, et quelques-uns montèrent à bord. Je donnai un morceau de drap à l'un d'eux, qui semblait être un chef, et je fis présent aux autres de quelques bagatelles. Je m'aperçus que plusieurs de ces Indiens nous avaient déjà vus, et qu'ils connaissaient le pouvoir de nos armes à feu, car la seule inspection d'un canon les jeta dans un trouble qui se manifestait sur leur visage : cette impression les empêcha de se comporter malhonnêtement. Mais les insulaires d'une des pirogues profitèrent du moment où nous étions à dîner pour enlever notre bouée. Nous tirâmes inutilement un

coup de fusil à petit plomb par-dessus leurs têtes : ils étaient trop loin pour que nous pussions les atteindre. Ils avaient déjà mis la bouée dans leur pirogue, et nous fûmes obligés de tirer à balle : le coup porta, et sur-le-champ ils la jetèrent à la mer. Enfin nous lâchâmes par-dessus leur tête un boulet, qui effleura la surface de l'eau et alla tomber à terre. Deux ou trois des pirogues débarquèrent à l'instant les hommes qu'elles portaient ; ils coururent sur la grève pour chercher, à ce que nous pensâmes, le boulet. Tupia, les rappelant, les assura qu'ils seraient en sûreté tant qu'ils seraient honnêtes. Plusieurs revinrent au vaisseau sans beaucoup de sollicitations de notre part, et ils se comportèrent de manière à ne nous laisser aucun lieu de soupçonner qu'ils pensassent désormais à nous offenser.

Lorsque le vaisseau fut dans une eau plus profonde et en sûreté, je fis mettre en mer la pinasse et l'yole équipées et armées, je m'embarquai avec MM. Banks et Solander, et j'allai à terre sur l'île qui était éloignée d'environ trois quarts de mille. Nous remarquâmes que les pirogues qui étaient autour du vaisseau ne nous suivaient pas quand nous le quittâmes, ce que nous regardâmes comme un augure favorable ; mais nous n'eûmes pas plus tôt débarqué qu'elles accoururent vers différentes parties de l'île et descendirent à terre. Nous étions dans une petite anse, et il s'était à peine écoulé quelques

minutes, quand nous fûmes environnés par deux ou trois cents insulaires, dont quelques-uns sortaient du fond de l'anse et d'autres venaient du sommet des collines. Ils étaient tous armés, mais ils s'approchèrent avec tant de désordre et de confusion, que nous les soupçonnâmes à peine de vouloir nous faire du mal, et nous résolûmes de ne pas commencer les hostilités les premiers. Nous marchâmes à leur rencontre, et nous traçâmes sur le sable entre eux et nous une ligne que nous leur dîmes par signes de ne pas passer : ils restèrent d'abord paisibles, mais leurs armes étaient toutes prêtes à frapper, et ils semblaient plutôt irrésolus que pacifiques. Pendant que nous étions ainsi en suspens, une autre troupe d'Indiens s'avancèrent, et, devenant plus hardis à mesure que leur nombre augmentait, ils commencèrent les danses et les chansons qui sont les préludes de leur bataille. Cependant ils différaient toujours l'attaque, mais deux détachemens coururent vers chacun de nos bateaux, et entreprirent de les traîner sur la côte : cette tentative parut être le signal du combat, car ceux qui étaient autour de nous s'avancèrent en même temps sur notre ligne. Notre situation était trop critique alors pour rester plus long-temps oisifs; c'est pour cela que je tirai un coup de fusil chargé à petit plomb contre un des plus proches, et M. Banks et deux de nos gens firent feu immédia-

tement après. Nos ennemis reculèrent alors un peu en désordre; mais un des chefs qui était à environ huit verges de distances les rallia : il s'avança en agitant son *patou-patou*, et appelant à grands cris ses compagnons, il les conduisit à la charge. Le docteur Solander, qui n'avait pas encore tiré son coup de fusil, le lâcha sur ce champion, qui s'arrêta brusquement en sentant qu'il était blessé, et s'enfuit ensuite avec les autres : cependant, loin de se disperser, ils se rassemblèrent sur un monticule, où ils semblaient attendre un chef assez déterminé pour les conduire à une nouvelle attaque. Comme ils se trouvaient hors de la portée de notre plomb, nous tirâmes à balle, mais sans les atteindre : ils restèrent toujours attroupés, et nous demeurâmes l'espace d'un quart d'heure dans cette situation. Sur ces entrefaites le vaisseau, d'où l'on apercevait un beaucoup plus grand nombre d'Indiens qu'on ne pouvait en découvrir de l'endroit où nous étions, se plaça de manière que son artillerie pût porter : quelques boulets, tirés par-dessus la tête des naturels du pays, les dispersèrent entièrement. Il n'y eut dans cette escarmouche que deux Indiens blessés avec du petit plomb, et pas un seul ne fut tué. Ce combat aurait été plus meurtrier si je n'avais contenu mes gens, qui, par la crainte des accidens qui pourraient nous arriver, ou par le plaisir d'exercer leurs forces, montraient

à massacrer ces insulaires le même empressement qu'un chasseur à détruire du gibier. Devenus paisibles possesseurs de notre anse, nous mîmes bas les armes, et nous cueillîmes du céleri, qui y croît en abondance. Peu de temps après nous nous rappelâmes que quelques Indiens s'étaient cachés dans la caverne d'un des rochers : nous marchâmes vers cet endroit. Alors un vieillard, le même chef à qui j'avais donné le matin un morceau de drap, s'avança suivi de sa femme et de son frère, et, prenant une posture de suppliant, ils se mirent sous notre protection. Nous leur parlâmes amicalement. Le vieillard nous dit qu'un de ceux qui avaient été blessés par du petit plomb était son frère, et nous demanda avec beaucoup d'inquiétude s'il en mourrait. Nous l'assurâmes que non, et, mettant dans sa main une balle et du petit plomb, nous lui fîmes entendre que pour mourir il fallait être blessé avec la balle, et que ceux qui l'étaient de l'autre manière en guérissaient. Nous ajoutâmes que, si l'on nous attaquait encore, nous nous défendrions avec des balles, qui les blesseraient mortellement. Ces Indiens reprirent un peu de courage, s'approchèrent et s'assirent près de nous; et pour les rassurer davantage nous leur fîmes présent de quelques bagatelles que nous avions par hasard avec nous.

Bientôt après nous nous rembarquâmes dans nos bateaux, et, quand nous fûmes arrivés à une

autre anse de la même île, nous montâmes sur une colline voisine qui dominait sur le pays, jusqu'à une distance considérable. La vue était très singulière et très pittoresque : on apercevait une quantité innombrable d'îles qui formaient autant de havres, où l'eau était aussi unie que dans l'étang d'un moulin. Nous découvrîmes en outre plusieurs bourgades, des maisons dispersées et des plantations : ce canton était beaucoup plus peuplé qu'aucun de ceux que nous avions vus auparavant. Plusieurs Indiens sortirent d'une des bourgades qui était près de nous, ils s'efforcèrent de nous montrer qu'ils étaient sans armes; leurs gestes et leur contenance annonçaient la plus grande soumission. Sur ces entrefaites quelques-uns de nos gens, qui, lorsqu'il s'agissait de punir une fraude des Indiens, affectaient une justice inexorable, enfoncèrent les palissades d'une de leurs plantations, et prirent quelque pommes de terre. Je fis donner à chacun des coupables douze coups de fouet : l'un d'eux soutenant avec opiniâtreté que ce n'était pas un crime pour l'Anglais de piller une plantation indienne, quoique c'en fût un pour l'Indien de voler un clou à un Anglais, je le fis mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après avoir reçu douze nouveaux coups de fouet.

Le 30 nous eûmes calme tout plat; et comme il n'y avait point apparence que nous remissions en

mer, j'envoyai le maître sonder le havre avec deux bateaux. Pendant toute l'après-midi le vaisseau fut environné de pirogues qui trafiquèrent avec nous d'une façon très honnête et très amicale. Nous débarquâmes le soir sur la grande terre, où les Indiens nous reçurent très cordialement; mais nous n'aperçûmes rien qui fût digne de remarque.

Les vents contraires et les calmes nous retinrent plusieurs jours dans cette baie. Pendant ce temps nous continuâmes à communiquer avec les naturels du pays, sans trouble et sans brouillerie : ils venaient souvent autour du vaisseau, et nous débarquions fréquemment sur la grande terre et sur les îles. En mettant un jour à terre sur la côte de la Nouvelle-Zélande, un vieillard nous montra l'instrument dont ils se servent pour peindre des taches sur leur corps : cet instrument ressemblait en tout à celui que les Taïtiens emploient au même usage. Nous vîmes aussi l'homme qui avait été blessé lorsqu'il entreprit de voler notre bouée : la balle, après avoir percé la partie charnue de son bras, lui avait effleuré la poitrine; mais au moyen de la diète, le meilleur de tous les régimes, et laissant agir la nature, le meilleur des chirurgiens, l'Indien ne semblait ressentir ni douleur ni crainte sur les suites de sa plaie, qui était en bon état. Nous rencontrâmes aussi le frère de notre vieillard, qui, dans notre escarmouche, fut blessé avec du petit

plomb. Les grains avaient atteint la cuisse obliquement, et quoiqu'il y en eût même plusieurs dans la chair, la blessure ne paraissait pas dangereuse. Nous trouvâmes dans leurs plantations le morus papyrifera, avec lequel ces peuples, ainsi que les Taïtiens, fabriquent des étoffes; mais cette plante semblait y être rare, et nous n'y vîmes aucun morceau d'étoffe assez considérable pour pouvoir servir à un autre usage qu'à celui d'orner leurs oreilles.

Nous mîmes un jour à terre dans une partie très éloignée de la baie, et les Indiens prirent sur-le-champ la fuite, excepté un vieillard qui nous accompagna partout où nous allâmes, et qui parut fort satisfait des petits présens que nous lui fîmes. Nous arrivâmes enfin à un petit fort, bâti sur un rocher qui était environné par la mer à la marée haute, et où l'on ne pouvait monter que par une échelle. Nous aperçûmes, lorsque nous en approchâmes, que le vieillard nous regardait avec inquiétude; et quand nous lui fîmes entendre que nous avions envie d'y entrer, il nous dit que sa femme y était. Il vit bien que cette réponse ne diminuait pas notre curiosité, et après avoir hésité pendant quelque temps, il nous dit qu'il nous y accompagnerait, si nous promettions de ne commettre aucune indécence. Nous le lui promîmes de bon cœur, et à l'instant il monta le premier pour nous guider. L'échelle était composée de morceaux de bois atta-

chés à une perche; mais il était difficile et dangereux de s'en servir. En entrant, nous trouvâmes trois femmes qui, au moment qu'elles nous aperçurent, eurent peur et fondirent en larmes. Quelques paroles amicales et des présens eurent bientôt dissipé leur terreur et ramené leur gaîté. Nous examinâmes la maison du vieillard, ainsi que deux autres, les seules qui se trouvassent dans la forteresse; et, après avoir fait de nouveaux dons, nous nous séparâmes de ces bons Indiens, très contens les uns des autres.

Le 5 décembre, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre avec une petite brise; mais comme elle était variable et suivie de calmes fréquens, nous fîmes peu de chemin. Nous essayâmes de sortir de la baie jusqu'après midi, et sur les dix heures nous eûmes tout à coup calme plat, de sorte que le vaisseau, ne pouvant ni virer de bord ni rester à l'endroit où il était, et la marée ou le courant l'entraînant avec force, il dériva si promptement vers la terre, qu'avant de pouvoir prendre aucune mesure pour sa sûreté il était déjà à une encâblure des brisans. Nous avions treize brasses d'eau; mais le fond était tellement rempli de rochers, que nous n'osâmes pas laisser tomber l'ancre. Nous lançâmes sur-le-champ la pinasse en mer pour touer le vaisseau, et tout l'équipage sentant le danger que nous courions, fit les plus grands efforts pour nous en

tirer. Heureusement il s'éleva de terre une petite brise, et nous remarquâmes avec une joie qui ne peut s'exprimer que le bâtiment avait regagné le large, après avoir été si près de la côte, que Tupia, qui ne s'apercevait pas de notre situation, conversait dans le même instant avec les Indiens qui étaient sur la grève, et dont on entendait distinctement la voix, malgré le bruit des brisans. Nous crûmes alors que le péril était passé; mais environ une heure après, le vaisseau toucha au moment même que l'homme qui était dans les porte-haubans venait de crier dix-sept brasses. Le choc nous jeta tous dans la plus grande consternation. M. Banks, qui s'était déshabillé pour se mettre dans son lit, courut en hâte sur le pont, et l'on annonça alors cinq brasses. Le rocher sur lequel nous devions échouer étant au vent, le vaisseau reprit le large sans avoir reçu le moindre dommage, et la profondeur de l'eau se trouva bientôt à vingt brasses.

Ce rocher gît à un demi-mille à l'ouest-nord-ouest de l'île la plus extérieure sur le côté sud-est de la baie. Nous eûmes de petites fraîcheurs de terre, avec des calmes jusqu'à neuf heures du lendemain au matin, 6, quand nous sortîmes de la baie, et une brise s'élevant au nord-nord-ouest, nous portâmes en mer.

Cette baie, ainsi que je l'ai déjà observé, gît au côté ouest du cap Bret, et je la nommai la *baie*

des Iles, à cause du grand nombre d'îles qui bordent ses côtes et qui forment plusieurs havres également sûrs et commodes, où il y a assez de place et de fond pour contenir toute une flotte. Celui dans lequel nous mouillâmes gît au côté sud-ouest de l'île la plus sud-ouest, appelée *Matuaro*, au côté sud-est de la baie. On y trouve un bon mouillage et des rafraîchissemens de toute espèce. Ce n'était pas alors la saison des racines; mais nous eûmes en abondance du poisson, que nous achetâmes cependant, pour la plupart, des naturels du pays; car nous ne pûmes en attraper que très peu au filet ou à la ligne. Quand nous montrâmes aux Indiens notre seine telle qu'en ont les vaisseaux du roi, ils s'en moquèrent en riant, et ils étalèrent en triomphe la leur, qui était véritablement d'une grandeur énorme et faite d'une espèce d'herbe très forte. Elle avait cinq brasses de profondeur, et à en juger par l'espace qu'elle occupait, elle n'avait pas moins de trois ou quatre cents brasses de long. La pêche semblait être la principale occupation de la vie dans cette partie du pays. Nous vîmes aux environs de toutes leurs bourgades un grand nombre de filets mis en tas comme des meules de foin et couverts d'herbes pour les garantir du mauvais temps; et dans presque toutes les maisons où nous entrâmes, nous aperçûmes quelques insulaires occupés à en fabriquer. Nous nous y procurâmes

des goulus, des pastenades, des brêmes de mer, des mulets, des maquereaux et quelques autres poissons.

Cette partie de la baie était plus remplie d'habitans qu'aucun autre canton que nous eussions visité jusqu'alors. Il ne nous parut pas qu'ils fussent réunis sous un chef; et, quoique leurs bourgs fussent fortifiés, ils semblaient vivre ensemble en très bonne intelligence.

La marée est haute dans cette baie aux pleines lunes et aux nouvelles, sur les huit heures, et le flot s'élève alors de six à huit pieds.

§ 6.

Traversée de la baie des Iles au canal de la Reine Charlotte, en tournant le cap Nord. Description de cette partie de la côte.

Le 7 décembre 1769, notre latitude était de 34 degrés 59 minutes sud, et notre longitude de 185 dégrés 36 minutes ouest. Nous rangeâmes de près les îles Cavalles. Plusieurs pirogues prirent le large et nous suivirent; mais une brise s'élevant alors, je ne voulus pas les attendre. Le lendemain je mis le cap vers la côte, dont nous étions éloignés d'environ cinq lieues. Le 9 nous étions assez près de la terre, à sept lieues à l'ouest des Cavalles, où nous trouvâmes une baie profonde, et la terre semblait y être basse et unie. Je donnai

à cette baie le nom de *baie Douteuse*: l'entrée en est formée par deux pointes éloignées de cinq milles l'une de l'autre.

Pendant le calme, plusieurs pirogues s'avancèrent vers nous; mais les Indiens ayant entendu parler de nos canons, nous eûmes beaucoup de peine à les engager à venir sous notre poupe. Après avoir acheté quelques-unes de leurs étoffes ainsi que leur poisson, nous fîmes quelques demandes sur leur pays; et, à l'aide de Tupia, nous apprîmes qu'en naviguant trois jours sur leurs pirogues ils arrivaient à un endroit appelé *Moore-Whennua*, et que de là la terre tournait un peu au sud. Nous conclûmes que ce lieu était la terre découverte par Tasman, et appelée *cap Maria-Van-Diémen*. Voyant que ces insulaires étaient si intelligens, nous leur demandâmes en outre s'ils connaissaient quelque autre pays que le leur; ils répondirent qu'ils n'en avaient jamais visité d'autre, mais que leurs ancêtres leur avaient dit qu'au nord-nord-ouest il y avait une contrée fort étendue, appelée *Ulimaroa*, où quelques-uns de leurs compatriotes étaient allés sur une grosse pirogue; qu'il n'en revint qu'une partie, et qu'ils rapportèrent qu'après un passage d'un mois, ils avaient vu un pays où les habitans mangeaient des cochons. Tupia s'informant alors si ces navigateurs avaient ramené quelques cochons avec eux, ils répondirent que non. Tupia répliqua

ensuite : « Votre histoire est sûrement fausse; car on ne croira pas que des hommes qui reviennent sans cochons d'une expédition aient visité un pays où l'on pouvait se procurer de ces animaux. » Il faut cependant remarquer, malgré l'objection pleine de sens de notre Taïtien, que quand ils faisaient mention des cochons, ils n'en décrivaient pas la figure, mais ils les désignaient seulement par le mot *booah*, nom qu'on leur donne dans les îles de la mer du Sud. Mais si cet animal leur avait été inconnu, et qu'ils n'eussent eu aucune communication avec un peuple chez qui il y en avait, ils n'auraient pas pu en savoir le nom.

Le 11, dès le grand matin, nous arrivâmes vers la terre à sept lieues à l'ouest de la baie Douteuse, dont le fond n'est pas fort éloigné du fond d'une autre grande baie que la côte forme en cet endroit : il n'en est séparé que par une langue de terre assez basse, qui fait une péninsule que j'ai appelée *pointe de la Jointure*[1]. Vers le milieu de cette baie, à laquelle nous avons donné le nom de *baie de Sable*[2], il y a une haute montagne qui est sur une côte éloignée, et que j'ai nommée *mont du Chameau*[3]. La latitude est de 34 degrés 51 minutes sud, et de 186 degrés 50 minutes de longitude.

[1] Knuckle-Point.
[2] Sandy-Bay.
[3] Camel-Mount.

La terre, dans les environs, est extrêmement stérile, et, excepté le mont du Chameau, elle est très basse. Le sol ne semble être composé que d'un sable blanc, amassé en petites collines irrégulières, et formant des cordons étroits et parallèles à la côte. Quelque stérile que soit ce canton, il n'est pas sans habitans. Nous vîmes un village sur le côté oriental. Nous aperçûmes aussi cinq pirogues remplies d'Indiens qui ramèrent après le vaisseau, mais qui ne purent pas l'atteindre.

Nous portâmes à l'ouest jusqu'à sept heures du lendemain au matin, 13. Comme nous avions des vents forts et un gros temps, nous virâmes de bord pour porter à l'ouest, et nous n'avions point alors de terre en vue; ce qui nous arrivait pour la première fois depuis que nous étions sur la côte de la Nouvelle-Zélande.

A trois heures une petite île, qui gît à la hauteur de la pointe de la Jointure, nous restait au sud-ouest. Le 15 nous étions au 34e degré 10 minutes de latitude, et au 185e degré 45 minutes de longitude ouest, et, malgré nos efforts pour ranger la terre de près, nous en étions à environ dix sept lieues.

Le 16 nous découvrîmes une terre qui nous restait au sud-sud-ouest. Le 17 nous mîmes le cap sur cette terre, dont nous étions éloignés d'environ dix lieues. Je donnai à cette pointe de terre le nom de

cap Nord, parce que c'est l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zélande. Il gît au 34ᵉ degré 22 minutes de latitude sud, et au 186ᵉ degré 54 minutes de longitude ouest, et à 31 lieues au nord, 63 degrés ouest du cap Bret. Il forme la pointe septentrionale de la baie de Sable, et c'est une péninsule qui s'avance au nord-est, à environ deux milles, et qui se termine en mondrain aplati au sommet. L'isthme qui joint cette pointe à la grande terre est très bas; c'est pour cela que la terre du cap, aperçue de différens points de vue, a l'apparence d'une île. Elle est encore plus remarquable quand on la voit du sud : on croit découvrir une île élevée et ronde à la pointe sud-est du cap, mais c'est encore une illusion; car ce qui paraît une île est seulement une colline arrondie, jointe au cap par une langue de terre basse et étroite. Nous découvrîmes sur le cap un heppah ou village et un petit nombre d'habitans.

Nous continuâmes à louvoyer vers le nord-ouest jusqu'au 21 à midi, quand le cap Nord nous restait au sud-est, à trente-huit lieues. Notre situation ne varia que de peu de lieues jusqu'au 23 : alors, vers les sept heures du soir, nous découvrîmes une terre qui nous restait au sud-quart-est. A onze heures du lendemain au matin, nous la revîmes une seconde fois nous restant au sud-sud-est, à huit lieues de distance. Nous mîmes alors le cap au

sud-ouest, et à quatre heures nous avions au sud-est-quart-sud, à quatre lieues, cette terre, que nous reconnûmes être une petite île, avec d'autres îles ou rochers encore plus petits, gisant en travers de l'extrémité nord-est de la première, et découverts autrefois par Tasman, qui les appela les *Trois Rois*. La principale île est située au 34e degré 12 minutes de latitude sud, et au 187e degré 48 minutes de longitude ouest, et elle est éloignée du cap Nord de quatorze ou quinze lieues.

Le 26 nous portâmes au sud en serrant le vent, et à midi nous étions par 35 deg. 10 min. de latitude sud, et 188 degrés 20 minutes de longitude ouest, les Trois Rois nous restant au nord-ouest. Dans cette situation nous n'apercevions point de terre, et cependant nous étions, par observation, dans la latitude de la baie des Iles, et, suivant mon estime, à vingt lieues à l'ouest du cap Nord : d'où il suit que la partie la plus septentrionale de cette île est très étroite, car autrement nous aurions dû en apercevoir quelque portion du côté de l'ouest.

Le vent fraîchit le 27, puis nous eûmes une tempête. Le vent continua à souffler avec force tout le jour, et jusqu'à deux heures du lendemain au matin, 28, quand il tomba et se mit à tourner au sud et sud-ouest, où il se fixa sur les quatre heures. Nous fîmes voile alors, et nous gouvernâmes à l'est vers la terre. Nous fîmes ce jour-là vingt-neuf

milles au nord un peu à l'est. Notre latitude, par estime, était de 34 degrés 50 minutes sud, et notre longitude de 188 degrés 27 minutes ouest : les Trois Rois nous restaient au nord-est, à cinquante-deux milles. Le 29 nous gouvernâmes au nord-ouest jusqu'à cinq heures du lendemain au matin, 30. Nous virâmes alors vent arrière une seconde fois, et nous mîmes le cap au sud-est. A six heures nous vîmes une terre qui nous restait nord-est, à la distance d'environ cinq lieues, que nous jugeâmes être le cap Maria-Van-Diémen, et qui correspondait avec la description que nous en avaient donnée les Indiens.

Le 1er janvier 1770, à six heures du matin, nous virâmes vent devant pour porter à l'est, les Trois Rois nous restant au nord-ouest-quart-nord. Nous revirâmes à midi, et mîmes le cap à l'ouest, étant au 34e degré 37 minutes de latitude sud : les Trois Rois nous restaient alors au nord-ouest-quart-nord, à dix ou onze lieues, et le cap Maria-Van-Diémen au nord-est, à environ quatre lieues et demie.

Pendant cette partie de notre navigation, il y a deux choses très remarquables à observer : au 35e degré de latitude sud, et au milieu de l'été, j'ai trouvé un gros vent qui était d'une force et d'une durée dont j'avais à peine vu un exemple auparavant, et nous employâmes trois semaines à faire

dix lieues à l'ouest, et cinq à avancer de cinquante lieues; car il s'était alors écoulé ce temps depuis que nous avions passé le cap Bret. Pendant que le vent soufflait, nous étions heureusement à une distance considérable de terre, car autrement il est très probable que nous aurions péri.

A cinq heures du soir, ayant une brise fraîche de l'ouest, nous virâmes vent devant et portâmes au sud: le cap Nord nous restait alors au nord-est, et nous découvrions une pointe qui gît à trois lieues à l'ouest-quart-nord-ouest de ce cap.

Ce cap, ainsi que je l'ai déjà fait observer, est l'extrémité la plus septentrionale de ce pays et la pointe la plus orientale d'une péninsule qui se prolonge nord-ouest et nord-ouest-quart-nord, à dix-sept ou dix-huit lieues, et dont le cap Maria-Van-Diémen forme la pointe la plus occidentale. Le cap Maria gît au 34e degré 40 minutes de latitude sud, et au 187e degré 8 minutes de longitude ouest, et depuis cette pointe la terre court sud-est-quart-sud, et sud-est au-delà du mont du Chameau, et elle forme partout une côte stérile composée de bancs de sable blanc.

Le 2 à midi nous étions au 35e degré 17 minutes de latitude sud, et le cap Maria nous restait au nord à la distance d'environ seize lieues, autant que nous pûmes le conjecturer; car nous n'avions point de terre en vue, et nous n'osions pas ap-

procher plus près, parce qu'un vent frais soufflait directement sur la côte, et que nous étions battus d'ailleurs par une grosse mer.

Le 3, à la pointe du jour, nous fîmes voile et nous abattîmes afin de découvrir la terre, et à dix heures nous en aperçûmes une qui nous restait au nord-ouest. Elle semblait être élevée, et à midi elle s'étendait du nord à l'est-nord-est, suivant mon estime, à la distance de huit ou dix lieues. Le cap Maria nous restait alors au nord 2 degrés 31 minutes ouest, à trente-trois lieues : notre latitude, par observation, était de 36 degrés 2 minutes sud. Sur les sept heures du soir nous en étions éloignés de six lieues; mais comme un vent frais soufflait sur la côte, et que nous avions toujours une grosse mer, nous serrâmes le vent au sud-est, et nous continuâmes cette route.

Le lendemain, 4, nous étions à environ cinq lieues de la terre et en travers d'un endroit qui gît au 36e degré 25 minutes de latitude, et qui avait l'apparence d'une baie ou d'un canal. Il nous restait à l'est; et, afin d'en apercevoir une plus grande étendue, nous continuâmes de gouverner sur la même direction jusqu'à onze heures, temps où nous n'en étions plus éloignés que de trois lieues. Nous découvrîmes alors que ce n'était ni un canal ni une baie, mais une étendue de terre basse, bordée de chaque côté par des terres plus hautes, ce qui

produisait l'illusion. Nous étions au 36e degré 31 minutes de latitude sud, et au 185e degré 50 minutes de longitude ouest. Vers le 35e degré 45 minutes de latitude sud, il y a, tout près de la mer, plusieurs monticules élevés au midi desquels la côte est encore haute, et présente l'aspect le plus désert et le plus stérile qu'on puisse imaginer. On n'y aperçoit rien que des collines de sable sans une tache de verdure, et une vaste mer, chassée par les vents d'ouest, y brisant en lames terribles, donne à cette côte un air sauvage et effrayant qui jette dans l'esprit des idées de danger et de solitude, et affecte l'âme des sentimens du malheur et de la mort. Depuis cet endroit je gouvernai au nord, déterminé de ne plus approcher à la même distance de la côte, à moins que le vent ne fût très favorable. J'augmentai de voiles, espérant le lendemain, à midi, me trouver fort avant au large, et nous parcourûmes cent deux milles au nord-ouest : notre latitude était de 35 degrés 10 minutes sud.

Le 6, à la pointe du jour, nous découvrîmes au nord-nord-est, à huit ou neuf lieues, une terre que nous jugeâmes être le cap Maria; l'après-midi du 7, elle nous restait à l'est. Quelque temps après nous aperçûmes une tortue sur l'eau ; mais, comme elle était éveillée, elle plongea sur-le-champ, de sorte que nous ne pûmes pas la prendre.

Le 9 nous continuâmes notre route au sud-est jusqu'à huit heures du soir, ayant parcouru sept lieues depuis le midi de la veille, avec un vent du nord-nord-est et du nord, et étant à trois ou quatre lieues de la terre qui semblait être basse et sablonneuse. Le lendemain, 10, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes entre deux et trois lieues de la terre, qui, commençant à prendre une meilleure apparence, s'élevait en petites pentes et était couverte d'arbres et de verdure. Nous aperçûmes de la fumée en un endroit et un certain nombre de maisons, mais le canton parut être peu peuplé. A neuf heures nous étions en travers d'une pointe qui s'élève doucement de la mer jusqu'à une hauteur considérable. Je donnai le nom de *pointe Boisée*[1] à cette pointe qui gît au 37e degré 43 minutes de latitude. A onze milles au sud-ouest de cette même pointe, il y a une très petite île sur laquelle nous vîmes un grand nombre de mouettes, et que j'appelai pour cela *îles des Mouettes*[2]. A midi une pointe élevée et escarpée nous restait à l'est-nord-est, à environ une lieue et demie, et je la nommai *pointe Albatros* : elle gît au 38e degré 40 minutes latitude sud, et au 184e degré 42 minutes de longitude ouest. La terre la plus méridionale qui fût en vue était une très haute montagne fort ressemblante au pic de Ténériffe.

[1] Woody-Point.
[2] Gull-Island.

Le 12 à midi nous étions éloignés d'environ trois lieues de la côte située au-dessous du pic; mais celui-ci était entièrement caché par les nues. Nous jugeâmes qu'il nous restait à peu près au sud-sud-est, et nous avions à l'est-sud-est, à trois ou quatre lieues, quelques îles très remarquables terminées en pic, et toutes dominées par la côte.

Le 13 nous découvrîmes pendant quelques minutes le sommet du pic qui s'élevait au-dessus des nuées, et qui était couvert de neige : il nous restait alors au nord-est. Il gît au 39e degré 6 minutes de latitude sud, et au 185e degré 15 minutes de longitude ouest, et je l'appelai *mont Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom. Il paraît avoir une base fort large, et s'élever par degrés: il avoisine la mer. Le pays qui l'environne est plat et d'un aspect agréable. Il est aisé de le reconnaître à la verdure et au bois dont il est couvert, et la côte au-dessous forme un grand cap que j'ai nommé *cap Egmont*. Il gît au sud-sud-ouest-demi-ouest, à vingt-sept lieues de la pointe Albatros, et sur son côté septentrional il y a deux petites îles situées près d'une pointe remarquable qui est sur la grande terre, et qui s'élève à une hauteur considérable, en forme de pain de sucre. Au sud du cap la terre paraît former partout une côte escarpée.

Le lendemain, 14, nous gouvernâmes sud-est-quart-sud, la côte inclinant davantage vers le sud.

Nous découvrîmes une terre qui nous restait au sud-ouest-quart-sud, sur laquelle nous courûmes. A midi l'extrémité nord-ouest de la terre en vue nous restait au sud-ouest, et nous avions au sud-sud-est, à cinq lieues, une terre élevée qui avait l'apparence d'une île, et située au-dessous de la Nouvelle-Zélande. Nous étions alors dans une baie dont nous ne pouvions pas apercevoir le fond, qui nous restait au sud, quoique le temps fût clair. Notre latitude était de 40 degrés 27 minutes sud, et notre longitude de 184 degrés 39 minutes ouest. A huit heures du soir nous étions à deux lieues de la terre que nous avions découverte le matin, ayant fait dix lieues depuis midi. La terre que nous avions vue au sud-ouest nous restait dans ce moment au nord-ouest, à la distance de sept ou huit lieues, et elle avait l'apparence d'une île. Entre cette terre et le cap Egmont gît la baie au côté occidental de laquelle nous étions. La terre est en cet endroit d'une hauteur considérable, et entrecoupée par des vallons et des collines.

§ 7.

Séjour dans le canal de la Reine Charlotte. Passage à travers le détroit qui sépare les deux îles, et retour au cap Turnagain. Horrible coutume des habitans. Mélodie remarquable des oiseaux. Visite faite à un heppah, et plusieurs autres particularités.

La côte en cet endroit semblait former plusieurs baies, dans l'une desquelles je me proposais de conduire le vaisseau, qui marchait très mal, afin de le caréner, et pour réparer en même temps quelques avaries, et faire provision de bois et d'eau.

Dans cette vue je louvoyai toute la nuit. Le lendemain au matin, 15, à la pointe du jour, je portai vers un canal qui a sa direction au sud-ouest. A huit heures je me trouvai en dedans de l'entrée, qu'on peut reconnaître au moyen d'un récif de rochers qui se prolongent depuis la pointe nord-ouest, et de quelques îles de roche, situées à la hauteur de la pointe sud-est. A neuf heures nous fûmes portés par la marée ou le courant à deux encâblures de la côte nord-ouest; mais, à l'aide de nos bateaux, nous regagnâmes le large. Dans ce moment même nous aperçûmes deux fois près de la côte un lion marin, dont la tête, qui ressemblait exactement à celle du mâle décrit dans le voyage du lord Anson, s'élevait au-dessus de l'eau. Nous vîmes aussi quelques naturels du pays qui

traversaient la baie dans une pirogue, et nous aperçûmes un village sur la pointe d'une île située à sept ou huit milles en dedans de l'entrée. A midi nous étions en travers de cette île ; mais, comme il y avait peu de vent, j'ordonnai aux bateaux de marcher en avant pour touer le vaisseau. A une heure nous tournâmes l'extrémité sud-est de l'île en la rangeant de près, et les habitans du village dont on vient de parler se montrèrent sur-le-champ en armes. A environ deux heures nous mouillâmes sur le côté nord-ouest de la baie, et en face de l'extrémité sud-ouest de l'île, dans une anse très sûre et très commode.

Nous étions à quatre portées de canon du village ou heppah lorsque nous vîmes quatre pirogues se détacher vraisemblablement pour nous observer et voir si elles seraient en état de s'emparer de nous. Les hommes étaient tous bien armés et habillés ; deux coins de l'étoffe dont ils s'enveloppaient le corps se relevaient par derrière, passaient sur les épaules et se rejoignaient à l'extrémité supérieure du vêtement en devant, à laquelle ils étaient rattachés au-dessous de la poitrine ; mais il y avait très peu d'Indiens qui eussent des plumes dans leurs cheveux. Ils ramèrent plusieurs fois autour du vaisseau, en nous faisant leurs gestes accoutumés de menaces et de défi, et enfin ils commencèrent l'attaque en nous jetant quelques pierres.

Tupia leur fit des remontrances qui ne parurent pas avoir beaucoup de succès; nous craignions d'être enfin obligés de faire feu sur eux, quand un Indien très âgé nous témoigna le désir qu'il avait de venir à bord. Nous l'encourageâmes à exécuter son projet; nous jetâmes une corde dans sa pirogue qui s'avança sur-le-champ aux côtés du vaisseau; le vieillard se leva et se préparait à monter, mais tous ses compatriotes s'y opposèrent en lui parlant avec beaucoup de véhémence; ils le saisirent même et le retinrent quelque temps. Il persista cependant toujours dans son dessein, et, après s'être enfin débarrassé d'eux, il vint à bord. Nous le reçûmes avec toutes les marques possibles de bienveillance et d'amitié, et, lorsqu'il y eut resté quelque temps, nous le renvoyâmes, après lui avoir fait plusieurs présens pour ses compagnons. Dès qu'il fut de retour dans sa pirogue, tous les Indiens qui montaient les autres se mirent à danser; mais nous ne pouvions pas juger s'ils exprimaient des dispositions amicales ou ennemies, car nous les avions vus danser également et quand ils présentaient la paix et quand ils se disposaient à la guerre. Cependant ils se retirèrent bientôt dans leur fort, et j'allai à terre avec la plupart des officiers au fond de l'anse, vis-à-vis du vaisseau.

Nous y trouvâmes un beau courant d'une excellente eau douce et du bois en très grande abon-

dance, car le terrain n'était qu'une seule forêt d'une vaste étendue. Comme nous avions porté la seine avec nous, nous la jetâmes une ou deux fois avec tant de succès, que nous prîmes près de trois cents livres de poissons de différentes espèces qui furent tous partagés également entre les gens de l'équipage.

Le 16 à la pointe du jour, pendant que nous étions occupés à caréner le vaisseau, trois pirogues s'avancèrent vers nous. Elles avaient à bord plus de cent hommes, outre plusieurs de leurs femmes que nous fûmes charmés de voir, car en général leur présence est un signe de paix; mais ils devinrent bientôt très incommodes, et ils nous firent craindre avec raison qu'ils ne méditassent quelque entreprise fâcheuse contre ceux de nos gens qui étaient dans les bateaux au côté du vaisseau. Cependant ayant envoyé la chaloupe à terre avec quelques futailles, et quelques-unes des pirogues entreprenant de la suivre, nous crûmes qu'il était nécessaire de les intimider, et pour cet effet nous tirâmes des coups de fusils chargés à petit plomb. Nous étions à une si grande distance qu'il était impossible de les atteindre; cependant cet expédient eut du succès, car ils abandonnèrent leur poursuite. Ils avaient dans leurs pirogues des poissons qu'ils offrirent de nous vendre, et, quoiqu'ils fussent gâtés, nous consentîmes à les acheter : pour

cela nous leur envoyâmes un de nos gens dans un bateau, et ils firent leurs échanges pendant quelque temps d'une manière très honnête. A la fin, l'un d'eux, guettant un moment favorable, tâcha d'arracher du papier que notre homme tenait à la main, et comme il le manqua, il se mit sur-le-champ dans une posture de défense, agita son patou-patou, et parut se disposer à frapper : on lui tira du vaisseau un coup de fusil chargé à petit plomb, dont quelques grains l'atteignirent au genou. Ce contre-temps mit fin à nos échanges, mais les Indiens restèrent toujours près du vaisseau : ils ramèrent alentour plusieurs fois, et ils causèrent avec Tupia, principalement sur les traditions qu'ils avaient touchant les antiquités de leur pays. Nous avions conseillé à Tupia de les amener sur ce sujet, en leur demandant si jamais ils avaient vu un vaisseau comme le nôtre, ou s'ils avaient ouï dire qu'un pareil bâtiment eût abordé autrefois sur leur côte. Ils répondirent toujours d'une manière négative; de sorte que la tradition n'avait conservé parmi eux aucun souvenir de Tasman, quoique, d'après une observation faite ce même jour, 16, nous eussions trouvé que nous n'étions qu'à quinze milles au sud de la baie des Assassins. Notre latitude était de 41 degrés 5 minutes 32 secondes, et celle de la baie des Assassins, suivant la relation de Tasman, de 40 degrés 50 minutes.

Les femmes qui étaient à bord de ces pirogues, et quelques-uns des hommes, avaient une coiffure que nous ne connaissions pas encore. Elle était composée d'une touffe de plumes noires, disposées en rond et attachées sur le sommet de la tête, qu'elle couvrait en entier et qu'elle faisait paraître deux fois aussi élevée qu'elle l'était réellement.

Après dîner, je m'embarquai sur la pinasse avec MM. Banks et Solander, Tupia et quelques autres personnes, et nous allâmes dans une autre anse éloignée d'environ deux milles de celle où mouillait le vaisseau. Dans notre route, nous vîmes flotter sur l'eau quelque chose que nous prîmes pour un veau marin mort; mais, après nous en être approchés, nous reconnûmes que c'était le corps d'une femme, qui, suivant toute apparence, était morte depuis peu de jours. Quand nous fûmes arrivés à l'anse, nous y mîmes à terre et nous trouvâmes une petite famille d'Indiens auxquels notre approche inspira vraisemblablement beaucoup d'effroi, car ils s'enfuirent tous, à l'exception d'un seul. Une conversation entre celui-ci et Tupia ramena bientôt les autres, hormis un vieillard et un enfant qui s'étaient retirés dans le bois, d'où ils nous épiaient secrètement. La curiosité nous porta naturellement à faire à ces sauvages des questions sur le corps de la femme que nous avions vu flotter sur l'eau. Ils nous répondirent, par l'entremise de Tupia,

que c'était une de leurs parentes, morte de sa mort naturelle; qu'après avoir attaché, suivant leur coutume, une pierre au cadavre, ils l'avaient jeté dans la mer, et que probablement le corps s'était séparé de la pierre.

Lorsque nous allâmes à terre, ces Indiens étaient occupés à apprêter leurs alimens, et ils faisaient cuire alors un chien dans leur four : il y avait près de là plusieurs paniers de provision. En jetant par hasard les yeux sur un de ces paniers, à mesure que nous passions, nous aperçûmes deux os entièrement rongés, qui ne nous parurent pas être des os de chien, et que nous reconnûmes pour des os humains après les avoir examinés de plus près. Ce spectacle nous frappa d'horreur, quoiqu'il ne fît que confirmer ce que nous avions ouï dire plusieurs fois depuis notre arrivée sur la côte. Comme il était sûr que c'étaient véritablement des os humains, il ne nous fut pas possible de douter que la chair qui les couvrait n'eût été mangée. On les avait trouvés dans un panier de provisions; la chair qui restait semblait manifestement avoir été apprêtée au feu, et l'on voyait, sur les cartilages, les marques des dents qui y avaient mordu. Cependant, pour confirmer des conjectures que tout rendait si vraisemblables, nous chargeâmes Tupia de demander ce que c'était que ces os, et les Indiens répondirent, sans hésiter en aucune manière, que

c'étaient des os d'homme. On leur demanda ensuite ce qu'était devenue la chair, et ils répliquèrent qu'ils l'avaient mangée. « Mais, dit Tupia, pourquoi n'avez-vous pas mangé le corps de la femme que nous avons vu flotter sur l'eau? Cette femme, répondirent-ils, est morte de maladie; d'ailleurs elle était notre parente, et nous ne mangeons que les corps de nos ennemis qui sont tués dans une bataille. » En nous informant qui était l'homme dont nous avions trouvé les os, ils nous dirent qu'environ cinq jours auparavant, une pirogue, montée par sept de leurs ennemis, était venue dans la baie, et que cet homme était un des sept qu'ils avaient tués. Quoiqu'il soit difficile d'exiger de plus fortes preuves que cette horrible coutume est établie parmi les habitans de cette côte, cependant nous allons en donner qui sont encore plus frappantes. L'un de nous leur demanda s'ils avaient quelques os humains où il y eût encore de la chair : ils nous répondirent qu'ils l'avaient toute mangée, mais nous feignîmes de ne pas croire que ce fussent des os d'homme, et nous prétendîmes que c'étaient des os de chien; sur quoi un des Indiens saisit son avant-bras avec une sorte de vivacité, et, en l'avançant vers nous, il dit que l'os que tenait M. Banks dans sa main avait appartenu à cette partie du corps; et pour nous convaincre en même temps qu'ils en avaient mangé la chair, il mordit son propre bras

et fit semblant de manger. Il mordit aussi et rongea l'os qu'avait pris M. Banks, en le passant à travers la bouche et montrant par signes que la chair lui avait fait faire un très bon repas : il rendit ensuite l'os à M. Banks qui l'emporta avec lui. Parmi les personnes de cette famille, nous vîmes une femme dont les bras, les jambes et les cuisses avaient été déchirés en plusieurs endroits d'une manière effrayante. On nous dit qu'elle s'était fait elle-même ces blessures, comme un témoignage de la douleur que lui causait la mort de son mari, tué et mangé depuis peu par d'autres habitans qui étaient venus les attaquer d'un canton de l'île, situé à l'est, et que nos Indiens montraient avec le doigt.

Le vaisseau mouillait à un peu moins d'un quart de mille de la côte, et le matin du 17 nous fûmes éveillés par le chant des oiseaux : leur nombre était incroyable, et ils semblaient se disputer à qui ferait entendre les sons les plus agréables. Cette mélodie sauvage était infiniment supérieure à toutes celles de même espèce que nous avions entendues jusqu'alors : elle ressemblait à celle que produiraient de petites cloches parfaitement d'accord, et peut-être que la distance et l'eau qui se trouvaient entre nous et le lieu du concert ajoutaient à l'agrément de leur ramage. En faisant quelques recherches, nous apprîmes que dans ce pays les oiseaux commencent toujours à chanter à environ deux

heures après minuit, qu'ils continuent leur musique jusqu'au lever du soleil, et qu'ils demeurent en silence pendant le reste du jour, comme nos rossignols. L'après-midi une petite pirogue arriva d'un village indien au vaisseau. Parmi les naturels qui la montaient se trouva le vieillard qui vint à bord de notre vaisseau pour la premièr[illegible]ois, lors de notre arrivée dans la baie. Dès qu[illegible]s de nous, Tupia reprit de nouveau la co[illegible] de la veille sur l'usage de manger la chair humaine, et les Indiens répétèrent ce qu'ils nous avaient déjà dit: « Mais, ajouta Tupia, où sont les têtes? les mangez-vous aussi? Nous ne mangeons que la cervelle, répondit le vieillard, et demain je vous apporterai quelques têtes pour vous convaincre que nous vous avons dit la vérité. » Après avoir conversé quelque temps avec notre Taïtien, ils lui dirent qu'ils s'attendaient à voir dans peu arriver leurs ennemis, pour venger la mort des sept qui avaient été tués et mangés [1].

[1] Les missionnaires, qui sont parvenus à s'installer sur quelques points de la côte de la Nouvelle-Zélande, ont depuis quelque temps réussi à obtenir des naturels l'abolition partielle de cette coutume barbare. En effet, suivant le voyageur américain Morell, revenu en 1831 de son voyage autour du monde, les Nouveaux-Zélandais d'Eahino'mave, qui massacrèrent et dévorèrent l'équipage du capitaine Marion et le capitaine lui-même, comme on l'a vu au quatrième volume, et qui, en 1809, en firent autant de l'équipage du navire anglais Boyd, sont devenus aujourd'hui bons et humains, ont appris à lire et à écrire en anglais et dans leur

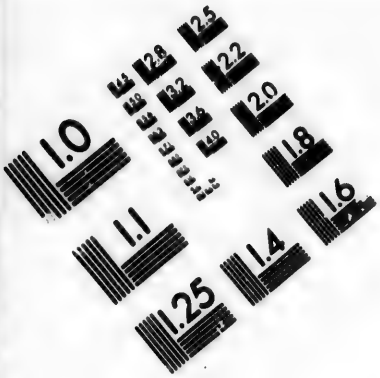
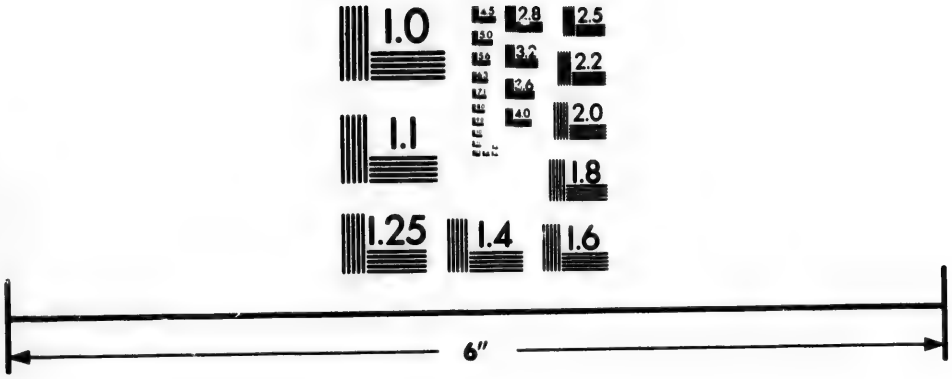
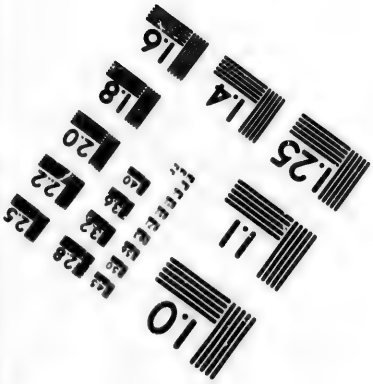
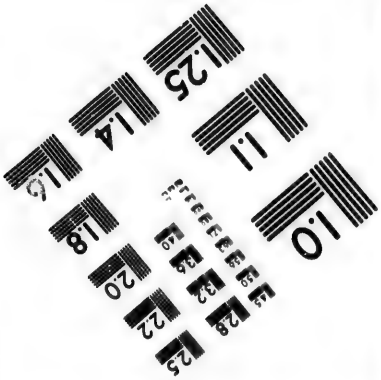


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Le 18 les Indiens furent plus tranquilles qu'à l'ordinaire : aucune pirogue ne s'approcha du vaisseau, et nous n'aperçûmes aucun des habitans sur la côte; leur pêche et leurs autres occupations journalières étaient entièrement suspendues. Nous pensâmes qu'ils se préparaient à se défendre contre une attaque; cela nous engagea à faire plus d'attention à ce qui se passait à terre, mais nous ne vîmes rien qui pût satisfaire notre curiosité.

Après avoir déjeuné nous nous embarquâmes dans la pinasse pour examiner la baie, qui était d'une vaste étendue et composée d'une infinité de petits havres et d'anses dans toutes les directions. Nous bornâmes notre excursion au côté occidental, et comme le canton où nous débarquâmes était couvert d'une forêt impénétrable, nous ne pûmes rien voir de remarquable. Nous tuâmes cependant un grand nombre de cormorans, que nous vîmes perchés sur leurs nids dans les arbres, et qui, étant rôtis ou cuits à l'étuvée, nous donnèrent un excellent mets. En nous en revenant, nous aperçûmes un seul Indien pêchant dans une pirogue; nous ramâmes vers lui, et, à notre grande surprise, il

propre langue, à laquelle les missionnaires ont appliqué un système grammatical. Déjà il existe un commerce d'échange entre les naturels de cette île et les établissemens anglais de la terre de Van-Diémen et de la Nouvelle-Galles du sud. Il faut espérer qu'à mesure que la civilisation pénètrera dans ces contrées, l'anthropophagie et d'autres coutumes atroces en disparaîtront.

ne fit pas la moindre attention à nous; lors même que nous fûmes près de lui, il continua son occupation, s'embarrassant aussi peu de nous que si nous eussions été invisibles : il ne paraissait cependant ni stupide ni de mauvaise humeur. Nous le priâmes de tirer son filet hors de l'eau afin que nous pussions l'examiner, et il fit sur-le-champ ce que nous demandions : ce filet était de forme circulaire, étendu par deux cerceaux, et il avait sept ou huit pieds de diamètre. Le haut en était ouvert, et au fond étaient attachées des oreilles de mer pour servir d'appât. Il faisait tomber ce fond dans la mer, comme s'il l'eût étendu à terre, et quand il croyait avoir attiré assez de poissons, il tirait doucement son filet jusqu'à ce qu'il fût près de la surface de l'eau, de manière que les poissons étaient soulevés sans s'en apercevoir; et alors il donnait tout à coup une secousse qui les enveloppait dans le filet : par cette méthode très simple, il avait pris une grande quantité de poissons. Ils est vrai qu'ils sont si abondans dans cette baie, que la pêche n'y exige ni beaucoup de travail ni beaucoup d'adresse.

Ce jour-là même, quelques-uns de nos gens trouvèrent aux bords du bois, près d'un creux ou four, trois os de hanches d'hommes qu'ils rapportèrent à bord : nouvelle preuve que ces peuples mangent la chair humaine. M. Monkhouse, notre

chirurgien, rapporta aussi, d'un endroit où il avait vu plusieurs maisons désertes, les cheveux d'un homme, qu'il avait trouvés parmi plusieurs autres choses suspendues à des branches d'arbre.

Le 19 quelques Indiens vinrent près de nous, d'une autre partie de la baie, où ils dirent qu'il y avait un bourg que nous n'avions pas vu. Ils apportaient une grande quantité de poissons qu'ils nous vendirent pour des clous, dont ils avaient alors appris à se servir, et dans ces échanges, ils ne commirent aucune fraude.

Notre vieillard tint sa promesse le 2 au matin, et nous apporta à bord quatre des sept têtes d'hommes dont nous avons déjà parlé. Les cheveux et la chair y étaient encore en entier, mais nous remarquâmes qu'on en avait tiré la cervelle. La chair était molle et on l'avait préservée de la putréfaction en employant quelque expédient, car elle n'avait point d'odeur désagréable. M. Banks acheta une de ces têtes, mais le vieillard la lui vendit avec beaucoup de répugnance, et nous ne pûmes pas venir à bout de l'engager à nous en céder une seconde : ces peuples les conservent probablement comme des trophées, ainsi que les Américains montrent en triomphe les chevelures, et les insulaires des mers du sud, les mâchoires de leurs ennemis. En examinant la tête qu'acheta M. Banks,

nous remarquâmes qu'elle avait reçu sur les tempes un coup qui avait fracturé le crâne.

Nous fîmes une autre excursion dans la pinasse pour parcourir la baie, mais nous n'aperçûmes point de terrain propre à faire un jardin à patates, et il nous fut impossible de découvrir la moindre apparence de culture. Nous ne vîmes pas un seul Indien, mais nous trouvâmes un excellent havre, et, sur les huit heures du soir, nous retournâmes à bord du vaisseau.

Le 21 MM. Banks et Solander allèrent pêcher à l'hameçon et à la ligne, et ils prirent partout sur les rochers une quantité immense de poissons, dans les endroits où l'eau avait de quatre à cinq brasses. On jetait la seine chaque soir, et presque toujours on en prit autant qu'en pouvait manger tout l'équipage. Ce jour-là tous nos gens eurent permission d'aller à terre au lieu de l'aiguade, et de se divertir comme ils le jugeraient à propos.

Le matin du 22 je m'embarquai de nouveau sur la pinasse, accompagné de MM. Banks et Solander, dans le dessein d'examiner le fond du canal; mais après avoir fait environ quatre ou cinq lieues sans même l'apercevoir, le vent étant contraire et le jour à moitié passé, nous allâmes à terre sur le côté oriental, pour monter sur les collines et voir ce qu'on pourrait découvrir de leur sommet.

MM. Banks et Solander s'occupèrent à faire des

recherches de botanique près de la grève, et je gravis une des collines avec un des matelots. Quand je fus arrivé au sommet, je reconnus que la vue du canal était interceptée par des collines qui s'élevaient encore plus haut dans cette direction, et que des bois impénétrables rendaient inaccessibles. Cependant je fus bien récompensé de mes fatigues; car je vis la mer sur le côté oriental du pays, et un peu à l'est de l'entrée du canal où mouillait le vaisseau, un passage qui conduisait au côté de l'ouest. La grande terre qui gît sur le côté oriental de ce golfe semblait être un chemin étroit de collines très hautes, et faire partie du côté sud-ouest du détroit; sur le côté opposé, elle paraissait courir à l'est aussi loin que pouvait s'étendre la vue; et au sud-est, il y avait l'apparence d'une ouverture à la mer qui lavait la côte orientale: à l'est du canal, j'aperçus aussi quelques îles que j'avais prises auparavant pour une partie de la grande terre.

Après avoir fait cette découverte, je descendis la colline, et ayant pris quelques rafraîchissemens, nous retournâmes au vaisseau. Dans notre route, nous examinâmes les havres et les anses situés derrière les îles que j'avais découvertes de la colline, et nous rencontrâmes un village composé de plusieurs maisons qui nous parurent abandonnées depuis long-temps. Nous vîmes aussi un autre village inhabité; mais le jour étant trop avancé pour pou-

voir le visiter, nous nous hâtâmes de regagner le vaisseau, où nous arrivâmes entre huit et neuf heures du soir.

J'employai la journée du 23 à examiner les environs, et sur une des îles où je débarquai, je vis plusieurs maisons qui paraissaient également désertes depuis long-temps, et je n'aperçus aucune trace d'habitans.

Le 24 nous allâmes visiter dans le *heppah* ou village bâti sur la pointe de l'île, près du lieu de notre mouillage, ceux qui nous étaient venus voir lors de notre arrivée dans la baie. Ils nous reçurent avec toute la confiance et la civilité possibles, et nous montrèrent toutes les parties de leurs habitations, qui étaient propres et commodes. L'île ou rocher sur lequel ce bourg est situé, est séparé de la grande terre par une brèche ou fissure si étroite, qu'un homme pourrait presque sauter d'un bord à l'autre. Les côtés en sont si escarpés, que toute fortification artificielle y est presque inutile; on y avait cependant élevé une légère palissade et une petite plate-forme, vers la partie du rocher où l'accès était le moins difficile.

Les Indiens nous apportèrent plusieurs os humains dont ils avaient mangé la chair, et qu'ils offrirent de nous vendre; car ces os étaient devenus un article de commerce par la curiosité de ceux d'entre nous qui en avaient acheté, comme

des preuves de l'abominable usage que plusieurs personnes ont refusé de croire, malgré le rapport des voyageurs. Nous remarquâmes avec surprise, dans une partie de ce village, une croix exactement semblable à celle d'un crucifix. Elle était ornée de plumes, et quand nous demandâmes pourquoi elle avait été dressée, on nous dit que c'était un monument élevé à un homme qui était mort. Ils nous avaient dit auparavant qu'ils n'enterraient pas leurs morts, et qu'ils les jetaient dans la mer; mais lorsque nous demandâmes ce qu'était devenu le cadavre de cet Indien, en mémoire duquel on avait érigé cette croix, ils ne voulurent pas nous répondre.

Quand nous quittâmes ces insulaires, nous allâmes à l'autre extrémité de l'île, et, après y avoir pris de l'eau, nous nous rendîmes de là sur la grande terre où nous vîmes plusieurs maisons, mais sans habitans, si l'on en excepte un petit nombre qui étaient sur quelques pirogues dispersées, et qui semblaient pêcher. Dès que nous eûmes examiné ce canton, nous retournâmes dîner au vaisseau.

Pendant la visite que nous rendîmes aux Indiens, Tupia, qui était toujours resté avec nous, les avait entendus parler continuellement de fusils et d'hommes tués; nous ne concevions pas comment nos armes à feu avaient pu devenir le sujet de leur

conversation. Cela occupa si fort notre attention que, tout le long de la route, et même après que nous fûmes arrivés à bord, nous ne cessâmes d'en parler à notre Taïtien. Nous formions diverses conjectures qui faisaient bientôt place à d'autres, lorsque nous apprîmes que, le 21, un de nos officiers, sous prétexte d'aller à la pêche, avait ramé vers le heppah; que deux ou trois pirogues s'approchant de son bateau, il craignit que les Indiens ne voulussent l'attaquer, et qu'en conséquence il leur avait tiré trois coups de fusil, l'un chargé à petit plomb et deux autres chargés à balle. Les naturels se retirèrent avec la plus grande précipitation: ils étaient probablement venus dans des intentions amicales, car toute leur conduite, soit avant, soit après, annonçait ces dispositions, et ils n'avaient aucune raison de s'attendre à un pareil traitement de nous qui les avions toujours accueillis, non-seulement avec humanité, mais même avec amitié : d'ailleurs ils ne nous avaient donné aucun sujet de plainte.

Le 25 je fis avec MM. Banks et Solander une autre excursion sur la pinasse le long de la côte vers l'embouchure du canal. En débarquant sur la côte d'une petite anse pour tuer des cormorans, nous rencontrâmes une grande famille de ces Indiens qui ont coutume de se disperser parmi les différentes criques et baies, où ils peuvent se pro-

curer une plus grande quantité de poissons, et qui ne laissent qu'un petit nombre de leurs camarades dans le heppah, où ils se réfugient tous en temps de danger. Quelques-uns de ces naturels firent un chemin assez considérable pour venir à notre rencontre, et ils nous invitèrent à aller avec eux vers leurs compagnons; ce à quoi nous consentîmes de bon cœur. Nous trouvâmes qu'ils étaient au nombre d'environ trente hommes, femmes et enfans, qui nous reçurent tous avec toutes les démonstrations possibles d'amitié. Nous leur distribuâmes quelques rubans et des verroteries, et en retour ils nous embrassèrent, jeunes et vieux, hommes et femmes; ils nous donnèrent aussi des poissons, et, après avoir passé quelque temps avec eux, nous retournâmes au vaisseau, charmés de notre nouvelle connaissance.

Le 26 au matin je m'embarquai sur le bateau, ainsi que MM. Banks et Solander, et nous entrâmes dans une des baies situées sur le côté oriental du canal, afin de revoir une seconde fois le détroit qui passait entre la mer de l'est et celle de l'ouest. Après avoir débarqué à un endroit convenable, nous gravîmes sur une colline très haute, du sommet de laquelle nous aperçûmes distinctement tout le détroit, ainsi que la terre sur la côte opposée que nous jugeâmes être à environ quatre lieues; mais comme il y avait du brouillard sur

l'horizon, nous ne pûmes pas découvrir fort loin au sud-est : cependant je résolus de chercher un passage avec le vaisseau dès que nous remettrions en mer. Nous trouvâmes au haut de cette colline un tas de pierres avec lesquelles nous construisîmes une pyramide, où nous laissâmes quelques balles de fusil, du petit plomb, des verroteries et d'autres choses propres à résister aux injures du temps, et qui, ne pouvant être l'ouvrage des Indiens, attesteront par la suite à tous les Européens qui visiteront ces lieux que d'autres habitans d'Europe y ont déjà été avant eux. Nous descendîmes ensuite la colline, et nous fîmes un très bon repas des cormorans et des poissons que nous avions pris, et qui furent apprêtés par l'équipage du bateau dans un endroit dont nous étions convenus. Nous y trouvâmes une autre famille indienne qui nous reçut en nous témoignant, comme à l'ordinaire, beaucoup de joie et d'amitié. Ces insulaires nous indiquèrent où nous pourrions trouver de l'eau, et ils nous rendirent tous les autres bons offices qui dépendaient d'eux.

De là nous allâmes au bourg dont nous avaient parlé les Indiens qui vinrent nous voir le 19. Ce bourg, ainsi que les autres que nous avions vus auparavant, était bâti sur une petite île ou rocher d'un accès si difficile que nous courûmes des dangers pour satisfaire notre curiosité. Ces Indiens

nous reçurent à bras ouverts; ils nous conduisirent dans tous les endroits de ce village, et ils nous montrèrent tout ce qu'il contenait. Il était composé de quatre-vingts à cent maisons, et n'avait qu'une plate-forme de guerre. Nous donnâmes à nos hôtes quelques clous, des rubans et du papier : ce qui leur fit tant de plaisir que, lors de notre départ, ils remplirent notre bateau de poissons secs, dont nous nous aperçûmes qu'ils avaient rassemblé de grandes quantités.

Nous passâmes le 27 et le 28 à radouber le vaisseau pour nous préparer à remettre en mer, à raccommoder les futailles et à prendre du poisson.

Le 29 nous reçûmes une visite de notre vieillard qui s'appelait Topaa, et de trois autres naturels du pays avec qui Tupia eut une longue conversation. Le vieillard nous apprit la mort d'un des Indiens sur lequel avait tiré l'officier qui était allé visiter le heppah sous prétexte de pêcher; mais je découvris ensuite, avec beaucoup de plaisir, que cette nouvelle n'était pas vraie, et que, si l'on prenait à la lettre les discours de Topaa, ils nous induiraient souvent en erreur. MM. Banks et Solander allèrent plusieurs fois à terre les deux ou trois derniers jours, mais ils furent empêchés de pénétrer bien avant par des plantes parasites si touffues et tellement enlacées les unes dans les autres, qu'elles remplissaient exactement tout l'espace qui

se trouvait entre les arbres auxquels elles étaient attachées, et rendaient les bois absolument impénétrables. Je débarquai aussi ce jour-là même sur la pointe occidentale du canal, et, du sommet d'une colline fort élevée, j'examinai la côte au nord-ouest. La terre la plus éloignée que je pus apercevoir était une île dont on a déjà parlé, et qui se trouvait à environ dix lieues, non loin de la grande terre. Entre cette île et l'endroit où j'étais je découvris, tout près de la côte, quelques autres îles formant plusieurs baies, dans lesquelles il semblait y avoir un bon mouillage pour le vaisseau. Après avoir pris la position des différentes pointes je dressai une autre pile de pierres, où je laissai une pièce d'argent avec quelques balles et des verroteries, et j'arborai au sommet un morceau de vieille flamme. En retournant au vaisseau j'abordai plusieurs naturels du pays que je vis le long de la côte, et j'achetai d'eux une petite quantité de poisson.

Le 30, dès le grand matin, j'envoyai un bateau à l'une des îles pour chercher du céleri; et pendant que nos gens en cueillirent, une vingtaine d'Indiens, hommes, femmes et enfans, débarquèrent près de quelques huttes désertes. Dès qu'ils furent sur la côte, cinq ou six femmes s'assirent ensemble à terre et se mirent à se faire des blessures effrayantes sur les jambes, les bras et le vi-

sage, avec des coquilles et des morceaux pointus de talc ou de jaspe. Nous imaginâmes que leurs maris avaient été tués depuis peu par leurs ennemis. Pendant qu'elles faisaient cette horrible cérémonie, les hommes, sans y faire la moindre attention, et sans être touchés en aucune manière de leur état, travaillaient à réparer les huttes.

Le charpentier ayant préparé deux poteaux, qu'on devait placer comme des monumens de notre arrivée dans cet endroit, j'y fis mettre le nom du vaisseau et la date de l'année et du mois de notre débarquement. L'un d'eux fut dressé au lieu de l'aiguade; on arbora au sommet le pavillon d'union, et je fis porter l'autre sur l'île la plus voisine, qui est appelée *Motuara* par les naturels du pays. J'allai d'abord avec M. Monkhouse au village ou heppah, où je rencontrai notre vieillard, et je lui dis, ainsi qu'à plusieurs autres, par l'entremise de notre Taïtien, que nous étions venus placer une marque sur l'île, afin de montrer aux vaisseaux qui y arriveraient dans la suite que nous y étions venus avant eux. Ils y consentirent de bon cœur, et ils promirent qu'ils ne l'abattraient jamais. Je fis à chacun quelque présent, et je donnai au vieillard une pièce d'argent de trois *pence*, frappée en 1736, avec des clous de fiche sur lesquels était gravée la grande flèche du roi, choses que je jugeai les plus propres à se conserver plus long-

temps parmi eux. Je plaçai le poteau sur la partie la plus élevée de l'île, et j'y arborai ensuite le pavillon d'union. Je donnai à ce canal le nom de *canal de la Reine Charlotte*, et je pris en même temps une possession formelle de ce pays, ainsi que des environs, au nom et pour le service du roi George III. Nous bûmes alors une bouteille de vin au nom de Sa Majesté, et nous donnâmes la bouteille au vieillard qui nous avait accompagnés sur la colline, et qui fut enchanté de ce présent.

Pendant qu'on dressait le poteau, nous fîmes au vieillard des questions sur le passage dans la mer orientale, et il nous en confirma l'existence : nous lui en fîmes ensuite d'autres sur la terre au sud-ouest du détroit où nous étions alors. Cette terre, répondit-il, est composée de whennuas ou îles, dont on peut faire le tour en peu de jours, et on l'appelle *Tovy Poemammou :* ce mot, traduit littéralement, signifie *eau de talc vert ;* et probablement, si nous avions mieux entendu ce qu'il disait, nous aurions reconnu que *Tovy Poemammou* n'était pas le nom général de tout le district du sud, mais un mot qui désignait quelque endroit particulier, où ils rassemblent le talc vert ou la pierre dont ils font leurs ornemens et leurs outils. Il ajouta qu'il y avait aussi un troisième wennua, qu'il appelait *Eaheinomauwe*, sur le côté est du détroit, dont on ne peut faire le tour que dans plusieurs lunes, et

il donnait le nom de *Tierra Witte* à la terre qui bordait le détroit. Lorsque nous eûmes dressé notre poteau et appris cette particularité, nous retournâmes à bord du vaisseau, et nous emmenâmes avec nous le vieillard, qui était suivi de sa pirogue, sur laquelle il s'en retourna après dîner.

Le 31, après avoir complété notre provision de bois et d'eau, j'envoyai deux détachemens, l'un pour couper du petit bois, et l'autre pour prendre du poisson. Le soir nous eûmes un vent fort du nord-ouest, accompagné d'une pluie si abondante, que nos oiseaux suspendirent leur ramage, que nous avions entendu jusqu'alors pendant la nuit avec un plaisir dont il était impossible de ne pas regretter la privation.

Le premier février 1770, le vent augmenta, et nous eûmes une tempête accompagnée de rafales pesantes. Vers minuit le vent devint plus modéré, mais la pluie continua avec tant de violence, que le ruisseau qui nous avait fourni de l'eau déborda et emporta dix petites futailles qu'on y avait laissées remplies d'eau, et dont nous ne pûmes recouvrer aucune, quoique nous eussions fait des recherches dans toute l'anse.

Le 3, comme j'avais dessein de mettre à la voile à la première occasion, j'allai au heppah situé sur le côté oriental du canal, et j'achetai une quantité considérable de poissons coupés et à moitié secs

pour nous servir de provisions. Les Indiens de ce canton confirmèrent tout ce que le vieillard nous avait dit sur le détroit et le pays, et vers le midi je les quittai. Notre départ semblait en affliger quelques-uns, et d'autres en paraissaient joyeux. Ils me vendirent sans répugnance le poisson; mais il y en eut plusieurs qui nous donnèrent à connaître par des signes manifestes que ce marché leur faisait de la peine. En retournant au vaisseau, quelques-uns de nos gens firent une incursion le long de la côte du nord pour acheter des naturels du pays de nouveaux poissons, mais ils n'y réussirent pas trop bien. Le soir on porta au vaisseau tout ce que nous avions à terre, parce que je voulais mettre à la voile le lendemain; le vent ne nous le permit pas.

Le 4, tandis que nous attendions un vent favorable, nous nous occupâmes à pêcher et à rassembler des coquillages et des semences de différentes espèces, et le 5 nous appareillâmes; mais, le vent tombant, nous fûmes obligés de mouiller de nouveau un peu au-dessous de Motuara. Quand nous fûmes sous voile, le vieillard Topaa vint à bord pour nous dire adieu; et comme nous désirions toujours d'apprendre si, parmi ce peuple, il s'était conservé quelque tradition de Tasman, Tupia fut chargé de demander au vieillard s'il avait jamais entendu dire que quelque vaisseau pareil au nôtre

eût visité son pays. Il répondit que non; mais il ajouta que ses ancêtres lui avaient dit qu'autrefois il était arrivé en ce même endroit un petit bâtiment, venant d'une contrée éloignée appelée *Ulimaroa*, et dans lequel il y avait quatre hommes qui furent tous tués lors de leur débarquement.

Bientôt après que le vaisseau eut mis à l'ancre la seconde fois, MM. Banks et Solander allèrent à terre pour voir s'ils pourraient recueillir quelques connaissances sur l'histoire naturelle. La rencontre qu'ils y firent de la plus aimable famille d'Indiens qu'ils eussent encore vue, leur fournit l'occasion la plus favorable d'examiner la subordination personnelle qui subsiste parmi ce peuple. Les principales personnes étaient une veuve et un joli petit garçon d'environ dix ans. La veuve pleurait la mort de son mari avec des larmes de sang, suivant la coutume de ces peuples, et l'enfant, par la mort de son père, était devenu propriétaire de la terre où nous avions coupé notre bois. La mère et le fils étaient assis sur des nattes, et le reste de la famille, au nombre de seize ou dix-sept, tant hommes que femmes, étaient rangés autour d'eux, assis en plein air, car ils ne semblaient avoir aucune habitation ni le moindre abri contre le mauvais temps, que l'habitude leur faisait supporter peut-être sans aucun inconvénient grave ou durable. Leur conduite fut affable, obligeante et sans

défiance; ils présentèrent à chaque étranger du poisson et un tison de feu pour l'apprêter, et ils pressèrent plusieurs fois nos observateurs de rester jusqu'au lendemain ; ce qu'ils auraient fait sans doute, si le vaisseau n'avait pas été prêt à mettre à la voile. MM. Banks et Solander regrettèrent beaucoup de ne les avoir pas connus plus tôt; ils étaient persuadés qu'ils auraient acquis avec eux plus de connaissances des mœurs et du caractère des habitans de ce pays en un seul jour, que nous n'avions pu nous en procurer pendant tout notre séjour sur la côte.

Le 6, sur les six heures du matin, une brise légère s'éleva au nord, et nous remîmes à la voile; mais le vent étant variable, nous ne gagnâmes qu'un peu au-delà du travers de Motuara. L'après-midi cependant, un vent plus fort du nord-ouest nous porta hors du canal que je vais décrire.

L'entrée du canal de la Reine Charlotte gît au 41e degré de latitude sud, et au 184e degré 45 minutes de longitude ouest, et à peu près au milieu du côté sud-ouest du détroit où il est situé. La terre de la pointe sud-est du canal, appelée par les naturels du pays *Koamaroo*, et à la hauteur de laquelle il y a deux petites îles et quelques rochers, forme la pointe la plus étroite du détroit. De la pointe nord-ouest, un récif de rochers, dont une partie est au-dessus de l'eau et l'autre au-des-

sous, se prolonge à environ deux milles dans la direction du nord-est-quart-nord : ces pointes suffisent pour faire reconnaître le canal. A l'entrée il a trois lieues de large; il court sud-ouest dans un espace d'au moins dix lieues, et il contient quelques-uns des plus beaux havres qu'il soit possible de trouver. La terre qui fait le havre ou l'anse dans laquelle nous mouillâmes est appelée *Totarranue* par les Indiens : le havre lui-même, que j'ai nommé *Ship-Cove*, c'est-à-dire *anse du Vaisseau*, n'est inférieur, pour la commodité ou la sûreté, à aucun autre du canal; il gît sur le côté ouest du canal, et c'est la plus méridionale des trois anses qui soient en dedans de l'île de Motuara, qui est à l'est relativement à l'anse. On peut entrer dans l'anse du Vaisseau, ou entre Motuara et une île longue appelée *Hamote* par les naturels du pays, ou entre Motuara et la côte occidentale. Dans la dernière de ces routes, il y a deux bancs de rochers à trois brasses sous l'eau, qu'on peut reconnaître aisément par les herbes marines qui croissent dessus. En entrant ou en sortant du canal avec un petit vent, il faut faire attention aux marées qui montent sur les neuf ou dix heures dans les pleines lunes et les nouvelles, et qui s'élèvent et retombent perpendiculairement de sept à huit pieds. Le flot vient à travers le détroit du sud-est, et porte avec force sur la pointe nord-ouest et sur

le récif qui gît en son travers. Le jusant court avec une rapidité encore plus grande au sud-est.

Dans les environs de ce canal, la terre, qui est si élevée que nous l'aperçûmes à la distance de vingt lieues, est composée entièrement de hautes collines et de vallées profondes, couvertes d'un grand nombre d'excellens bois, propres pour toutes sortes d'ouvrages, excepté des mâts, car ils sont trop durs et trop pesans pour cela. La mer abonde en poissons de toute espèce, de sorte que, sans sortir de l'anse où nous mouillâmes, nous en prîmes chaque jour à la seine, à l'hameçon et à la ligne assez pour en servir à tout l'équipage; et le long de la côte nous trouvâmes une grande quantité de cormorans et quelques autres oiseaux sauvages, que la longue habitude où nous étions de vivre de provisions salées nous fit trouver excellens.

Le nombre des habitans surpassait à peine quatre cents. Ils vivent dispersés le long des côtes dans les endroits où ils peuvent se procurer plus facilement du poisson et de la racine de fougère dont ils font leur nourriture, car nous ne vîmes point de terrain cultivé. Lorsqu'ils sont menacés de quelque danger, ils se retirent dans leurs heppahs ou forts. Nous les trouvâmes d'abord dans cette situation et ils y restèrent encore quelque temps après notre arrivée. Ils sont pauvres en comparaison des autres Indiens de ce pays, et leurs

pirogues sont sans ornemens. Le peu de trafic que nous fîmes avec eux consista entièrement en poissons, et véritablement ils n'avaient guère autre chose qu'ils pussent nous vendre. Ils semblaient cependant avoir quelque connaissance du fer, connaissance que n'avaient pas les habitans des autres pays, car ils changèrent volontiers leurs poissons contre des clous, et même ils semblèrent quelquefois les préférer à toutes les autres choses que nous pouvions leur donner; ce qui n'était pas toujours arrivé chez les autres. Ils aimèrent d'abord passionnément le papier, mais quand ils virent qu'il se gâtait s'il venait à se mouiller, ils ne voulurent plus le prendre. Ils ne paraissaient pas attacher beaucoup de valeur à l'étoffe de Taïti, mais ils estimaient fort le gros drap d'Angleterre, et le kersey rouge; ce qui prouve qu'ils avaient assez de bon sens pour apprécier les marchandises que nous leur offrions, éloge qu'on ne peut pas faire de quelques-uns de leurs voisins qui avaient d'ailleurs meilleure mine. Nous avons déjà parlé de leur habillement et surtout de leur coiffure de plumes qui leur seyait assez bien.

Dès que nous eûmes débouqué le canal, je mis le cap à l'est, afin d'être avancé dans le détroit avant l'arrivée du jusant. A sept heures du soir, les deux petites îles qui gisent à la hauteur du cap Koamaroo, pointe sud-est du canal de la Reine

Charlotte, nous restaient à l'est à environ quatre milles. Nous avions presque calme alors; mais, à l'aide du jusant qui commença bientôt, nous fûmes portés dans peu de temps, par la rapidité du courant, tout près d'une des îles, qui était un rocher s'élevant presque perpendiculairement de la mer. Nous remarquâmes que le danger où nous étions augmentait à chaque instant, et nous n'avions, pour nous préserver d'être mis en pièces, qu'un expédient dont le succès allait être décidé en très peu de minutes. Nous étions à un peu plus d'une encâblure de rocher, et nous avions plus de soixante-quinze brasses d'eau; mais, en laissant tomber une ancre et filant environ cent cinquante brasses de câble, le vaisseau fut heureusement tiré loin des brisans: cependant nous n'aurions pas échappé au péril si la marée n'avait pas, en rencontrant l'île, repris la direction du sud-est, ce qui nous porta au-delà de la première pointe. Dans cette situation nous n'étions qu'à deux encâblures des rochers; nous y restâmes pendant tout le fort de la marée, qui courait au sud-est, et faisait au moins cinq milles par heure, c'est-à-dire depuis sept heures et quelques minutes jusqu'à près de minuit, quand la marée cessa, et alors nous nous préparâmes à appareiller. Sur les trois heures du matin l'ancre était au bossoir, et, ayant une brise légère du nord-ouest, nous fîmes voile vers la côte orientale; mais comme nous

avions la marée contre nous, nous ne fîmes que peu de chemin. Cependant le vent fraîchit ensuite; nous en profitâmes ainsi que du jusant, et en peu de temps nous fûmes entraînés à travers la partie la plus étroite du détroit: nous mîmes ensuite le cap vers la terre la plus méridionale qui était en vue. On voyait paraître sur cette terre une montagne d'une hauteur prodigieuse et couverte de neige.

La partie la plus étroite du détroit, à travers laquelle nous avions été poussés avec tant de rapidité, gît entre le cap Tiérawitte, sur la côte d'Eaheinomauwe, et le cap Koamaroo. Je jugeai que la distance entre les deux caps est de quatre ou cinq lieues; on peut la passer sans beaucoup de danger, malgré la marée, dont la force est aujourd'hui connue. Il est cependant plus sûr de ranger de près la côte nord-est, car il ne paraît pas qu'il y ait rien à craindre de ce côté; mais de l'autre, outre les îles et les rochers situés à la hauteur du cap Koamaroo, il y a, à deux ou trois milles de la côte, un récif qui s'étend depuis ces îles jusqu'à six ou sept milles au sud, et que je découvris du sommet de la colline quand j'examinai, pour la seconde fois, le détroit de la mer de l'est à la mer d'ouest.

Environ neuf lieues au nord du cap Tiérawitte, et au dessous de la même côte, il y a une île élevée et remarquable, qu'on peut apercevoir distincte-

ment depuis le canal de la Reine Charlotte, dont elle est éloignée de six ou sept lieues. J'ai appelé *île de l'Entrée* (*Entry-Island*), cette île que nous reconnûmes lorsque nous la dépassâmes le 14 janvier.

Sur le côté oriental du cap Tiérawitte, la terre court sud-est l'espace d'environ huit lieues : elle se termine en pointe, et c'est la portion la plus méridionale qui soit sur Eaheinomauwe. Je donnai à cette pointe le nom de *cap Palliser*, en honneur de mon digne ami le capitaine Palliser. Il gît au 41e degré 34 minutes de latitude sud, et au 183e degré 58 minutes de longitude ouest. Nous nous trouvions à environ trois lieues de la côte, et en travers d'une baie profonde, que je nommai *bay Cloudy*, c'est-à-dire *baie Nébuleuse*, et au fond de laquelle paraissait une terre basse et couverte de grands arbres.

A trois heures de l'après-midi nous étions vis-à-vis de la pointe la plus méridionale de la terre que nous avions vue à midi, et que j'appelai *cap Campbell*. Il gît au sud-quart-sud-ouest, à douze ou treize lieues du cap Koamaroo, au 41e degré 44 minutes de latitude sud, et au 183e 45 minutes de longitude ouest, et il forme l'entrée méridionale du détroit avec le cap Palliser, dont il est éloigné de treize à quatorze lieues.

De ce cap nous longeâmes la côte sud-ouest jusqu'à huit heures du soir, que le vent tomba. Ce

pendant, une demi-heure après, une brise fraîche s'étant élevée du sud-ouest, je fis sur-le-champ obéir au vent. Je pris ce parti parce que quelques-uns des officiers prétendaient qu'Eaheinomauwe n'était pas une île, et que la terre pouvait s'étendre au sud-est entre le cap Turnagain et le cap Palliser, où il y avait un espace de douze à quinze lieues que nous n'avions pas vu. D'après ce que j'avais aperçu la première fois que je découvris le détroit, j'étais fermement persuadé qu'ils s'étaient trompés; j'avais d'ailleurs plusieurs autres preuves qui m'assuraient que la terre en question était une île; mais, étant résolu de ne plus laisser aucun doute sur un objet de si grande importance, je profitai du changement de vent pour porter à l'est, et en conséquence je gouvernai nord-est toute la nuit. Le 8, à neuf heures du matin, nous étions en travers du cap Palliser, et nous trouvâmes que la terre courait nord-est vers le cap Turnagain, que je jugeai être éloigné d'environ vingt-six lieues: cependant, comme le temps était brumeux et que nous ne pouvions pas apercevoir au-delà de quatre ou cinq lieues, je continuai toujours à porter au nord-est avec une brise légère du sud; et, à midi, le cap Palliser nous restait nord-ouest à la distance de trois lieues.

Sur les trois heures de l'après-midi, trois pirogues montées par trente ou quarante hommes, et

qui, pendant quelque temps, avaient ramé après nous avec beaucoup d'efforts et de persévérance, atteignirent le vaisseau. Ces Indiens semblaient être plus propres et d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions rencontrés depuis notre départ de la baie des Îles, et leurs pirogues étaient distinguées par les mêmes ornemens que nous avions vus sur la partie septentrionale de la côte. Il ne fallut pas beaucoup les presser pour les engager à venir à bord, et ils s'y conduisirent d'une manière très civile et très amicale. En acceptant nos présens, ils nous en firent d'autres en retour, ce qui n'était encore arrivé à aucun des naturels de ce pays. Nous remarquâmes bientôt que nos hôtes avaient entendu parler de nous, car, dès qu'ils vinrent à bord, ils demandèrent des whow, nom que donnaient aux clous les Indiens avec qui nous avions trafiqué; mais quoiqu'on leur eût parlé de clous, il était clair qu'ils n'en avaient point vu, car, lorsqu'on leur en donna, ils demandèrent à Tupia ce que c'était. Le mot *whow* leur donnait l'idée, non de la qualité des clous, mais seulement de leur usage; car c'est le même mot par lequel ils désignent un instrument ordinairement fait d'os, et qui leur sert de tarière et de ciseau. Cependant, puisqu'ils savaient que nous avions des whow à vendre, leurs liaisons s'étendaient donc au nord jusqu'au cap Kidnappers, qui n'était pas éloigné

de moins de quarante-cinq lieues; car c'était le canton le plus méridional de cette partie de la côte, où nous avions fait quelques échanges avec les naturels du pays. Il est également probable que les habitans du canal de la Reine Charlotte avaient appris de leurs voisins de Tiérawitte le peu de connaissance qu'ils avaient du fer; nous n'avons aucune raison de croire que les Indiens de cette côte le connussent en aucune manière avant notre arrivée chez eux, d'autant plus que, lorsque nous leur en offrîmes pour la première fois, ils semblaient le dédaigner comme un objet sans valeur. Nous pensâmes que vraisemblablement nous étions encore sur les territoires de Teratu, mais, en faisant des questions aux Indiens sur cette matière, ils nous dirent que Teratu n'était pas leur roi. Après avoir resté peu de temps avec nous, ils s'en allèrent fort contens des présens que nous leur avions donnés, et nous poursuivîmes notre route le long de la côte au nord-est jusqu'à onze heures du lendemain au matin, 9. Le temps s'éclaircissant alors, nous découvrîmes le cap Turnagain qui nous restait au nord-quart-nord-est, à environ sept lieues. J'appelai alors les officiers sur le pont, et je leur demandai si enfin ils n'étaient pas convaincus qu'Eaheinomauwe fût une île; ils répondirent qu'ils en étaient très persuadés, et comme il ne restait aucun doute sur ce point, nous serrâmes le vent à l'est.

§ 8.

Route depuis le cap Turnagain en allant vers le sud, le long de la côte orientale de Poemammou, autour du cap Sud, et en retournant à l'entrée occidentale du détroit de Cook, ce qui complète la circumnavigation de la Nouvelle-Zélande. Description de la côte et de la baie de l'Amirauté. Départ de la Nouvelle-Zélande, et diverses particularités.

Le 9 février 1770, à quatre heures après midi, nous virâmes de bord pour porter au sud-ouest, et nous continuâmes à faire voile vers le sud, jusqu'au coucher du soleil, le 11, quand une brise fraîche du nord-est nous rechassa le long du cap Palliser que nous vîmes bien distinctement, le temps étant fort serein. Entre le pied de la haute terre et la mer, il y a une bordure basse et plate, à la hauteur de laquelle on trouve quelques rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Entre ce cap et le cap Turnagain, la terre près de la côte est en plusieurs endroits basse et plate, couverte de verdure et d'un aspect agréable; mais à une plus grande distance de la mer, elle s'élève en collines. La terre située entre le cap Palliser et le cap Tiérawitte est haute et se termine en pointe; il nous parut aussi qu'elle y forme deux baies; mais nous étions trop éloignés de cette partie de la côte pour juger exactement des apparences. Le vent ayant été variable et accompagné de calmes, le 12 à midi nous n'a-

vions pas avancé au-delà de 41 degrés 52 minutes de latitude; le cap Palliser nous restait alors au nord à environ cinq lieues, et nous avions au sud-ouest la montagne de neige.

Le 13 à midi nous nous trouvâmes par les 42 degrés 2 minutes de latitude sud, le cap Palliser nous restant au nord-est, à huit lieues de distance. L'après-midi il s'éleva un vent frais, et nous gouvernâmes vers la terre la plus méridionale que nous vissions, et que nous avions au coucher du soleil au sud-ouest.

Le 14, à huit heures du matin, nous n'avions parcouru que vingt-une lieues sud-ouest, depuis le midi de la veille, et nous eûmes calme. Nous étions alors en travers de la montagne de neige, qui nous restait nord-ouest; et dans cette direction nous laissions derrière nous une chaîne de montagnes, à peu près de la même hauteur que la précédente, lesquelles s'élèvent de la mer et s'étendent directement vers la côte qui gît nord-nord-est et sud-sud-ouest. L'extrémité nord-ouest de cette chaîne, qui aboutit à l'intérieur du pays, n'est pas éloignée du cap Campbell; et du cap Koamaroo, ainsi que du cap Palliser, on voit clairement et la montagne de neige et cette chaîne. Elles sont éloignées du cap Koamaroo de vingt-deux lieues au sud-sud-ouest, et de trente lieues à l'ouest-sud-ouest du cap Palliser; elles sont assez hautes pour

être aperçues à une beaucoup plus grande distance. Le même jour, à midi, nous étions au 42e degré 34 minutes de latitude sud. La terre la plus méridionale que nous vissions nous restait au sud-ouest, et nous avions au nord-nord-ouest, à environ cinq ou six lieues, une terre basse qui semblait être une île, et qui est située sous le pied de la chaîne de montagnes.

L'après-midi, M. Banks étant dans le bateau pour chasser, nous vîmes avec nos lunettes quatre doubles pirogues, montées de cinquante-sept hommes, s'éloigner du rivage et s'avancer vers lui. Sur-le-champ nous fîmes des signaux pour le rappeler à bord; mais il ne les aperçut point, parce que le vaisseau était placé relativement à lui dans la direction des rayons du soleil. Nous étions fort éloignés du rivage, et M. Banks ne l'était pas moins du vaisseau qui se trouvait entre lui et la côte; de sorte qu'ayant calme tout plat, je commençai à être en peine et à craindre qu'il ne pût découvrir les pirogues assez à temps pour regagner le bord avant qu'elles l'eussent atteint. Bientôt après cependant nous vîmes le bateau en mouvement, et nous eûmes le plaisir de recevoir M. Banks à bord. Les Indiens, tout occupés à contempler le navire, n'avaient probablement pas remarqué le bateau. Ils s'approchèrent de nous à la distance d'un jet de pierre, et ils s'arrêtèrent en nous regardant avec étonnement : Tupia em-

ploya vainement toute son éloquence pour les engager à s'avancer plus près. Après nous avoir examinés pendant quelque temps, ils nous quittèrent et retournèrent vers la côte : ils n'avaient pas encore fait la moitié du chemin que la nuit survint. Nous imaginâmes que ces Indiens n'avaient point entendu parler de nous, et nous ne pûmes nous empêcher de faire des réflexions sur la conduite et les dispositions différentes des habitans des diverses parties de cette côte. Quand ils approchèrent de notre vaisseau pour la première fois, les uns s'étaient tenus éloignés par un sentiment mêlé de crainte et d'étonnement; les autres s'étaient annoncés par des actes d'hostilité, en nous lançant des pierres; l'Indien que nous avions trouvé seul dans un bateau, occupé à pêcher, parut nous regarder comme indignes de son attention, et d'autres, presque sans y être invités, étaient venus à bord avec l'air de la plus grande confiance et de l'amitié. D'après la conduite de ces derniers qui nous étaient venus rendre visite, je donnai le nom de *Lookers-on*, c'est-à-dire *Spectateurs* à la terre d'où ils étaient partis, et qui, ainsi que je l'ai déjà fait observer, avait l'apparence d'une île.

A huit heures du soir il s'éleva une brise du sud-sud-ouest, avec laquelle je courus au sud-est, parce que quelques personnes de notre équipage croyaient voir terre de ce côté. Nous continuâmes

cette route jusqu'à six heures du lendemain : nous avions fait onze lieues, et nous n'apercevions point d'autre terre que celle que nous avions laissée. Après avoir gouverné au sud-est jusqu'à midi, avec une petite brise qui sauta de l'ouest au nord, notre latitude, par observation, était de 42 degrés 56 minutes sud, et la haute terre en travers de laquelle nous étions la veille à midi, nous restait au nord-nord-ouest. L'après-midi nous eûmes un petit vent du nord-est, et nous gouvernâmes à l'ouest, rangeant la terre qui était éloignée d'environ huit lieues. A sept heures du soir nous étions à peu près à six lieues de la côte, ayant à l'ouest-sud-ouest l'extrémité la plus méridionale de la terre qui fût en vue.

Le 16, à la pointe du jour, nous découvrîmes une terre qui semblait détachée de la côte sur laquelle nous étions ; nous gouvernâmes dessus. A midi nous étions au 43e degré 19 minutes de latitude sud, et le pic de la montagne de neige nous restait au nord-est, à vingt-sept lieues. Nous avions à l'ouest l'extrémité occidentale de la terre que nous pouvions apercevoir, et la terre que nous avions découverte le matin semblait une île. L'après-midi nous portâmes au sud de cette terre avec une brise fraîche du nord. A huit heures du soir nous avions fait onze lieues, et la terre s'étendait du sud-ouest au nord-ouest. Nous étions alors éloi-

gnés d'environ trois ou quatre lieues de la côte la plus proche de nous.

Le lendemain, 17, au lever du soleil, nous vîmes une partie de la terre de Tovy Poemammou qui était ouverte à l'ouest de la terre vers laquelle nous avions porté, et qui s'étendait jusqu'à l'ouest-sud-ouest; ce qui nous confirma dans l'opinion que c'était une île. A huit heures du matin les points extrêmes de l'île nous restaient au nord-ouest et au nord-nord-est, et nous avions au nord-ouest, à la distance de trois ou quatre lieues, une ouverture située près de la pointe méridionale, laquelle avait l'apparence d'une baie ou havre.

Cette île, à laquelle je donnai le nom de M. Banks, gît à environ cinq lieues de la côte de Tovy Poemammou; la pointe méridionale est au sud-ouest du pic le plus élevé de la montagne de neige; elle est située au 43e degré 32 minutes de latitude sud, et au 186e degré 30 minutes de longitude ouest. Elle est d'une forme circulaire, et a environ vingt-quatre lieues de tour; sa hauteur est assez considérable pour qu'on puisse l'apercevoir à douze ou quinze lieues de distance. Sa surface est irrégulière et brisée; elle paraît être plutôt stérile que féconde : cependant elle était habitée, car nous vîmes de la fumée dans un endroit et quelques naturels du pays répandus çà et là dans un autre.

A midi nous étions au 44e degré 7 minutes de

latitude sud, et nous avions au nord, à la distance de cinq lieues, la pointe méridionale de l'île de Banks. Vers les sept heures du soir nous avions parcouru vingt-huit milles, et ne voyant d'autre terre que celle que nous avions laissée par derrière, nous portâmes au sud-ouest, et nous suivîmes cette route jusqu'au lendemain à midi, quand nous nous trouvâmes au 45° degré 16 minutes de latitude, la pointe méridionale de l'île de Banks nous restant au nord-ouest, à vingt-huit lieues. Comme nous n'apercevions encore aucun signe de terre au sud, et que je crus, d'après le récit des Indiens qui habitent le canal de la Reine Charlotte, que nous avions porté assez loin dans cette direction pour doubler toutes les terres que nous avions laissées par derrière, je gouvernai à l'ouest.

Nous eûmes une brise modérée jusqu'à huit heures du soir : elle devint variable. Le lendemain matin, 19, à huit heures, nous avions fait vingt-huit lieues ouest-nord-ouest, et jugeant que nous étions à l'ouest de la terre de Tovy Poemammou, nous portâmes au nord-ouest avec un vent frais du sud. A dix heures, ayant parcouru onze milles dans cette direction, nous vîmes une terre qui s'étendait du sud-ouest au nord-ouest, à la distance d'environ six lieues, et nous courûmes dessus. A midi notre latitude était de 44 degrés 38 minutes. La pointe sud-est de l'île de Banks nous

restait au nord-est, à trente lieues, et nous avions à l'ouest-nord-ouest la principale partie de la terre que nous voyions. Une grosse mer nous empêcha de faire beaucoup de chemin au sud. A sept heures du soir les dernières terres s'étendaient du sud-ouest au nord-ouest. Le lendemain au matin, 20, à quatre heures, nous portâmes vers la côte à l'ouest-sud-ouest. La direction de la côte, en cet endroit, est à peu près nord et sud; le sol, jusqu'à la distance d'environ cinq milles de la mer, est bas et plat, mais il s'élève ensuite en montagnes d'une hauteur considérable. Le pays nous parut extrêmement stérile, et nous n'y vîmes rien qui indiquât qu'il fût habité. Notre latitude à midi était de 44 degrés 44 minutes, et notre éloignement de l'île de Banks était de 2 degrés 22 minutes ouest.

Nous continuâmes à louvoyer ce jour-là et le suivant en nous tenant entre quatre et douze lieues de la côte. Le 22, à midi, nous étions environ trois lieues plus au nord que le jour précédent. Au coucher du soleil, le temps, qui avait été brumeux, s'éclaircit, et nous aperçûmes au nord-nord-ouest une montagne très haute qui s'élevait en pic; en même temps nous vîmes plus distinctement qu'auparavant la terre qui s'étendait du nord au sud-ouest, et qui, à quelque distance dans l'intérieur de la côte, semblait être élevée et montueuse. Nous reconnûmes bientôt que ce que les

Indiens du canal de la Reine Charlotte nous avaient dit d'une terre au sud était faux; car ils nous avaient assuré qu'on pouvait en faire le tour en quatre jours.

Le 23, à midi, notre latitude était de 44 degrés 48 minutes sud, et notre longitude de l'île de Banks, 1 degré 31 minutes ouest. Toute la nuit nous longeâmes la côte.

Le 24 nous vîmes la terre s'étendre jusqu'au sud-ouest. Nous étions au 45e degré 22 minutes de latitude sud; et la terre parut grossièrement entrecoupée de collines et de vallées. Nous gouvernâmes sud-sud-ouest et sud-ouest avec un vent frais du nord, en tenant le cap vers la terre. Quoique nous n'en fussions pas fort éloignés, cependant le temps était si brumeux, que nous ne pûmes y rien apercevoir distinctement, excepté une chaîne de hautes montagnes situées près de la mer et parallèles à la côte.

Le 25, dès le grand matin, nous fîmes voile. La pointe de terre au sud nous restait au nord à trois lieues, et nous trouvâmes que la terre s'étendait au sud-ouest de cette pointe, à laquelle j'ai donné le nom de cap *Saunders*, en l'honneur de sir Charles Saunders. Notre latitude était de 45 degrés 35 minutes sud, et notre longitude de 189 degrés 4 minutes ouest. On reconnaîtra suffisamment cette pointe par la latitude que je viens de fixer,

et par les angles que forme la côte. Il y a cependant, à environ trois ou quatre lieues au sud-ouest de la pointe, et très près de la côte, une montagne remarquable, en forme de selle, qui peut servir de balise pour la distinguer. A la distance d'une à quatre lieues, au nord du cap Saunders, la côte forme deux ou trois baies, dans lesquelles il nous parut qu'il y avait un bon mouillage et un abri sûr contre les vents de sud-ouest et de nord-ouest; mais le dessein où j'étais de gagner au sud, afin de déterminer si cette terre était une île ou un continent, m'empêcha d'entrer dans aucune des baies.

Nous nous tînmes, pendant toute cette matinée, avec un vent de sud-ouest, à peu de distance de la côte, que nous voyions très distinctement. Elle est médiocrement élevée, et sa surface est entrecoupée par plusieurs montagnes qui sont couvertes de bois et de verdure; mais nous n'aperçûmes aucune trace d'habitans. A midi le cap Saunders nous restait au nord-ouest, à la distance d'environ quatre lieues. Nous eûmes des calmes et des vents variables. Le lendemain au matin, 26, à six heures, la terre la plus méridionale qui fût en vue nous restait ouest-nord-ouest, et le cap Saunders, nord-quart-nord-ouest, à huit lieues; à midi nous avions ce cap au nord-ouest, à quatorze lieues, et notre latitude était de 46 degrés 36 minutes. Le vent continua avec des rafales violentes et une grosse

mer. Le 27, à midi, notre latitude était de 46 degrés 54 minutes, et notre longitude du cap Saunders, de 1 degré 24 minutes est. A sept heures du soir nous appareillâmes avec nos basses voiles; et le lendemain, 28, nous étions au 47e degré 43 minutes de latitude, et au 2e degré 10 minutes de longitude est du cap Saunders. Nous virâmes alors vent arrière pour porter au nord, puis nous gouvernâmes au sud avec un vent d'ouest.

Le 1er mars nous étions au 48e degré de latitude sud, et au 188e degré de longitude ouest; et, ne voyant aucune apparence de terre, nous virâmes de bord et mîmes le cap au nord, avec de grosses lames du sud-ouest. Le lendemain, 2, à midi, notre latitude était de 46 degrés 42 minutes sud, et le cap Saunders nous restait au nord-ouest, à la distance de quatre-vingt-six milles. Les grosses lames du sud-ouest continuèrent jusqu'au 3, ce qui nous confirma dans l'opinion qu'il n'y avait point de terre dans ce rumb. A quatre heures de l'après-midi nous gouvernâmes à l'ouest avec autant de voiles que nous pouvions en porter. Le 4 nous vîmes quelques baleines et des veaux marins, ainsi qu'il nous était déjà arrivé plusieurs fois depuis que nous avions débouqué le détroit; mais nous n'aperçûmes point de veau marin pendant que nous étions sur la côte d'Eaheinomauwe. Nous découvrîmes terre, et vîmes des feux pendant toute la

nuit; et le 5, à sept heures du matin, nous étions éloignés d'environ trois lieues de la côte, qui nous parut très élevée, mais unie. A trois heures de l'après-midi nous apercûmes la terre s'étendant du nord-est au nord-ouest, et bientôt nous découvrîmes au sud-ouest quelques terres basses qui semblaient former une île. Nous continuâmes notre route à l'ouest-sud-ouest, et deux heures après nous vîmes sur la terre basse une terre élevée qui s'étendait au sud jusqu'au sud-ouest; mais il ne nous parut pas qu'elle fût jointe à la terre du côté du nord, de sorte que ces deux terres doivent être séparées par la mer, ou bien par une baie profonde, ou enfin par une autre terre basse.

Le 6, à midi, nous étions à peu près dans la même situation que le midi de la veille. Le 7, à midi, nous étions au 47e degré 6 minutes de latitude sud, et nous avions fait douze milles à l'est pendant les vingt-quatre dernières heures. Nous portâmes à l'ouest le reste du jour, et le lendemain jusqu'au coucher du soleil; alors les deux terres nous restaient du nord-est à l'ouest à la distance d'environ sept ou huit lieues. Le 9 nous découvrîmes à notre avant une bande de rochers, sur lesquels la mer brisait à une hauteur considérable; le vent nous mit en état de dépasser tous ces rochers.

A environ trois lieues au nord de ce premier

banc, il y en a un autre qu'on rencontre à trois lieues de la côte, et sur lequel la mer brise avec une houle furieuse. Comme nous passâmes les rochers du nord pendant la nuit, et que nous découvrîmes les autres sous notre avant au point du jour, il est certain que nous courûmes un danger imminent, et que notre position fut très critique. Je donnai à ces rochers le nom de *traps*, c'est-à-dire *piéges*, à cause de leur situation très propre à surprendre les navigateurs peu attentifs. Le 9, à midi, nous étions au 47e degré 26 minutes de latitude sud. La terre que nous voyions, et qui avait l'apparence d'une île, s'étendait du nord-est au nord-ouest, et semblait être éloignée de la grande terre d'environ cinq lieues. Cette terre est élevée et stérile : nous n'y vîmes que quelques arbrisseaux répandus çà et là, et pas un seul arbre. Elle était cependant remarquable par un grand nombre de taches blanches, que je pris pour du marbre, parce qu'elles réfléchissaient les rayons du soleil. Nous avions observé d'autres taches de même espèce en différentes parties de ce pays, et en particulier dans la baie de Mercure. Nous continuâmes à porter à l'ouest en serrant le vent, et au coucher du soleil la pointe la plus méridionale de la terre nous restait au nord-est, à la distance de quatre lieues, et nous avions au nord-nord-est la terre la plus occidentale qui fût en vue. Je donnai

le nom de *cap Sud* à la pointe qui gît au 47e degré 19 minutes de latitude sud, et au 192e degré 12 minutes de longitude ouest. La terre la plus occidentale se trouva être une île située à la hauteur de la pointe de la principale de ces terres.

En supposant que le cap Sud fût la partie la plus méridionale de cette contrée, comme nous nous en sommes assurés, j'espérais en faire le tour par l'ouest; car de grosses lames du sud-ouest, que nous eûmes, même après le dernier vent fort que nous avions essuyé, me convainquirent qu'il n'y avait point de terre dans cette direction.

Nous virâmes de bord pour porter au nord, sans apercevoir de terre. Notre latitude était de 47 degrés 33 minutes sud, et notre longitude de 59 minutes à l'ouest du cap Sud. Nous gouvernâmes au nord-nord-est, en serrant le vent, ne voyant toujours point de terre jusqu'à deux heures du lendemain au matin, 11, lorsque nous découvrîmes une île qui nous restait au nord-ouest, à la distance d'environ cinq lieues. Environ deux heures après nous vîmes une terre à l'avant, sur quoi nous virâmes et portâmes au large jusqu'à six heures, après quoi nous courûmes sur la terre pour l'examiner de plus près. A onze heures nous n'en étions plus qu'à trois lieues; mais, le vent paraissant tourner sur la côte, je revirai pour reprendre le large et porter au sud. Nous avions navigué jusqu'alors

autour de la terre que nous avions découverte le 5, et qui ne nous paraissait pas être jointe à la Nouvelle-Zélande, qu'elle a au nord. Nous trouvant d'ailleurs de l'autre côté de ce que nous avions supposé être la mer, une baie ou une terre basse, la situation des lieux offrait la même apparence; mais, quand je me mis à en tracer le plan sur le papier, je ne trouvai aucune raison de supposer que ce fût une île; je pensai, au contraire, qu'elle faisait partie de la grande terre. A midi l'extrémité occidentale de la grande terre nous restait au nord-ouest, et nous avions au sud-ouest, à peu près à cinq lieues de distance, l'île que nous avions aperçue le matin. Elle gît au 46e degré 91 minutes de latitude sud, et au 192e degré 49 minutes de longitude ouest. Ce n'est qu'un rocher stérile d'environ un mille de circuit, d'une hauteur remarquable, et situé à cinq lieues de la grande terre. Je l'appelai *île de Solander*, du nom de notre savant naturaliste. La côte de la grande terre court à l'est-sud-est et ouest-nord-ouest de cette île, et forme une large baie ouverte, où il ne nous parut pas qu'il y eût aucun havre ou abri pour les vaisseaux contre les vents du sud-ouest et du sud. La surface du pays est coupée par des montagnes escarpées d'une hauteur considérable, et au sommet desquelles on aperçoit plusieurs endroits couverts de neige. Elle n'est cependant pas entièrement sté-

rile, car nous découvrîmes du bois non-seulement dans les vallées, mais même sur les terrains plus élevés; mais nous n'y vîmes rien qui indiquât qu'elle fût habitée.

Le 13 je courus vers une baie dans laquelle il semblait y avoir un bon mouillage; mais, environ une heure après, je trouvai que la distance était trop grande pour y arriver avant la nuit, et, le vent soufflant trop fort pour former cette entreprise en sûreté pendant la nuit, je rangeai la côte.

Cette baie, que j'appelai *Dusky-Bay*, c'est-à-dire *baie Sombre*, gît au 45e degré 47 minutes de latitude sud. Elle a environ trois ou quatre milles de largeur à l'entrée, et elle paraît être aussi profonde que large. Elle contient plusieurs îles, derrière lesquelles il doit y avoir un abri contre tous les vents, quoique peut-être il n'y ait pas assez d'eau pour y mouiller. Lorsque la pointe septentrionale de cette baie reste sud-sud-est, elle est très remarquable au moyen de cinq rochers élevés et en forme de pic, qui sont situés en son travers, et qui ont l'apparence des quatre doigts et du pouce de la main d'un homme : c'est pour cela que je l'appelai *point Five Fingers*, c'est-à-dire *la pointe des Cinq Doigts*. On peut reconnaître d'ailleurs la terre de cette pointe, parce que c'est le seul terrain uni qu'on trouve à une distance considérable. Il est élevé, couvert de bois, et s'étend à près de

deux lieues au nord. La terre plus avant dans l'intérieur est très différente : elle est composée partout de montagnes et de rochers entièrement stériles, et cette variété donne au cap l'apparence d'une île.

Au soleil couchant, la terre la plus méridionale que nous vissions nous restait précisément au sud, à la distance d'environ cinq ou six lieues; et comme c'est la pointe de terre la plus occidentale de toute la côte, je l'appelai *cap Ouest*. Il gît à peu près à trois lieues au sud de la baie Sombre, au 45e degré 54 minutes de latitude sud, et au 193e degré 17 minutes de longitude ouest. La terre de ce cap est médiocrement élevée près de la mer, et n'a rien de remarquable alentour, si ce n'est un rocher très blanc qui est situé à deux ou trois lieues au sud.

Le 14, à quatre heures du matin, nous fîmes voile le long de la côte, dans la direction du nord-nord-est, avec une brise modérée. A midi, notre latitude était de 45 degrés 13 minutes sud. Nous venions de dépasser un petit goulet débouchant dans une terre où il semblait y avoir un havre très sûr et très commode, formé par une île qui est située au milieu de l'ouverture à l'est. L'ouverture gît au 45e degré 16 minutes de latitude sud; la terre par derrière est remplie de montagnes dont les sommets étaient couverts de neige qui paraissait être tombée depuis peu : et, en effet, le temps

avait été très froid pendant les deux derniers jours. De chaque côté de l'ouverture, la terre s'élève presque perpendiculairement de la mer à une hauteur prodigieuse; et ce fut la raison qui m'empêcha d'y faire entrer le vaisseau, car on ne pouvait y avoir d'autre vent qu'un vent qui soufflerait directement dans le fond de la baie, ou un autre qui soufflerait directement contre son entrée, c'est-à-dire de l'est et de l'ouest, et je ne crus pas qu'il fût prudent d'aller dans un endroit d'où je n'aurais pu sortir qu'avec un vent que je savais par expérience ne régner qu'une fois le mois dans ces parages. J'agis en cela contre l'opinion de quelques officiers du vaisseau, qui, ne considérant que l'avantage du moment, sans avoir égard aux inconvéniens qui pouvaient en résulter, exprimèrent, en termes très forts, le désir qu'ils avaient de mettre à l'ancre.

Nous rangeâmes la côte à l'ouest, en nous tenant à la distance de deux ou trois lieues du rivage. A midi du 14 nous étions au 44e degré 47 minutes de latitude, n'ayant parcouru pendant les vingt-quatre dernières heures que douze lieues dans la direction du nord-est.

Nous continuâmes à gouverner le long de la côte dans cette direction. Le 15 nous portâmes vers la terre, et, lorsque le jour parut, nous vîmes quelque chose qui semblait être un canal; mais, en ap-

prochant de plus près, nous reconnûmes que ce n'était qu'une vallée profonde entre deux hautes terres. Le 16, la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue nous restait au nord-est, à la distance de dix milles; notre latitude était de 44 degrés 5 minutes, et notre longitude du cap Ouest de 2 degrés 8 minutes est. Nous dépassâmes la pointe, et nous trouvâmes qu'elle était formée de rochers élevés et rougeâtres, d'où tombe une cascade qui se partage en quatre petits ruisseaux: je lui donnai pour cela le nom de *pointe de la Cascade*. De cette pointe, la terre court d'abord nord-est, et ensuite un peu plus au nord. A huit lieues à l'est-nord-est de la pointe de la Cascade, et à peu de distance de la côte, il y a une petite île basse.

Le 17 il s'éleva une brise avec laquelle nous gouvernâmes le long de la côte, dans la direction du nord-est, à la distance d'environ trois lieues.

Il fit calme pendant la plus grande partie de la nuit; mais le 18, à dix heures du matin, il s'éleva une brise légère du sud-ouest, et nous remîmes à la voile le long de la côte nord-est, ayant une grosse houle de l'ouest-sud-ouest qui avait commencé pendant la nuit. A midi du 18 notre latitude était de 43 degrés 4 minutes sud, et notre longitude, du cap Ouest, de 4 degrés 12 minutes est. Nous remarquâmes que les vallées, ainsi que les

montagnes étaient dans cette matinée couvertes de neige, que nous supposâmes être tombée en partie dans la nuit, pendant que nous avions de la pluie. A six heures du soir nous diminuâmes de voiles, et à dix heures nous mîmes à la cape, à la distance d'environ cinq lieues de la côte. Comme il y avait peu de vent à minuit, nous fîmes voile, et le 15, à huit heures du matin, nous portâmes au nord-est, en serrant le vent jusqu'à midi. Nous virâmes alors de bord, étant à environ trois lieues de la terre : l'observation nous donna 42 degrés 8 minutes de latitude, et 5 degrés 5 minutes de longitude à l'est du cap Ouest.

Nous continuâmes à porter à l'ouest jusqu'à deux heures du matin, du 20, quand nous fîmes une bordée à l'est, et ensuite nous remîmes le cap à l'ouest jusqu'à midi. Nous étions au 42e dégré 23 minutes de latitude, et au 3e degré 55 minutes de longitude à l'est du cap ouest. Nous virâmes alors, et nous portâmes à l'est avec un vent frais. Le 21, à midi, nous étions au 41e degré 37 minutes de latitude, et au 5e degré 42 minutes de longitude à l'est du cap Ouest.

Le 23 nous étions au 40e dégré 36 minutes 30 secondes de latitude sud, et au 6e degré 52 minutes de longitude à l'est du cap Ouest. La pointe la plus orientale de la terre qui fût en vue nous restait au nord-est, à la distance de sept lieues,

et nous avions, au sud-ouest, à six lieues, un cap ou pointe en monticule arrondie, en travers de laquelle nous avions été la veille à midi. A la hauteur de cette pointe il y a quelques rochers qui paraissent au-dessus de l'eau. Je donnai à cette pointe le nom de *Rock's-Point* ou *pointe du Rocher* : notre latitude était alors de 40 degrés 55 minutes sud. Et comme j'ai parcouru presque toute la côte nord-ouest de Tovy Poemammou, je vais donner une description de l'aspect du pays.

J'ai déjà fait observer que, le 11, quand nous étions à la hauteur de la partie méridionale, la terre que nous apercevions alors était escarpée et montueuse, et qu'il y a beaucoup de raisons de croire que la même chaîne de montagnes s'étend presque dans toute la longueur de l'île. Entre la terre la plus occidentale que nous apercevions ce jour-là, et la terre la plus orientale que nous vîmes le 13, il y a un espace d'environ six lieues où nous ne vîmes point la côte, quoique nous découvrissions distinctement les montagnes situées dans l'intérieur du pays. La côte près du cap Ouest est basse, et s'élève doucement et par degrés jusqu'au pied des montagnes; la plus grande partie en est couverte de bois. Depuis la pointe des Cinq Doigts jusqu'au 44e degré 28 minutes de latitude, il y a une chaîne étroite de collines qui s'élèvent directement de la mer et qui sont couvertes de forêts. Derrière, et

tout près de ces collines, on voit des montagnes qui forment une autre chaîne d'une élévation prodigieuse, et qui est composée de rochers entièrement stériles et dépouillés, excepté dans les endroits où ils sont couverts de neige, qu'on aperçoit sur la plupart en grandes masses, et qui y est probablement depuis la création du monde. Il n'est pas possible d'imaginer une perspective plus sauvage, plus brute et plus effrayante que celle de ce pays, lorsqu'on le contemple de la mer; car, dans toute la portée de la vue, l'œil n'aperçoit rien que les sommets des rochers, qui sont si près les uns des autres, qu'au lieu de vallées, il n'y a que des fissures entre eux. Depuis le 44e degré 20 minutes jusqu'au 42e degré 8 minutes de latitude, ces montagnes s'avancent bien avant dans l'intérieur; la côte de la mer est composée de collines et de vallées boisées, de différens degrés de hauteur et d'étendue, et qui paraissent fertiles; la plupart des vallées forment des plaines d'une étendue considérable et entièrement couvertes d'arbres, mais il est très probable que le terrain en plusieurs endroits est marécageux et entremêlé de lacs ou d'étangs. Du 42e degré 8 minutes au 41e degré 30 minutes de latitude, la terre ne se fait distinguer par rien de remarquable: elle s'élève en collines directement de la mer, et elle est couverte de bois; mais le temps étant brumeux lorsque nous étions sur cette

partie de la côte, nous vîmes très peu de l'intérieur. Il faut en excepter seulement les sommets des montagnes, qui s'élevaient par-dessus les brouillards qui en cachaient le bas; ce qui me confirma dans l'opinion qu'une chaîne de montagnes s'étendait d'une extrémité de l'île à l'autre.

L'après-dîner nous eûmes une petite brise du sud-ouest, qui, avant la nuit, nous conduisit en travers de la pointe orientale que nous avions vue à midi; mais, ne sachant pas quelle était la direction de la terre de l'autre côté, nous mîmes à la cape à environ une lieue de distance de la côte. A huit heures du soir, comme il y avait un peu de vent, nous portâmes vers la terre jusqu'à minuit : nous mîmes à la cape jusqu'à quatre heures du matin du 24. Nous appareillâmes alors, et le 24, à la pointe du jour, nous vîmes une terre basse qui s'étendait depuis la pointe au sud-sud-est jusqu'où l'œil pouvait atteindre, et dont l'extrémité orientale semblait se terminer en mondrains ronds. Le vent avait sauté à l'est, ce qui nous obligea de tenir le plus près. Le 25, à midi, la pointe orientale nous restait au sud-ouest, à seize milles de distance, et notre latitude était de 48 degrés 19 minutes : le vent continuant à souffler de l'est, nous étions à peu près dans la même situation à midi du jour suivant. Sur les trois heures, le vent tourna à l'ouest, et nous gouvernâmes est-sud-est

jusqu'à la nuit, avec autant de voiles que nous pouvions en porter; ensuite nous diminuâmes de voiles jusqu'au matin du 27. A la pointe du jour nous aperçûmes terre au sud-est et une île située tout près, que nous avions à la distance d'environ cinq lieues. Je reconnus que cette île était la même que j'avais vue de l'entrée du canal de la Reine Charlotte, d'où elle paraît au nord-ouest, à neuf lieues de distance. A midi elle nous restait au sud à quatre ou cinq milles, et nous avions au sud-est, à dix heures et demie, la pointe nord-ouest du canal. Notre latitude était de 40 degrés 33 minutes sud.

Nous avions alors achevé le tour de ce pays, et il fallut penser à le quitter; mais comme j'avais à bord trente pièces d'eau vides, je ne pouvais pas partir sans les remplir. Je gouvernai donc autour de l'île, et j'entrai dans une baie qui est située entre le canal de la Reine Charlotte et cette île; j'en laissai trois autres qui se trouvent au-dessous de la côte occidentale, à trois ou quatre milles de l'entrée. Le 28, dès qu'il fut jour, je pris un bateau et j'allai à terre pour chercher une aiguade et un lieu convenable pour le vaisseau, et je trouvai l'un et l'autre à ma grande satisfaction. Dès que le vaisseau fut amarré, j'envoyai un officier à terre pour faire la garde au lieu de l'aiguade, et je dépêchai le charpentier avec ses gens pour couper du bois,

tandis que la chaloupe était occupée à débarquer les futailles vides.

Nous travaillâmes ainsi jusqu'au 30, quand, le vent paraissant se fixer au sud-est, et nos provisions d'eau étant à peu près complètes, je fis touer le vaisseau hors de l'anse, afin d'avoir plus de place pour remettre à la voile, et à midi je m'embarquai dans la pinasse pour examiner la baie autant que le temps me le permettait.

Après l'avoir remontée dans un espace d'environ deux lieues, je débarquai sur une pointe de terre au côté ouest, et, ayant grimpé sur une colline, je vis le bras occidental de cette baie s'étendre sud-ouest, à environ cinq lieues plus loin; cependant je ne pus pas en apercevoir l'extrémité. Il me parut qu'il y avait plusieurs autres entrées, ou au moins de petites baies entre celle-ci et la pointe nord-ouest du canal de la Reine Charlotte; et comme elles sont toutes à couvert des vents de mer par les îles qui sont en dehors, je ne doute pas qu'il n'y ait dans chacune un mouillage et un abri. La surface de la terre, aux environs de cette baie, autant que j'ai pu l'apercevoir, est remplie de collines, et couverte presque partout d'arbres, de buissons et de fougère qui en rendent l'accès difficile et fatigant. MM. Banks et Solander m'accompagnèrent dans cette excursion, et trouvèrent plusieurs plantes nouvelles. Nous rencontrâmes quel-

ques huttes qui semblaient avoir été abandonnées depuis long-temps, mais nous ne vîmes point d'habitans. M. Banks examina quelques-unes des pierres sur la grève; elles étaient remplies de veines et avaient une apparence minérale; mais il ne découvrit aucun minerai; s'il avait eu occasion d'examiner les rochers nus, peut-être aurait-il été plus heureux. Il pensa aussi que ce que j'avais pris pour du marbre dans un autre endroit était une substance minérale, et que, comme la latitude de cet endroit correspondait avec celle de l'Amérique méridionale, il était probable qu'après des recherches suffisantes on y trouverait quelque chose de précieux.

A mon retour, le soir, je trouvai à bord toutes nos provisions d'eau et de bois, et le vaisseau prêt à remettre en mer; je résolus donc de quitter cette contrée et de retourner en Angleterre en suivant la route dans laquelle je pourrais le mieux remplir l'objet de mon voyage, et je pris sur cette matière l'avis de mes officiers. J'avais grande envie de prendre ma route par le cap Horn, parce que j'aurais pu décider enfin s'il existe ou s'il n'existe point de continent méridional. Ce projet fut combattu par une difficulté assez forte pour me le faire abandonner : c'est que dans ce cas nous aurions été obligés de nous tenir, au milieu de l'hiver, dans une latitude fort avancée au sud, avec

un bâtiment qui n'était pas en état d'achever cette entreprise. En cinglant directement vers le cap de Bonne-Espérance, la même raison se présentait avec encore plus de force, parce qu'en prenant ce parti, nous ne pouvions espérer de faire aucune découverte intéressante. Nous résolûmes donc de retourner en Europe par les Indes orientales, et dans cette vue, après avoir quitté la côte de la Nouvelle-Zélande, de gouverner à l'ouest jusqu'à ce que nous rencontrassions la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et de suivre ensuite la direction de cette côte au nord, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à son extrémité septentrionale. Mais, si ce projet devenait impraticable, nous résolûmes en outre de tâcher de trouver la terre ou les îles qu'on dit avoir été découvertes par Quiros.

D'après ce dessein, le samedi, 31 mars 1770, nous appareillâmes à la pointe du jour, et nous remîmes en mer avec l'avantage d'un vent frais de sud-est et d'un temps clair. Nous prîmes notre point de départ du cap oriental que nous avions vu le 23 à midi, et que j'appelai pour cela *cap Farewell*, c'est-à-dire *cap d'Adieu*.

J'appelai *baie de l'Amirauté* la baie hors de laquelle nous venions de faire voile, et je donnai le nom de *cap Stephens* à la pointe nord-est, et celui de *cap Jackson* à la pointe sud-est, en l'honneur

des deux officiers qui étaient alors secrétaires de l'amirauté.

On peut reconnaître aisément la baie de l'Amirauté au moyen de l'île dont on vient de parler. Elle gît à deux milles au nord-est du cap Stephens par 40 degrés 37 minutes de latitude sud, et 185 degrés 6 minutes de longitude ouest, et elle est d'une hauteur considérable. Entre cette île et le cap d'Adieu, qui sont éloignés l'un de l'autre de quatorze ou quinze lieues, dans la direction de l'ouest-nord-ouest et de l'est-sud-est, la côte forme une grande baie profonde dont nous pouvions à peine apercevoir le fond pendant que nous cinglions en droite ligne d'un cap à l'autre. Il est cependant probable que sa profondeur est moindre qu'elle ne nous paraissait être; car, comme nous y trouvâmes l'eau plus basse que dans aucun autre endroit situé à la même distance de toute autre partie de la côte, il y a lieu de supposer que la terre, au fond de laquelle elle se trouve placée, est basse, et que par conséquent on ne peut pas la distinguer aisément. Je l'ai appelée pour cela *Blind-Bay*, c'est-à-dire *baie des Aveugles*, et je pense que c'est la même qui a été nommée par Tasman *baie des Assassins*.

Je vais donner une description de ce pays et de ses habitans, de leurs mœurs et de leurs usages,

autant que nous avons pu nous en instruire pendant que nous faisions le tour de la côte.

§ 9.

Description générale de la Nouvelle-Zélande. Découvertes, situation, climat et productions de cette île.

La Nouvelle-Zélande [1] fut découverte pour la première fois le 13 décembre 1642, par Abel-Janson Tasman, navigateur hollandais, dont on a souvent cité le nom dans la relation de ce voyage. Il traversa la côte orientale de cette contrée, depuis le 34e degré jusqu'au 43e de latitude. Il entra dans le détroit qui partage les deux îles, et qui est appelé *le détroit de Cook;* mais, ayant été attaqué par les naturels du pays bientôt après qu'il eut mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de baie des Assassins, il ne débarqua jamais à terre. Il appela

[1] La Nouvelle-Zélande se compose de deux grandes îles renfermées entre les 164—176 degrés longitude ouest du méridien de Paris, et 34 deg. 12 min.—48 degrés latitude sud. Leur superficie se réduit à une bande de terre de quatre cents lieues de long sur vingt-cinq à trente lieues de largeur moyenne; bande coupée vers son centre par un canal appelé le *détroit de Cook*. L'île australe se nomme *Tavaï-Pounamou*, et l'île septentrionale *Ika-na-mauwi*. C'est là que se trouvent nos antipodes. Les naturels ont en général une taille plus imposante que les Européens: poitrine large, muscles saillans, membres nerveux, traits réguliers, teint clair, chevelure longue et naturellement bouclée, humeur railleuse et gaie: voilà leurs traits et leur caractère distinctifs. Ils n'aiment pas les liqueurs enivrantes, mais ils aiment beaucoup le tabac.

ce pays *la Terre des États*, en l'honneur des états-généraux, et on le distingue communément sous le nom de *Nouvelle-Zélande*. Toute cette contrée, si l'on excepte cette partie de la côte qu'aperçut Tasman sans quitter son vaisseau, étant restée entièrement inconnue depuis le temps de ce navigateur jusqu'au voyage de *l'Endeavour*, plusieurs auteurs ont supposé qu'elle faisait partie d'un continent méridional. Cependant on connaît à présent qu'elle est composée de deux grandes îles séparées l'une de l'autre par un détroit ou passage qui a environ quatre ou cinq lieues de largeur.

Ces îles sont situées entre le 34e degré et le 48e de latitude sud, et entre le 181e et le 194e de longitude ouest.

La plus septentrionale de ces îles est appelée par les naturels du pays *Eaheinomauwe*, et la plus méridionale *Tovy* ou *Tavai Poemammou*. La saison et les circonstances ne m'ont pas permis de passer dans les environs de cette dernière île autant de temps que j'en ai mis à examiner l'autre. D'ailleurs nous avons essuyé des tempêtes si violentes, qu'il était également difficile et dangereux de se tenir près de la côte.

Tovy Poemammou est, pour la plus grande partie, un pays montueux, et, selon toute apparence, stérile. Nous n'avons découvert sur toute l'île d'autres habitans que les insulaires que nous vîmes

dans le canal de la Reine Charlotte, et ceux qui s'avancèrent vers nous au-dessous des montagnes de neige, et nous n'avons aperçu d'autres traces de population que les feux qui furent vus à l'ouest du cap Saunders.

Eaheinomauwe a un aspect plus avantageux. Le terrain, il est vrai, est rempli de collines et même de montagnes; mais les unes et les autres sont couvertes de bois, et chaque vallée a un ruisseau d'eau douce. Le sol de ces vallées, ainsi que des plaines, parmi lesquelles il y en a un grand nombre où il ne croît point de bois, est en général léger, mais fertile, et toutes les graines, plantes et fruits d'Europe y viendraient avec le plus grand succès. Les végétaux qu'on y trouve nous ont fait croire que les hivers y sont plus doux qu'en Angleterre. Nous avons reconnu que l'été n'y était pas plus chaud, quoique la chaleur fût plus uniforme; de sorte que, si les Européens formaient un établissement dans ce pays, il leur en coûterait peu de soins et de travaux pour y faire croître en grande abondance tout ce dont on a besoin.

Excepté les chiens et les rats, il n'y a point de quadrupèdes dans ce pays, du moins nous n'en avons pas vu d'autres, et les rats sont même en si petit nombre, que plusieurs de nos gens n'en ont jamais aperçu un seul. Les chiens vivent avec les hommes, qui les nourrissent uniquement pour les

manger. Il se peut, à la vérité, qu'il y ait des quadrupèdes que nous n'ayons pas découverts; mais cela n'est pas probable. En effet, l'objet principal de la vanité des naturels du pays, par rapport à leur habillement, est de se revêtir des peaux et de la fourrure des animaux qu'ils ont : or nous ne leur avons jamais vu porter la peau d'aucun animal que celle des chiens et des oiseaux. Il y a des veaux marins sur la côte, et nous avons découvert une fois un lion de mer; mais nous croyons qu'on en prend bien rarement; car, quoique nous ayons vu quelques naturels porter sur leur poitrine et estimer beaucoup des dents de ces poissons, travaillées en forme d'aiguilles de tête, nous n'en avons remarqué aucun qui fût revêtu de leur peau. On trouve aussi des baleines sur cette côte; mais les insulaires ne semblent pas avoir des instrumens ou des secrets pour les prendre; cependant nous avons vu des patous-patous faits d'os de baleine, ou de quelque autre animal dont l'os avait exactement la même apparence.

Les espèces d'oiseaux qu'on trouve dans la Nouvelle-Zélande ne sont pas en grand nombre, et, si l'on en excepte la mouette, peut-être n'y en a-t-il point qui soient exactement les mêmes que celles d'Europe. Il est vrai qu'il y a des canards et des cormorans de plusieurs sortes, et qu'ils sont assez ressemblans à ceux d'Europe, pour être appelés

du même nom par les personnes qui ne les ont pas examinés avec beaucoup d'attention. Il y a aussi des faucons, des chouettes et des cailles qui, à la première vue, diffèrent très peu de ceux d'Europe; et plusieurs petits oiseaux dont le chant, ainsi que nous l'avons déjà dit dans le cours de cette narration, est beaucoup plus mélodieux qu'aucun de ceux que nous ayons jamais entendus.

On voit, de temps en temps, sur la côte de la mer, plusieurs oiseaux de l'Océan, et en particulier des albatros, des fous, des pintades, et un petit nombre de pinguins, et qui sont ce que les Français appellent *nuance*, et semblent être une espèce mitoyenne entre l'oiseau et le poisson; car leurs plumes, surtout celles de leurs ailes, diffèrent peu des écailles; peut-être même faut-il regarder comme des nageoires leurs ailes elles-mêmes dont ils se servent seulement pour plonger, et non pour accélérer leur mouvement, même lorsqu'ils se posent sur la surface de l'eau.

Les insectes n'y sont pas en plus grande abondance que les oiseaux : ils se réduisent à un petit nombre de papillons et d'escarbots; à des mouches de chair très ressemblantes à celles d'Europe, et à des espèces de mosquites et de mouches de sable, qui sont peut-être exactement les mêmes que celles de l'Amérique septentrionale. Nous n'avons cependant pas vu beaucoup de mosquites ni de

mouches de sable, qui sont regardées avec raison comme une malédiction dans tout pays où elles abondent. Il est vrai que nous en trouvâmes un petit nombre dans presque tous les endroits où nous allâmes à terre ; mais elles nous causèrent si peu d'incommodité, que nous ne fîmes pas usage des précautions que nous avions imaginées pour mettre nos visages à l'abri de leurs piqûres.

Si les animaux sont rares sur la terre, on en trouve en revanche une très grande quantité dans la mer : toutes les criques fourmillent de poissons très sains, et d'un goût aussi agréable que ceux d'Europe. Partout où le vaisseau mettait à l'ancre, et dans tous les endroits qu'un vent léger nous faisait dépasser, surtout au sud, nous pouvions avec la ligne et l'hameçon en pêcher assez pour en servir à tout l'équipage. Quand nous mouillions, la ligne nous en procurait près des rochers une abondante provision, et avec la seine nous en prenions encore davantage : de sorte que, dans les deux fois que nous mîmes à l'ancre au détroit de Cook, chaque chambrée du vaisseau qui ne fut pas paresseuse ou sans prévoyance, en put saler assez pour en manger plusieurs semaines après que nous eûmes remis en mer. La diversité des poissons était égale à leur abondance : nous avions du maquereau de plusieurs espèces, une entre autres qui est exactement la même que celle d'Angleterre. Ces

poissons se trouvent en troupes innombrables sur les bas-fonds, et ils sont pris au filet par les naturels du pays, qui nous en vendirent à très bas prix. Il y a encore des poissons de plusieurs sortes que nous n'avions jamais vus auparavant; mais les matelots eurent bientôt donné des noms à tous; de sorte que nous parlions ici aussi familièrement de brochets, de raies, de brêmes, de merlans et de plusieurs autres qu'en Angleterre; et quoiqu'ils ne soient pas de la même famille, il faut convenir qu'ils ne sont pas indignes du nom qu'on leur a donné. Le mets le plus délicat que nous procurait la mer, même en cet endroit, était une espèce de homard, probablement la même que celle qui, suivant le voyage du lord Anson, fut trouvée à l'île de Juan Fernandez, mais seulement un peu moins grosse. Ce homard diffère en plusieurs points de l'écrevisse de mer d'Angleterre : il a un plus grand nombre de pointes sur le dos, et il est rouge lors même qu'il sort de l'eau. Nous en achetâmes une grande quantité des naturels du pays qui habitent au nord; ils les prennent en plongeant près de la côte, et les dégagent avec leurs pieds du fond où ils se tiennent.

Nous avions aussi un poisson que Frézier, dans son *Voyage au continent espagnol de l'Amérique méridionale*, a décrit sous les noms d'*éléphant*, de *pejegallo* ou *poisson-coq*, et dont nous mangeâmes

de très bon cœur la chair, quoique peu délicate. Nous y avons aussi trouvé plusieurs espèces de raies ou de pastenades, qui sont encore moins délicates que l'éléphant; mais nous avons eu en revanche différentes sortes de chiens de mer, tachetés de blanc, qui ont une saveur exactement semblable à celle de nos meilleures raies, mais beaucoup plus agréable. Enfin un poisson plat qui ressemble aux soles et aux carrelets, des anguilles et des congres de différentes espèces; plusieurs autres, que les navigateurs qui visiteront par la suite cette côte ne manqueront pas d'y trouver, et en outre beaucoup de poissons à coquille, et en particulier des clams, des pétoncles et des huîtres.

Les arbres occupent le premier rang parmi les productions végétales de ce pays : il s'y trouve des forêts d'une grande étendue, remplies de bois de charpente les plus droits, les plus beaux et les plus gros que nous ayons jamais vus. La grosseur, le grain et la dureté apparente de ces bois les rendent propres pour toute espèce de bâtimens, et même pour tout ouvrage, si l'on en excepte la mâture : j'ai déjà fait observer que pour ce dernier usage ils sont trop durs et trop pesans. Il y a un arbre en particulier qui, lorsque nous étions sur la côte, se faisait distinguer par une fleur écarlate qui semblait être un assemblage de plusieurs fibres : il est à peu près de la grosseur d'un chêne;

le bois en est extrêmement dur et pesant, et excellent pour tous les ouvrages de moulin. On trouve un autre arbre très élevé et très droit qui croît dans les marais : il est assez épais pour en faire des mâts de vaisseaux, quelque forts qu'ils soient, et, si l'on peut en juger par le grain, il paraît très solide. J'ai dit plus haut que notre charpentier pensait que cet arbre ressemble au pin : il est probable qu'on peut le rendre plus léger en l'entaillant, et alors on en ferait les plus beaux mâts du monde. Il a une feuille assez ressemblante à celle de l'if, et il porte des baies dans de petites touffes.

La plus grande partie du pays est couverte de verdure. Quoiqu'il ne s'y trouve pas une grande variété de plantes, nos naturalistes furent très satisfaits de la quantité d'espèces nouvelles qu'ils découvrirent. D'environ quatre cents espèces qui ont été décrites jusqu'à présent par les botanistes, ou que nous avons vues ailleurs pendant le cours de ce voyage, nous n'y avons trouvé que le chardon, la morelle des Indes, une ou deux espèces de gramen, et les mêmes que celles d'Angleterre, deux ou trois sortes de fougère semblable à celle des îles de l'Amérique, et un petit nombre de plantes qu'on rencontre dans presque toutes les parties du monde.

On y trouve peu de végétaux comestibles ; mais

notre équipage, après avoir été long-temps en mer, mangea avec autant de plaisir que d'utilité du céleri sauvage et une espèce de cresson qui croît en grande abondance sur toutes les parties de la côte. Nous avons aussi rencontré une ou deux fois une plante semblable à celle que les gens de la campagne appellent en Angleterre *lamb's quarter* ou *fat-hen* [1], que nous fîmes bouillir en place de légumes. Nous eûmes le bonheur de trouver un jour un chou palmiste, qui nous procura un mets délicieux. Parmi les productions végétales qui semblent croître dans ce pays sans culture, nous n'en avons point vu d'autres qui soient bonnes à manger, si l'on en excepte la racine de fougère et une plante entièrement inconnue en Europe, dont les insulaires mangent, et que nous trouvâmes très désagréable. Parmi les plantes cultivées nous n'en avons trouvé que trois bonnes à manger, les ignames, les patates douces et les cocos. Il y a des plantations de plusieurs acres d'ignames et de patates, et je crois qu'un vaisseau qui serait en cet endroit en automne lors de la récolte, pourrait en acheter une aussi grande quantité qu'il le désirerait.

Les naturels du pays cultivent aussi des citrouilles, avec le fruit desquelles ils font des vases qui leur servent à différens usages. Nous y avons trouvé

[1] Quartier d'agneau *ou* poule grasse.

le mûrier à papier chinois, le même que celui dont les insulaires de la mer du Sud fabriquent leurs étoffes; mais il est si rare que, quoique les habitans de la Nouvelle-Zélande en fassent également une étoffe, ils n'en ont que ce qu'il leur en faut pour la porter comme un ornement dans les trous qu'ils font à leurs oreilles, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut.

Parmi tous les arbres, les arbrisseaux et les plantes de ce pays, il n'y en a point qui porte de fruits, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une baie qui n'a ni douceur ni saveur, et que les enfans seuls prenaient la peine de recueillir. On y trouve une plante dont les habitans se servent en place de chanvre et de lin, et qui surpasse toutes celles qu'on emploie aux mêmes usages dans les autres pays. Il y a deux espèces de cette plante; les feuilles de toutes les deux ressemblent à celles des glaïeuls; mais les fleurs sont plus petites et les grappes en plus grand nombre : dans l'une elles sont jaunes, et dans l'autre, d'un rouge foncé. Leur habillement ordinaire est composé des feuilles de ces plantes sans beaucoup de préparations : ils en fabriquent d'ail' ırs leurs cordons, leurs lignes et leurs cordages, qui sont beaucoup plus forts que tous ceux qu'on fait avec du chanvre, et auxquels ils ne peuvent pas être comparés. Ils tirent de la même plante, préparée d'une autre manière, de longues

fibres minces, luisantes comme la soie, et aussi blanches que la neige; ils manufacturent leurs plus belles étoffes avec ces fibres qui sont aussi d'une force surprenante. Leurs filets, dont quelques-uns, comme je l'ai déjà remarqué, sont d'une grandeur énorme, sont formés de ces feuilles : tout le travail consiste à les couper en bandes de largeur convenable, qu'on noue ensemble.

Une plante qu'on peut si avantageusement employer à tant d'usages utiles, serait une acquisition importante pour l'Angleterre, où elle croîtrait, selon toute apparence, sans beaucoup de peine; car elle pourrait être très vivace et n'avoir besoin d'aucun sol particulier. On la trouve également sur les collines et dans les vallées, sur le terreau le plus sec et dans les marais les plus profonds; elle semble pourtant préférer les endroits marécageux, car nous avons observé qu'elle y était plus grande que partout ailleurs.

J'ai déjà dit que nous vîmes une grande abondance de sable ferrugineux dans la baie de Mercure, et que par conséquent on trouverait infailliblement, à peu de distance de là, du minerai de fer. Quant aux autres métaux, nous n'avons pas assez de connaissance du pays pour former des conjectures sur cette matière.

Si la Grande-Bretagne pensait jamais que ce fût un objet digne de son attention que d'établir une

colonie dans ce pays, le meilleur endroit qu'on pût choisir serait sur les bords de la Tamise, ou dans l'endroit qui borde la baie des Iles. Dans l'une ou l'autre de ces places, on aurait l'avantage d'un très bon havre; et, au moyen de la rivière, il serait facile d'étendre les établissemens et d'établir une communication avec l'intérieur du pays. Le beau bois qui abonde dans cette partie fournirait à très peu de frais et de peine des vaisseaux ou d'autres bâtimens propres à la navigation.

En arrivant pour la première fois sur la côte de ce pays, nous imaginâmes que la population était beaucoup plus considérable que nous ne l'avons trouvé dans la suite. La fumée que nous apercûmes à une grande distance de la côte nous fit penser que l'intérieur était peuplé, et peut-être que nous ne nous trompions pas relativement au pays qui est situé derrière la baie de Pauvreté [1] et la baie d'Abondance [2], où les habitans nous ont paru être en plus grand nombre qu'ailleurs. Mais nous avons lieu de croire qu'en général cette grande île n'est habitée que sur les côtes de la mer, où nous ne trouvâmes même que très peu d'insulaires, et toute la côte occidentale depuis le cap Maria, Van-Diémen, était entièrement déserte; de sorte que, tout considéré, le nombre des habitans de la Nouvelle-

[1] Poverty-Bay.
[2] Bay of Plenty.

Zélande n'a aucune proportion avec l'étendue du pays.

§ 10.

Description des habitans de la Nouvelle-Zélande. Habitations, vêtemens, parure, alimens, cuisine et manière de vivre.

La taille des habitans de la Nouvelle-Zélande est en général égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs et voluptueux insulaires des mers du sud; ils sont extraordinairement alertes et vigoureux, et l'on aperçoit dans tout ce qu'ils font une adresse et dextérité de main peu communes. J'ai vu quinze pagaies travailler du côté d'une pirogue avec une vitesse incroyable, et cependant les rameurs gardaient aussi exactement la mesure que si tous leurs bras avaient été animés par une âme commune. Leur teint en général est brun; il y en a peu qui l'aient plus foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé au soleil, et celui du plus grand nombre l'est beaucoup moins. On n'aperçoit point dans les femmes la délicatesse d'organes qui est propre à leur sexe; mais leur voix est d'une douceur remarquable, et c'est par-là qu'on les distingue principalement, car l'habillement des deux sexes est le même: elles ont pourtant, comme les femmes des autres pays, plus de gaîté, d'enjouement et de vi-

vacité dans la figure que les hommes. Les Zélandais ont les cheveux et la barbe noirs; leurs dents sont très régulières et aussi blanches que l'ivoire. Ils jouissent d'une santé robuste, et nous en avons vu plusieurs qui nous parurent fort âgés. Les traits des deux sexes sont beaux. Les hommes et les femmes semblent être d'un caractère doux et affable; ils se traitent les uns les autres de la manière la plus tendre et la plus affectueuse, mais ils sont implacables envers leurs ennemis, à qui, comme je l'ai déjà dit, ils ne font point de quartier. Peut-être paraîtra-t-il étrange qu'il y ait des guerres fréquentes dans un pays où il y a si peu d'avantages à obtenir par la victoire, et que chaque district d'une contrée habitée par un peuple si pacifique et si doux soit l'ennemi de tout ce qui l'environne; mais il est possible que, parmi ces insulaires, les vainqueurs retirent de leurs succès plus d'avantages qu'on ne le croirait au premier coup d'œil, et qu'ils soient portés à des hostilités réciproques par des motifs que l'attachement et l'amitié ne sont pas capables de surmonter. Il paraît, par ce que nous avons déjà dit d'eux, que leur principale nourriture est le poisson, qu'ils ne peuvent se procurer que sur la côte de la mer, laquelle ne leur en fournit une quantité suffisante que dans un certain temps. Les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, s'il y en a quelques-unes, et même celles

qui habitent la côte, doivent donc être souvent en danger de mourir de faim. Leur pays ne produit ni moutons, ni chèvres, ni cochons, ni bétail; ils n'ont point de volailles apprivoisées, et ils ne connaissent pas l'art de prendre des oiseaux sauvages en assez grand nombre pour fournir à leur nourriture, si quelques voisins les empêchent de pêcher du poisson, qui supplée à presque toutes les autres nourritures animales. Excepté les chiens, ils n'ont pour leur subsistance que les végétaux que nous avons déjà décrits, et dont les principaux sont la racine de fougère, les ignames et les patates; d'où l'on voit que, si ces ressources viennent à leur manquer, la détresse doit être terrible.

Parmi les habitans de la côte eux-mêmes, plusieurs tribus doivent se trouver fréquemment dans une pareille disette, soit que leurs plantations n'aient pas réussi, soit qu'ils n'aient pas assez de provisions sèches dans la saison où ils ne peuvent prendre que peu de poissons. Ces réflexions nous mettent en état d'expliquer et le danger continuel où nous paraissent vivre tous les peuples de ce pays, et le soin qu'ils prennent de fortifier tous leurs villages : on pourrait même rendre raison de l'horrible usage de manger ceux d'entre eux qui sont tués dans les batailles; car le besoin de celui que la faim pousse au combat absorbe toute humanité et étouffe tous les sentimens qui l'empêche-

raient de se soulager en dévorant le corps de son adversaire. Il faut remarquer néanmoins que, si cette explication de l'origine d'une coutume aussi barbare est juste, les maux dont elle est suivie ne finissent point avec la nécessité qui la fit naître. Dès que la faim eut introduit d'un côté cet usage, il fut nécessairement adopté de l'autre par la vengeance. Quel que soit le sentiment de certains spéculatifs et philosophes qui prétendent que c'est une chose très indifférente que de manger ou d'enterrer le corps mort d'un ennemi, ainsi que de couvrir ou de laisser nues la gorge et les cuisses d'une femme, et que c'est uniquement par préjugé et par habitude que la transgression de l'usage nous fait frissonner dans le premier cas, et rougir dans le second; en mettant à part la discussion de ce point de controverse, on peut affirmer avec vérité que l'usage de manger de la chair humaine est très pernicieux dans ses conséquences, relativement à nous : il tend manifestement à extirper un principe qui fait la principale sûreté de la vie humaine, et qui arrête plus souvent la main de l'assassin que ne peut le faire le sentiment du devoir ou la crainte de l'échafaud.

La mort doit perdre beaucoup de son horreur chez ceux qui sont accoutumés à manger des cadavres, et l'homme que cette horreur naturelle ne retiendra point n'aura pas une grande répugnance

à devenir meurtrier. Il est plus facile de surmonter la loi du devoir et la terreur du châtiment que les sentimens de la nature ou ceux qu'ont fait naître les préjugés de l'enfance et qu'a fortifiés une habitude continuelle. L'horreur qu'éprouve un meurtrier tient moins au crime de l'homicide en lui-même qu'à ses effets naturels, et s'affaiblit à mesure qu'on se familiarise avec ces effets. Suivant nos lois et notre religion, l'assassinat et le vol sont punis par les mêmes supplices, et dans ce monde et dans l'autre; cependant, parmi le grand nombre de ceux qui commettent un vol de propos délibéré, il y en a très peu qui voulussent se rendre coupables d'un homicide de dessein prémédité, même pour se procurer de beaucoup plus grands avantages qu'ils n'en retireraient dans le premier cas. Mais on a les plus fortes raisons de croire que des hommes accoutumés à manger de la chair humaine pourraient dépecer un cadavre avec aussi peu de répugnance et de scrupule qu'en éprouvent nos cuisinières à découper un lapin mort; qu'il ne leur en coûterait pas plus de commettre un assassinat qu'un vol, et que par conséquent ils priveraient un homme de la vie avec aussi peu de remords que de sa propriété : ainsi les hommes, placés dans ces circonstances, deviendraient meurtriers pour des intérêts aussi légers que ceux qui les portent communément à voler. Si quelqu'un

doute de la justesse de ce raisonnement, qu'il se demande à lui-même s'il ne se croirait pas plus en sûreté avec un homme qui sent en lui une forte horreur pour la destruction de son semblable, soit par une suite de l'instinct naturel qu'il n'a point étouffé, soit par des préjugés qu'il a acquis de bonne heure, et dont l'énergie égale presque celle de la nature, qu'avec un autre qui, tenté de l'assassiner, ne serait arrêté que par des considérations d'intérêt; car on peut réduire à des vues d'intérêt tous les motifs de simple devoir, puisqu'ils aboutissent tous à l'espérance d'un bien ou à la crainte d'un mal.

Cependant la situation et les circonstances où se trouvent ces peuples misérables, ainsi que leur caractère, serviraient à merveille ceux qui voudraient établir une colonie parmi eux. Ils ont besoin de secours par leur situation, et leur caractère les rend susceptibles d'amitié; et, quoi que puissent dire en faveur de la vie sauvage des hommes qui jouissent des dons de la nature dans une oisiveté voluptueuse, la civilisation serait certainement un bonheur pour ceux à qui la nature ingrate fournit à peine leur subsistance, et qui sont obligées de s'entre-détruire continuellement, afin de ne pas mourir de faim.

Ces peuples, accoutumés à la guerre, quelle qu'en soit la cause, et regardant par habitude tous les

étrangers comme des ennemis, étaient toujours disposés à nous attaquer lorsqu'ils ne s'apercevaient pas de notre supériorité. Ils n'en connaissaient d'autre d'abord que celle du nombre; et quand cet avantage était de leur côté, ils ne doutaient pas que tous nos témoignages de bienveillance ne fussent des artifices que la crainte et la fourberie faisaient mettre en usage pour les séduire et nous conserver. Mais lorsqu'ils furent une fois bien convaincus de nos forces, après nous avoir forcés à nous servir de nos armes à feu, quoique chargées seulement à petit plomb, et quand ils eurent reconnu notre clémence en voyant que nous ne faisions usage de ces instrumens si terribles que pour nous défendre nous-mêmes, ils devinrent tout d'un coup nos amis; ils eurent en nous une confiance sans bornes, et firent tout ce qui pouvait nous engager à en user de même à leur égard. Il est encore remarquable que, lorsqu'une fois il y eut un commerce d'amitié établi entre nous, nous les surprîmes très rarement dans une action malhonnête. Il est vrai que, tant qu'ils nous avaient regardés comme autant d'ennemis qui ne venaient sur leur côte que pour en tirer avantage, ils s'étaient servis sans scrupule de toutes sortes de moyens contre nous : c'est pour cela que, lorsqu'ils avaient reçu le prix de quelque chose qu'ils offraient de nous vendre, ils retenaient tranquillement la mar-

chandise et la valeur que nous avions donnée en échange, bien persuadés que c'était une action très légitime que de piller des hommes qui n'avaient d'autre dessein que de les piller eux-mêmes.

J'ai fait remarquer plus haut que les insulaires des mers du sud n'avaient pas l'idée de l'indécence, soit par rapport aux objets, soit par rapport aux actions; il n'en était pas de même des habitans de la Nouvelle-Zélande : nous avons aperçu dans leur commerce et leur maintien autant de réserve, de décence et de modestie, relativement à des actions qu'ils ne croient pourtant pas criminelles, qu'on en trouve parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe. Les femmes n'étaient pas inaccessibles, mais la manière dont elles se rendaient était aussi décente que celle dont une femme parmi nous cède aux désirs de son mari, et, suivant leurs idées, la stipulation du prix de leurs faveurs est aussi innocente. Lorsque quelqu'un de l'équipage faisait des propositions à une de leurs jeunes femmes, elle lui donnait à entendre qu'elle avait besoin du consentement de sa famille, et on l'obtenait ordinairement au moyen d'un présent convenable. Ces préliminaires une fois établis, il fallait encore traiter la femme pendant une nuit avec beaucoup de délicatesse; et l'amant qui s'avisait de prendre avec elle des libertés contraires à ces égards, était bien sûr de ne pas réussir dans son projet.

Un de nos officiers s'étant adressé, pour avoir une femme, à une des meilleures familles du pays, en reçut une réponse qui, traduite en notre langue, répond exactement à ces termes : « Toutes ces jeunes femmes se trouveront fort honorées de vos déclarations ; mais vous devez d'abord me faire un présent convenable, et venir ensuite coucher une nuit à terre avec nous ; car la lumière du jour ne doit point être témoin de ce qui se passera entre vous. »

J'ai déjà dit plus haut qu'ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Taïtiens, parce que, ne vivant pas dans un climat aussi chaud, ils ne se baignent pas si souvent. Mais l'huile dont ils oignent leurs cheveux, comme les Islandais, est ce qu'ils ont de plus dégoûtant. Cette huile est une graisse de poisson ou d'oiseau fondue : les habitans les plus distingués l'emploient fraîche, mais ceux d'une classe inférieure se servent de celle qui est rance, ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que des Hottentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine, quoique nous ayons observé qu'ils connaissent l'usage des peignes d'os et de bois. Ils portent quelquefois ces peignes dressés sur leurs cheveux comme un ornement, mode qui règne aujourd'hui chez les dames d'Angleterre. Les hommes ont ordinairement la barbe courte et les cheveux attachés au-dessus de la tête,

et formant une touffe où ils placent des plumes d'oiseau, de différentes manières et suivant leur caprice. Il y en a qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues, ce qui rendait à nos yeux leur figure difforme. Quelques-unes des femmes portent leurs cheveux courts, et d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

Les corps des deux sexes sont marqués de taches noires nommées *amoco;* ils emploient pour cela la même méthode dont on se sert à Taïti, et qu'on y appelle *tattoo*, mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques que les femmes. Celles-ci ne peignent en général aucune partie de leur corps, si ce n'est les lèvres : cependant quelques-unes avaient ailleurs de petites taches noires. Les hommes, au contraire, semblent ajouter quelque chose tous les ans à ces bizarres ornemens, de sorte que plusieurs d'entre eux, qui paraissaient d'un âge avancé, étaient presque couverts de ces taches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Outre l'amoco, ils portent d'autres marques extraordinaires qu'ils s'impriment sur le corps par un moyen que nous ne connaissons pas : ce sont des sillons d'environ une ligne de profondeur et d'une largeur égale, tels qu'on en aperçoit sur un jeune arbre d'un an, où l'on a fait une incision. Les bords de ces sillons sont dentelés, toujours en suivant la même méthode, et, devenus parfaitement

noirs, ils présentent un aspect effrayant. Le visage des vieillards est presque entièrement couvert de ces marques; les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres, comme les femmes; ils ont communément une tache noire sur une joue et sur un œil, et ils procèdent ainsi par degrés, jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux, et par-là plus respectables. Quoique nous fussions dégoûtés de l'horrible difformité que ces taches et ces sillons impriment au visage de l'homme, cette image de la Divinité, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'art et la dextérité avec lesquels ils les impriment sur leur peau. Les marques du visage sont ordinairement spirales; elles sont tracées avec beaucoup de précision et même d'élégance, celles d'un côté correspondant exactement à celles de l'autre. Les marques du corps ressemblent un peu au feuillage de ces ornemens de ciselure ancienne, et aux circonvolutions des ouvrages à filigrane; mais on aperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination, que de cent hommes qui semblaient au premier coup d'œil porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui en eussent de semblables, lorsque nous les examinâmes de près. Nous observâmes que la quantité et la forme de ces marques étaient différentes dans les diverses parties de la côte; et, comme les Taïtiens les placent principalement sur

les fesses, dans la Nouvelle-Zélande c'était quelquefois la seule partie du corps où il n'y en eût point, et en général elle était moins marquée que les autres.

Ces peuples ne teignent pas seulement leur peau; ils y appliquent aussi de la peinture; car, comme je l'ai fait remarquer plus haut, ils barbouillent leur corps avec de l'ocre rouge; quelques-uns le frottent avec cette matière sèche, d'autres l'appliquent en larges taches, mêlé avec de l'huile, qui reste toujours humide; aussi n'était-il pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture, de sorte que les personnes de notre équipage qui donnaient quelques baisers aux femmes du pays en portaient les traces empreintes sur le visage.

L'habillement d'un habitant de la Nouvelle-Zélande est, au premier coup d'œil d'un étranger, le plus bizarre et le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé de feuilles d'une espèce de glaïeul, décrit parmi les productions végétales de ce pays : ils coupent ces feuilles en trois ou quatre bandes, et, lorsquelles sont sèches, ils les entrelacent les unes dans les autres, et en forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le roseau et le drap. Les bouts des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces, s'élèvent en saillie à l'endroit de l'étoffe, comme la peluche ou les nattes qu'on étend sur nos escaliers. Il faut deux pièces de cette

étoffe, si l'on peut lui donner ce nom, pour un habillement complet : l'une est attachée sur les épaules avec un cordon, et pend jusqu'aux genoux; ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os, qui passe aisément à travers les deux parties de ce vêtement de dessus et les joint ensemble : l'autre pièce est enveloppée autour de la ceinture et pend presque à terre. Les hommes ne portent pourtant que dans des occasions particulières cet habit de dessous; mais ils ont une ceinture à laquelle pend une petite corde destinée à un usage très singulier. Les insulaires de la mer du Sud se fendent le prépuce, afin de l'empêcher de couvrir le gland; les habitans de la Nouvelle-Zélande ramènent au contraire le prépuce sur le gland; et, afin de l'empêcher de se retirer par la contraction naturelle de cette partie, ils en nouent l'extrémité avec le cordon attaché à leur ceinture. Le gland paraissait être la seule partie de leur corps qu'ils fussent soigneux de cacher; ils se dépouillaient sans le moindre scrupule de tous leurs vêtemens, excepté de la ceinture et du cordon; mais ils étaient très-confus lorsque, pour satisfaire notre curiosité, nous les priions de délier le cordon; et ils n'y consentirent jamais qu'avec des marques de répugnance et de honte extrêmes. Quand ils n'ont que leurs vêtemens de dessus, et qu'ils s'accroupissent, ils ressemblent un peu à une maison couverte de

chaume. Quoique cette couverture soit désagréable, elle est bien adaptée à la manière de vivre d'hommes qui couchent souvent en plein air, sans avoir autre chose pour se mettre à l'abri de la pluie.

Outre l'espèce d'étoffe grossière dont nous venons de parler, ils en ont deux autres, qui ont la surface unie et qui sont faites avec beaucoup d'art, de la même manière que celles qui sont fabriquées par les habitans de l'Amérique méridionale, et dont nous achetâmes quelques pièces à Rio-Janeiro. L'une de celles-ci est aussi grossière, mais dix fois plus forte que nos serpillières les plus mauvaises : pour la manufacturer, ils en arrangent les fils à peu près comme nous. La seconde se fait en étendant plusieurs fils près les uns des autres dans la même direction, ce qui compose la chaîne, et par d'autres fils de traverse qui servent de trame. Ces fils sont éloignés d'environ un demi-pouce les uns des autres, et ils ressemblent un peu aux morceaux de canne dont on fait de petites nattes rondes qu'on place quelquefois sur nos tables sous les plats. Cette étoffe est souvent rayée, et elle a toujours une assez belle apparence, car elle est fabriquée avec les fibres de la même plante, qui est luisante comme la soie. Ils la manufacturent dans une espèce de châssis de la grandeur de l'étoffe, qui a ordinairement cinq pieds de long et quatre

de large; les fils de la chaîne sont attachés aux bouts du châssis; la trame se fait à la main, ce qui doit être un travail très ennuyeux.

Ils font à l'extrémité de ces deux espèces d'étoffe des bordures ou franges de différentes couleurs, comme celles de nos tapis. Ces bordures sont faites sur différens modèles, et travaillées avec une propreté et même une élégance qui doivent paraître surprenantes, si l'on considère qu'ils n'ont point d'aiguilles. Le vêtement dont ils tirent le plus de vanité est une fourrure de chien : ils l'emploient avec tant d'économie, qu'ils la coupent par bandes, qu'ils cousent sur leur habit à quelque distance l'une de l'autre ; ce qui prouve que les chiens ne sont pas abondans dans leur pays. Ces bandes sont aussi de diverses couleurs, et elles sont disposées de manière à produire un effet agréable. Nous avons vu, mais rarement, quelques habillemens ornés de plumes au lieu de fourrure, et nous en avons aperçu un qui était entièrement couvert de plumes rouges de perroquet.

J'ai déjà décrit l'habillement de l'homme qui fut tué lorsque nous allâmes à terre pour la première fois dans la baie de Pauvreté; mais, pendant notre séjour, nous n'avons remarqué qu'une autre fois le même vêtement; ce fut dans le canal de la Reine Charlotte.

Les femmes, contre la coutume générale de leur

sexe, semblent donner moins d'attention à leur habillement que les hommes. Elles portent ordinairement leurs cheveux courts comme je l'ai déjà dit, et, lorsqu'elles les laissent croître, elles ne les attachent jamais sur le sommet de la tête : elles n'y mettent pas non plus des plumes pour ornemens. Leurs vêtemens sont faits de la même matière et dans la même forme que ceux de l'autre sexe; mais celui d'en bas enveloppe toujours leur corps, excepté quand elles entrent en mer pour prendre des écrevisses; elles l'ôtent alors, mais elles ont grand soin de n'être pas vues par les hommes. Ayant débarqué un jour sur une petite île dans la baie de Tolaga, nous en surprîmes plusieurs dans cette occupation. La chaste Diane et ses nymphes ne peuvent pas avoir donné de plus grandes marques de confusion et de regret à la vue d'Actéon que ces femmes en témoignèrent à notre approche. Les unes se cachèrent parmi des rochers, et le reste se tapit dans la mer jusqu'à ce qu'elles eussent fait une ceinture et un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver; et, lorsqu'elles en sortirent, nous remarquâmes que, même avec ce voile, leur modestie souffrait beaucoup de notre présence. J'ai déjà parlé plus haut de la ceinture et du tablier qu'elles portent communément.

Les deux sexes percent leurs oreilles, et en grandissent les trous de manière qu'on peut y faire

entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornemens de différente espèce, de l'étoffe, des plumes, des os de grands oiseaux, et quelquefois un petit morceau de bois. Ils y mettaient ordinairement les clous que nous leur donnions, ainsi que toutes les autres choses qu'ils pouvaient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatros, qui est aussi blanc que la neige, et qui, étant relevé devant et derrière le trou en une touffe presque aussi grosse que le poing, forme un coup d'œil très singulier, et qui, quoique étrange, n'est pas désagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils y en suspendent avec des cordons plusieurs autres, tels que des ciseaux ou des aiguilles de tête de talc vert, auxquels ils mettent un très haut prix, des ongles et des dents de leurs parens défunts, des dents de chien, et toutes les autres choses qu'ils peuvent se procurer, et qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent aussi des bracelets et des colliers composés d'os d'oiseaux, de coquillages ou d'autres substances, qu'elles prennent et qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes suspendent quelquefois à un cordon qui tourne autour de leur cou un morceau de talc vert ou d'os de baleine, à peu près de la forme d'une langue, et sur lequel on a grossièrement sculpté la figure d'un homme : ils estiment fort cet ornement. Nous avons

vu un Zélandais dont le cartilage qui sépare les narines, et que les anatomistes appellent *septum nasi*, était percé, et il y avait fait passer une plume qui s'avançait en saillie de chaque côté sur les joues. Il est probable qu'il avait adopté cette singularité bizarre comme un ornement; mais, parmi tous les Indiens que nous avons rencontrés, aucun n'en portait de semblable. Nous n'avons pas même remarqué à leurs nez de trou qui pût servir à un pareil usage.

Leurs habitations sont les plus grossiers et les moins industrieux de leurs ouvrages. Excepté en grandeur, elles sont à peine égales au chenil des chiens en Angleterre. Elles ont rarement plus de dix-huit ou vingt pieds de long, huit ou dix de large, et cinq ou six de haut, depuis la poutre, qui se prolonge d'une extrémité à l'autre, et qui forme le faîte, jusqu'à terre. La charpente est de bois, et ordinairement de perches minces. Les côtés et le toit sont composés d'herbes sèches et de foin, et il faut avouer que le tout est joint ensemble avec bien peu de solidité. Il y en a quelques-unes garnies en dedans d'écorces d'arbre, de sorte que, dans un temps froid, elles doivent procurer un très bon asile. Le toit est incliné comme celui de nos granges. La porte est à une des extrémités, et n'a que la hauteur suffisante pour admettre un homme qui se traîne en y entrant sur ses mains et

ses genoux. Près de la porte il y a un trou carré qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée; car le foyer est à cette extrémité, à peu près au milieu de l'habitation, et entre les deux côtés. Dans quelque partie visible, et ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de sculpture à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix qu'un tableau en a pour nous. Les côtés et le toit s'étendent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche où il y a des bancs pour l'usage de la famille. La partie du terrain qui est destinée pour le foyer est enfermée dans un carré creux entouré de petites cloisons de bois ou de pierre, et c'est au milieu qu'on allume le feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, ils étendent un peu de paille, sur laquelle ils se couchent.

Leurs meubles et ustensiles sont en petit nombre, et un coffre les contient ordinairement tous, si l'on en excepte leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, et les maillets dont ils battent leur racine de fougère: ceux-ci sont déposés communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, et les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux, composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée, et dont la famille

est nombreuse, ont trois ou quatre habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches et du foin, et ont environ dix ou douze pieds de hauteur.

Lorsque nous étions à terre, dans le canton appelé Tolaga, nous vîmes les ruines ou plutôt la charpente d'une maison qui n'avait jamais été achevée, et qui était beaucoup plus grande qu'aucune de celles que nous avions trouvées ailleurs. Les côtés en étaient ornés de plusieurs planches sculptées et beaucoup mieux travaillées que nous n'en avions encore vu; mais nous n'avons pas pu savoir pour quel usage elle avait été commencée, et pourquoi on ne l'avait point finie.

Quoique ces peuples soient assez bien défendus de l'inclémence du temps dans leurs habitations, lorsqu'ils font des excursions pour chercher des racines de fougère, ou pêcher du poisson, ils paraissent ne s'embarrasser en aucune manière d'avoir un abri. Ils s'en font quelquefois un contre le vent; d'autres fois ils ne prennent pas même cette précaution. Ils couchent sous des buissons avec leurs femmes et leurs enfans, leurs armes rangées autour d'eux, ainsi que je l'ai déjà décrit. La troupe de quarante ou cinquante Indiens que nous vîmes à la baie de Mercure, dans un district que les naturels du pays appellent *Opoorage*, ne construisit jamais le moindre abri pendant que nous y étions, quoi-

que la pluie tombât quelquefois pendant vingt-quatre heures sans discontinuer.

Nous avons déjà fait l'énumération de ce qui compose leurs alimens : la racine de fougère est le principal; elle leur sert de pain. Elle croît sur les collines, et c'est à peu près la même que celle que produisent les communes élevées d'Angleterre, et qu'on appelle indifféremment en anglais *fern*, *bracken* ou *brakes*. Les oiseaux qu'ils mangent les jours de régal consistent surtout en pinguins, en albatros, et en un petit nombre d'autres espèces dont a parlé dans le cours de cette relation.

Comme ils n'ont point de vase où ils puissent faire bouillir de l'eau, ils n'ont d'autre manière d'apprêter les alimens que de les cuire dans une espèce de four ou de les rôtir. Ils font des fours semblables à ceux des insulaires des mers du sud, et nous n'avons rien à ajouter à la description qui a déjà été donnée de leur manière de rôtir les alimens, sinon que la longue broche à laquelle ils attachent la viande est placée obliquement vers le feu; pour cela ils engagent l'extrémité de la broche sous une pierre, et ils la soutiennent à peu près dans le milieu avec une autre. Selon qu'ils approchent plus ou moins de l'extrémité cette seconde pierre, ils augmentent ou diminuent comme il leur plaît le degré d'obliquité de la broche.

J'ai fait observer ailleurs qu'au nord de la Nou-

velle-Zélande il y a des plantations d'ignames, de pommes de terre et de cocos; mais nous n'en avons point vu de pareilles au sud. Les habitans de cette partie du pays doivent donc vivre uniquement de racines de fougère et de poisson, si l'on en excepte les ressources accidentelles et rares qu'ils peuvent trouver dans les oiseaux de mer et les chiens. Ils ne peuvent pas se procurer de la fougère et du poisson dans toutes les saisons de l'année, puisque nous en avons vu des provisions sèches mises en tas, et puisque quelques-uns d'eux témoignèrent de la répugnance à nous en vendre, surtout du poisson, lorsque nous avions envie d'en acheter pour l'embarquer. Cette circonstance paraît confirmer le sentiment où je suis que ce pays fournit à peine à la subsistance de ses habitans, que la faim porte en conséquence à des hostilités continuelles, et excite naturellement à manger les cadavres de ceux qui ont été tués dans les combats.

Nous n'avons pas découvert qu'ils aient d'autre boisson que l'eau : si réellement ils ne font point usage de liqueurs enivrantes, ils sont en ce point plus heureux que tous les autres peuples que nous avions visités jusque-là, ou dont nous ayons jamais entendu parler.

Comme l'intempérance et le défaut d'exercice sont peut-être l'unique principe des maladies cri-

tiques ou chroniques, il ne paraîtra pas surprenant que ces peuples jouissent sans interruption d'une santé parfaite. Toutes les fois que nous sommes allés dans leurs bourgs, les enfans et les vieillards, les hommes et les femmes se rassemblaient autour de nous, excités par la même curiosité qui nous portait à les regarder. Nous n'en avons jamais aperçu un seul qui parût affecté de quelque maladie; et, parmi ceux que nous avons vus entièrement nus, nous n'avons jamais remarqué la plus légère éruption sur la peau, ni aucune trace de pustules ou de boutons. Lorsqu'ils vinrent près de nous dans les premières visites, et que nous observâmes sur différentes parties de leur corps des taches blanches qui semblaient former une croûte, nous crûmes qu'ils étaient lépreux, ou au moins attaqués violemment du scorbut; mais, en examinant ces marques de plus près, nous trouvâmes qu'elles provenaient de la mer, qui, dans le passage, les avait mouillés, et qui, s'étant desséchée, avait laissé sur la peau des sels en fine poudre blanche.

Nous avons fait mention plus haut d'une autre preuve de la santé de ces peuples, en parlant de la facilité avec laquelle des blessures très récentes se guérirent et se cicatrisèrent. Lorsque nous examinâmes l'homme qui avait reçu une balle de fusil à travers la partie charnue du bras, sa blessure paraissait en si bon état et si près d'être guérie

que, si je n'avais pas été sûr qu'on n'y avait rien mis, j'aurais, pour l'intérêt de l'humanité, pris des informations sur les plantes vulnéraires et sur les pratiques chirurgicales du pays.

Ce qui prouve encore que les habitans de ce pays sont exempts de maladie, c'est le grand nombre de vieillards que nous avons vus, et dont plusieurs, à en juger par la perte de leurs cheveux et de leurs dents, semblaient être très âgés. Cependant aucun n'était décrépit, et, quoiqu'ils n'eussent plus dans les muscles autant de force que les jeunes, ils n'étaient ni moins gais ni moins vifs.

§ 11.

Des pirogues et de la navigation des habitans de la Nouvelle-Zélande. Agriculture, armes et musique; gouvernement, religion et langage de ces insulaires.

L'industrie de ces peuples se montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre chose : elles sont longues et étroites, et d'une forme très ressemblante aux bateaux dont on se sert pour la pêche de la baleine dans la Nouvelle-Angleterre. Les plus grandes de ces pirogues semblent être destinées principalement à la guerre, et elles portent de quarante à quatre-vingts ou cent hommes armés. Nous en mesurâmes une qui était à terre à Tolaga : elle avait soixante-huit pieds et demi de

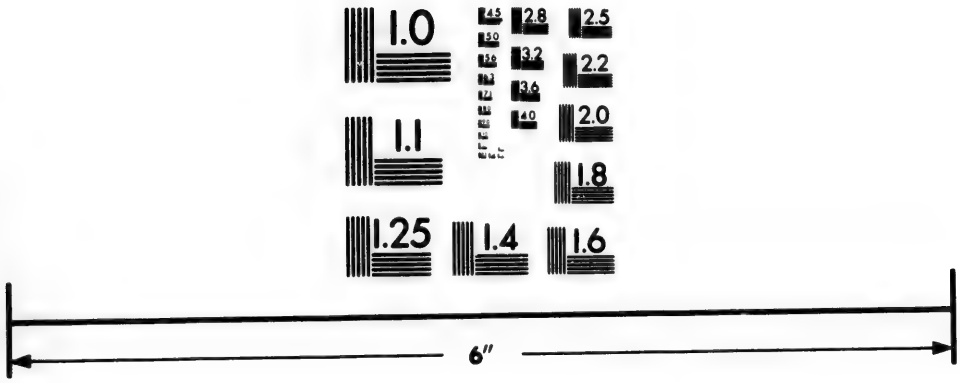
long, cinq de large, et trois et demi de profondeur. Le fond était aigu avec des côtés droits en forme de coins. Il était composé de trois longueurs creusées d'environ deux pouces, d'un pouce et demi d'épaisseur, et bien attachées ensemble par un fort cordage. Chaque côté était fait d'une seule planche de soixante-trois pieds de long, de dix ou douze pouces de large, et environ d'un pouce et un quart d'épaisseur; elles étaient toutes jointes fortement au fond, et avec beaucoup d'adresse. Ils avaient placé de chaque côté un nombre considérable de traverses d'un plat-bord à l'autre, afin de renforcer le bateau. L'ornement de l'avant de la pirogue s'avançait de cinq ou six pieds au-delà du corps du petit bâtiment, et il avait environ quatre pieds et demi de haut. Celui de la poupe était attaché sur l'extrémité de l'arrière, comme l'étambord d'un vaisseau l'est sur sa quille, et il avait environ quatorze pieds de haut, deux de large, et un pouce et demi d'épaisseur. Ils étaient composés tous deux de planches sculptées, dont le dessin était de beaucoup meilleur que l'exécution.

Toutes les pirogues sont construites d'après ce plan, si l'on en excepte un petit nombre d'autres que nous avons vues à Opoorage ou dans la baie de Mercure, et qui étaient d'une seule pièce et creusées au feu. Il y en a peu qui n'aient pas vingt pieds de long. Quelques-unes des plus petites ont des ba-

lanciers : ils en joignent de temps en temps deux ensemble ; mais cela est très rare. La sculpture des ornemens de la poupe et de la proue des petites pirogues, qui semblent destinées uniquement à la pêche, consiste dans la figure d'un homme dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer. Il sort de la bouche une langue monstrueuse, [illegible] coquillages blancs d'oreilles de mer lui se[illegible] d'yeux. Mais les plus grandes pirogues, qui semblent être leurs bâtimens de guerre, sont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, et couvertes de franges flottantes, de plumes noires qui forment un coup d'œil agréable ; les planches du plat-bord sont aussi sculptées souvent dans un goût grotesque, et décorées de touffes de plumes blanches placées sur un fond noir. Une description verbale d'objets entièrement nouveaux ne peut en donner une juste idée qu'en faisant apercevoir la ressemblance qu'ils ont avec d'autres objets que nous connaissons déjà, et auxquels il faut rappeler l'esprit du lecteur. La sculpture de ces peuples est d'une espèce singulière, et ne ressemble à rien de ce que nous connaissons en Europe.

Les pagaies des pirogues sont petites, légères et très proprement faites ; la pale est de forme ovale, ou plutôt elle ressemble à une large feuille. Elle est pointue au bout, plus large au milieu, et elle diminue par degrés jusqu'à la tige. La pagaie a en-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

viron six pieds dans toute sa longueur : la tige, y compris la poignée, en comprend quatre, et la pale deux. Au moyen de ces rames, ils font marcher leurs pirogues avec une vitesse suprenante.

Ils ne sont pas fort habiles dans la navigation, ne connaissant point d'autre manière de faire voile que d'aller devant le vent. La voile, qui est de natte ou de réseau, est dressée entre deux perches élevées sur chaque plat-bord, et qui servent à la fois de mâts et de vergues. Deux cordes correspondent à nos écoutes, et sont par conséquent attachées au-dessus du sommet de chaque perche. Quelque grossier et quelque incommode que soit cet appareil, les pirogues marchent fort vite devant le vent : elles sont gouvernées par deux hommes assis sur la poupe, et qui tiennent pour cela chacun une pagaie dans leur main.

Après avoir détaillé les productions de leur industrie, je vais donner quelque description de leurs outils. Ils ont deux sortes de haches et des ciseaux qui leur servent aussi de tarières pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches sont faites d'une pierre noire et dure, ou d'un talc vert compacte et qui ne casse pas. Leurs ciseaux sont composés d'ossemens humains, ou de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc en petites parties angulaires et pointues, ressemblant à nos pierres à fusil. Ils estiment leurs

haches plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent, et ils ne voulurent jamais nous en céder une seule, quelque échange que nous leur présentassions. J'offris une fois une de nos meilleures haches et beaucoup d'autres choses contre une des leurs, mais le propriétaire ne voulut pas me la vendre; d'où je conclus que les bonnes haches sont rares parmi eux. Ils emploient leurs petits outils de jaspe pour finir leurs ouvrages les plus délicats : comme ils ne savent pas les aiguiser, ils s'en servent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement émoussés, et alors il les jettent là. Nous avons donné aux habitans de Tolaga un morceau de verre, et en peu de temps ils trouvèrent moyen de le trouer, afin de le suspendre avec un fil autour de leur cou comme un ornement: nous imaginons que l'instrument dont ils se servent pour cela était de jaspe. Nous n'avons pas pu apprendre avec certitude comment ils fabriquent le taillant de leurs outils, ni de quelle manière ils aiguisent l'arme qu'ils appellent *patou-patou*; mais c'est probablement en réduisant en poudre un morceau de la même matière, et en émoulant, au moyen de cette poudre, deux pièces l'une contre l'autre.

J'ai déjà fait mention de leurs filets, et surtout de leur seine, qui est d'une grandeur énorme. Nous en avons vu une qui semblait être l'ouvrage des habitans de tout un village; je crois aussi qu'elle

leur appartenait en commun. J'ai donné une description particulière de l'autre filet qui est circulaire, et qui s'étend au moyen de deux ou trois morceaux; j'ai aussi parlé de la manière dont ils l'amorcent et dont ils s'en servent. Leurs hameçons sont d'os ou de coquilles, et en général ils sont mal faits. Ils ont des paniers d'osier de différente espèce et de différente grandeur, dans lesquels ils mettent le poisson qu'ils prennent, et où ils serrent leurs provisions.

Leur culture est aussi parfaite qu'on a lieu de l'attendre d'un pays où un homme ne sème que pour lui, et où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la subsistance des habitans. Lorsque nous allâmes pour la première fois à Tegadoo, canton situé entre la baie de Pauvreté et le cap Est, leurs semences venaient d'être mises en terre, et n'avaient pas encore commencé à germer : le terreau était aussi uni que celui de nos jardins; c' ue racine avait un petit mondrain rangé par nes en quinconce régulier, et les chevilles de bois qui avaient servi pour cela étaient encore sur le champ. Nous n'avons pas eu occasion de voir travailler les laboureurs; mais nous avons examiné l'instrument qui leur sert à la fois de bêche et de charrue. Ce n'est qu'un long pieu étroit et aiguisé en tranchant à un des bouts, avec un petit morceau de bois attaché transversalement à

peu de distance au-dessus du tranchant, afin que le pied puisse commodément le faire entrer dans la terre. Ils retournent des pièces de terre de six ou sept acres d'étendue avec cet instrument, quoiqu'il n'ait pas plus de trois pouces de large; mais comme le sol est léger et sablonneux, il fait peu de résistance.

C'est dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande que l'agriculture, l'art de fabriquer des étoffes et les autres arts de la paix, semblent être mieux connus et plus pratiqués. On en trouve peu de vestiges dans la partie méridionale, mais les arts qui appartiennent à la guerre sont très florissans sur toute la côte.

Leurs armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très propres à détruire leurs ennemis; ils ont des lances, des dards, des haches de bataille et le patou-patou. La lance a quatorze ou quinze pieds de long; elle est pointue aux deux bouts, et quelquefois garnie d'un os; on l'empoigne par le milieu, de sorte que, la partie du derrière balançant celle de devant, elle porte un coup plus difficile à parer que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. J'ai déjà donné une description suffisante du dard et des autres armes, et j'ai remarqué aussi que ces peuples n'ont ni frondes, ni arcs. Ils lancent le dard, ainsi que les pierres, avec la main; mais ils s'en servent rarement, si ce n'est

pour la défense de leurs forts. Leurs combats dans les pirogues ou à terre se font ordinairement de corps à corps : le massacre doit par conséquent être fort grand, puisque, si le premier coup de quelques-unes de leurs armes porte, ils n'ont pas besoin d'en donner un second pour tuer leur ennemi. Ils paraissent mettre leur principale confiance dans le patou-patou, qui est attaché à leur poignet avec une forte courroie, de peur qu'on ne le leur arrache par force. Les principaux personnages du pays le pendent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire, et il fait partie de leur habillement, comme le poignard chez les Asiatiques et l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défensive; mais, outre leurs armes, les chefs portent un bâton de distinction, comme nos officiers portent un sponton. C'était communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, et décorée de sculpture, de poil de chien et de plumes; c'était d'autres fois un bâton d'environ six pieds de long, orné de la même manière, et incrusté de coquillages ressemblant à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux, ou au moins ils ont passé le moyen âge; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'amoco que les autres.

Toutes les pirogues qui vinrent nous attaquer avaient chacune à bord un ou plusieurs Indiens

ainsi distingués, suivant la grandeur du bâtiment. Lorsqu'elles s'étaient approchées à environ une encâblure du vaisseau, elles avaient coutume de s'arrêter, et, les chefs se levant de leur siége, ils endossaient un vêtement qui semblait destiné pour cette occasion, et qui était ordinairement une peau de chien. Ils prenaient en main leur bâton de distinction ou une arme, et ils montraient aux autres habitans ce qu'ils devaient faire. Quand ils se trouvaient à une trop grand distance pour nous atteindre avec la lance ou avec une pierre, ils croyaient aussi qu'ils n'étaient pas à la portée de nos armes: alors ils nous adressaient leur défi, dont les mots étaient presque toujours les mêmes: « *Haromai, haromai, harre uta a patou-patou oge:* (Venez à nous, venez à terre, et nous vous tuerons tous avec nos patous-patous.) » Pendant qu'ils proféraient ces menaces, ils s'approchaient insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent tout près du vaisseau. Ils parlaient par intervalles d'un ton tranquille, et répondaient à toutes les questions que nous leur faisions; d'autres fois ils renouvelaient leur défi et leurs menaces, jusqu'à ce qu'enfin, encouragés par la timidité qu'il nous supposaient, ils commençaient leur chanson et leur danse de guerre : c'était le prélude de l'attaque, laquelle durait quelquefois si longtemps, que, pour la faire finir, nous étions obligés de tirer quelques coups de fusil. Quelquefois ils

se retiraient après nous avoir jeté quelques pierres à bord, comme s'ils eussent été contens de nous avoir fait une insulte dont nous n'osions pas nous venger.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvemens violens et des contorsions hideuses des membres. Le visage y joue un grand rôle: souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, et relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on aperçoit tout le blanc de l'œil en haut et en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme et effroyable. Pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, et frappent l'air avec leurs patous-patous. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson, sauvage il est vrai, mais qui n'est point désagréable, et dont chaque refrain se termine par un soupir élevé et profond qu'ils poussent de concert. Nous vîmes dans les mouvemens des danseurs une force, une fermeté et une adresse que nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer. Dans leurs chansons ils gardent la mesure avec la plus grande exactitude: j'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de précision contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne produisaient qu'un seul son, à chaque temps de leur musique.

Ils chantent quelquefois, pour s'amuser et sans l'accompagner de danse, une chanson qui n'est pas fort différente de celle-là: nous en avons entendu aussi de temps en temps d'autres chantées par les femmes, dont les voix sont d'une douceur et d'une mélodie remarquables, et ont un accent agréable et tendre: la mesure en est lente et la chûte plaintive. Toute cette musique, autant que nous en pûmes juger sans avoir une grande connaissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de sauvages pauvres et errant dans un pays à moitié désert. Nous crûmes que leurs airs étaient à plusieurs parties; du moins est-il certain qu'ils étaient chantés par plusieurs voix ensemble.

Ils ont des instrumens sonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'instrumens de musique: l'un est la coquille appelée la trompette de Triton, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf; l'autre est une petite flûte de bois ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, et aussi peu harmonieuse que le sifflet que nous appelons *peawhistle*. Ils ne paraissent pas regarder ces instrumens comme fort propres à la musique, car nous ne les avons jamais entendus y joindre leurs voix ni en tirer des sons mesurés qui eussent la moindre ressemblance avec un air.

Après ce que j'ai déjà dit sur l'usage où sont ces Indiens de manger de la chair humaine, j'ajouterai seulement que, dans presque toutes les anses où nous débarquâmes, nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avait fait du feu, et que, parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard, quelques-unes semblaient avoir des yeux et des ornemens dans leurs oreilles, comme si elles eussent été vivantes. Celle que M. Banks acheta lui fut vendue avec beaucoup de répugnance. Elle paraissait évidemment avoir été celle d'un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, et, par les contusions que nous aperçûmes à l'un des côtés, nous jugeâmes qu'elle avait été frappée de plusieurs coups violens; il lui manquait même près de l'œil une partie de l'os. Ceci nous confirma dans l'opinion que ces insulaires ne font point de quartier, et qu'ils ne gardent aucun prisonnier pour le tuer et le manger dans la suite comme les habitans de la Floride; car s'ils avaient conservé des prisonniers, ce pauvre jeune homme, qui n'était pas en état de faire beaucoup de résistance, aurait probablement été du nombre: nous savons d'ailleurs qu'il fut tué avec les autres, puisque le combat s'était passé peu de jours avant notre arrivée.

Nous avons donné ailleurs une description assez détaillée des bourgs ou heppahs de ces peuples,

qui sont tous fortifiés, et depuis la baie d'Abondance jusqu'au canal de la Reine Charlotte, les habitans semblent y résider habituellement; mais dans les environs de la baie de Pauvreté, de la baie de Hawke, de Tegadoo et de Tolaga, nous n'avons point vu de heppahs, mais seulement des maisons isolées et dispersées à une certaine distance les unes des autres; cependant sur les côtés des collines il y a des plates-formes fort longues garnies de pierres et de dards; elles servent probablement de retraites à ces peuples quand ils sont réduits à la dernière extrémité. Effectivement les hommes qui sont en haut peuvent combattre avec beaucoup d'avantage contre ceux qui sont au-dessous, et sur qui ils peuvent faire pleuvoir des dards et des pierres, tandis qu'il est impossible à ceux-ci d'employer de pareilles armes avec une égale force. Il est probable que les forts ne servent à ceux qui en sont les maîtres, que pour réprimer une attaque subite; car, comme les défenseurs de la place n'ont point d'eau, il leur serait impossible de soutenir un siége. Cependant ils y amassent des quantités considérables de racines de fougère et de poissons secs; mais ce sont probablement des provisions de réserve pour les temps de disette qui surviennent de temps en temps, comme nos observations ne laissent aucun lieu d'en douter. D'ailleurs, pendant que l'ennemi rôde dans le voi-

sinage, il peut être aisé aux habitans du fort de se procurer de l'eau sur le penchant de la colline, au lieu qu'ils ne pourraient pas recueillir de même de la racine de fougère ni prendre du poisson.

Les peuples de ce canton nous paraissent sentir tous les avantages de leur situation : aussi avaient-ils l'air de vivre dans la plus grande sécurité. Leurs plantations étaient plus nombreuses, leurs pirogues mieux décorées ; ils avaient de plus belles sculptures et des étoffes plus fines. Cette partie de la côte était aussi la plus peuplée; peut-être devaient-ils l'abondance et la paix dont ils jouissaient en apparence à l'avantage d'être réunis sous un chef ou roi; car tous les habitans de ce district nous dirent qu'ils étaient sujets de Teratu. Quand ils nous indiquèrent de la main la résidence de ce prince, nous jugeâmes que c'était dans l'intérieur des terres; mais lorsque nous connûmes un peu mieux le pays, nous trouvâmes que c'était dans la baie d'Abondance.

Il est fort à regretter que nous ayons été obligés de quitter la Nouvelle-Zélande sans rien connaître de Teratu que son nom. Son territoire est certainement très étendu, car il était reconnu pour souverain depuis le cap Kidnappers[1], au nord et à l'ouest, jusqu'à la baie d'Abondance. Cette lon-

[1] Voleurs d'enfans.

gueur de la côte comprend plus de quatre-vingts lieues, et nous ne savons pas jusqu'où ses domaines pouvaient s'étendre à l'ouest. Les villes fortifiées que nous avons vues dans la baie d'Abondance étaient peut-être les barrières de ses états, d'autant plus qu'à la baie de Mercure, les habitans n'étaient point soumis à son autorité ni à celle d'aucun autre chef; car partout où nous débarquâmes, et toutes les fois que nous parlâmes aux habitans de cette côte, ils nous dirent que nous n'étions qu'à peu de distance de leurs ennemis.

Nous avons trouvé dans les domaines de Teratu plusieurs chefs subalternes pour lesquels on avait beaucoup de respect, et qui administraient probablement la justice. Lorsque nous portâmes des plaintes à l'un d'eux sur un vol commis à bord du vaisseau par un habitant, il donna au voleur plusieurs coups de pied et de poing que celui-ci reçut comme un châtiment infligé par une autorité à laquelle il ne devait point faire de résistance, et dont il n'avait pas droit de marquer du ressentiment. Nous n'avons pas pu apprendre si cette autorité se transmettait par héritage ou par nomination, mais nous avons remarqué que, dans cette partie de la Nouvelle-Zélande ainsi que dans d'autres, les chefs étaient des hommes âgés. Nous avons appris cependant que dans quelques districts l'autorité des chefs était héréditaire.

Les petites sociétés que nous trouvâmes dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande semblaient avoir plusieurs choses en commun, et en particulier leurs belles étoffes et leurs filets de pêche. Elles conservaient leurs étoffes, qui étaient peut-être des dépouilles de guerre, dans une petite hutte, construite pour cet effet au milieu du bourg. Dans presque toutes les maisons nous vîmes des hommes travailler aux filets, dont ils rassemblaient ensuite les différentes parties pour les joindre ensemble. Les habitans de la Nouvelle-Zélande semblaient faire moins de cas des femmes que les insulaires de la mer du Sud; et telle était l'opinion de Tupia, qui s'en plaignait comme d'un affront fait au sexe. Nous remarquâmes que les deux sexes mangeaient ensemble, mais nous ne savons pas avec certitude la manière dont ils partagent entre eux les travaux. Je suis porté à croire que les hommes labourent la terre, font les filets, attrapent des oiseaux, vont dans les pirogues pour pêcher, et que les femmes recueillent la racine de fougère, rassemblent près de la grève les écrevisses de mer et les autres poissons à coquilles, apprêtent les alimens et fabriquent l'étoffe. Telles étaient du moins leurs occupations lorsque nous avons eu occasion de les observer, ce qui nous est arrivé rarement; car, en général, partout où nous allions, notre visite faisait un jour de fête : les

hommes, les femmes et les enfans s'attroupaient autour de nous, ou pour satisfaire leur curiosité, ou pour acheter quelques-unes des précieuses marchandises que nous portions avec nous, et qui consistaient principalement en clous, papiers et morceaux de verre.

On ne doit pas supposer que nous ayons pu acquérir des connaissances très étendues sur la religion de ces peuples. Ils reconnaissent l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un est suprême et les autres subordonnés; ils expliquent à peu près de la même manière que les Taïtiens l'origine du monde et la production du genre humain. Tupia cependant semblait avoir sur ces matières de plus grandes lumières qu'aucun des habitans de la Nouvelle-Zélande; et, lorsqu'il était disposé à les instruire, ce qu'il faisait quelquefois par de longs discours, il était sûr d'avoir un nombreux auditoire, qui l'écoutait avec un silence si profond, avec tant de respect et d'attention, que nous ne pouvions pas nous empêcher de leur souhaiter un meilleur prédicateur.

Nous n'avons pas pu savoir quels hommages ils rendent aux divinités qu'ils reconnaissent; nous n'avons pas vu non plus de lieux destinés au culte public, comme les moraïs des insulaires de la mer du Sud. Cependant nous avons aperçu près d'une plantation de patates douces une petite place

carrée, environnée de pierres, au milieu de laquelle on avait dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche, et auquel était suspendu un panier rempli de racines de fougère. En questionnant les naturels du pays sur cet objet, ils nous dirent que c'était une offrande adressée à leurs dieux, par laquelle on espérait les rendre plus propices et obtenir d'eux une récolte abondante.

Nous ne pouvons pas nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports qu'on nous a faits sur cet objet ne sont point d'accord. Dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Zélande, ils nous dirent qu'ils les enterraient, et dans la partie méridionale, nous apprîmes qu'on les jetait dans la mer. Il est sûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays, et qu'ils affectaient de nous cacher, avec une espèce de secret mystérieux, tout ce qui est relatif à leurs morts. Mais, quels que soient leurs cimetières, les vivans sont eux-mêmes des espèces de monumens de deuil. A peine avons-nous vu une seule personne de l'un des deux sexes dont le corps n'eût pas quelques cicatrices des blessures qu'elle s'était faites comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques-unes de ces blessures étaient si récentes, que le sang n'était pas encore entièrement étanché; ce qui prouve que la mort avait frappé quelqu'un sur la côte

pendant que nous y étions. Cela était d'autant plus extraordinaire, que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie funéraire. Quelques-unes de ces cicatrices étaient très larges et très profondes, et nous avons trouvé plusieurs habitans dont elles défiguraient le visage. Nous avons encore observé dans ce pays un monument d'une autre espèce, je veux dire la croix qui était dressée près du canal de la Reine Charlotte.

Après avoir décrit, le mieux qu'il m'a été possible, les usages et les opinions des habitans de la Nouvelle-Zélande, ainsi que leurs pirogues, leurs filets, leurs meubles, leurs outils et leur habillement, je ferai remarquer seulement que les ressemblances que nous avons trouvées entre ce pays et les îles de la mer du Sud, relativement à ces différens objets, sont une forte preuve que tous ces insulaires ont la même origine, et que leurs ancêtres communs étaient natifs de la même contrée. Chacun de ces peuples croit par tradition que ses pères vinrent, il y a très long-temps, d'un autre pays, et ils pensent tous, d'après cette même tradition, que ce pays s'appelait *Heawise;* la conformité des langues paraît établir ce fait d'une manière incontestable.

La langue de la Nouvelle-Zélande et celle de Taïti sont radicalement les mêmes. Celles des parties septentrionale et méridionale de la Nouvelle-Zélande

diffèrent par la prononciation, ainsi qu'on voit les mêmes mots anglais prononcés différemment dans le comté de Middlesex et celui d'York.

Le génie de la langue, surtout dans la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande, est de mettre des articles devant les noms, ainsi que nous y plaçons *le*, *un*, etc. Les articles dont ils se servent communément sont *he* ou *ko*; c'est encore un usage commun parmi eux d'ajouter le mot *oeia* après un autre mot, comme une répétition de la même chose, surtout s'ils répondent à une question. D'après cette pratique, nos officiers, qui ne jugeaient des mots que par l'oreille, sans pouvoir appliquer une signification à chaque son, formèrent des mots d'une longueur énorme.

Dans la baie des Iles il y en a une remarquable qui est appelée, par les naturels du pays, *Matuaro*. Un de nos officiers ayant demandé le nom de cette île, un Indien répondit, en y ajoutant la particule, *Kematuaro*; l'officier, n'entendant qu'imparfaitement, répéta sa question, et le Zélandais réitéra sa réponse, en ajoutant *oeia*, ce qui fit le mot *Kematuaroöeia*; il arriva de là que, dans le livre du loch, je trouvai *Matuaro* transformé en *Cumettiwarroweia*.

En admettant que le même pays a peuplé originairement ces îles, ainsi que celles des mers du sud, il restera toujours à savoir quel est ce pays.

Nous pensons unanimement que ces peuples ne viennent pas de l'Amérique, qui est située à l'est de ces contrées; et à moins qu'il n'y ait au sud un continent d'une médiocre étendue, il s'ensuivra qu'ils viennent de l'ouest.

Notre navigation a certainement été défavorable aux idées qu'on s'était formées d'un continent méridional, puisque nous avons parcouru, sans le trouver, au moins les trois quarts des positions dans lesquelles on suppose qu'il existe. Tasman, Juan Fernandez, l'Hermite, commandant d'une escadre hollandaise, Quiros et Roggewin sont les principaux navigateurs dont on ait cité l'autorité dans cette occasion, et le voyage de *l'Endeavour* a démontré que la terre vue par ces marins ne faisait pas partie d'un continent, comme on l'a cru. Il a aussi entièrement détruit les argumens physiques dont on s'est servi pour prouver que l'existence d'un continent méridional était nécessaire à la conservation de l'équilibre entre les deux hémisphères; car, sur ce principe, ce que nous avons déjà prouvé n'être que de l'eau rendrait trop léger l'hémisphère méridional. Dans notre route au nord, après avoir doublé le cap Horn, lorsque nous étions au 40e degré de latitude, notre longitude était de 110 degrés, et à notre retour au sud, après avoir quitté Ulietea, quand nous nous trouvâmes au 40e degré de latitude, notre longitude était de 145 degrés : la

différence est donc de 35 degrés. Lorsque nous fûmes au 30e degré de latitude nord et sud, la différence de longitude entre les deux routes était de 21 degrés; cette différence resta la même jusqu'à ce que nous fussions descendus au 20e degré de latitude.

Dans ma route, au nord, au sud ou à l'ouest, je n'ai rien aperçu que j'aie pu prendre pour un signe de terre, si ce n'est peu de jours avant de découvrir la côte orientale de la Nouvelle-Zélande. Il est vrai que j'ai vu souvent de grandes troupes d'oiseaux, mais c'étaient ordinairement des oiseaux qu'on trouve à une distance très éloignée des côtes; il est vrai encore que j'ai rencontré fréquemment des monceaux de goëmons, mais je ne saurais pas en conclure qu'il y eût quelque terre dans le voisinage, parce que j'ai appris, à n'en pouvoir douter, qu'une quantité considérable de fèves, appelées *ox-eyes* ou *yeux-de-bœuf*, et qui ne croissent que dans les îles de l'Amérique, sont jetées toutes les années sur la côte d'Irlande, laquelle en est éloignée de douze cents lieues.

Voilà les raisons sur lesquelles je me fonde pour avancer qu'il y a point de continent au nord du 40e degré de latitude sud. Je ne puis pas affirmer également qu'il n'y en ait point au sud par-delà le 40e degré, et je suis loin de vouloir décourager les entreprises qu'on pourrait faire encore à cet égard.

TROISIÈME SECTION.

§ 1.

Traversée de la Nouvelle-Zélande à la baie de Botanique, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, appelée aujourd'hui *Nouvelle-Galles méridionale*. Différens incidens qui nous y arrivèrent. Description du pays et de ses habitans.

Après avoir fait voile le 31 mars 1770, du cap Farewell, situé au 40e degré 33 minutes de latitude sud et au 186e degré de longitude occidentale, nous portâmes à l'ouest, et, le 2 avril à midi, nous reconnûmes par des observations que nous étions au 40e degré de latitude, et que notre longitude du cap Farewell était de 2 degrés 31 minutes ouest.

Le matin du 9 étant au 38e degré 29 minutes de latitude sud, nous vîmes un oiseau du tropique : ce qui est fort extraordinaire dans une latitude aussi avancée.

Dans le courant de la journée du 13, étant par 39 degrés 23 minutes de latitude sud, et 204 degrés 2 minutes de longitude ouest, nous vîmes quelques poissons volans. Nous aperçûmes le 15 un œuf et une mouette, et, comme ces oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, nous continuâmes à sonder toute la nuit sans trouver de fond.

Le 16 nous étions par 39 degrés 45 minutes de latitude sud et 208 degrés de longitude ouest. Le 17 notre latitude à midi était de 39 degrés 36 minutes sud. Nous eûmes dès ce moment un vent fort du sud et une grosse mer du même côté, ce qui nous obligea d'amener nos voiles pendant la nuit.

Le 18, dans la matinée, nous vîmes deux poules de port Egmont et une pintade, signes certains du voisinage de la terre : en effet, notre longitude n'était qu'un degré à l'ouest du côté oriental de la terre de Van-Diémen, d'après la position que lui a assignée Tasman, que nous ne pouvons pas accuser d'erreur dans une traversée aussi courte que celle qui se trouve de cette terre à la Nouvelle-Zélande; et, suivant notre latitude, nous n'étions pas à plus de cinquante ou cinquante-cinq lieues du lieu d'où il partit. Nous eûmes tout le jour des rafales fréquentes et de grosses lames. Le 19, à une heure du matin, nous mîmes à la cape; à six heures nous vîmes une terre qui s'étendait du nord-est à l'ouest, à la distance de cinq ou six lieues.

Nous continuâmes à porter à l'ouest avec un vent de sud-sud-ouest. Nous longeâmes la côte nord-est, en gouvernant sur la terre la plus orientale que nous vissions. Nous étions alors au 37e degré 58 minutes de latitude sud, et au 210e de-

gré 39 minutes de longitude ouest. Je jugeai que la pointe la plus sud de la terre qui fût en vue, et qui nous restait à l'ouest-sud-ouest, était située au 38° degré de latitude, et au 211° degré 7 minutes de longitude. Je lui donnai le nom de *pointe Hicks*, parce que M. Hicks, mon premier lieutenant, la découvrit le premier.

A midi nous étions au 37° degré 50 minutes de latitude, et au 210° deg. 29 min. de longitude ouest. Les dernières terres s'étendaient du nord-ouest à l'est-nord-est, et une pointe qu'on y remarque aisément nous restait au nord-est, à environ quatre lieues. Cette pointe s'élève en mondrain rond qui ressemble beaucoup au *Ram-Head* (*Tête du Belier*), située à l'entrée du goulet de Plymouth: c'est pour cela que je lui donnai le même nom. Ce que nous avions vu de la terre nous parut être bas et uni; la côte de la mer était d'un sable blanc, mais le pays dans l'intérieur était couvert de verdure et de bois.

A six heures du soir la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restait nord-est, et nous avions à l'ouest, à deux lieues de distance, une petite île qui est tout près d'une pointe sur la grande terre. On peut reconnaître cette pointe, que j'appelai *cap Howe*, par le gisement de la côte, qui est nord d'un côté et sud-ouest de l'autre. On peut encore la reconnaître au moyen

de quelques collines rondes qui se trouvent précisément derrière.

Le 20, à quatre heures du matin, nous fîmes voile le long de la côte au nord. A six heures la terre la plus septentrionale que nous vissions nous restait au nord-nord-ouest, et nous étions alors à quatre lieues du rivage. Nous nous trouvâmes à midi au 36e degré 51 minutes de latitude sud, au 209e degré 53 minutes de longitude ouest et à environ trois lieues de la côte. Le temps étant clair nous vîmes distinctement le pays : il présente un coup d'œil agréable. La terre est médiocrement élevée et entrecoupée par des collines et des vallées, des hauteurs et des plaines; il y a un petit nombre de prairies de peu d'étendue, et qui sont en général couvertes de bois. La pente des collines et des hauteurs est douce, et les sommets n'en sont pas très hauts. Nous continuâmes à porter au nord le long de la côte avec un vent du sud. Dans l'après-midi nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui ne nous permit pas de douter que le pays ne fût habité.

Nous remîmes à la voile le 21, à quatre heures du matin, étant éloignés de terre d'environ cinq lieues. A six heures nous étions en travers d'une haute montagne, située près de la côte, et que j'appelai *mont Dromadaire*, à cause de sa figure. Au-dessous de cette montagne la côte forme une pointe

à laquelle je donnai le nom de *pointe Dromadaire*. On trouve au-dessus de cette pointe un mondrain qui se termine en pic. Nous étions alors au 36e degré 18 minutes de latitude sud, et au 209e degré 55 minutes de longitude ouest.

A midi notre latitude était de 35 degrés 49 minutes sud, le cap Dromadaire nous restait au sud-ouest, et nous avions au nord-ouest une baie ouverte dans laquelle il y a trois ou quatre petites îles. Cette baie n'offrait en apparence que peu d'abri contre les vents de mer : c'était cependant le seul endroit de toute la côte où nous pussions espérer de trouver un mouillage. Nous gouvernâmes toujours le long de la côte, et aperçûmes de la fumée en plusieurs endroits près de la grève. A cinq heures du soir nous étions en travers d'une pointe de terre qui forme un rocher coupé à pic, et que j'appelai pour cela *pointe Upright*. Lorsque cette pointe nous restait exactement à l'ouest, à environ deux lieues, notre latitude était de 35 degrés 35 minutes sud.

Le 22 à midi notre latitude était de 35 degrés 27 minutes sud, et notre longitude de 209 degrés 23 minutes ouest. Le cap Dromadaire nous restait au sud-ouest, à dix-neuf lieues, et nous avions au nord-ouest une montagne à pic, facile à distinguer, qui ressemble à un colombier carré avec un dôme au sommet, et à laquelle je donnai pour cela

le nom de *Pigeon-House* (*Colombier*). Une petite île basse, située au-dessous de la côte tout près du rivage, nous restait aussi au nord-ouest, à deux ou trois lieues de distance.

La côte était partout médiocrement élevée et formait alternativement des pointes de rochers et des grèves de sable. Mais, dans l'intérieur du pays, entre le mont Dromadaire et le Colombier, nous vîmes de hautes montagnes, toutes couvertes de bois, à l'exception de deux. Ces deux montagnes sont situées dans l'intérieur des terres, derrière le Colombier: on voit distinctement qu'elles sont aplaties au sommet, et la partie du contour que nous apercevions était formée de rochers escarpés. Les arbres qui, presque partout, couvrent ce pays, nous parurent gros et élevés.

Le 23 à midi notre latitude était de 35 degrés 38 minutes, et notre distance de la terre d'environ six lieues. Le cap Dromadaire nous restait au sud-ouest, à dix-sept lieues, et le Colombier au nord-ouest.

Le 25 nous profitâmes d'un vent frais de sud-ouest, et nous fîmes voile vers le nord. A midi nous étions au 34ᵉ degré 22 minutes de latitude sud, et au 208ᵉ degré 36 minutes de longitude ouest, à trois ou quatre lieues de la côte. Depuis le midi de la veille et dans le courant de la journée, nous avançâmes de quarante-cinq milles au nord-

est, et nous vîmes près de la grève de la fumée en plusieurs endroits. A environ deux lieues au nord du cap George, la côte semblait former une baie, qui promettait un abri contre les vents de nord-est; mais, comme nous avions l'avantage du vent, je ne pouvais pas aller la reconnaître sans louvoyer, ce qui m'aurait coûté plus de temps que je ne voulais en employer. Je donnai à la pointe septentrionale de cette baie, à raison de sa figure, le nom de *Long-Nose*, c'est-à-dire *Long Nez:* elle est située au 35ᵉ degré 6 minutes de latitude, et à environ huit lieues au nord de celle-ci, il y a une autre pointe, que j'appellai *Red-Point* ou *pointe Rouge*, eu égard à la couleur de la terre : elle est située au 34ᵉ degré 29 minutes de latitude, et au 208ᵉ degré 45 minutes de longitude ouest. On trouve au nord-ouest de la pointe Rouge, et un peu dans l'intérieur des terres, une colline ronde dont le sommet a la figure de la forme d'un chapeau. Avant la fin du jour nous vîmes le long de la côte de la fumée en plusieurs endroits, et ensuite du feu deux ou trois fois. Pendant la nuit nous eûmes calme et nous fûmes chassés par les vagues jusqu'à une heure du matin : il s'éleva alors une brise de terre avec laquelle nous gouvernâmes au nord-est. Nous étions au 34ᵉ degré 10 minutes de latitude sud, et au 208ᵉ degré 27 minutes de longitude ouest. La terre, qui s'étend du sud-ouest au nord-est, était à environ

cinq lieues de distance. Il y a dans cette latitude quelques roches blanches, qui s'élèvent perpendiculairement de la mer à une hauteur considérable. Nous restâmes à la distance d'environ quatre ou cinq milles de la côte, jusqu'à l'après-midi du 27, et nous n'en étions plus éloignés que de deux milles, lorsque je mis en mer la pinasse et l'esquif pour tâcher de débarquer; mais la pinasse faisait tant d'eau que je fus obligé de la faire remonter à bord. Nous vîmes plusieurs habitans marcher à grands pas sur la côte, et quatre d'entre eux portaient un petit canot sur leurs épaules. Nous nous flattions qu'ils allaient le lancer à l'eau pour s'approcher de notre vaisseau; nous fûmes bientôt détrompés, et je résolus d'aller à terre dans l'esquif avec autant d'hommes qu'il en pourrait contenir. Je m'embarquai donc, accompagné seulement de MM. Banks et Solander, de Tupia et de quatre rameurs, et nous voguâmes vers l'endroit de la côte où étaient rassemblés les Indiens: il y avait près d'eux quatre petits canots au bord de la mer. Les Indiens s'assirent sur les rochers, et semblaient attendre notre débarquement; mais, à notre grand regret, ils s'enfuirent dans les bois dès que nous fûmes à un quart de mille d'eux. La nécessité nous obligea de nous borner à examiner les objets que nous apercevions de la mer. Les pirogues, vues de plus près, nous parurent ressembler beaucoup aux plus pe-

tites de la Nouvelle-Zélande. Nous remarquâmes qu'il n'y avait point de broussailles parmi les arbres répandus sur la côte, lesquels n'étaient pas fort gros : nous reconnûmes plusieurs de ces arbres pour des palmiers, et quelques-uns pour des palmistes. Après un examen qui ne fit qu'exciter notre curiosité au lieu de la satisfaire, nous fûmes contraints de retourner fort mécontens au vaisseau, et sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à bord. Nous eûmes alors calme, et notre situation n'était point du tout agréable. Nous étions tout au plus à un mille et demi de la côte, et en dedans de quelques brisans qui sont situés au sud ; mais heureusement une brise légère s'éleva de terre et nous mit hors de danger. Nous portâmes avec cette brise au nord ; et, le 28, à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie qui semblait être à l'abri de tous les vents, et dans laquelle je résolus d'entrer avec le vaisseau.

Dix Indiens, à notre approche, abandonnèrent leur feu et se retirèrent sur une petite éminence, d'où ils pouvaient observer nos mouvemens. Bientôt après deux pirogues ayant chacune deux hommes à bord vinrent sur la côte précisément au-dessous de cette éminence : les quatre rameurs montèrent au sommet pour joindre leurs compagnons qui y étaient déjà. La pinasse qui avait été envoyée en avant pour sonder approcha de cet en-

droit, et tous les Indiens, en la voyant, se retirèrent plus avant sur la colline, excepté un seul qui se cacha dans des rochers près du lieu de débarquement. A mesure que la pinasse avançait le long de la côte, la plupart des habitans prenaient la même route, et se tenaient vis-à-vis du bâtiment à une certaine distance. Quand nos gens revinrent, le maître nous dit que plusieurs de ces Indiens étaient venus sur la grève d'une petite anse qui se trouve dans l'intérieur du havre, et qu'ils l'avaient invité à débarquer par des signes et des paroles dont il n'entendait pas la signification; il ajouta qu'ils étaient tous armés de longues piques et d'une pièce de bois dont la forme était assez ressemblante à celle d'un cimeterre. Les Indiens qui n'avaient pas suivi le bateau, s'apercevant que le vaisseau approchait, nous firent plusieurs gestes de menace et agitèrent leurs armes; il y en avait deux surtout d'une figure singulière : leurs visages semblaient être couverts d'une poudre blanche, et leurs corps étaient peints de larges raies de la même couleur, qui, passant obliquement sur la poitrine et sur le dos, avaient la forme des bandoulières de nos soldats; ils portaient aussi sur leurs jambes et leurs cuisses des raies de la même espèce, qui ressemblaient à de larges jarretières. Chacun de ces hommes tenait dans sa main l'arme d'environ deux pieds et demi de long que le maître nous avait décrite comme un

cimeterre. Il nous parut qu'ils parlaient entre eux avec beaucoup de chaleur.

Nous continuâmes à porter sur la baie, et l'après-midi nous mîmes à l'ancre par six brasses, au-dessous de la côte méridionale, à environ deux milles en dedans de l'entrée, la pointe sud nous restant au sud-est, et la pointe nord à l'est. En avançant nous découvrîmes sur les deux pointes de la baie quelques huttes et plusieurs naturels du pays, hommes, femmes et enfans. Nous vîmes au-dessous de la pointe du sud quatre petites pirogues, ayant chacune à bord un homme qui semblait fort occupé à harponner du poisson avec une grande pique: peu s'en fallut qu'ils ne se hasardassent à passer au milieu de la houle, et ils étaient si attentifs à leur ouvrage que, lorsque le vaisseau passa à un quart de mille d'eux, ils tournèrent à peine leurs yeux. Peut-être que le bruit des vagues les avait assourdis, ou que, leur attention entièrement fixée sur leur pêche, ils ne virent et n'entendirent rien quand nous passâmes.

Le vaisseau avait mis à l'ancre vis-à-vis d'un petit village composé de six à huit maisons. Tandis que nous nous préparions à remonter à bord le bateau, nous vîmes sortir du bois une vieille femme, suivie de trois enfans: elle portait des fagots à brûler, et chacun des enfans avait aussi sa petite charge. Lorsqu'elle s'approcha des maisons, trois

autres enfans, plus jeunes que les premiers, vinrent à sa rencontre. Elle regardait souvent du côté du vaisseau, mais elle ne témoignait ni crainte ni surprise. Peu de temps après elle alluma du feu, et les quatre pirogues arrivèrent de la pêche. Les hommes débarquèrent, et, après avoir tiré leurs canots à terre, ils se mirent à apprêter leur dîner sans paraître s'embarrasser de nous, quoique nous ne fussions éloignés que d'un demi-mille. Nous observâmes qu'aucun des habitans que nous avions vus ne portait le moindre vêtement; la vieille femme n'avait pas même une feuille de figuier.

Après dîner je fis équiper les bateaux, et nous partîmes du vaisseau accompagnés de Tupia. Nous voulions débarquer dans l'endroit où nous avions aperçu des Indiens, et nous commencions à espérer que, puisqu'ils avaient fait si peu d'attention à l'entrée du vaisseau dans la baie, ils n'en feraient pas davantage à notre arrivée à terre. Nous nous trompions : dès que nous approchâmes des rochers, deux hommes vinrent nous disputer le passage, et les autres s'enfuirent. Chacun des deux champions était armé d'une pique d'environ dix pieds de longueur, et d'un bâton court, qu'il semblait manier comme si c'eût été un instrument qui servît à lancer la pique ou à en faire usage de quelque autre manière. Ils nous parlèrent d'un ton de voix très élevé, et dans un langage rude et désagréable, dont

ni Tupia ni nous ne comprîmes pas un seul mot. Ils agitaient leurs armes, et semblaient résolus à défendre leur rivage jusqu'à la dernière extrémité, quoiqu'ils ne fussent que deux, et qu'ils eussent à combattre contre quarante. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer leur courage, et comme j'étais bien éloigné de commencer les hostilités avec des forces inégales, j'ordonnai aux matelots de cesser de ramer.

Nous nous entretînmes par signes l'espace d'un quart d'heure, et, afin de gagner leur bienveillance, je leur jetai des clous, des verroteries et d'autres bagatelles qu'ils acceptèrent, et dont ils parurent fort contens. Je leur fis signe que nous avions besoin d'eau, et je tâchai de les convaincre par tous les moyens que je pus imaginer, que nous ne voulions leur faire aucun mal. Ils nous firent quelques gestes que je pris pour une invitation de débarquer; mais, lorsque le bateau s'avança, ils parurent de nouveau déterminés à s'y opposer. L'un d'eux semblait être un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, et l'autre un homme d'un moyen âge. Comme je n'avais pas d'autre ressource je fis tirer entre les deux un coup de fusil. Le plus jeune, entendant le bruit de l'explosion, laissa tomber sur le rocher un paquet de lances; mais, revenu bientôt de sa frayeur, il les releva avec une grande vivacité. Ils nous lancèrent une pierre, sur quoi j'ordonnai de lâcher un second coup de fusil chargé à petit plomb qui

atteignit aux jambes le plus âgé de ces Indiens : il s'enfuit sur-le-champ à une des habitations qui était éloignée d'environ cent verges. J'espérais que notre contestation était finie, et nous nous hâtâmes de débarquer. Nous étions à peine sortis du bateau que le blessé revint, et nous nous aperçûmes qu'il n'avait quitté le rocher qu'afin d'aller chercher une espèce de bouclier pour sa défense.

Dès qu'il fut de retour il nous décocha une javeline, et son camarade en lança une autre : elles tombèrent au milieu de nous, mais heureusement elles ne blessèrent personne. Nous tirâmes un troisième coup de fusil chargé à petit plomb, sur quoi ils jetèrent une autre javeline, et s'enfuirent ensuite tous deux. Si nous les avions poursuivis nous en aurions probablement pris un ; mais M. Banks nous fit penser que les lances pouvaient être empoisonnées, et je ne crus pas qu'il fût prudent de nous hasarder dans les bois. Nous allâmes alors dans les huttes, et nous trouvâmes les enfans qui s'étaient cachés derrière un bouclier et des écorces. Après les avoir examinés nous les laissâmes dans leur retraite, sans leur faire apercevoir qu'ils avaient été découverts; et, en quittant la maison, nous y mîmes quelques verroteries, des rubans, des morceaux d'étoffe, et d'autres présens par lesquels nous espérions gagner l'amitié de ces habitans lorsqu'ils reviendraient; mais nous emportâmes environ cin-

quante lances que nous y avions trouvées. Elles ont de six à quinze pieds de longueur, avec quatre branches comme celles des fouanès, dont chacune est très pointue et armée d'un os de poisson. Nous remarquâmes qu'elles étaient barbouillées d'une substance visqueuse de couleur verte, ce qui nous confirmait dans l'opinion qu'elles étaient empoisonnées; mais nous reconnûmes par la suite que cette conjecture était fausse. Il nous parut que les Indiens s'en étaient servis pour prendre du poisson, attendu qu'elles portaient encore des plantes marines. Les pirogues que nous examinâmes sur le rivage étaient les plus mal travaillées de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors : elles avaient de douze à quatorze pieds de long, et étaient faites d'une seule pièce d'écorce d'arbre jointe et attachée aux deux bouts; le milieu restait ouvert, au moyen de quelques bâtons mis en travers dans l'intérieur depuis un des côtés jusqu'à l'autre. Nous cherchâmes de l'eau douce, et nous n'en trouvâmes que dans un petit trou qui avait été creusé dans le sable.

Après nous être rembarqués dans notre bateau, nous portâmes les lances à bord du vaisseau. Nous allâmes alors vers la pointe septentrionale de la baie, où nous avions vu plusieurs naturels du pays lorsque nous y étions entrés; mais elle était entièrement déserte. Nous y découvrîmes de l'eau douce, qui sortait des sommets des rochers et tombait en

bas dans une mare; mais nous ne pûmes pas en tirer facilement pour notre usage.

J'envoyai, le matin du 29, un détachement de matelots à cet endroit de la côte où nous avions débarqué d'abord. Je leur ordonnai de creuser des trous dans le sable pour tâcher d'y puiser de l'eau. Bientôt après j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, et nous trouvâmes un petit courant qui était plus que suffisant pour nous fournir de l'eau.

En visitant la hutte où nous avions vu les enfans, nous fûmes très mortifiés de trouver qu'on n'avait pas touché aux verroteries et aux rubans que nous y avions laissés la veille au soir, et de n'apercevoir aucun Indien.

Après avoir envoyé à terre quelques futailles vides, et laissé un détachement de matelots pour couper du bois, je m'embarquai dans la pinasse pour sonder et examiner la baie. Pendant mon excursion, je vis plusieurs des naturels du pays, mais ils s'enfuirent tous à mon approche. Je rencontrai, dans un des endroits où je débarquai, plusieurs petits feux et des moules fraîches qu'on y avait mises griller; j'y trouvai aussi plusieurs écailles d'huîtres, plus grosses que je n'en avais jamais vu.

Dès que les hommes chargés de faire de l'eau et du bois vinrent à bord pour dîner, dix ou douze Indiens allèrent au lieu de l'aiguade, et examinèrent les futailles avec beaucoup d'attention et de

curiosité, mais sans y toucher. Ils emmenèrent cependant les pirogues qui étaient près de la place de débarquement, et ils disparurent de nouveau. Lorsque nos gens retournèrent à terre l'après-midi, seize ou dix-huit Indiens, tous armés, s'avancèrent hardiment à environ cent verges d'eux, et là ils s'arrêtèrent. Deux des insulaires s'approchèrent un peu plus. M. Hicks, qui commandait le détachement, alla à leur rencontre avec un autre de nos gens en leur tendant des présens, et leur faisant tous les signes de bienveillance et d'amitié qu'il put imaginer, mais inutilement; car ils se retirèrent avant qu'il lui fût possible de les aborder, et il aurait été inutile de vouloir les suivre. Le soir j'allai avec MM. Banks et Solander dans une anse sablonneuse sur le côté septentrional de la baie, où trois ou quatre coups de seine nous procurèrent plus de trois cents livres de poisson, qui fut partagé également entre tout l'équipage.

Le lendemain, 30, avant la pointe du jour, les Indiens vinrent aux maisons qui étaient vis-à-vis le vaisseau, et nous les entendîmes souvent pousser de grands cris. Dès qu'il fut jour nous les vîmes se promener le long de la grève, et bientôt après ils se retirèrent dans les bois où ils allumèrent plusieurs feux à la distance d'environ un mille de la côte.

Nos gens allèrent à terre comme à l'ordinaire,

et MM. Banks et Solander visitèrent les bois pour y chercher des plantes. Quelques-uns des nôtres, occupés à couper de l'herbe, étant fort éloignés du reste de leurs compagnons, quatorze ou quinze Indiens s'avancèrent vers eux en tenant dans leurs mains des bâtons, qui, suivant le rapport du sergent des soldats de marine, brillaient comme des fusils. Nos gens, les voyant approcher, se rassemblèrent et rejoignirent le détachement. Les Indiens, encouragés par cette apparence de fuite, les poursuivirent : ils s'arrêtèrent pourtant lorsqu'ils en furent à quelques pas, et, après avoir poussé des cris à plusieurs reprises, ils retournèrent dans les bois. Ils revinrent le soir de la même manière; ils s'arrêtèrent à la même distance, poussèrent des cris et s'en retournèrent. Je les suivis moi-même seul et sans armes, dans un espace considérable, le long de la côte; mais je ne pus pas les engager à s'arrêter.

M. Green prit ce jour-là la hauteur méridienne du soleil, un peu en dedans de l'entrée méridionale de la baie; ce qui nous donna 34 degrés sud pour notre latitude.

Le lendemain, premier mai 1770, nous résolûmes de faire une excursion dans le pays. MM. Banks et Solander, moi-même et sept autres, équipés convenablement pour cette expédition, nous nous mîmes en route, et nous visitâmes d'abord près du

lieu de l'aiguade les huttes où quelques-uns des habitans continuaient d'aller chaque jour; et, quoiqu'ils n'eussent pas encore emporté les petits présens que nous y avions mis, nous y en laissâmes d'autres un peu plus précieux, tels que des étoffes, des miroirs, des peignes et des quincailleries, et ensuite nous pénétrâmes dans la campagne. Nous trouvâmes que le sol était d'une terre marécageuse ou d'un sable léger, et que des bois et des plaines diversifiaient agréablement la surface du pays.

Les arbres sont grands, droits, sans broussailles au-dessous, et placés à une telle distance les uns des autres, que toute la campagne, si l'on en excepte les endroits où les marais y rendent le labourage impossible, pourrait être cultivée sans les abattre. Outre les arbres, le fond est couvert d'une grande quantité de gazon, qui y croît en touffes, serrées les unes près des autres, et qui sont aussi grosses que la main en pourrait contenir. Nous vîmes plusieurs maisons des habitans et des endroits où ils avaient couché en plein air. Nous n'aperçûmes qu'un insulaire, et il s'enfuit au moment qu'il nous découvrit. Nous laissâmes pourtant des présens, espérant qu'à la fin nous gagnerions par-là leur confiance et leur amitié. Nous aperçûmes de loin, et en passant, un quadrupède à peu près de la grosseur d'un lapin. Le chien de M. Banks le vit, et il l'aurait probablement attrapé si, au moment

qu'il se mit à le poursuivre, il ne s'était pas blessé la jambe contre un tronçon d'arbre caché dans de grandes herbes. Nous rencontrâmes ensuite la fiente d'un animal qui se nourrissait d'herbes, et que nous jugeâmes être au moins de la grosseur d'un daim. Nous trouvâmes aussi les traces d'un autre animal qui avait les pattes comme celles du chien, et qui semblait être à peu près de la grosseur d'un loup, et celles d'un troisième animal plus petit, dont le pied ressemblait à celui d'un putois ou d'une belette. Les arbres étaient remplis d'un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, parmi lesquels il y en avait plusieurs d'une très grande beauté, et en particulier des loriots et des catacois qui volaient en troupes très nombreuses. Nous trouvâmes quelques bois qui avaient été abattus par les naturels du pays avec un instrument émoussé, et d'autres dont ils avaient ôté l'écorce. Il n'y avait pas beaucoup d'espèces différentes de ces arbres. Nous en vîmes un grand qui distillait une gomme assez semblable au sang de dragon. On avait fait des entailles dans quelques-uns, à environ trois pieds de distance les unes des autres, pour y pouvoir grimper commodément.

Nous revînmes de cette excursion entre trois et quatre heures, et, après avoir dîné à bord, nous retournâmes à terre au lieu de l'aiguade, où un détachement de matelots remplissait nos futailles.

M. Gore, mon second lieutenant, avait été envoyé le matin dans un bateau pour pêcher des huîtres au fond de la baie. Lorsqu'il eut exécuté cette commission, il débarqua, et, ayant pris avec lui un officier de poupe, il se mit en marche pour joindre par terre ceux de nos gens qui faisaient de l'eau. Il rencontra dans son chemin une troupe de vingt-deux Indiens qui le suivirent et qui souvent n'étaient pas éloignés de lui de plus de vingt verges. Quand M. Gore s'aperçut qu'ils étaient si près, il s'arrêta et se retourna vers eux, sur quoi ils s'arrêtèrent aussi; et lorsqu'il se remit en route, il continuèrent à le suivre. Ils ne l'attaquèrent pourtant pas, quoiqu'ils fussent tous armés de lances, et lui, ainsi que l'officier de poupe, arrivèrent sains et saufs au lieu de l'aiguade. Les Indiens, qui avaient ralenti leur poursuite lorsqu'ils aperçurent le détachement de nos gens, firent halte à la distance d'environ un quart de mille, où ils restèrent sans avancer. M. Monkhouse et deux ou trois matelots, occupés à faire de l'eau, se mirent en tête de marcher à eux; mais, voyant que les Indiens gardaient toujours leur poste, ils furent saisis d'une terreur subite très commune aux téméraires et aux faux braves, et ils firent une prompte retraite. Cette démarche, qui les jetait dans le danger qu'ils avaient voulu éviter, encouragea les Indiens, et quatre de ceux-ci se portèrent en avant, décochèrent leurs javelines sur les fuyards avec

tant de vigueur, qu'elles allèrent tomber au-delà de nos gens, qui étaient pourtant éloignés de quarante verges. Comme les Indiens ne les poursuivaient pas, ils recouvrèrent leurs esprits, et ils s'arrêtèrent pour ramasser les javelines quand ils furent arrivés à l'endroit où elles étaient tombées. Les Indiens, à leur tour, commencèrent à se retirer. J'arrivai précisément dans ce moment avec MM. Banks et Solander et Tupia. Voulant convaincre les Indiens que nous ne les craignions pas, et que nous ne voulions leur faire aucun mal, nous avançâmes vers eux en leur faisant quelques signes de remontrances et de prières; mais nous ne pûmes pas les persuader de nous attendre. M. Gore nous dit qu'il en avait vu au fond de la baie quelques-uns qui l'avaient invité de descendre à terre, ce qu'il avait très prudemment refusé de faire.

Le matin du lendemain, 2, il tomba tant de pluie, que nous fûmes tous bien aises de rester à bord. Cependant le temps s'éclaircit l'après-midi, et nous fîmes une autre excursion le long de la côte vers le sud. Nous allâmes à terre, et MM. Banks et Solander y cueillirent plusieurs plantes; mais nous ne vîmes d'ailleurs rien qui fût digne de remarque. En entrant dans les bois, nous rencontrâmes trois des naturels du pays qui s'enfuirent à l'instant. Quelques-uns de nos gens en virent un plus grand nombre qui disparurent tous en grande hâte dès qu'ils

s'aperçurent qu'ils étaient découverts. La hardiesse de ces peuples, lors de notre premier débarquement, et la terreur dont ils étaient saisis par la suite en nous voyant, nous fit penser que nos armes à feu les avaient fort intimidés. Nous n'avions pas lieu de croire que nous leur eussions fait beaucoup de mal par les coups de fusil chargés à petit plomb que nous fûmes obligés de tirer sur eux quand ils nous attaquèrent en sortant de nos bateaux; mais, en nous observant ensuite des endroits où ils se cachèrent, ils en reconnurent probablement les effets sur les oiseaux qu'ils nous virent tuer. Tupia, qui était devenu un bon tireur, s'écartait souvent de nous pour chasser aux perroquets; il nous dit avoir rencontré une fois neuf Indiens, qui s'enfuirent frappés de crainte, et avec beaucoup de désordre, dès qu'ils s'aperçurent qu'il les voyait.

Le lendemain, 3, douze pirogues, qui avaient chacune à bord un seul Indien, vinrent à un demi-mille du lieu de l'aiguade, où elles restèrent pendant un temps considérable. Ces insulaires étaient occupés à harponner du poisson, et ils paraissaient si attentifs à ce qu'ils faisaient, ainsi que les autres que nous avions vus auparavant, qu'ils ne semblaient pas prendre garde à autre chose. Il arriva que quelques-uns de nos gens se mirent à chasser près du lieu de l'aiguade, et M. Banks observa qu'un des Indiens, dont l'explosion des fusils avait peut-

être excité la curiosité, tira sa pirogue sur la grève et alla vers les chasseurs. Un quart d'heure après il revint, lança sa pirogue en mer, gagna le large et joignit ses compagnons. Cette circonstance nous fit juger que les naturels du pays avaient appris à connaître la puissance redoutable de nos armes à feu, lors même que nous ne pouvions pas nous en apercevoir; car cet Indien ne fut vu par aucun des chasseurs dont il était allé examiner les opérations.

Pendant que M. Banks rassemblait des plantes près du lieu de l'aiguade, j'allai avec le docteur Solander et M. Monkhouse au fond de la baie, afin d'examiner cette partie de la côte, et faire de nouvelles tentatives pour former quelques liaisons avec les naturels du pays. Nous rencontrâmes onze ou douze petites pirogues qui avaient chacune un homme à bord, et qui étaient probablement les mêmes que nous vîmes ensuite vers la grève: elles se retirèrent toutes sur le rivage à notre approche. Nous trouvâmes d'autres Indiens à terre la première fois que nous débarquâmes: ils détachèrent à l'instant leurs pirogues et ramèrent vers un autre endroit. Nous allâmes à quelque distance dans l'intérieur du pays, dont la surface était assez ressemblante à celle que nous avons déjà décrite; mais le sol était beaucoup plus riche, car, au lieu de sable, il y avait un terreau profond et noir que

je jugeai très propre à produire des grains de toute espèce. Nous vîmes dans les bois un arbre portant un fruit de la couleur et de la forme d'une cerise : son jus avait un goût aigrelet et agréable, quoiqu'il eût peu de saveur. Les bois étaient entrecoupés par les plus belles prairies du monde; il y avait quelques endroits, mais en petit nombre, dont le fond était de rocher. La pierre est sablonneuse, et on pourrait l'employer avec beaucoup d'avantage pour bâtir. Quand nous retournâmes au bateau, nous aperçûmes de la fumée sur une autre partie de la côte, et nous y allâmes dans l'espoir de rencontrer des insulaires; mais ils s'enfuirent à notre approche ainsi que les autres. Nous trouvâmes très près de la grève six petites pirogues, six feux où l'on avait mis griller des moules et quelques huîtres éparses dans les environs. Nous conjecturâmes par-là qu'il y avait eu dans chaque pirogue un homme qui, ayant pris des poissons à coquille, était venu à terre afin de les manger, et que chacun d'eux avait fait pour cela un feu séparé. Nous goûtâmes de leurs mets et nous leur laissâmes en retour des grains de verroterie et d'autres choses que nous crûmes devoir leur faire plaisir. Nous trouvâmes en cet endroit, au pied d'un arbre, une petite citerne d'eau douce qui y était déposée par un ruisseau. Le jour étant alors fort avancé, nous retournâmes au vais-

seau. M. Banks fit le soir une petite excursion, armé de son fusil, et il vit un si grand nombre de cailles semblables à celles d'Angleterre, qu'il aurait pu en tuer autant qu'il l'eût désiré; mais il avait pour objet de découvrir des espèces nouvelles plutôt que de rapporter beaucoup de gibier.

Le lendemain au matin, 4, comme le vent ne me permettait pas de mettre à la voile, j'envoyai plusieurs détachemens à terre pour essayer de nouveau s'il n'était pas possible d'établir quelque communication avec les naturels du pays. Un officier de ces détachemens, qui s'était écarté fort loin de ses compagnons, rencontra un homme très vieux, une femme et quelques petits enfans, assis sous un arbre au bord de l'eau. Ils ne s'aperçurent pas mutuellement avant d'être tout près les uns des autres. Les Indiens témoignèrent quelque crainte, mais ils ne tentèrent pas de prendre la fuite. Notre officier n'avait rien à leur donner qu'un perroquet qu'il venait de tuer : il le leur offrit; mais ils refusèrent de l'accepter. Ils se retiraient en arrière par frayeur ou par aversion, à mesure qu'il approchait sa main. Il resta peu de temps avec eux; il vit plusieurs pirogues pêcher près du rivage, et, comme il était seul, il craignit qu'elles ne vinssent à terre pour l'attaquer. Il dit que ces insulaires avaient la peau d'un brun très

foncé, sans être noir; que l'homme et la femme paraissaient fort âgés, puisqu'ils avaient tous deux les cheveux gris; que ceux de l'homme étaient épais et sa barbe longue et dure; que la femme les portait courts, et que tous deux étaient entièrement nus. M. Monkhouse, le chirurgien, et un autre Anglais, qui étaient d'un autre détachement envoyé près du lieu de l'aiguade, s'éloignèrent aussi de leurs compagnons, et, en sortant d'un bosquet, ils aperçurent six Indiens rassemblés à la distance d'environ cinquante verges. Un d'eux prononça un mot d'un ton de voix fort élevé, ce qui était probablement le signal de l'attaque, car sur-le-champ on leur lança du milieu du bois une javeline qui manqua de les frapper. Dès que les Indiens virent que le coup n'avait pas porté, ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation. M. Monkhouse, en tournant autour de l'endroit d'où la javeline avait été jetée, découvrit un jeune Indien d'environ dix-neuf ou vingt ans qui descendait d'un arbre, et qui prit la fuite si promptement comme les autres, que notre chirurgien perdit l'espoir de l'atteindre. M. Monkhouse pensait que ces Indiens l'avaient observé pendant qu'il traversait le bosquet, et que le jeune homme avait été mis en sentinelle pour lui décocher la javeline quand il passerait. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on ne

pouvait pas douter que la javeline ne fût partie de sa main.

L'après-midi j'allai avec un détachement sur la côte septentrionale, et, pendant que quelques-uns de nos gens pêchaient à la seine, nous parcourûmes quelques milles dans l'intérieur du pays, et nous côtoyâmes ensuite le rivage. Nous n'y trouvâmes point de bois : le sol ressemblait un peu à nos terrains marécageux d'Angleterre. La surface était cependant couverte de broussailles clair-semées et de la hauteur du genou : les collines près de la côte sont basses; mais il y en a d'autres derrière qui s'élèvent par degrés jusqu'à une distance considérable, et qui sont entrecoupées par des marais. Nous trouvâmes à notre retour au bateau que nos gens avaient pris avec la seine un grand nombre de petits poissons très connus dans les îles d'Amérique, et que nos marins appellent *leather-Jackets*, c'est-à-dire *jaquettes de cuir*, parce que leur peau est singulièrement épaisse. J'avais envoyé mon second lieutenant dans l'esquif pour harponner du poisson, et, lorsque nous retournâmes à bord, nous trouvâmes que sa pêche avait aussi été heureuse. Il avait observé que les grandes pastenagues qui sont en abondance dans la baie suivaient le flux de la marée jusque dans les eaux les plus basses. Il profita donc du flot, et il en harponna plusieurs dans un endroit où il n'y avait

pas plus de deux ou trois pieds d'eau : l'une d'elles pesait deux cent quarante livres après qu'on lui eut ôté les entrailles.

Le lendemain au matin, 5, comme le vent continuait toujours à souffler du nord, je renvoyai l'esquif à la même pêche, et nos gens prirent une pastenague encore plus grande; car, ses entrailles ôtées, elle pesait trois cent trente-six livres.

La grande quantité de plantes que MM. Banks et Solander rassemblèrent dans cet endroit m'engagea à lui donner le nom de *baie de Botanique* [1]. Elle est située au 34e degré de latitude sud, et au 208e degré 37 minutes de longitude ouest. Elle est étendue, sûre et commode; on peut la reconnaître à l'aspect de la terre, qui, sur les bords de la mer, est presque unie et médiocrement élevée. En général la côte est plus haute que dans l'intérieur du pays, et il y a près de la mer des rochers escarpés qui ont l'apparence d'une longue île située au-dessous de la côte. Le havre se trouve à peu près au milieu de cette terre, et, lorsqu'on en approche en venant du sud, on le découvre avant que le vaisseau arrive en face;

[1] Telle est l'origine de *Botany-Bay*, lieu où les Anglais commencèrent à envoyer leurs déportés, en 1780, après l'émancipation de leurs colonies dans l'Amérique du Nord. Botany-Bay, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Nouvelle-Galles du Sud*, n'avait pas un seul Européen à l'époque où le capitaine Cook y aborda; on y en compte à présent plus de 40,000. Il y en a en outre près de 20,000 dans la terre de Van-Diémen, qui dépend de la même colonie.

mais on ne l'aperçoit pas sitôt en venant du nord. L'entrée a un peu plus d'un quart de mille de large, et sa direction est ouest-nord-ouest. Nous mouillâmes près de la côte méridionale à environ un mille au-delà de l'entrée, afin de pouvoir mettre à la voile avec un vent du sud, et parce que je pensai que c'était la meilleure station pour faire de l'eau; mais je trouvai par la suite un très beau courant sur la côte du nord, dans la première anse sablonneuse qui est en dedans de l'île, devant laquelle un vaisseau pourrait mouiller presque entièrement environné de la terre, et s'y procurer de l'eau et du bois en grande abondance. Il y a partout beaucoup de bois, mais je n'ai vu que deux espèces d'arbres qui puissent être regardés comme bois de construction. Les arbres sont pour le moins aussi grands que le chêne d'Angleterre, et j'en vis un qui y ressemblait assez. C'est le même qui distille la gomme rouge, pareille au sang de dragon; le bois en est pesant, dur et brun, comme le *lignum vitæ*. L'autre a la tige grande et droite, à peu près comme le pin, et le bois, qui a de la ressemblance avec le chêne d'Amérique, en est dur et pesant aussi. Il y a quelques arbrisseaux et plusieurs sortes de palmiers; les palétuviers croissent en grande abondance près du fond de la baie.

Le pays, autant que nous avons pu le découvrir, est en général uni, bas et couvert de bois. Les bois,

comme je l'ai déjà remarqué, sont remplis d'oiseaux d'une très grande beauté, surtout de perroquets; nous avons vu des corneilles exactement les mêmes que celles d'Angleterre. Autour du fond du havre, où sont de grands bancs de sable et de vase, il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques, dont la plupart nous étaient entièrement inconnus; un des plus remarquables était noir et blanc, plus gros qu'un cygne, et d'une figure un peu ressemblante à celle du pélican. On trouve sur ces bancs de sable et de vase de grandes quantités d'huîtres, de moules, de pétoncles et d'autres coquillages; ils semblent être la principale subsistance des habitans, qui vont dans les bas-fonds avec leurs pirogues, et les pêchent à la main. Nous n'avons pas remarqué qu'ils les mangeassent crus; mais ils ne vont pas toujours à terre pour les faire cuire, et ils font souvent pour cela du feu dans leurs pirogues. Ils ont cependant d'autres moyens de subsistance; ils prennent quantité de poissons, qu'ils harponnent avec des fouènes, ou qu'ils pêchent à l'hameçon et à la ligne. Tous les habitans que nous avons vus étaient entièrement nus. Ils ne paraissent pas être en grand nombre, ni vivre en société; mais, comme les animaux, ils sont dispersés le long de la côte et dans les bois. Nous n'avons acquis que très peu de connaissances sur leur manière de vivre, parce que nous n'avons jamais pu établir le moindre commerce avec eux. Après la

première contestation, lors de notre débarquement, ils ne voulurent plus nous approcher d'assez près pour nous parler; et ils n'ont pas touché à un seul des présens que nous leur avions laissés dans les huttes et dans les autres endroits qu'ils fréquentaient.

Pendant mon séjour dans ce havre, je fis graver sur un des arbres, près du lieu de l'aiguade, le nom de notre vaisseau avec la date du jour et de l'année où nous arrivâmes.

La marée y est haute sur les huit heures, dans les pleines lunes et les nouvelles, et le flot s'élève et retombe perpendiculairement de quatre à cinq pieds.

§ 2.

Traversée de la baie de Botanique à la baie de la Trinité. Description du pays, de ses habitans et de ses productions.

A la pointe du jour, le 6 mai 1770, nous partîmes de la baie de Botanique, et gouvernâmes le long de la côte nord-nord-est: à midi notre latitude était de 33 degrés 50 minutes sud. Nous étions alors à deux ou trois milles de distance de la terre, et en travers d'une baie ou havre, où il nous sembla qu'il y avait un bon mouillage, et que j'appelai *port Jackson*[1]. Ce havre gît à trois lieues au nord de la

[1] C'est aujourd'hui le port de Sidney, capitale de l'Australie, et un des plus vivans de la Nouvelle-Hollande.

baie de Botanique. Au coucher du soleil, la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restait nord-est, et nous avions au nord-ouest, à quatre lieues, quelques terres rompues qui semblaient former une baie. Je donnai le nom de *Broken-Bay*, ou *baie Rompue*, à cette baie, qui est située au 33e degré 42 minutes. Nous rangeâmes la côte nord-nord-est toute la nuit, à la distance d'environ trois lieues de terre.

Le 7 notre latitude était de 33 degrés 22 minutes sud; nous étions à environ trois lieues de la côte; la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restait au nord-est, et nous avions au sud-ouest, à cinq lieues de distance, quelques terres qui s'avançaient en trois pointes arrondies, et que j'appelai pour cela *cap des Trois Pointes*. Notre longitude de la baie de Botanique était de 19 minutes est. Dans l'après-midi nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits de la côte.

Le vent souffla toujours du nord jusqu'au matin du 10, et nous continuâmes de louvoyer avec très peu de changement dans notre situation à d'autres égards; mais un vent s'étant élevé alors du sud-ouest, nous avançâmes le long de la côte du nord le plus qu'il nous fut possible. Au lever du soleil, notre latitude était de 33 degrés 2 minutes sud. A neuf heures du matin nous dépassâmes une montagne remarquable située un peu avant dans l'in-

térieur du pays, et qui ressemble assez à la forme d'un chapeau; à midi notre latitude était de 32 degrés 53 minutes sud, et notre longitude de 208 degrés ouest. Nous étions éloignés d'environ deux lieues de la terre qui s'étendait du nord-est au sud-ouest, et un petit rocher ou île ronde, qui gît au-dessous de la terre, près de la côte, nous restait au sud-ouest, à trois ou quatre lieues. A quatre heures de l'après-midi nous dépassâmes, à la distance d'environ un mille, une pointe basse de rocher que j'appelai *pointe Stephens*, et sur le côté septentrional de laquelle il y a une anse que je nommai *port Stephens*. En examinant de la grande hune cette anse, elle me parut être à l'abri de tous les vents : elle gît au 32e degré 40 minutes de latitude, et au 207e degré 51 minutes de longitude. A l'entrée on trouve trois petites îles, dont deux sont élevées; et, sur la grande terre, près de la côte, il y a quelques montagnes hautes et rondes qui de loin semblent être des îles. Nous vîmes à peu de distance, dans l'intérieur des terres, de la fumée en plusieurs endroits; à cinq heures et demie, la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restait au nord-est, et la pointe Stephens, au sud-ouest, à quatre lieues. Nous étions alors à trois ou quatre lieues de la côte où s'élèvent deux mondrains. J'appelai cette pointe *cap Hawke*. Elle gît au 32e degré 14 minutes de latitude sud,

et au 207ᵉ degré 30 minutes de longitude ouest. L'après-midi, pendant notre navigation le long de la terre, à peu de distance du rivage, nous aperçûmes de la fumée en plusieurs endroits, et même sur le sommet d'une montagne : c'était la première fois que nous en voyions sortir d'un lieu élevé depuis notre arrivée vers la côte. Nous aperçûmes trois montagnes élevées qui avaient quelque ressemblance entre elles; nous les appelâmes *les Trois Frères*. Elles gisent par le 31ᵉ degré 40 minutes de latitude, et on peut les découvrir à la distance de quatorze ou seize lieues.

Le 13, à midi, notre latitude était de 30 degrés 45 minutes ouest. Nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, dont la partie la plus septentrionale nous restait au nord-ouest, et nous avions à l'ouest, à quatre lieues de distance, une pointe ou cap sur lequel nous vîmes des feux qui produisaient beaucoup de fumée. Je donnai à cette pointe le nom de *cap Smoky* ou *cap de la Fumée*. Il est d'une hauteur considérable, et sur le sommet de la pointe il y a un mondrain rond; derrière celui-ci on en voit deux autres beaucoup plus élevés et plus gros, et plus avant dans l'intérieur, la terre est très basse. Nous étions au 30ᵉ degré 31 minutes de latitude sud, et au 206ᵉ degré 54 minutes de longitude ouest. La latitude mesurée ce jour-là par observation n'était que de cinq milles plus au sud que celle que nous

donnait le loch. Outre la fumée que nous vîmes sur le cap Smoky, nous en aperçûmes encore en plusieurs endroits le long de la côte.

A mesure que nous avancions au nord de la baie de Botanique, la terre s'élevait par degrés, de sorte qu'à la latitude de 30 degrés 22 minutes, on peut la regarder comme un pays montueux. Entre cette latitude et la baie, elle présente une variété agréable de hauteurs, de collines, de vallées et de plaines toutes couvertes de bois, et semblables à celle dont j'ai donné une description particulière. La terre près de la côte est en général basse et sablonneuse, excepté les pointes qui sont de rocher, et sur plusieurs desquelles il y a de hautes montagnes qui, dans l'endroit où elles commencent à s'élever au-dessus de la surface de l'eau, semblent être des îles. L'après-midi nous avions entre nous et la terre quelques petites îles de rochers, dont la plus méridionale gît au 30e degré 10 minutes de latitude, et la plus septentrionale, au 29e degré 58 minutes, à un peu plus de deux lieues de la côte.

Le 15, dès qu'il fut jour, ayant un vent frais, nous forçâmes de voiles, et à neuf heures du matin, étant à environ une lieue de la côte, nous découvrîmes de la fumée en plusieurs endroits. Au moyen de nos lunettes nous vîmes une vingtaine d'habitans qui avaient chacun sur leur dos un gros paquet que nous jugeâmes être des feuilles de palmier destinées à

couvrir leurs maisons. Nous continuâmes à les observer l'espace d'une heure, et nous les vîmes marcher sur le rivage et le long d'un sentier qui conduisait sur une colline fort inclinée, et derrière laquelle nous les perdîmes de vue. Nous n'en remarquâmes aucun qui s'arrêtât ou jetât les yeux vers nous; ils suivaient leur chemin, à ce qu'il nous parut, sans la moindre apparence de curiosité ou de surprise. Il est cependant impossible qu'ils n'aient pas aperçu le vaisseau en marchant le long de la côte; et cet objet, si éloigné de tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors, ne devait pas leur paraître moins merveilleux que le serait pour nous une montagne qui flotterait toute couverte d'arbres. A midi notre latitude était de 28 degrés 39 minutes sud, et notre longitude de 206 degrés 27 minutes ouest. Une pointe élevée de terre, que je nommai *cap Byron*, nous restait au nord-ouest, à trois milles de distance. Elle gît par 28 degrés 37 minutes 30 secondes de latitude sud, 206 degrés 30 minutes de longitude ouest, et on peut la reconnaître au moyen d'une montagne remarquable, terminée en pic aigu, qui est située dans l'intérieur et qui court au nord-ouest-quart-ouest du cap. Depuis cette pointe, la terre est élevée et montueuse dans l'intérieur, et basse près de la côte; elle est encore basse et unie aussi au sud de la pointe. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte avec un vent frais jusqu'au

coucher du soleil : nous découvrîmes alors des brisans en avant, précisément dans la direction du vaisseau et à babord. Nous étions alors à environ cinq milles de la terre. Nous portâmes à l'est jusqu'à huit heures : nous avions alors couru huit milles. Nous mîmes à la cape, la proue à l'est, et nous tirâmes sur ce bord jusqu'à dix heures, temps où les sondes ayant augmenté jusqu'à soixante-dix-huit brasses, nous virâmes vent arrière et portâmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 16. Nous fîmes voile alors, et, à la pointe du jour, nous fûmes fort surpris de nous trouver plus au sud que nous ne l'étions la veille au soir, quoique le vent eût soufflé du sud très frais pendant toute la nuit; nous revîmes encore les brisans en dedans de nous et nous les dépassâmes à la distance d'une lieue. Ils sont situés au 28e degré 8 minutes de latitude sud, et ils s'étendent au large, deux lieues à l'est d'une pointe de terre au-dessous de laquelle est une petite île. On pourra toujours reconnaître leur situation par la montagne à pic dont je viens de parler, qui court au sud-ouest de ces brisans, et que j'ai appelée pour cela *Mount-Warning* ou *mont d'Avis*. Elle gît à sept ou huit lieues dans l'intérieur des terres, au 28e degré 22 minutes de latitude sud. La terre, dans les environs, est élevée et montueuse; mais le pic la domine assez pour être distingué d'abord de tout autre objet. J'ai nommé *pointe du*

Danger la pointe à la hauteur de laquelle on rencontre ces brisans. Au nord de cette pointe, la terre est basse et court nord-ouest-quart-nord ; mais un peu plus loin elle court plus au nord.

A midi nous étions à environ deux lieues de terre, et au 27e degré 46 minutes de latitude sud : notre longitude était de 206 degrés 26 minutes ouest, le mont Warning nous restait au sud-ouest, à quatorze lieues de distance, et nous avions au nord la terre la plus septentrionale qui fût en vue. Nous continuâmes notre route le long de la côte, à la distance d'environ deux lieues dans la direction du nord-est, jusqu'à quatre ou cinq heures de l'après-midi, que nous découvrîmes des brisans à babord. Au 27e degré 6 minutes de latitude sud la terre fait une pointe. Sur le côté septentrional de cette pointe, la côte forme une baie large et ouverte que j'appelai *baie de Moreton*, au fond de laquelle la terre est si basse, que je pouvais à peine l'apercevoir du haut de la grande hune. Les brisans sont situés à trois ou quatre milles de la pointe, et nous avions alors une grande mer du sud, qui brisait sur eux à une hauteur considérable.

Le 17 la terre qui était restée le plus au nord, la veille, nous restait alors au sud-sud-ouest, à six lieues de distance, et je lui donnai le nom de *cap Moreton*, parce que c'est la pointe septentrionale de la baie de Moreton. Sa latitude est de 26 degrés

56 minutes, et sa longitude de 206 degrés 28 minutes du cap Moreton : la terre s'étend à l'ouest au-delà de la portée de la vue. Il y avait un petit espace où nous n'apercevions point alors de terre, et quelques personnes à bord ayant observé d'ailleurs que la mer avait une couleur plus pâle qu'à l'ordinaire, elles pensèrent que le fond de la baie de Moreton se terminait à une rivière. Trois montagnes sont situées au nord de ce lieu, au 26e degré 53 minutes de latitude. Ces montagnes ne sont ni avancées dans l'intérieur de la terre, ni éloignées l'une de l'autre. Elles sont remarquables par la forme singulière de leur élévation qui ressemble beaucoup à une verrerie, et que j'appelai pour cela *Glass-Houses* ou *les Verreries*. La plus septentrionale des trois est la plus élevée et la plus grosse : il y a aussi derrière ces montagnes au nord d'autres collines à pic; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, si remarquables.

Le 18 nous fîmes voile avec un vent sud-ouest, et à la pointe du jour nous vîmes la terre qui s'étendait jusqu'au nord-est. La pointe que nous avions doublée nous restait au sud-ouest, entre trois et quatre lieues de distance. Elle gît au 25e degré 58 minutes de latitude sud, et au 206e degré 48 minutes de longitude ouest. La terre au-delà de la pointe est médiocrement élevée, et elle l'est également partout; mais la pointe est si inégale, qu'elle ressemble à

deux îles situées au-dessous de la terre : c'est pour cela que je lui ai donné le nom de *Double-Island Point*, ou *pointe de l'île Double*. On peut la reconnaître au moyen des roches blanches qui sont sur son flanc nord. La terre y a sa direction au nord-ouest, et forme une grande baie ouverte, dont le fond est une plaine si basse, qu'on l'aperçoit à peine de dessus le tillac. A midi nous étions à environ trois lieues de la côte, à 25 degrés 34 minutes de latitude sud, et au 206e degré 45 minutes de longitude ouest. Cette partie de la côte, qui est médiocrement élevée, est plus stérile qu'aucune de celles que nous avons vues, et le sol en est plus sablonneux. Nous pouvions découvrir avec nos lunettes des monceaux de sable de plusieurs acres d'étendue et mobiles, dont quelques-uns avaient été transportés depuis peu dans le lieu qu'ils occupaient; car nous vîmes beaucoup d'arbres à moitié enterrés, dont les têtes étaient encore vertes, et les troncs dépouillés de ceux que le sable avait environnés plus long-temps. Dans d'autres endroits, les bois paraissaient être bas et remplis de broussailles, et nous n'aperçûmes aucun signe qu'il y eût des habitans. Deux serpens d'eau nageaient près du vaisseau : ils avaient sur la peau de fort belles taches, et ils ressemblaient à tous égards aux serpens de terre, excepté que leurs queues étaient larges et plates, probablement pour leur servir de na-

geoires. Nous continuâmes notre route au nord avec une légère brise de terre, étant éloignés de la côte de deux ou trois lieues.

Le 19, à midi, nous étions à environ quatre milles de terre; notre latitude était de 25 degrés 4 minutes, et la terre la plus septentrionale que nous vissions nous restait au nord-ouest, à la distance de huit milles. A une heure nous étions toujours éloignés de quatre milles de la côte. Nous dépassâmes alors un cap ou pointe de terre noire et de forme ronde, sur laquelle un grand nombre de naturels du pays étaient assemblés, et que j'appelai pour cela *Indian-Head*, ou *pointe des Indiens*. Elle gît au 25e degré 3 minutes de latitude. A environ quatre milles au nord-quart-nord-ouest de cette pointe, il y en a une autre semblable d'où la terre s'étend un peu plus à l'ouest. Près de la mer elle est basse et sablonneuse. On n'aperçoit rien par derrière, même en l'examinant de la grande hune. Nous vîmes plusieurs insulaires près de la pointe des Indiens. Il y eut pendant la nuit des feux sur la côte voisine, et de la fumée pendant le jour.

Le 20, à la pointe du jour, la terre la plus septentrionale nous restait à l'ouest-sud-ouest, et paraissait se terminer en une pointe, à l'extrémité de laquelle nous découvrîmes un récif qui s'étendait au nord aussi loin que nous pouvions apercevoir. Nous avions serré le vent à l'ouest avant qu'il fût

jour. Nous portâmes alors nord-ouest et nord-nord-ouest le long du côté oriental du banc : nous en étions éloignés d'un à deux milles. A midi notre latitude était de 20 degrés 26 minutes. Nous avions au sud-ouest la pointe de laquelle le banc semblait partir. Je donnai à cette pointe le nom de *cap Sandy*, ou *cap Sablonneux*, à cause de deux grands monceaux de sable blanc dont elle est couverte. Elle gît au 24e degré 45 minutes de latitude, et au 206e degré 51 minutes de longitude, et elle est assez élevée pour que dans un temps clair on l'aperçoive à la distance de douze lieues. De cette pointe la terre court sud-ouest aussi loin que peut porter la vue.

Nous nous tînmes le long du côté oriental du banc, jusqu'à deux heures après-midi; alors jugeant que l'eau était assez profonde pour que le vaisseau pût passer, j'envoyai le bateau en avant afin de sonder; et comme il nous fit le signal que la sonde rapportait plus de cinq brasses, nous serrâmes le vent et portâmes sur la queue du banc par six brasses. Nous étions alors au 24e degré 22 minutes de latitude. J'appelai ce banc *Break-Sea-Spit* ou *Brise-Mer*, parce que nous avions alors une eau tranquille, tandis qu'au sud de ce banc, nous eûmes toujours une grosse mer du sud-est. Nous avions trouvé pendant les derniers jours plusieurs oiseaux de mer appelés *boubies*, ce qui ne nous était pas encore arrivé. La nuit du 21 il en passa près du

vaisseau une petite troupe qui vola au nord-ouest, et le matin, depuis environ une heure avant le lever du soleil jusqu'à une demi-heure après, il y en eut des volées continuelles qui vinrent du nord-nord-ouest, et qui s'enfuirent au sud-sud-est : nous n'en vîmes aucun qui prît une autre direction. C'est pour cela que nous conjecturâmes qu'il y avait, au fond d'une baie profonde qui était au sud de nous, un lagon, ou une rivière ou canal d'eau basse, où ces oiseaux allaient chercher des alimens pendant le jour, et qu'il y avait au nord, dans le voisinage, quelques îles où ils se retiraient la nuit. Je donnai à cette baie le nom de *baie d'Hervey*, en l'honneur du capitaine Hervey.

Le 22, en poursuivant notre route, nous découvrîmes avec nos lunettes que la terre était couverte de palmiers, arbres que nous n'avions pas vus depuis que nous avions quitté les îles situées entre les tropiques; nous vîmes aussi deux Indiens qui se promenaient le long de la côte, et qui ne daignèrent pas faire la moindre attention à nous. Le soir, après avoir serré de près le vent, nous mîmes à l'ancre sur les huit heures.

Le lendemain, 23, j'allai à terre dès le grand matin, accompagné de MM. Banks et Solander, de nos officiers, de Tupia et d'un détachement de matelots, dans la vue d'examiner le pays. Le vent soufflait avec force, et nous le trouvâmes si froid,

qu'étant à quelque distance de la côte, nous prîmes nos manteaux, comme une précaution nécessaire pour le voyage. Nous débarquâmes un peu en dedans de la pointe méridionale de la baie, où nous trouvâmes un canal qui conduisait dans un grand lagon. Je m'avançai pour examiner ce canal : la sonde rapporta trois brasses jusqu'à ce que je l'eusse remonté environ un mille. Je trouvai alors un bas-fond sur lequel il n'y avait guère plus d'une brasse d'eau, et, après que je l'eus passé, je trouvai de nouveau trois brasses de profondeur. L'entrée de ce canal est tout près de la pointe sud de la baie, fermée à l'est par la côte, et à l'ouest par une grande bande de sable; il a environ un quart de mille de largeur, et sa direction est sud-quart-sud-ouest. Il y a assez de place en cet endroit pour qu'un petit nombre de vaisseaux puissent y mouiller en pleine sûreté, et l'on y trouve un petit courant d'eau douce. Je voulais naviguer dans le lagon, mais les bas-fonds m'en empêchèrent. Nous vîmes plusieurs fondrières et marais salans, sur lesquels, ainsi qu'aux côtés du lagon, croît le véritable palétuvier, tel qu'on le trouve dans les îles d'Amérique, et le premier arbre de cette espèce que nous eussions encore rencontré. On aperçoit dans les branches de ces palétuviers plusieurs nids d'une espèce remarquable de fourmis, qui étaient aussi vertes que l'herbe. Lorsqu'on les troublait dans leurs retraites

en agitant les branches, elles sortaient en foule et punissaient l'agresseur par une piqûre beaucoup plus douloureuse que celle des animaux de la même espèce que nous connaissions. Nous avons aussi vu sur ces arbres un grand nombre de petites chenilles vertes : elles avaient le corps couvert d'un poil épais, et elles étaient rangées sur les feuilles à côté l'une de l'autre, vingt ou trente ensemble, comme une file de soldats. Nous sentîmes en les touchant que le poil de leur corps était pointu comme une aiguille, et il nous causa une douleur plus vive, quoique moins durable. Le pays est manifestement plus mauvais qu'aux environs de la baie de Botanique : le sol est sec et sablonneux, mais les côtés des collines sont couverts d'arbres qui croissent éloignés, isolés et sans broussailles. Nous y trouvâmes un arbre qui distille une gomme ressemblant au sang de dragon; mais il est un peu différent des arbres de la même espèce que nous avions vus auparavant, car les feuilles sont plus longues, et pendantes comme celles du saule pleureur. Il portait enfin beaucoup moins de gomme, ce qui est contraire à l'opinion commune, que les arbres distillent plus de gomme à mesure que le climat est plus chaud. Nous remarquâmes encore qu'une autre plante, d'où découlait une gomme jaune, en donnait une moindre quantité que celle qui croissait dans la baie de Botanique.

Nous vîmes parmi les bas-fonds et les bancs de sable plusieurs gros oiseaux, et quelques-uns en particulier de la même espèce que ceux que nous avions trouvés à la baie de Botanique, mais beaucoup plus gros que des cygnes, et que nous jugeâmes être des pélicans. Ils étaient si sauvages que nous ne pûmes pas les approcher à la portée du fusil. Nous rencontrâmes sur la côte des espèces d'outardes; nous en tirâmes une qui était aussi grosse qu'un coq-d'Inde, et qui pesait dix-sept livres et demie. Nous convînmes tous que c'était le meilleur oiseau que nous eussions mangé depuis notre départ d'Angleterre, et, à cette occasion, nous donnâmes à l'anse le nom de *Bustard-Bay* ou *baie de l'Outarde*. Elle gît au 24e degré 4 minutes de latitude, et au 208e degré 16 minutes de longitude. La mer semblait abonder en poisson, mais malheureusement nous déchirâmes entièrement notre seine au premier jet. Nous trouvâmes sur les bancs de vase, et au-dessous des palétuviers, une quantité innombrable d'huîtres de toute espèce, et entre autres, le marteau et beaucoup de petites huîtres perlières.

Les personnes que nous laissâmes à bord du vaisseau nous dirent que pendant que nous étions dans les bois, environ vingt naturels du pays étaient venus au rivage en travers du vaisseau et s'en étaient allés après l'avoir regardé quelque temps. Pour nous qui étions à terre, quoique nous aperçussions

de la fumée en plusieurs endroits, nous ne vîmes point d'habitans. La distance ne nous permettait pas d'aller aux endroits d'où partait la fumée, à l'exception d'un seul où nous arrivâmes. Nous trouvâmes dix petits feux qui brûlaient encore à quelques pas les uns des autres; mais les Indiens s'étaient éloignés. Il y avait dans le voisinage plusieurs vases d'écorce, où nous supposâmes qu'on avait mis de l'eau, des coquilles et quelques os de poisson, restes d'un repas qui avait été fait récemment. Plusieurs morceaux d'une écorce molle à peu près de la longueur et de la largeur d'un homme, étaient étendus sur la terre, et nous imaginâmes qu'elles pouvaient leur servir de lits; il y avait au côté du feu exposé au vent, un petit abri de la même écorce, d'environ un pied et demi de haut; ces feux étaient d'ailleurs dans un bosquet d'arbres serrés les uns contre les autres, qui garantissaient du vent. Il semblait qu'on avait beaucoup marché sur cet endroit; et comme nous n'avons vu ni maisons ni débris de cabanes, nous sommes portés à croire que ces peuples, qui n'ont point de vêtemens, n'ont point non plus d'habitations, et qu'ils passent les nuits en plein air, ainsi que les animaux. Tupia lui-même, en remuant la tête avec un air de supériorité et de commisération, nous dit que c'étaient des *taata enos* (*de pauvres misérables*).

Le 24, à quatre heures du matin, nous levâmes

l'ancre, et nous fîmes voile hors de la baie avec une petite brise. A midi notre latitude était de 23 degrés 52 minutes; la partie septentrionale de la baie de l'Outarde nous restait à dix milles, au sud-est, et nous avions au nord-ouest la terre la plus septentrionale qui fût en vue. Notre longitude était de 208 degrés 37 minutes, et nous étions éloignés de six milles de la côte la plus voisine.

Il fit calme jusqu'à cinq heures de l'après-midi; mais ensuite nous gouvernâmes jusqu'à dix heures du soir avec un vent nord-ouest, la terre étant dans la même direction : nous mîmes alors à la cape. Le 25, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, et, à la pointe du jour, la pointe la plus septentrionale de la grande terre nous restait au nord-ouest. Bientôt après nous reconnûmes au nord-nord-ouest de nouvelles terres qui semblaient être des îles. A neuf heures nous étions en travers de la pointe, à la distance d'un mille. J'ai trouvé que cette pointe gisait directement sous le tropique du Capricorne, et je lui donnai pour cela le nom de *cap du Capricorne*. Sa longitude est de 208 degrés 58 minutes ouest; elle est d'une élévation considérable; elle paraît blanche et stérile; on peut la reconnaître au moyen de quelques îles situées au nord-ouest d'elle, et de quelques petits rochers qui sont à la distance d'environ une lieue au sud-est. Il nous sembla qu'il y avait un lagon sur le côté ouest du cap,

et nous vîmes sur les deux bancs de sable qui formaient l'entrée un nombre incroyable de grands oiseaux ressemblant à des pélicans. A midi notre latitude était de 23 degrés 24 minutes sud; le cap du Capricorne nous restait au sud-est, à la distance de deux lieues, et nous avions au nord-est, à deux milles, une petite île. Nous étions éloignés d'environ quatre milles de la côte de la Nouvelle-Galles, qui, en cet endroit, près de la mer, est basse et sablonneuse, si l'on excepte les pointes qui sont élevées et de roche. L'intérieur du pays est montueux, et ne forme point un coup d'œil agréable.

Le 26 nous levâmes l'ancre avec une petite brise du sud, et nous portâmes au nord-ouest entre le groupe d'îles le plus éloigné et la grande terre; nous passâmes aussi à très peu de distance de plusieurs petites îles, que nous laissâmes entre la grande terre et le vaisseau. A midi nous étions à environ trois milles de la grande terre, et à peu près à la même distance des îles qui étaient au large. Notre latitude était de 23 degrés 7 minutes. La grande terre est élevée et montueuse; les îles situées à son travers sont aussi, pour la plupart, hautes et de peu de circonférence; elles paraissent plutôt stériles que fertiles. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, à une distance considérable dans l'intérieur des terres. Cette raison nous fit conjecturer qu'il pouvait y avoir un lagon, une rivière ou un canal

qui remontait le pays, d'autant plus que nous avions passé deux endroits qui semblaient le confirmer; mais nous avions trop peu d'eau pour que je hasardasse de pénétrer dans des lieux où probablement nous en aurions eu encore moins. Il n'y avait pas une heure que nous portions au nord, lorsque tout à coup la sonde ne rapporta que trois brasses : je mis aussitôt à l'ancre, et j'envoyai le maître sonder le canal qui était sous notre vent, entre la plus septentrionale des îles et la Nouvelle-Galles. Il paraissait être assez large, mais je soupçonnai que l'eau y était basse, et effectivement cette conjecture se vérifia, car le maître me dit à son retour que dans plusieurs endroits il n'avait trouvé que deux brasses et demie; et nous n'avions que seize pieds où nous étions à l'ancre, c'est-à-dire deux pieds d'eau seulement de plus que le vaisseau n'en tirait.

Pendant que le maître sondait le canal, M. Banks tâcha de pêcher à l'hameçon et à la ligne des fenêtres de sa chambre. L'eau était trop basse pour prendre du poisson; mais le fond était presque couvert de crabes qui mordaient promptement à l'hameçon, et qui s'y attachaient quelquefois si bien avec leurs pattes, qu'ils ne lâchaient pas prise avant qu'on ne les eût élevés fort au-dessus de la surface de l'eau. Ces crabes sont de deux espèces, que nous n'avions pas encore rencontrées : l'une était du plus beau bleu qu'on puisse imaginer, égal en

tout à l'outremer, et ses pinces et ses jointures en étaient fortement teintes; le dessous du ventre était blanc, et si bien poli, que, pour le brillant et la couleur, il ressemblait au blanc de l'ancienne porcelaine de Chine. L'autre crabe était aussi marqué d'outremer sur les jointures et sur les pinces, mais la teinte en était plus légère : il portait sur son dos trois taches brunes qui formaient un coup d'œil singulier. Les personnes qui avaient été dans le bateau pour sonder rapportèrent que, sur une île où nous avions observé deux feux, ils avaient vu plusieurs habitans qui les avaient appelés, et qui paraissaient désirer beaucoup qu'ils débarquassent. Le soir le vent sauta à l'est-nord-est, ce qui nous fit retourner de trois ou quatre milles dans la route que nous venions de tenir : le vent passa ensuite au sud, et nous obligea de mettre encore à l'ancre.

Le 17, à cinq heures du matin, j'envoyai le maître chercher un passage entre les îles, tandis que nous appareillions; et dès qu'il fut jour nous suivîmes le bateau, qui nous fit signe qu'il avait trouvé un passage. Lorsque nous fûmes dans une eau profonde, nous fîmes voile au nord, suivant la direction de la terre : nous avions quelques petites îles en dehors de nous. A midi nous étions éloignés de la grande terre d'environ deux lieues, et au 22e degré 53 minutes de latitude sud. La pointe de terre

la plus septentrionale qui fût en vue nous restait alors au nord-nord-ouest, à dix milles de distance. Je lui donnai le nom de *cap Manifold*[1], à cause de plusieurs hautes collines qu'on y aperçoit : il gît au 22e degré 43 minutes de latitude sud, à environ dix-sept lieues au nord-ouest du cap du Capricorne. La côte forme, entre ces caps, une grande baie, que j'appelai *baie de Keppel*, et je nommai les îles, *îles de Keppel*. Il y a un bon mouillage dans cette baie, mais je ne sais pas quels rafraîchissemens on peut s'y procurer. Nous ne prîmes pas de poissons, quoique nous fussions à l'ancre. Comme les îles et la grande terre sont habitées, il y a probablement de l'eau douce en plusieurs endroits. Nous vîmes de la fumée et des feux sur la grande terre, et nous aperçûmes des habitans sur les îles.

A trois heures de l'après-midi nous doublâmes le cap Manifold, depuis lequel la terre court au nord-nord-ouest. La terre du cap est haute, et s'élève en collines qui naissent directement de la mer : on peut la reconnaître au moyen de trois îles qui sont en son travers, et dont l'une est près de la côte, et les deux autres, à huit milles en mer. L'une de ces îles est basse et plate, et l'autre élevée et ronde.

Le 28, à la pointe du jour, nous fîmes voile. La

[1] *Manifold* est un mot anglais qui signifie *plusieurs* ou *beaucoup*.

pointe visible la plus éloignée de la Nouvelle-Galles nous restait aussi au nord-ouest, à vingt-deux milles de distance; mais nous pouvions découvrir plusieurs îles au nord de cette direction. A neuf heures du matin nous étions en travers de la pointe, que j'appelai le *cap Townshend*. Il gît au 22e degré 15 minutes de latitude, et au 209e degré 43 minutes de longitude : la terre est élevée et unie, et plutôt nue que boisée. Il y a au nord de ce cap plusieurs îles, à quatre ou cinq milles en mer : à quatre lieues au sud-est, la côte forme une baie, au fond de laquelle il paraît y avoir un canal ou havre. A l'ouest du cap, la terre court sud-sud-ouest, et forme une autre baie très grande qui tourne à l'est, et qui, communiquant avec le canal, fait probablement une île de la terre du cap. Dès que nous eûmes tourné ce cap, nous serrâmes le vent à l'ouest, afin d'entrer au milieu des îles, qui sont dispersées en grand nombre dans la baie et qui s'étendent fort loin en mer. L'élévation et le contour de ces îles sont fort variés, de sorte qu'elles sont en grande quantité, et que pourtant il n'y en a pas deux semblables.

Le 29 je voulais attendre quelques jours, jusqu'à ce que la lune fût plus avancée, et pendant ce temps-là j'examinerais le pays. Dès que nous eûmes appareillé, les bateaux signalèrent un mouillage; nous y courûmes, et nous mîmes à l'ancre à

environ une lieue en dedans de l'entrée d'un canal. Comme j'observai que le jusant et le flot de la marée y étaient considérables, je jugeai que c'était une rivière qui remontait le pays à une fort grande distance. Je pris le parti de mettre en cet endroit le vaisseau à la bande, et de nettoyer sa quille; en conséquence je débarquai avec le maître, accompagné de MM. Banks et Solander, afin de chercher un lieu convenable pour cette opération. On ne pouvait marcher qu'avec beaucoup de peine sur cette partie de la côte, parce qu'elle était couverte d'une espèce d'herbe dont les tiges sont très pointues et barbelées en arrière, de façon que, lorsqu'elles s'attachaient à nos habits, ce qui arrivait à chaque pas, au moyen de la barbe elles s'enfonçaient jusqu'à la chair; nous étions en même temps environnés d'une nuée de mosquites qui nous tourmentaient sans relâche par leurs piqûres. Nous rencontrâmes bientôt plusieurs endroits où l'on pouvait commodément échouer le vaisseau; mais, à notre grand regret, nous ne pûmes point trouver d'eau douce. Cependant nous avançâmes dans l'intérieur du pays, où nous vîmes des arbres à gomme, semblables à ceux que nous avions vus auparavant, et nous observâmes qu'ils distillaient aussi une très petite quantité de gomme. Nous aperçûmes sur les branches de ces arbres et de quelques autres, des fourmilières pratiquées dans

de l'argile, aussi larges qu'un boisseau d'Angleterre. Les fourmis qui les habitaient étaient petites et avaient le corps blanc.

Nous trouvâmes sur une autre espèce d'arbre une petite fourmi noire qui trouait toutes les branches, et qui, après en avoir fait sortir la moelle, se plaçait dans le tuyau qui la contenait; cependant les rameaux dans lesquels ces insectes s'étaient ainsi formé un logement, et où ils étaient en très grand nombre, portaient des feuilles et des fleurs, et semblaient être dans un état aussi florissant que les autres branches qui étaient saines. Nous rencontrâmes aussi une quantité incroyable de papillons : dans une étendue de deux ou trois acres, l'air en était si rempli, qu'on en voyait des millions de tous les côtés, en même temps que toutes les branches d'arbres étaient couvertes d'autres qui n'avaient pas pris leur vol. Nous vîmes encore un petit poisson d'une espèce singulière; il était à peu près de la grosseur d'un minnow[1], et il avait deux nageoires de poitrine très fortes. Il se trouvait dans des endroits entièrement secs, où nous supposâmes qu'il pouvait avoir été laissé par la marée; mais le défaut d'eau ne parut pas l'avoir rendu plus languissant; car, à notre approche, il se mit à sautiller, au moyen de ses nageoires, avec autant d'agilité qu'une gre-

[1] Petit poisson d'eau douce.

nouille. Il ne semblait pas même préférer l'eau à la terre; car, quand nous le trouvâmes dans l'eau, il en sortait souvent et continuait à sauter sur un terrain sec. Nous remarquâmes aussi que, lorsqu'il était dans des endroits où il y avait de petites pierres au-dessus de la surface de l'eau, et peu éloignées entre elles, il aimait mieux sauter de l'une à l'autre que de nager. Nous en vîmes plusieurs traverser ainsi des bourbiers, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un terrain sec, où ils sautaient comme des grenouilles.

L'après-midi nous fîmes de nouvelles tentatives, sans aucun succès, pour trouver de l'eau; je résolus donc de ne demeurer en cet endroit que peu de temps; cependant, après avoir observé que le golfe pénétrait fort avant dans les terres, je me décidai à en prendre le plan le matin.

Le golfe s'ouvrant de chaque côté formait un grand lac qui, au nord-ouest, communiquait avec la mer. J'aperçus non-seulement la mer dans cette direction, je vis encore que le flot de la marée venait avec force du même côté. J'observai aussi un bras de ce lac qui s'étendait à l'est, et il est assez probable qu'il communique avec la mer au fond de la baie située à l'ouest du cap Townshend. Au côté méridional du lac, il y a une chaîne de hautes collines sur lesquelles j'avais grande envie de gravir; mais comme la marée était haute et le jour fort

avancé, je craignis de m'embarrasser parmi les bancs de sable pendant la nuit, d'autant plus que le temps était sombre et pluvieux : je pris donc le parti de retourner promptement au vaisseau. Je ne découvris que deux Indiens dans cette excursion, et même ils étaient éloignés. Ils suivirent le bateau le long de la côte pendant un assez grand espace de chemin; mais la marée m'étant très favorable, il n'eût pas été prudent de les attendre : je vis cependant à une assez grande distance plusieurs feux d'un côté, et de la fumée de l'autre. Tandis que je remontais le golfe avec le docteur Solander, M. Banks tâchait de pénétrer dans l'intérieur du pays, ainsi que plusieurs personnes de l'équipage qui avaient eu permission d'aller à terre. M. Banks et son détachement furent arrêtés par un terrain marécageux couvert de palétuviers : cependant ils résolurent de le traverser, et, quoiqu'ils entrassent dans la vase jusqu'aux genoux, ils avancèrent courageusement; mais avant d'avoir fait la moitié du chemin, ils se repentirent de leur entreprise : le fond était couvert de branches d'arbres entrelacées l'une dans l'autre; quelquefois ils appuyaient leurs pieds dessus, mais d'autres fois ils glissaient et enfonçaient, ou bien ils s'y embarrassaient tellement qu'ils étaient obligés de mettre leurs mains dans la vase. Ils traversèrent pourtant ce marais à peu près en une heure, et ils jugèrent qu'il

avait environ un quart de mille de large. Après avoir marché quelque temps, ils arrivèrent à un endroit où il y avait eu quatre petits feux, et trouvèrent près de là quelques coquillages et des os de poissons qu'on y avait fait griller : ils virent aussi des monceaux d'herbes sur lesquels quatre ou cinq personnes semblaient avoir couché. M. Gore, mon second lieutenant, qui était dans un autre endroit, vit dans le fond d'une mare les pas d'un grand animal ; il aperçut aussi quelques outardes, mais on n'en tua point, non plus que d'autres oiseaux, si l'on en excepte un petit nombre de beaux loriots que nous avions vus dans la baie de Botanique. M. Gore et un officier de poupe, qui avaient suivi des routes différentes, dirent qu'ils avaient entendu près d'eux les voix de quelques Indiens, mais qu'ils n'avaient découvert personne. Le pays paraissait en général sablonneux et stérile ; et, comme il n'y a point d'eau douce, on ne peut pas supposer qu'il ait des habitans domiciliés. Les ravins profonds que les torrents forment au pied des collines prouvent qu'à certaines saisons de l'année les pluies y sont très abondantes.

Je donnai au golfe dans lequel était le vaisseau le nom de *Thirsty-Sound*, ou *canal de la Soif*, parce que nous ne pûmes pas nous y procurer de l'eau douce. Il gît au 22e degré 10 minutes de latitude sud, et au 210e degré 18 minutes de longitude

ouest. On peut le reconnaître au moyen d'un groupe de petites îles situées au-dessous de la côte, à la distance de deux à cinq lieues au nord-ouest, et par un autre groupe d'îles qui sont droit en face, à trois ou quatre lieues en mer. Sur chacune des pointes qui forment l'entrée, il y a une colline élevée et ronde qui, au nord-ouest, est une péninsule environnée par la mer à la marée haute. Elles sont toutes deux escarpées et éloignées entre elles d'environ deux milles. Ce golfe présente un bon mouillage, et il offre en outre, pour mettre un vaisseau à la bande, des endroits commodes, où, dans les hautes marées, l'eau s'élève jusqu'à seize ou dix-huit pieds. Le flot commence vers les onze heures, aux pleines lunes et aux nouvelles. J'ai déjà remarqué qu'il n'y a point d'eau douce, et que nous ne pûmes nous y procurer aucun rafraîchissement. Nous vîmes deux tortues, mais il nous fut impossible de les prendre, et nous n'attrapâmes ni poissons ni oiseaux, à l'exception de quelques petits oiseaux de terre. Nous y aperçûmes, il est vrai, les mêmes oiseaux aquatiques que dans la baie de Botanique, mais ils étaient si sauvages, que nous n'en tuâmes pas un seul.

Comme je n'avais aucune raison de rester plus long-temps en cet endroit, le 31 mai, à six heures du matin, je levai l'ancre et je remis en mer. Nous portâmes au nord-ouest, et nous nous tînmes en

dehors du groupe d'îles situées le long de la côte et au nord-ouest du canal Thirsty, parce qu'il ne paraissait pas y avoir un passage sûr entre ces îles et la Nouvelle-Galles. Nous avions en même temps au large un certain nombre d'îles qui s'étendaient aussi loin que la portée de la vue. A midi, la pointe ouest du canal Thirsty, que j'ai appelée *Pier-Head*, ou *pointe Pier*, nous restait au sud-est, à cinq lieues. Notre latitude était de 21 degrés 53 minutes. A midi et demi, le bateau qui sondait en avant nous signala un bas-fond, et sur-le-champ nous serrâmes le vent au nord-est.

Nous appareillâmes et nous portâmes au nord-ouest avec une brise fraîche du sud-sud-est Nous voyions encore la grande terre, ainsi qu'un certain nombre d'îles tout autour de nous, dont quelques-unes sont situées au large aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Nous apercevions entièrement le canal occidental qui est distingué dans la carte par le nom de *Broad Sound*, ou *large Canal* : il a au moins neuf ou dix lieues de largeur à l'entrée. Il y a plusieurs îles à l'entrée et en dedans, et probablement aussi des bancs de sable. A midi notre latitude était de 21 degrés 29 minutes sud. Une pointe de terre, située au 21e degré 30 minutes de latitude, et au 210e degré 54 minutes de longitude ouest, qui forme l'entrée nord-ouest du large Canal, et que j'ai nommée *cap Palmerston*, nous restait à

l'ouest-nord-ouest, à la distance de trois lieues. Notre latitude était de 21 degrés 27 minutes, et notre longitude de 210 degrés 57 minutes. Entre ce cap et le cap Townshend il y a une baie que j'ai appelée *bay of Inlets*, ou *baie des Canaux*. Nous continuâmes à porter à petites voiles au nord-ouest et nord-nord-ouest, suivant la direction de la terre, et nous avions un bateau en avant pour sonder.

A midi nous étions éloignés d'environ deux lieues de la grande terre, et de quatre des îles que nous avions au large. Notre latitude était de 20 degrés 56 minutes, et un promontoire élevé, que je nommai *cap Hillsborough*, nous restait au nord-ouest, à sept milles de distance. La terre y est entrecoupée de montagnes, de collines, de plaines et de vallées, et paraît être bien couverte de verdure et de bois. Les îles situées parallèlement à la côte, à la distance de cinq à huit ou neuf milles, diffèrent beaucoup par l'élévation et l'étendue : à peine y en a-t-il une qui ait cinq lieues de circonférence, et la plupart n'ont pas plus de quatre milles. Outre cette chaîne d'îles qui sont à une certaine distance de la côte, il y en a d'autres beaucoup moindres au-dessous de la terre, et sur lesquelles nous aperçûmes de la fumée en plusieurs endroits. Nous continuâmes à ranger la côte.

Le 3 juin nous mîmes à la voile pour porter à l'ouest. A huit heures du matin nous découvrîmes

une terre basse en travers de ce que nous avions pris pour une ouverture et que nous reconnûmes être une baie d'environ cinq ou six lieues de profondeur. Il y avait à la même hauteur un détroit ou passage entre cette terre et une ou plusieurs grandes îles qui lui sont parallèles. Comme nous avions l'avantage du flot, nous portâmes vers ce passage, et à midi nous fûmes précisément en dedans de l'entrée. Notre latitude était de 20 degrés 26 minutes sud. Nous avions au sud-ouest la pointe septentrionale de la baie. Cette pointe, à laquelle j'ai donné le nom de *cap Conway*, gît au 26e degré 36 minutes de latitude sud, et au 211e degré 28 minutes de longitude ouest; et j'appelai *baie de Repulse* la baie qui est située entre ce cap et le cap Hillsborough. L'endroit le plus profond de cette baie est de treize brasses, et la sonde en donne huit dans celui qui l'est le moins. Il y a partout un mouillage sûr, et je crois qu'en l'examinant on pourrait trouver quelque bon havre, surtout au côté septentrional, en dedans du cap Conway; car précisément en dedans de ce cap il y a deux ou trois petites îles qui seules mettraient ce côté de la baie à l'abri des vents de sud et de sud-est, qui semblent y être réguliers comme des vents alisés. Parmi le grand nombre d'îles qui sont sur cette côte, il y en a une plus remarquable que les autres : elle est petite, très élevée, se terminant en pic, et située est-sud-est,

à dix milles du cap Conway, à l'extrémité méridionale du passage. L'après-midi nous gouvernâmes à travers ce passage, que nous reconnûmes avoir de trois à sept milles de large, et de huit à neuf lieues de long. Il est formé à l'ouest par la grande terre, et à l'est par les îles, dont une a au moins cinq lieues de longueur. En le traversant nous avions un bon mouillage partout, et tout le passage peut être regardé comme un havre sûr, sans parler de plusieurs petites baies et anses qui sont de chaque côté, et où les vaisseaux peuvent séjourner comme dans un bassin. Le sol de la grande terre et des îles est élevé, entrecoupé par des collines, des vallées, des prairies et des bois, et la verdure qu'il présente forme un coup d'œil agréable. Nous découvrîmes sur une des îles, avec nos lunettes, deux hommes et une femme, et une pirogue avec un balancier, qui paraissait être plus grande et d'une construction très différente des canots composés de morceaux liés ensemble par les bouts, que nous avions vus sur d'autres parties de la côte. Ce petit bâtiment nous fit conjecturer que les habitans de ce canton avaient fait plus de progrès dans la vie sociale que ceux que nous avions vus jusqu'alors. A six heures du soir nous étions presque en travers de l'extrémité septentrionale du passage. La pointe la plus nord-ouest de la terre qui fût en vue nous

restait au nord-ouest; et nous avions au nord-nord-est l'extrémité nord de l'île, avec une mer ouverte entre les deux pointes. Comme ce passage fut découvert le jour de la Pentecôte, je l'appelai *Whitsunday-Passage*, ou *passage de la Pentecôte;* et je donnai aux îles qui le forment le nom d'*îles de Cumberland*, en l'honneur de son Altesse Royale le duc de Cumberland.

Le 4, à la pointe du jour, nous étions en travers de la pointe que nous apercevions plus au loin, au nord-ouest, le soir de la veille, et que je nommai le *cap Gloucester*. C'est un promontoire élevé qui gît au 19e degré 59 minutes de latitude sud, et au 211e degré 49 minutes de longitude ouest. On peut le reconnaître au moyen d'une île située au large au nord-ouest, qui en est éloignée de cinq ou six lieues, et que j'appelai *île Holborne :* il y a encore d'autres îles au-dessous de la terre, entre l'île Holborne et le passage de la Pentecôte. Sur le côté ouest du cap Gloucester, la terre court sud-ouest et sud-sud-ouest, et forme une baie profonde, dont je pouvais à peine apercevoir le fond du haut de la grande hune : elle est très basse, et c'est une continuation de la terre que nous avions vue dans l'enfoncement de la baie Repulse. Je donnai à cette baie le nom de *baie d'Edgcombe;* mais sans nous arrêter à l'examiner, nous continuâmes notre route à l'ouest vers la terre la plus éloignée qui fût

à la portée de notre vue dans cette direction; celle-ci nous restait à l'ouest-nord-ouest, et paraissait très élevée. A midi nous étions à environ trois lieues de la côte, et au 19e deg. 47 min. de latitude sud. A six heures du soir nous étions en travers de la pointe la plus occidentale dont on vient de parler, à environ trois milles; et, comme elle s'élève tout à coup au-dessus des basses terres qui l'environnent, je l'appelai *cap Upstart*. Il gît au 19e degré 39 minutes de latitude sud, et au 212e degré 32 minutes de longitude ouest, et il est assez élevé pour qu'on puisse le découvrir à la distance de douze lieues : il y a dans l'intérieur quelques collines ou montagnes qui, comme le cap, semblent être stériles. Après avoir dépassé ce cap, nous continuâmes à porter à petites voiles à l'ouest-nord-ouest, suivant la direction de la terre. Quoique la terre, sur cette partie de la côte, présente çà et là quelques collines, elle est très basse, et c'est pour cela qu'elle est plus près qu'elle ne le paraît d'abord. A midi nous étions à environ quatre lieues de terre, et notre latitude était de 19 degrés 12 minutes sud. Nous vîmes de très grosses colonnes de fumée qui s'élevaient des basses terres.

Nous continuâmes à gouverner à l'ouest-nord-ouest, suivant la direction de la terre; notre latitude était de 19 degrés 1 minute sud, et nous nous trouvâmes précisément en travers de l'embouchure

d'une baie qui s'étendait du sud-est au sud-ouest; à deux lieues de distance. Cette baie, que j'appelai *baie Cleveland*, nous parut avoir de cinq à six milles d'étendue de tous les côtés. Je donnai à la pointe de l'est le nom de *cap Cleveland*, et à la pointe ouest, qui semblait être une île, celui d'*île Magnétique*, parce que nous remarquâmes que le mouvement de l'aiguille se dérangeait à mesure que nous en approchions. Ces deux pointes sont élevées, ainsi que la grande terre au-delà, et le tout forme un terrain le plus rocailleux, le plus brisé et le plus stérile que nous ayons vu sur la côte. Le pays n'est pourtant pas sans habitans, car nous avons aperçu de la fumée en plusieurs endroits au fond de la baie. La terre la plus septentrionale qui fût alors en vue nous restait au nord-ouest, et elle avait l'apparence d'une île; car nous ne pûmes pas apercevoir la grande terre plus loin que l'ouest-nord-ouest. Nous portâmes à l'ouest-nord-ouest en tenant sur notre bord la Nouvelle-Galles, dont la partie la plus extérieure nous restait au coucher du soleil à l'ouest-quart-nord-ouest; mais en dehors de celle-ci, il y a une terre élevée qui, à ce que nous jugeâmes, n'en faisait pas partie. Le 7, à la pointe du jour, nous étions en travers de la partie orientale de cette terre, que nous reconnûmes pour un groupe d'îles situées à environ cinq lieues de la grande terre. Nous trouvant alors entre les deux

côtes, nous avançâmes lentement au nord-ouest jusqu'à midi : notre latitude était de 18 degrés 49 minutes sud, et notre distance de la grande terre d'environ cinq lieues.

L'après-midi nous vîmes plusieurs grosses colonnes de fumée sur la grande terre, et quelques habitans et des pirogues sur une des îles qui semblait porter des cocotiers. Comme les noix de coco nous auraient été très salutaires alors, j'envoyai le lieutenant Hicks à terre : il y alla avec MM. Banks et Solander pour voir quels rafraîchissemens ils pourraient nous procurer, tandis que je gouvernais vers l'île avec le vaisseau. Ils revinrent sur les sept heures du soir, et ils nous dirent que ce que nous avions pris pour des cocotiers était une petite espèce de palmiste, et qu'ils n'avaient rien trouvé digne d'être rapporté à bord, à l'exception de quatorze ou quinze plantes. Ils ne virent aucun insulaire pendant qu'ils étaient à terre, mais en se rembarquant, un Indien s'approcha très près de la grève et poussa un grand cri. Il faisait si sombre qu'ils ne purent pas l'apercevoir : cependant ils retournèrent ; mais quand il entendit le bateau voguer de nouveau contre la côte, il s'enfuit ou se cacha, car nos gens ne purent plus l'entrevoir, et quoiqu'ils criassent avec force, il ne leur répondit point. Après le retour du bateau nous portâmes nord-quart-nord-ouest vers la terre la plus septen-

trionale qui fût en vue, en travers de laquelle nous nous trouvâmes, le 8 juin, à trois heures du matin, ayant dépassé toutes les îles trois ou quatre heures auparavant. Je donnai à cette terre, à cause de sa figure, le nom de *pointe Hillock* ou *pointe du Mondrain*. Elle est fort élevée, et on peut la reconnaître au moyen d'un mondrain ou rocher rond qui est joint à la pointe, mais qui semble en être détaché. Entre ce cap et l'île Magnétique, la côte forme une grande baie, que j'appelai *baie Hallifax;* il y a au devant de son entrée le groupe d'îles dont on vient de parler, et quelques autres moins éloignées de la côte. Ces îles mettent à l'abri de tous les vents la baie, qui offre un bon mouillage. La terre près de la grève, au fond de la baie, est basse et couverte de bois; mais plus loin dans l'intérieur, c'est une chaîne continue de hautes terres qui semblent être des rochers stériles.

Après avoir dépassé la pointe du Mondrain, nous continuâmes, à la faveur d'un clair de lune, à porter au nord-nord-ouest suivant la direction de la terre. A six heures nous étions en travers d'une pointe de terre qui gît au nord-quart-nord-ouest, à onze milles de distance de la pointe du Mondrain, et que je nommai *cap Sandwich* : entre ces deux pointes la terre est très élevée, et la surface en est brisée et stérile. On peut reconnaître le cap Sandwich, non-seulement par l'aspect de cette terre qui en fait

partie, mais encore au moyen d'une petite île située à l'est du cap, et de quelques autres qui sont à environ deux lieues au nord.

Depuis le cap Sandwich la terre court ouest, et ensuite nord, formant une belle et grande baie que j'appelai *baie Rockingham*, et où il me parut y avoir un abri sûr et un bon mouillage; mais je ne m'arrêtai pas pour l'examiner. Je rangeai la côte au nord vers un groupe de petites îles qui sont à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, entre les trois plus éloignées de ces îles et celles qui sont près de la côte. J'y trouvai un canal d'environ un mille de large, à travers lequel je passai, et sur une des îles les plus proches nous aperçûmes avec nos lunettes environ trente naturels du pays, hommes, femmes et enfans, tous rassemblés, et regardant le vaisseau avec beaucoup d'attention; c'était le premier exemple de curiosité que nous eussions observé parmi eux. Ils étaient entièrement nus; leurs cheveux étaient courts, et ils avaient la même couleur de peau que ceux que nous avions vus auparavant. A midi notre latitude était de 17 degrés 59 minutes, et nous étions en travers de la pointe septentrionale de la baie de Rockingham, qui nous restait à l'ouest à environ deux milles. Cette extrémité de la baie est formée par une île d'une hauteur considérable, distinguée par le nom *d'île Dunk*, et qui se trouve si près de

la côte qu'il n'est pas aisé de reconnaître qu'elle n'en fait pas partie. Nous étions par le 213e degré 57 minutes de longitude ouest, le cap Sandwich nous restant au sud-est à dix-neuf milles, et nous avions au nord-ouest la terre la plus septentrionale qui fût en vue.

Le 9, à six heures du matin, nous étions en travers de quelques petites îles que nous appelâmes *îles Frankland*, et qui sont à environ deux lieues de la terre principale. La pointe la plus éloignée qui fût en vue au nord nous restait au nord-ouest, et nous crûmes qu'elle faisait partie de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; mais nous trouvâmes ensuite que c'était une île fort élevée et d'environ quatre milles de circonférence. Je passai avec le vaisseau entre cette île et une pointe de la terre principale dont elle est éloignée de deux milles. A midi nous étions au milieu du canal, au 16e degré 57 minutes de latitude sud. J'appelai *cap Grafton* la pointe de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande en travers de laquelle nous étions alors. Il gît au 16e degré 57 minutes de latitude sud, et au 214e degré 6 minutes de longitude ouest; la terre de ce cap, ainsi que toute la côte dans un espace d'environ vingt lieues au sud, est élevée, remplie de rochers et peu couverte de bois : pendant la nuit nous avions vu plusieurs feux, et à midi nous aperçûmes quelques insulaires.

Après avoir doublé le cap Grafton, nous reconnûmes que la terre courait nord-ouest-quart-nord, et trois milles à l'ouest du cap, nous trouvâmes une baie dans laquelle nous mîmes à l'ancre à environ deux milles de la côte. La pointe orientale de cette baie court sud-ouest; la pointe occidentale sud-est et une île basse, couverte de bois et de verdure, qui gît au large nord-est; cette île, située à trois ou quatre lieues du cap Grafton, est appelée dans la carte *Green-Island* ou *Ile Verte*.

Dès que le vaisseau fut à l'ancre, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander. Mon principal objet était de m'y procurer de l'eau douce, et, comme le fond de la baie était une terre basse, couverte de palétuviers, où il n'était pas probable qu'il y eût de l'eau, je portai vers le cap, et je trouvai deux petits courans que la houle et les rochers de la côte rendaient pourtant d'un accès très difficile. J'aperçus aussi en doublant le cap un petit courant d'eau qui traversait la grève et se déchargeait dans une anse sablonneuse, mais je n'y allai pas avec le bateau, parce que je vis qu'il ne serait pas aisé de débarquer. Lorsque nous fûmes à terre nous reconnûmes que le pays s'élevait partout en collines de roches escarpées, et qu'on ne pouvait pas y faire commodément de l'eau. Ne voulant pas perdre mon temps à chercher ailleurs une terre plus basse, nous retournâmes promptement au vaisseau,

et vers minuit nous appareillâmes et nous portâmes au nord-ouest avec très peu de vent et quelques grains de pluie. Le 10, à quatre heures du matin, la brise fraîchit et le temps devint beau : nous continuâmes à gouverner au nord-nord-ouest, suivant la direction de la terre, à environ trois lieues de distance. A dix heures nous courûmes au large vers le nord, afin de gagner une petite île basse qui est à environ deux lieues de la terre principale, et dont une grande partie était alors inondée par la marée haute. A environ trois lieues au nord-ouest de cette île, tout près et au-dessous de la terre principale, il y a une autre île dont la terre s'élève à une plus grande hauteur, et qui, à midi, nous restait au nord-ouest, à sept ou huit milles de distance. Notre latitude était alors de 16 degrés 20 minutes sud, le cap Grafton nous restant au sud-est, à quarante milles, et nous avions au nord-ouest la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue. Entre cette pointe et le cap Grafton, la côte forme une grande baie, mais peu profonde, que j'appelai *baie de la Trinité*, parce qu'elle fut découverte le dimanche de la Trinité.

§ 3.

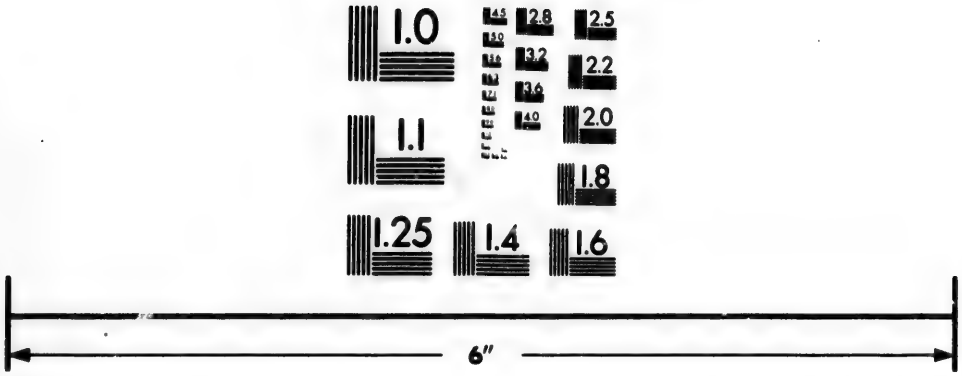
Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans sa traversée de la baie de la Trinité à la rivière Endeavour.

Jusqu'ici nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire de plus de treize cents milles, cache partout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte et des rochers qui s'élèvent tout à coup du fond en forme de pyramide. Jusque-là aucun des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays n'était un monument de détresse; mais en cet endroit nous commençâmes à connaître le malheur, et c'est pour cela que nous avons appelé *cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions aperçue au nord.

Ce cap gît au 16e degré 6 minutes de latitude sud et au 214e degré 39 minutes de longitude ouest. Nous gouvernâmes à trois ou quatre lieues le long de la côte : nous découvrîmes au large deux îles situées au 16e degré de latitude sud, à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures nous avions au nord-ouest deux îles basses et couvertes de bois que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevaient au-dessus de l'eau.

Nous diminuâmes alors de voiles, et nous serrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte : car c'était mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous apercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avait quelques îles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très près de la latitude assignée au[illegible] découvertes par Quiros, et que des géographes [illegible] raisons que je ne connais pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent et d'un clair de lune pendant la nuit. En portant au large depuis six heures jusqu'à près de neuf, notre eau devint plus profonde ; mais pendant que nous étions à souper elle diminua tout à coup : j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, et tout était prêt pour virer de bord et mettre à l'ancre ; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, et qu'il n'y avait plus de danger. A onze heures moins quelques minutes l'eau baissa tout d'un coup, et, avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnait la houle en le battant contre le rocher sur lequel il était. En peu de momens tout l'équipage fut sur le tillac, et tous les visages exprimaient avec énergie l'hor-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

reur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise l'espace de trois heures et demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail : ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës, et que chaque partie de la surface est si raboteuse et si dure qu'elle brise et rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement.

Dans cet état nous abattîmes sur-le-champ toutes les voiles, et les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avaient point exagéré notre malheur, et que, le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il était échoué dans un trou qui se trouvait au milieu. A notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir. Pendant tout ce temps il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur nous vîmes à la lueur de la lune flotter autour de nous les planches du doublage de la quille, et enfin la fausse quille, et à chaque instant la mer se préparait à nous engloutir.

Nous n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau, et nous avions perdu l'occasion de tirer

de cet expédient le plus grand avantage; car malheureusement nous échouâmes à la marée haute, et elle était alors considérablement diminuée. Ainsi en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avait perdu en tombant, nous ne nous serions trouvés que dans le même état où nous étions au premier instant de l'accident. Le seul avantage que nous procurait cette circonstance, c'est que la marée montante soulevant le vaisseau sur les rochers, il ne battait pas avec autant de violence. Nous avions quelque espoir sur la marée suivante, mais il était incertain que le bâtiment pût tenir jusqu'alors, d'autant plus que le rocher grattait sa quille sous l'épaule de stribord, avec une si grande force, qu'on entendait le ratissement de la cale de l'avant. Notre situation ne nous permettait pas de perdre du temps à des conjectures, et nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance, que nous n'osions espérer. Les pompes travaillèrent sur-le-champ; nous n'avions que six canons sur le tillac, nous les jetâmes à la mer avec toute la promptitude possible, ainsi que notre lest de fer et de pierres, des futailles, des douves et des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions et plusieurs autres des matériaux les plus pesans. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchait presque de la gaîté, et sans la moindre marque de

murmure ou de mécontentement. Nos matelots étaient tellement pénétrés du sentiment de leur situation, qu'on n'entendit pas un seul jurement; la crainte de se rendre coupable de cette faute dans un moment où la mort semblait si prochaine, réprima à l'instant cette profane habitude, quelque empire qu'elle eût.

Enfin la pointe du jour, le 11, parut, et nous vîmes la terre à environ huit lieues de distance, sans apercevoir dans l'espace intermédiaire une seule île sur laquelle les bateaux eussent pu nous conduire pour nous transporter ensuite sur la grande terre, en cas que le vaisseau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, et nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée : s'il avait été fort, notre bâtiment aurait infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les ancres en dehors, et nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot. Nous ressentîmes une douleur et une surprise qu'il est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'il ne flottait pas de plus d'un pied et demi, quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'était pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit : nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, et nous jetâmes à la mer tout ce qui ne nous était pas absolu-

ment nécessaire. Jusqu'ici le vaisseau n'avait pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée tombait, l'eau y entrait avec tant de rapidité, que deux pompes, travaillant continuellement, pouvaient à peine nous empêcher de couler à fond. A deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à stribord, et la pinasse, qui était sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit. Nous attachâmes fortement une des extrémités des câbles à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, et qu'en raccourcissant la longueur du câble qui était entre lui et les ancres, on pût le remettre au large et le détacher du banc de rochers sur lequel il était. Sur les cinq heures de l'après-midi nous observâmes que la marée commençait à monter; mais nous remarquâmes en même temps que la voie d'eau faisait des progrès alarmans, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureusement il n'y en eut qu'une qui fût en état de travailler. Trois pompes manœuvraient continuellement; mais la voie d'eau avait si fort augmenté, que nous imaginions que le vaisseau allait couler à fond dès qu'il cesserait d'être soutenu par le rocher. Cette situation était effrayante, et nous regardions l'instant où le vaisseau serait remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction.

Nous savions bien que nos bateaux ne pourraient pas nous porter tous à terre, et que, quand la crise fatale arriverait, comme il n'y aurait plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivrait probablement une contestation pour la préférence, qui augmenterait les horreurs du naufrage même et nous ferait périr par les mains les uns des autres. Cependant nous savions très bien que, si on en laissait quelques-uns à bord, ils auraient vraisemblablement moins à souffrir, en périssant dans les flots, que ceux qui gagneraient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filets et des armes à feu suffiraient à peine pour leur procurer la nourriture; et que, quand même ceux-ci trouveraient des moyens de subsister, ils seraient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations d'une vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si l'on en excepte des sauvages nus, qui passaient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, et qui étaient peut-être les hommes les plus grossiers et les moins civilisés de la terre.

La mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; et, comme le moment affreux qui devait décider de notre sort approchait, chacun vit ses propres sentimens peints sur le visage de ses com-

pagnons. Cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes se préparèrent à travailler au cabestan, et, le vaisseau flottant sur les dix heures et dix minutes, nous fîmes le dernier effort et nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisait pas alors plus d'eau que quand il était sur le rocher; et, quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avait gagné sur les pompes, cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail, et ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais, ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps et une agitation d'esprit excessives, et, perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber dans l'abattement. Ils ne pouvaient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite; après quoi, chacun d'eux, entièrement épuisé, s'étendait sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçaient avaient un peu travaillé, et qu'ils étaient épuisés à leur tour, ils se jetaient à terre de la même manière que les premiers, qui se relevaient pour recommencer leurs efforts : c'est ainsi qu'ils se soulageaient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs maux.

Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un

navire est appelé la *carlingue*, et, entre celui-ci et le bordage de l'extérieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui, jusqu'alors, avait mesuré la hauteur de l'eau, ne l'avait prise que sur la carlingue, et avait fait son rapport en conséquence; mais celui qui le remplaça pour le même service la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avait gagné en peu de minutes, sur les pompes, dix-huit pouces, différence qui était entre le bordage du dehors et celui de l'intérieur. A cette nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances, ce qui aurait bientôt jeté tout l'équipage dans la confusion du désespoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de notre salut : l'erreur fut bientôt découverte, et la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'était pas aussi dangereux qu'il l'avait craint, fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restait-il encore quelque véritable péril

Cette confiance et cet espoir, mal fondés, inspirèrent une nouvelle vigueur; et, quoique notre état fût le même que lorsque nos gens ralentirent leur travail par fatigue et par découragement, cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage et d'activité, qu'avant huit heures du ma-

tin les pompiers avaient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parlait alors de conduire le vaisseau dans quelque havre, comme d'un projet sur lequel il n'y avait pas à balancer; et tous ceux qui n'étaient pas occupés aux pompes travaillèrent à relever les ancres.

Il était cependant impossible de continuer longtemps le travail nécessaire pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau; et, comme on ne pouvait pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans. Dans cet état M. de Monkhouse, un des officiers de poupe, vint à moi, et me proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, ayant une voie qui faisait plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain et sauf de la Virginie à Londres. Le maître du vaisseau avait eu tant de confiance dans cet expédient qu'il avait remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient qu'on appelle *larder la bonnette*.

Cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, et qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet événement fut pour nous une nouvelle source de confiance et de consolation : les

gens de l'équipage témoignèrent presque autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port. Loin de borner dès lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre d'une île ou d'un continent, et à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avait été quelques momens auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, et poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé.

Sur ces entrefaites, comme nous avions un petit vent de l'est-sud-est, nous dressâmes le grand mât de hune et la grande vergue, et nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir du 12 juin, quand nous mîmes à l'ancre par dix-sept brasses, à sept lieues de distance de la côte, et une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

Ce banc de rochers, ou ce bas-fond, gît au 15e degré 46 minutes de latitude sud, et à six ou sept lieues de la Nouvelle-Hollande. Ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte, surtout au nord, et nous en avons vu un autre au sud, sur l'extrémité duquel nous passâmes, pendant que nous avions des sondes si inégales, environ deux heures avant d'échouer. Une partie de

ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau, et a l'apparence d'un sable blanc. Une partie de celui qui manqua de nous faire périr est aussi à sec à la marée basse : il consiste ici en pierres de sable, mais tout le reste est un rocher de corail.

Tandis que nous étions à l'ancre pendant la nuit, nous trouvâmes que le vaisseau faisait environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annonçait pourtant pas un danger prochain, et à six heures du matin du 13 nous appareillâmes pour porter au nord-ouest avec une petite brise, en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures nous passâmes tout près et en dehors de deux petites îles situées au 15e degré 41 minutes de latitude sud, et à environ quatre lieues de la Nouvelle-Hollande : je les appelai *Hope-Islands*, ou *îles de l'Espérance*, parce que dans notre danger le dernier objet de notre espérance, ou plutôt de nos désirs, aurait été d'y aborder. A midi nous étions à environ trois lieues de la terre, et au 15e degré 37 minutes de latitude sud. Nous cherchâmes un havre où nous pussions nous radouber et remettre le vaisseau en estive. A trois heures nous vîmes une ouverture qui avait l'apparence d'un havre, et nous louvoyâmes tandis que les bateaux l'examinaient; mais ils trouvèrent bientôt que l'eau n'était pas assez profonde pour le vaisseau. Quand le soleil fut près de se coucher, comme il y avait plusieurs bas-

fonds autour de nous, nous mîmes à l'ancre dans un havre convenable, où il y avait assez d'eau, et qui offrait d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvait désirer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande. Heureusement la marée montait, et à une heure de l'après-midi le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, et, après l'avoir amarré le long d'une grève escarpée au sud, nous portâmes à terre, avant la nuit, les ancres, les câbles et toutes les hansières.

§ 4.

Ce que nous fîmes sur la rivière Endeavour pendant qu'on y radoubait le vaisseau. Description du pays adjacent, de ses habitans et de ses productions.

Le matin du 18 nous construisîmes un pont du vaisseau au rivage. La côte était si escarpée que le bâtiment flottait à vingt pieds de distance de la grève. Nous dressâmes aussi deux tentes à terre, une pour les malades, et l'autre pour les provisions qui furent débarquées dans le courant de la journée. Nous y envoyâmes toutes les futailles vides et une partie de l'équipement. Dès que la tente pour les malades fut prête, ils allèrent à terre au nombre de neuf, et je dépêchai le bateau, afin de tirer la seine, dans l'espoir de nous procurer quelques

poissons, mais il revint sans avoir rien pris. Sur ces entrefaites je gravis une des collines les plus élevées de celles qui dominaient le havre. Elle ne présentait pas un coup d'œil qui nous promît beaucoup d'avantages; la terre basse près de la rivière était entièrement couverte de palétuviers inondés d'eau salée à chaque marée, et la terre élevée semblait être partout pierreuse et stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur du pays, et il rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons indiennes, et des endroits où les habitans avaient apprêté des poissons à coquilles; ils ne paraissaient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois.

Le lendemain au matin, 19, je tirai les quatre canons qui étaient dans la cale, et je les fis monter sur le tillac. Je fis encore porter à terre une ancre de rechange, des câbles et le reste de l'équipement et du lest que renfermait la cale. L'après-midi on en sortit en outre tout le bagage des officiers et les futailles, de sorte qu'il n'y restait rien à l'avant et au milieu que les charbons et une petite quantité de lest de pierre. On dressa la forge, et le serrurier et son aide travaillèrent à faire des clous et les autres choses nécessaires pour la réparation du vaisseau. M. Banks traversa la rivière pour examiner le pays de l'autre côté : il trouva qu'il consistait principalement en collines de sable,

et il vit quelques maisons d'Indiens qui avaient été habitées depuis peu. Il rencontra dans sa promenade de grandes troupes de pigeons et de corneilles : il tua plusieurs des premiers oiseaux, qui étaient extrêmement beaux; mais les corneilles, qui sont exactement les mêmes que celles d'Angleterre, étaient si sauvages qu'il ne put pas les approcher assez pour les tirer.

Le 20 nous débarquâmes la poudre et nous vidâmes la cale du lest de pierre et du bois, et après cet allégement le vaisseau ne tirait plus que huit pieds dix pouces d'eau à l'avant et treize pieds à l'arrière. Je crus que cette diminution, jointe à celle que produirait d'ailleurs un meilleur arrimage de charbons à l'arrière, serait suffisante; car je trouvai que l'eau s'élevait et retombait perpendiculairement de huit pieds dans les hautes marées; mais dès qu'on eut ôté les charbons de dessus la voie d'eau nous entendîmes l'eau qui se précipitait un peu à l'arrière du mât de misaine, à environ trois pieds de la quille, ce qui me détermina à vider entièrement la cale. Le soir M. Banks observa que, dans plusieurs parties du golfe, il y avait de grandes quantités de pierre ponce qui étaient à une distance considérable au-delà de la marque de la marée haute, et où elles avaient été portées par les inondations ou par les marées ex-

traordinairement hautes, car on ne pouvait pas douter qu'elles ne vinssent de la mer.

Le lendemain au matin, 21, nous nous mîmes de bonne heure à l'ouvrage, et à quatre heures de l'après-midi nous avions sorti tous les charbons et toué le vaisseau un peu plus haut dans le havre, à un endroit que je jugeai plus commode pour le mettre à la bande et arrêter sa voie d'eau : il tirait alors sept pieds neuf pouces d'eau à l'avant, et treize pieds six pouces à l'arrière. La marée étant haute à huit heures, j'amenai l'avant du bâtiment à terre, mais je tins la poupe à flot, parce que je craignais d'échouer : il était cependant nécessaire d'approcher tout le corps du bâtiment le plus près possible de la côte.

Le 22 à deux heures du matin, le jusant de la marée ayant fini, nous fûmes en état d'examiner la voie d'eau. Les rochers avaient fait une ouverture à travers quatre bordages, et même dans les couples; trois autres bordages étaient fort endommagés, et ces brèches formaient un coup d'œil très extraordinaire. On ne voyait pas un seul éclat de bois, mais le tout était aussi uni que s'il avait été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étaient très bien joints dans cette partie du vaisseau, sans cela il aurait été absolument impossible de le sauver. Sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarqua-

ble. L'un des trous était assez large pour nous couler à fond, quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y était resté engagé; de sorte que la seule eau qui passait entre la pierre et le bois avait d'abord gagné sur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui serait arrivé si la brèche n'avait été remplie par rien. Outre la voie d'eau, la cale avait été fort endommagée, et une grande partie du doublage s'était détachée sous l'épaule de babord. Il manquait aussi un morceau considérable de la fausse quille, et effectivement nous avions vu flotter ces débris autour de nous, tandis que le vaisseau battait contre les rochers; le reste était aussi très délabré. Nous ne pouvions pas encore connaître exactement quels dommages le bâtiment avait reçus à l'arrière, mais nous avions lieu de croire qu'ils n'étaient pas grands, puisqu'il entrait peu d'eau dans la cale lorsque la marée basse se trouvait au-dessous de la voie d'eau qu'on vient de décrire. Les charpentiers se mirent à l'ouvrage pendant que les forgerons travaillèrent à faire des chevilles et des clous. Sur ces entrefaites j'envoyai quelques-uns de nos gens de l'autre côté de la rivière, afin de tuer des pigeons pour les malades. Ils dirent à leur retour qu'ils avaient vu

un animal aussi gros qu'un levrier, qui avait le corps mince, d'une couleur de souris, et qui était extrêmement agile : ils aperçurent aussi plusieurs maisons d'Indiens et un beau courant d'eau douce.

Le lendemain au matin, 23, je dépêchai un bateau pour jeter la seine; mais, à midi, ils ne rapportèrent que trois poissons, quoique nous en vissions un grand nombre sauter aux environs du havre. Les charpentiers finirent ce jour-là de radouber le côté de stribord. A neuf heures du soir nous mîmes le vaisseau sur l'autre côté, et nous le tirâmes au large d'environ deux pieds, dans la crainte d'échouer. Presque toutes les personnes de l'équipage virent ce même jour l'animal dont les chasseurs avaient fait la description la veille, et un des matelots, qui venait de rôder dans les bois, nous dit à son retour qu'il croyait sincèrement avoir vu le diable. Nous découvrîmes bientôt après que cet objet formidable était une chauve-souris. Il faut convenir que les chauves-souris ont ici une figure effrayante, car elles sont presque entièrement noires et aussi grosses qu'une perdrix. Il est vrai qu'elles n'ont point de cornes, mais l'imagination d'un homme qui croyait voir le diable pouvait aisément suppléer à ce défaut.

Le 24, dès le grand matin, les charpentiers commencèrent à raccommoder le doublage au-dessous de babord, où nous trouvâmes deux plan-

ches presque à moitié coupées. J'envoyai alors M. Gore avec un détachement chercher des rafraîchissemens pour les malades; ils revinrent vers midi, et rapportèrent un petit nombre de choux palmistes et des fruits du plane sauvage. Les fruits du plane étaient les plus petits que j'eusse jamais vus, et la chair, quoique d'un assez bon goût, était remplie de petites pierres. Comme je me promenais le matin à peu de distance du vaisseau, je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avaient décrits si souvent. Il était d'une légère couleur de souris, et il ressemblait beaucoup, par la grosseur et la figure, à un levrier; il avait aussi une longue queue, qu'il portait comme l'animal auquel on vient de le comparer; et je l'aurais pris pour un chien sauvage, si, au lieu de courir, il n'avait pas sauté comme un lièvre ou un daim. On disait que ses jambes étaient très minces, et la trace de son pied semblable à celle d'une chèvre; mais l'herbe était si élevée dans l'endroit où je l'aperçus, qu'elle lui cachait les jambes, et le terrain était trop dur pour qu'il pût y imprimer la trace de son pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal, et il pensa que son espèce était encore inconnue.

Après que le vaisseau eut été tiré à terre, toute l'eau qui y entrait se retirait vers la poupe, de façon qu'il était sec à l'avant et avait neuf pieds d'eau à l'arrière. Comme on ne pouvait pas examiner

l'intérieur de la cale en cet endroit, je profitai le soir de la marée basse, et je fis descendre au-dessous le maître et deux hommes pour examiner tout le côté extérieur du babord. Ils reconnurent que le doublage s'était détaché autour du premier bordage de flottaison dans la partie correspondant au grand mât, et qu'une portion d'une planche était un peu endommagée; mais ils convinrent qu'il n'avait point reçu d'autre dommage important. La perte seule du doublage était un grand malheur, parce que les vers pouvaient attaquer la quille, ce qui nous exposerait à beaucoup d'inconvéniens et de dangers; mais comme je n'y voyais de remède que de mettre le bâtiment à la bande, et que cette opération, en supposant qu'elle fût praticable, demandait un travail immense et un temps fort long, je fus obligé de me contenter de ce que nous avions fait. Cependant les charpentiers continuèrent, dans la soirée, à calfater au-dessous de la quille, jusqu'à ce que la marée interrompit leur ouvrage. La marée du matin ne descendit pas assez pour leur permettre de le reprendre; le flot et le jusant n'étaient considérables qu'une fois dans vingt-quatre heures, ainsi que nous l'avions éprouvé tandis que nous étions sur le rocher. La position du vaisseau, qui rejetait l'eau à l'arrière, fut très près de priver les sciences de toutes les connaissances que M. Banks avait ras-

semblées au prix de tant de travaux et de périls. Il avait déposé la collection curieuse de plantes qu'il avait faite pendant le voyage, dans la soute au biscuit, qui est à l'arrière du vaisseau, pensant que c'était l'endroit le plus sûr. Personne n'ayant prévu le danger auquel on les exposait en élevant la proue du bâtiment beaucoup plus haut que la poupe, on les trouva sous l'eau. On en rétablit cependant la plupart dans leur premier état à force de soins et d'attention, mais quelques-unes furent entièrement pouries et perdues.

Le 25 fut employé à remplir les futailles et à raccommoder les agrès; et, à la marée basse, les charpentiers finirent le radoub au-dessous de babord, et dans tous les endroits que la marée permit de visiter : on attacha quelques tonneaux au-dessous des épaules du vaisseau afin qu'il pût flotter plus facilement, et le soir, à la marée haute, nous tâchâmes de le remettre au large, mais sans succès, car quelques-unes des futailles dont on vient de parler se détachèrent.

Le matin du 26 fut employé à mettre en état de nouveaux tonneaux que nous destinions à cet usage, et l'après-midi nous n'en attachâmes pas moins de trente-huit au-dessous de la quille du vaisseau; mais, à notre grand regret, cette tentative fut encore inutile, et nous fûmes réduits à la nécessité d'attendre jusqu'à la première grande marée.

Le même jour quelques-uns de nos officiers, qui avaient fait une excursion dans les bois, rapportèrent à bord les feuilles d'une plante que nous crûmes être la même que celle qui est appelée *coco* dans les îles d'Amérique; mais, en la goûtant, les racines se trouvèrent trop âcres pour qu'on pût les manger; les feuilles étaient cependant presque aussi bonnes que celle de l'épinard. Il croissait dans l'endroit où l'on cueillit ces plantes une grande quantité de choux palmistes, et une espèce de plane sauvage, dont le fruit contenait tant de pierres qu'on pouvait à peine en manger. On y trouva aussi un autre fruit à peu près de la grosseur d'une petite pomme d'amour, mais plus plat, et d'une couleur de pourpre foncé : en le détachant de l'arbre, il était dur et d'un goût désagréable; mais après avoir été gardé quelques jours, il devint mou, et il avait une saveur très ressemblante à une prune de damas d'une médiocre bonté.

Le lendemain au matin, 27, nous commençâmes à transporter quelques-uns des matériaux de l'arrière à l'avant du vaisseau, afin de le mettre en estive. Dans le même temps le serrurier continua de travailler à la forge, le charpentier calfata le bâtiment, et d'autres personnes remplirent les futailles et raccommodèrent les agrès. L'après-midi je remontai le havre dans la pinasse, et je tirai plusieurs fois la seine, mais je ne pris que vingt ou

trente poissons, qui furent distribués aux malades et aux convalescens.

Le 28 M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots, afin de leur montrer la plante qui est appelée dans les îles d'Amérique *chou caraïbe*, et qui nous fournissait un légume. Tupia rendait beaucoup meilleure la racine des cocos, en l'apprêtant dans un four pareil à celui de son pays; mais ce fruit était si petit qu'il ne pouvait pas fournir une nourriture à l'équipage. Ils trouvèrent dans leur promenade un arbre qui avait été entaillé pour pouvoir y grimper plus commodément, de la même manière que ceux que nous avions vus dans la baie de Botanique; ils rencontrèrent aussi plusieurs amas de fourmis blanches, qui ont de la ressemblance avec celles des Indes orientales, et qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmilières étaient d'une figure pyramidale, de deux ou trois à six pieds de hauteur, et ressemblaient beaucoup aux pierres qui sont en Angleterre, et qu'on dit être des monumens des druides. M. Gore, qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avait vu des pas d'homme et des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux, mais qu'il n'avait pas été assez heureux pour apercevoir ni les Indiens ni les bêtes.

Le 29, à deux heures du matin, l'observation du

premier satellite de Jupiter nous donna 214 degrés 42 minutes 30 secondes ouest pour notre longitude : nous étions au 15e degré 26 min. de latitude sud. A la pointe du jour j'envoyai de nouveau le bateau pour pêcher à la seine, et l'après-midi il revint avec une assez grande quantité de poissons pour en donner une livre et demie à chaque personne de l'équipage. Un de mes officiers de poupe, Américain, qui était allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avait vu un loup exactement pareil à ceux de son pays, et qu'il l'avait tiré sans le tuer.

Le lendemain au matin, 30, encouragé par le succès de la veille, j'envoyai de nouveau le bateau pêcher à la seine, et un détachement d'hommes pour cueillir des herbages; je chargeai aussi quelques jeunes officiers de dresser le plan du havre, et je montai sur une colline qui est à la pointe méridionale, afin d'examiner la mer. La marée était basse alors, et je vis avec douleur une quantité innombrable de bancs de sable et de brisans, qui sont le long de la côte dans toutes les directions. Le plus avancé gît à environ trois ou quatre milles de la côte; le plus éloigné s'étendait aussi loin que je pouvais apercevoir avec ma lunette, et la plupart des autres s'élevaient à peine au-dessus de la surface de l'eau. Il y avait quelque apparence d'un passage au nord, et je n'espérais sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté; car, comme le vent souffle

constamment du sud-est, il aurait été difficile, pour ne pas dire impossible, de nous en retourner par le sud.

M. Gore dit que ce jour-là il avait aperçu deux animaux semblables à un chien et couleur de paille, qu'ils couraient comme le lièvre, et qu'ils étaient à peu près de la même grosseur. L'après-midi nos gens revinrent de la pêche, qui avait été encore plus heureuse que le jour précédent, car je fus en état de donner deux livres et demie de poisson à chaque personne. Je fis bouillir avec des pois les herbages qu'on avait cueillis; on en fit un mets très agréable, qui, joint à la provision abondante de poisson, nous procura un excellent rafraîchissement.

Le lendemain, premier juillet 1770, tout le monde eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche. Elle fut encore heureuse, et les gens qui allèrent dans l'intérieur du pays nous firent la description de plusieurs animaux qu'ils avaient vus, sans pouvoir en attraper aucun. Ils aperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la rivière. M. Gore, mon second lieutenant, trouva une coque de coco remplie de bernacles: elles venaient probablement de quelque île au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espiritu Santo de Quiros*, puisque nous étions alors dans la latitude

où l'on dit qu'elle est située. Ce jour-là le thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 87, c'est-à-dire plus haut qu'il n'était monté depuis notre arrivée sur la côte.

Le lendemain, 2, dès le grand matin, j'envoyai le maître dans la pinasse, hors du havre, pour sonder aux environs des bancs de sable dans le large, et pour examiner s'il y avait un canal au nord; nous avions alors une brise de terre qui dura jusqu'à environ neuf heures, et qui fut la première depuis notre entrée dans la rivière. A la marée basse nous attachâmes quelques futailles vides sous les épaules du vaisseau, espérant qu'il se trouverait à flot à la première marée haute. Nous continuâmes de pêcher avec beaucoup de succès, et, à la marée haute, nous entreprîmes de nouveau de mettre le bâtiment en mer, mais tous nos efforts furent inefficaces.

Le lendemain, 3, à midi, le maître revint et nous apprit qu'il avait trouvé un passage entre les bancs de sable, et il nous décrivit sa situation. Il dit que les bancs étaient des rochers de corail, dont la plupart étaient à sec à la mer basse, et qu'il était descendu sur l'un d'eux : il y trouva quelques pétoncles d'une si énorme grosseur, que deux hommes ne pouvaient pas en manger une seule, et beaucoup d'autres poissons à coquilles, dont il nous apporta une grande quantité. Il avait débarqué le soir, à en-

viron trois lieues de notre mouillage dans une baie où il trouva quelques-uns des naturels du pays qui étaient à souper. Ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à son approche, en laissant derrière eux quelques-uns de leurs mets, et un feu qui venait d'être allumé; mais il n'y avait dans cet endroit ni maisons ni rien qui pût en tenir lieu. Nous remarquâmes que, quoique les bancs de sable qui sont à la portée de la vue de la côte abondent en poissons à coquilles, qu'on peut attraper aisément à la marée basse, cependant nous ne vîmes aucun reste de coquillages aux environs des endroits où l'on avait fait du feu. Nous aperçûmes aussi pendant quelque temps un caïman nager autour du vaisseau; et, à la marée haute, afin de remettre le bâtiment à flot, nous fîmes de nouveaux efforts, qui heureusement réussirent; mais il fallut encore le ramener à terre.

La matinée du lendemain, 4, fut employée à le mettre en estive, et, après l'avoir remorqué plus loin dans le havre, nous attendîmes la marée haute, et nous l'échouâmes ensuite sur le banc de sable qui est sur le côté méridional de la rivière, parce que le premier endroit était sujet à des inconvéniens. J'avais grande envie d'essayer de nouveau de visiter sa quille, dans la partie où le doublage avait été rongé; mais, quoiqu'il y eût à peine

quatre pieds d'eau au-dessous du bâtiment à la marée basse, cet endroit n'était pas à sec.

Le 5 j'engageai un des charpentiers, homme de confiance, à descendre encore au fond du vaisseau et à examiner ce dommage; il me dit que trois bandes du doublage, d'environ huit pieds de long, manquaient, et que le grand bordage avait été un peu gâté. Ce rapport était parfaitement conforme à celui du maître et des autres personnes qui avaient visité le dessous de la quille. J'eus pourtant la consolation de voir que, dans l'opinion du charpentier, ces dommages étaient de peu de conséquence; c'est pour cela que, après avoir réparé les autres plus dangereux, nous remîmes le vaisseau à flot, et nous l'amarrâmes le long de la grève où l'équipement avait été déposé : nous reprîmes alors nos provisions à bord, et nous tînmes le bâtiment en état de faire voile. M. Banks traversa ce jour-là l'autre côté du havre, où, en se promenant le long du rivage sablonneux, il trouva un nombre prodigieux de fruits, dont plusieurs n'étaient pas les productions des plantes qu'il avait découvertes jusqu'alors dans le pays; entre autres, il y avait quelques noix de coco, que Tupia dit avoir été ouvertes par une espèce de crabe, que, d'après sa description, nous jugeâmes être le même que les Hollandais appellent *beurs krabbe*, et que nous n'avions point vu dans ces mers. Toutes les subs-

tances végétales qu'il trouva en cet endroit étaient incrustées de productions marines et couvertes de bernacles, signe certain qu'elles étaient venues par mer de fort loin; et, comme le vent alisé souffle directement sur la côte, il est probable qu'il les y avait apportées de la terre *del Espiritu Santo*, dont nous avons déjà fait mention.

Le lendemain au matin, 6, M. Banks, le lieutenant Gore et trois matelots remontèrent la rivière sur un petit bateau, dans la vue de faire une incursion de deux ou trois jours, pour examiner le pays et tuer quelques-uns des animaux que nous avions vus si souvent à une certaine distance de nous.

Le 7 j'envoyai de nouveau le maître sonder aux environs des bancs de sable, le rapport qu'il m'avait fait d'un canal n'étant point du tout satisfaisant : nous passâmes le reste de ce jour et la matinée du suivant à pêcher et à d'autres occupations nécessaires.

Le 8, sur les quatre heures de l'après-midi, M. Banks revint avec ses compagnons, et il nous fit le récit de son expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des terrains marécageux et des palétuviers, ils avaient pénétré dans l'intérieur du pays, qu'ils trouvèrent très peu différent de ce qu'ils avaient déjà vu; ils continuèrent leur route le long de la rivière, qui, à quelque distance,

se resserre dans un canal étroit, bordé, non par des marais et des palétuviers, mais par un terrain escarpé et couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi lesquels on trouvait celui qui est appelé *mohoe* dans les îles d'Amérique, ou l'arbre du quinquina (*hibiscus tiliacea*). La terre, dans l'intérieur, était en général basse et revêtue d'une herbe longue et épaisse : le sol semblait promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudraient le planter et le cultiver. Dans le courant de la journée, Tupia vit un animal que, d'après sa description, M. Banks jugea être un loup. Nos gens en aperçurent aussi trois autres, qu'ils ne purent ni attraper ni tuer, et une espèce de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut également impossible de se rendre maîtres. Le soir ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, et ils allumèrent du feu ; mais il y avait une si grande quantité de mosquites, qu'à peine purent-ils y tenir : ces insectes les suivaient dans la fumée et presque dans le feu, que nos voyageurs aimaient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piqûre de ces animaux, qui leur causait une douleur insupportable. Le feu, les mouches, et la terre qui leur servait de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de sorte qu'ils la passèrent à veiller et à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin ils allèrent chercher

du gibier, et, dans une course de plusieurs milles, ils virent quatre animaux de la même espèce, dont deux furent très biens chassés par le levrier de M. Banks; mais ils le laissèrent bientôt derrière en sautant par-dessus l'herbe longue et épaisse, qui empêchait le chien de courir. On observa que cet animal ne marchait pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautait sur les deux de devant, comme le *jerbua* ou *mus jaculus*. Sur le midi ils retournèrent au bateau, et remontèrent ensuite la rivière, qui ne formait, un peu plus haut, qu'un ruisseau d'eau douce, et où cependant la marée s'élevait à une hauteur considérable.

Comme le soir approchait, la marée baissa, et même si fort, qu'ils furent obligés de descendre du bateau et de le traîner le long du rivage, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable, et, pendant qu'ils déchargeaient le bateau, ils observèrent de la fumée à environ trois cents pas de distance. Ils pensèrent que quelques-uns des naturels du pays, avec qui ils désiraient depuis si long-temps et avec tant d'empressement de faire connaissance, étaient autour du feu. Trois de nos gens allèrent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettrait pas en fuite; cependant, lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il était abandonné, ce qui

les fit conjecturer que les Indiens les avaient découverts. Ils trouvèrent le feu qui brûlait encore dans le creux d'un vieil arbre pouri, et plusieurs branches nouvellement rompues, avec lesquelles des enfans semblaient s'être amusés. Ils observèrent plusieurs pas sur le sable au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvait que les Indiens y avaient marché depuis peu. Ils rencontrèrent plusieurs maisons à une petite distance de là, et quelques fours creusés en terre de la même manière que ceux de Taïti, et dans lesquels il leur parut qu'on avait apprêté des alimens dès le matin. Il y avait dans les environs des coquillages et quelques fragmens de racines qui étaient les débris du repas. Nos gens, mortifiés de s'être trompés, retournèrent à leur quartier, qui était un large monceau de sable au-dessous d'un buisson. Ils formèrent leurs lits de feuilles de plane, qu'ils étendirent sur le sable, et qui étaient aussi douces qu'un matelas: leurs manteaux leur servirent de couvertures, et des paquets d'herbes de coussins. D'après ces arrangemens ils comptaient passer une meilleure nuit que la dernière, d'autant plus que, à leur grande joie, on ne voyait pas une mosquite. Ils se couchèrent, et telle est la force de l'habitude, qu'ils s'endormirent sans penser une seule fois qu'il était probable que les Indiens les trouveraient dans cette situation, et à combien de dangers ils s'exposaient. Si ce fait pa-

raît étrange, on doit réfléchir un moment qu'on se familiarise, après un temps, avec tous les périls et tous les accidens, et qu'ils ne font plus d'impression sur l'esprit.

S'il était possible qu'un homme, arrivé à l'âge où l'entendement a toute sa force, et où la jeunesse, la vigueur et la santé rendent chères les jouissances de la vie, connût pour la première fois qu'il est mortel, ou même qu'il est sujet à la faiblesse et aux infirmités du vieil âge, avec combien de frayeur et de chagrin apprendrait-il cette nouvelle! Cependant, instruits et familiarisés peu à peu avec ces vérités désolantes, elles perdent toute leur force, et nous ne réfléchissons pas plus sur l'approche de la vieillesse et de la mort, que ces hommes errant dans un désert inconnu ne pensaient au malheur qui les menaçait à l'approche des sauvages, dans un temps où ils pouvaient facilement devenir la proie de la méchanceté ou de la crainte de ces Indiens. On peut remarquer encore que la plus grande partie de ceux qui sont condamnés à souffrir une mort violente dorment la nuit qui précède leur exécution, quoiqu'il n'y ait peut-être pas d'exemple d'une personne accusée d'un crime capital qui ait passé dans le sommeil la première nuit de sa prison. C'est ainsi que les maux de la vie en deviennent en partie les remèdes, et quoique tous les hommes à vingt ans désirent de parvenir seu-

lement à l'âge de quatre-vingts, le vieillard arrivé à cette époque est aussi attaché à la vie que le jeune homme, et, s'il n'est point affligé de quelque maladie douloureuse, il jouit aussi bien des plaisirs qui lui restent, quoiqu'il réfléchisse qu'il est sur le bord du tombeau et que la terre s'écroule déjà sous ses pieds, qu'il en jouissait autrefois dans la fleur de l'âge, quand il supposait que sa dissolution certaine était encore éloignée.

Nos voyageurs, après avoir dormi jusqu'au matin sans s'éveiller une seule fois, examinèrent la rivière, et, voyant que la marée était favorable à leur retour, et que le pays ne promettait rien qui méritât de les retenir plus long-temps, ils se rembarquèrent et revinrent promptement au vaisseau.

Bientôt après l'arrivée de ce détachement, le maître, qui avait fait sept lieues en mer, revint aussi à bord, et il pensait alors qu'il n'était pas possible de déboucher par l'endroit où il avait cru qu'il y avait un passage. Son expédition nous procura cependant quelques avantages, car il alla une seconde fois sur le rocher où il avait vu les grosses pétoncles, et il y trouva un grand nombre de tortues. Quoiqu'il n'eût pas d'autre instrument qu'un croc de bateau, il en attrapa trois qui pesaient ensemble sept cent quatre-vingt-onze livres.

Le lendemain au matin, 9, je le renvoyai à la même pêche avec des instrumens plus convenables

M. Banks alla avec lui; mais le succès ne répondit pas à notre attente, et ils ne prirent pas une seule tortue. Cependant M. Banks débarqua sur le récif, où il vit plusieurs des grosses pétoncles. Après avoir rassemblé plusieurs coquillages et des productions maritimes, il revint à onze heures du soir dans son petit bateau, tandis que le maître resta avec le grand sur le rocher. L'après-midi, sept ou huit naturels du pays parurent sur la côte méridionale de la rivière, et deux d'entre eux s'avancèrent jusqu'à la pointe sablonneuse qui était vis-à-vis du vaisseau; mais, quand ils virent que je m'embarquais pour aller leur parler, ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation.

Comme le maître fut absent pendant toute la nuit avec le bateau, je fus obligé d'envoyer après lui mon second lieutenant dans l'esquif dès le grand matin du lendemain, 10. Bientôt après nous vîmes sur la pointe sablonneuse, au côté septentrional de la rivière, quatre naturels du pays qui avaient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque temps fort occupés à harponner du poisson. Plusieurs de nos gens avaient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau, mais je ne voulus point le permettre : une expérience réitérée m'avait convaincu que cette démarche serait plus capable d'empêcher que de nous procurer une entrevue avec ces Indiens. Je résolus d'employer la méthode contraire,

pour voir si nous serions plus heureux. En conséquence je les laissai seuls, paraissant ne pas faire la moindre attention à eux. Ce stratagème réussit si bien, qu'enfin deux d'entre eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau, et là ils parlèrent beaucoup d'un ton de voix fort élevé. Nous ne comprîmes rien à ce qu'ils disaient, et nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris et en leur faisant tous les signes d'invitation et d'amitié que nous imaginâmes. Pendant cette conférence ils s'approchaient peu à peu, tenant leurs lances, non d'une manière menaçante, mais comme s'ils eussent voulu nous dire que, si nous leurs faisions du mal, ils avaient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de notre bâtiment, nous leur jetâmes quelques étoffes, des clous, des verroteries et du papier, et d'autres bagatelles, qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin un de nos gens leur donna un petit poisson. A ce présent ils témoignèrent la plus grande joie, et en nous disant par signes qu'ils iraient chercher leurs compagnons, et aussitôt ils ramèrent vers la côte. Sur ces entrefaites, quelques personnes de notre équipage, et entre autres Tupia, débarquèrent sur le côté opposé de la rivière. La pirogue ayant les quatre Indiens à bord revint bientôt au vaisseau; elle se rangea tout près de nous, sans exprimer ni crainte ni défiance.

Nous leur distribuâmes quelques nouveaux présens, et dans peu ils nous quittèrent, et allèrent aborder sur le même côté de la rivière où nos gens étaient allés à terre. Chaque Indien portait dans sa main deux javelines et un bâton dont ils se servaient pour les lancer. Ils s'avancèrent vers l'endroit où Tupia et le reste de nos gens étaient assis. Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes, et à s'approcher dans cet état. Il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui. Ils y consentirent sans donner des marques de crainte ou de répugnance. Il arriva que je débarquai à terre avec plusieurs autres personnes de notre équipage; mais les Indiens semblèrent craindre que ces derniers venus n'allassent se placer entre l'endroit où ils étaient et celui où ils avaient laissé leurs armes. Nous eûmes grand soin de leur faire voir que ce n'était pas là notre intention, et, après les avoir joints, nous leur fîmes des présens, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance et du désir que nous avions d'obtenir la leur.

Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au temps du dîner, et, leur faisant entendre alors que nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec nous. Ils refusèrent, et, dès que nous les eûmes quittés, ils s'en retournèrent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens était un peu au-dessus du moyen âge, et les trois

autres étaient jeunes. Ils étaient en général d'une taille ordinaire; mais ils avaient les membres d'une petitesse remarquable. Leur peau était couleur de suie ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé. Leurs cheveux noirs, sans être laineux, étaient coupés courts : les uns les avaient lisses, et les autres bouclés. Dampier dit qu'il manquait deux dents de devant aux habitans qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays; mais ceux-ci n'avaient pas ce défaut. Quelques parties de leur corps avaient été peintes en rouge, et l'un d'eux portait sur la lèvre supérieure et sur la poitrine des raies de blanc, qu'il appelait *carbanda*. Les traits de leur visage étaient bien loin d'être désagréables : ils avaient les yeux très vifs, les dents blanches et unies, la voix douce et harmonieuse, et ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité. Le soir, M. Gore et le maître revinrent avec la chaloupe, et rapportèrent une tortue et un petit nombre de poissons à coquilles. Ils avaient laissé l'esquif et six hommes sur le banc de sable pour tâcher de prendre des tortues.

Le lendemain au matin, 11, nous reçûmes une autre visite de quatre des naturels du pays; trois d'entre eux nous étaient déjà connus, mais le quatrième était un étranger qui s'appelait Yaparico, comme nous l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisirent. Cet Indien était distingué par un

ornement fort extraordinaire : il portait dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, l'os d'un oiseau qui était à peu près de la grosseur d'un doigt et de cinq ou six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la Nouvelle-Zélande ; mais, après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisaient un trou dans cette partie du nez pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avaient des trous à leurs oreilles quoiqu'ils n'eussent point de pendans ; la partie du bras de l'épaule au coude était ornée d'un bracelet composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces indiens, ainsi que les habitans de la Terre de Feu, aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtement. Je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise ; mais au lieu de le jeter sur quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson qu'ils nous donnèrent en retour, à ce que nous supposâmes, de celui dont nous leur avions fait présent la veille. Ils semblaient fort contens de rester avec nous, et peu empressés de nous quitter ; mais, en voyant que quelques-uns de nos officiers examinaient leur pirogue avec beaucoup d'attention et de curiosité, ils parurent alarmés ; ils sautèrent

promptement dans leur petit bateau, et s'enfuirent à force de rames sans dire un seul mot.

Vers les deux heures du lendemain matin, 12, l'esquif qu'on avait laissé sur le banc revint avec trois tortues et une grande raie. Comme il était probable qu'on pouvait continuer cette pêche avec avantage, je le renvoyai après le déjeuner pour en chercher une nouvelle provision. Bientôt après trois Indiens se hasardèrent à venir à la tente de Tupia, et ils furent si satisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes que nous n'avions pas encore vus. A son retour il introduisit auprès de nous les nouveau-venus en les appelant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettaient jamais dans de pareilles occasions. Comme ils avaient reçu avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jeté dans leur pirogue, lorsqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaisseau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns et nous fûmes fort surpris de voir qu'ils les acceptaient avec la plus grande indifférence. Ils firent cependant signe à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait sur-le-champ; mais, après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetèrent le reste au chien de M. Banks : ils passèrent avec nous toute l'après-midi, sans vouloir jamais s'écarter de plus de vingt verges de leur pirogue.

Nous nous aperçûmes que la couleur de leur peau n'était pas aussi brune qu'elle nous avait paru d'abord : ce que nous avions pris pour leur teint n'était que l'effet de la poussière et de la fumée dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étaient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen de se mettre à l'abri des mosquites. Entre autres choses que nous leur distribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avait quelques médailles que nous suspendîmes autour de leur cou avec un ruban : la fumée avait tellement terni ces rubans que nous ne pouvions pas distinguer aisément de quelle couleur ils avaient été, ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étaient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cents verges sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, et nous reconnûmes avec nos lunettes que c'était une femme et un enfant : la femme, comme le reste des insulaires, était entièrement nue. Nous observâmes qu'ils avaient tous les membres forts petits, et qu'ils étaient d'une activité et d'une agilité extrêmes. L'un de ceux-ci avait un collier de coquillages très bien fait, et un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* ou *guipure*. Ils portaient tous deux un morceau d'é-

corce attaché sur le devant du front, et l'os qu'ils avaient dans le nez leur défigurait le visage.

Leur langue nous a paru plus rude que celle des insulaires de la mer du Sud, et ils répétaient continuellement le mot *chercau*. D'après la manière dont ils le prononçaient, nous imaginâmes que ce terme exprimait l'admiration. Lorsqu'ils voyaient quelque chose de nouveau, ils s'écriaient : *cher, tut, tut, tut, tut*, paroles qui avaient probablement une signification pareille.

Leur pirogue, qui était très étroite, n'avait pas plus de dix pieds de long. Elle était garnie d'un balancier, et ressemblait beaucoup à celles des îles de la mer du Sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite. Lorsqu'elle était dans une eau basse, ils la faisaient marcher avec de longues perches; et quand ils se trouvaient dans une eau profonde, ils se servaient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long. Elle ne contenait que quatre hommes, de sorte que les Indiens qui nous rendirent visite ce jour-là s'en allèrent en deux fois. Leurs javelines sont semblables à celles que nous avions vues dans la baie de Botanique, excepté qu'elles n'avaient qu'une seule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la pastenague, et barbelée avec deux ou trois os aigus du même poisson. C'était certainement une arme terrible, et l'instrument dont ils se servaient pour la lancer semblait être fait avec

beaucoup plus d'art que tous ceux que nous avions.

Le 14 deux Indiens vinrent à bord, et, après y avoir resté très peu de temps, ils s'en allèrent le long de la côte, et s'occupèrent avec beaucoup d'activité à harponner du poisson.

M. Gore, qui, ce jour-là, fit une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil, eut le bonheur de tuer un des quadrupèdes qui avaient été si souvent le sujet de nos spéculations. Cet animal n'a pas assez de rapport avec aucun autre déjà connu, pour qu'on puisse en faire la comparaison. Sa figure est très analogue à celle du gerbo, à qui il ressemble aussi par ses mouvemens; mais sa grosseur est fort différente, le gerbo étant de la taille d'un rat ordinaire, et cet animal, parvenu à son entière croissance, de celle d'un mouton. Celui que tua mon lieutenant était jeune, et, comme il n'avait pas encore pris tout son accroissement, il ne pesait que trente-huit livres. La tête, le cou et les épaules sont très petits en proportion des autres parties du corps; la queue est presque aussi longue que le corps : elle est épaisse à sa naissance, et elle se termine en pointe à l'extrémité. Ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long, et celles de derrière en ont vingt-deux; il marche par sauts et par bonds; il tient alors la tête droite, et ses pas sont fort longs : il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine, et il ne paraît s'en

servir que pour creuser la terre. La peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé; il faut en excepter la tête et les oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre. Cet animal est appelé *kangurou* par les naturels du pays.

Le lendemain, 15, notre kangurou fut apprêté pour le dîner, et nous trouvâmes que c'était un excellent mets. On peut dire que nous faisions alors grande chère tous les jours, car nous avions des tortues en abondance. Nous convînmes tous qu'elles étaient beaucoup meilleures que celles que nous avions goûtées en Angleterre. Nous pensâmes que ce bon goût provenait de ce que nous les mangions en sortant de la mer, avant qu'elles eussent perdu leur graisse naturelle ou leur première saveur par la nourriture qu'on leur donne dans la traversée et la situation dans laquelle on les tient. La plupart de celles que nous prîmes étaient de l'espèce appelée tortue verte, et pesaient de deux à trois quintaux. En les ouvrant nous les trouvâmes toutes remplies d'herbe de tortue (*turtle grass*), que nos naturalistes prirent pour une sorte de *conserva*. Deux d'entre elles étaient des tortues à grosse tête; la chair en était moins agréable, et nous ne trouvâmes dans leur estomac que des coquillages.

Le matin du 16, tandis que nos gens étaient occupés, comme à l'ordinaire, à faire les prépa-

ratifs nécessaires pour remettre en mer, je montai sur une des collines qui sont au côté septentrional de la rivière. Du sommet je découvris fort au loin l'intérieur du pays, qui était agréablement entrecoupé par des collines, des vallées et de grandes plaines, et en plusieurs endroits très couvert de bois. Nous observâmes, le soir, une émersion du premier satellite de Jupiter, qui nous donna 214 degrés 53 minutes 45 secondes pour notre longitude. L'observation faite le 19 juin nous avait donné 214 degrés 42 minutes 30 secondes : en prenant le terme moyen de ces deux quantités, nous eûmes 214 degrés 48 minutes 7 secondes et demie pour la longitude de cet endroit, à l'ouest du méridien de Greenwich.

Le 17 j'envoyai le maître et un des contre-maîtres sur la pinasse pour chercher un passage au nord, et j'allai avec MM. Banks et Solander dans les bois, de l'autre côté de la rivière. Tupia, qui y avait déjà été, nous dit avoir vu trois Indiens, qui lui avaient donné quelques racines à peu près aussi grosses que le doigt, d'une forme assez ressemblante à celle du radis, et d'un goût très agréable. Cette raison nous engagea à entreprendre le même voyage dans l'espérance de cultiver notre connaissance avec les naturels du pays. A peine fûmes-nous arrivés au rivage, que nous en aperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent

vers nous sans aucune marque de soupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent descendre à terre. Deux de ceux-ci avaient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes : nous leur présentâmes cependant quelques verroteries, et, après avoir resté très peu de temps avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiraient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, et où nous aurions occasion de voir leurs femmes; mais ils nous firent entendre par signes qu'ils ne désiraient pas que nous les accompagnassions.

Le lendemain, 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs naturels du pays, qui étaient devenus alors extrêmement familiers. L'un d'eux, à notre prière, lança sa javeline, qui avait environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une promptitude et une raideur qui nous surprirent, quoique, dans sa direction, elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, et elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance. Ils se hasardèrent ensuite à venir à bord; je les y laissai, fort contens, suivant ce que je pus juger, et je m'embarquai avec M. Banks pour jeter un coup d'œil sur le pays, et surtout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentait,

en examinant si la mer, autour de nous, était aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au nord, le long de la côte, nous montâmes une très haute colline, et nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéraient pas le danger de notre situation; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'apercevions que des rochers et des bancs de sable sans nombre, et nul autre passage qu'à travers les tours et retours des canaux qui se trouvaient dans les intervalles, et où l'on ne pouvait naviguer sans s'exposer à des périls et à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ. Plusieurs Indiens y étaient encore, et l'on nous dit que douze tortues, que nous avions sur le tillac, avaient attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avaient vus dans le vaisseau.

Le 19, dans la matinée, dix autres naturels vinrent nous voir; ils habitaient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en aperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avait des femmes entièrement nues ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays; ils apportaient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avaient encore fait auparavant, et après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme et un enfant de les garder. Les au-

tres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avaient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étaient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous. Ils nous la demandèrent d'abord par signes, et, sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards et par leurs gestes beaucoup de ressentiment et de colère. Nous n'avions point alors d'alimens apprêtés; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit qu'il m'arracha de la main et qu'il jeta dans la mer avec un dédain très marqué; un autre réitéra la première demande à M. Banks, et, sur un second refus, il frappa du pied la terre et le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour à tour à presque toutes les personnes qui semblaient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout à coup deux tortues et les traînèrent vers le côté du bâtiment où était leur pirogue. Nos gens les leur reprirent bientôt de force, et les replacèrent avec les autres; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise : ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, et, voyant que c'était toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue et ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même temps dans le bateau avec M. Banks et cinq ou six hommes de l'équipage, et nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étaient oc-

cupés à divers travaux. Dès que les Indiens furent débarqués, ils saisirent leurs armes, et, avant que nous pussions nous apercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous un chaudière où ils faisaient bouillir des pois, et, faisant du côté du vent un circuit qui embrassait le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude et une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin. Cette herbe qui avait cinq ou six pieds de hauteur, et qui était aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, et le feu fit un progrès très rapide vers une tente de M. Banks qu'on avait dressée pour Tupia quand il était malade. Une truie et ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M Banks sauta dans un bateau, et, prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à temps pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avait de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que ceci se passait, les Indiens allèrent à quelque distance de là à un endroit où plusieurs de nos gens lavaient du linge, et où ils avaient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels était la seine. Ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces et des prières que nous leur fîmes : nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé

à petit plomb; le coup atteignit et mit en fuite l'un d'eux qui était éloigné d'environ quarante verges; nous éteignîmes alors ce second feu avant qu'il eût fait beaucoup de progrès; mais, du lieu où ils avaient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme nous apercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers, vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle pour les convaincre qu'ils n'étaient pas encore au-delà de notre portée; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, et nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous causeraient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leurs voix qui sortaient des bois, et nous nous aperçûmes qu'ils se rapprochaient peu à peu de nous. J'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks et de trois ou quatre autres personnes. Lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous; et, après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons, et ils firent tous retraite à pas lents; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, et nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille. Nous nous assîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens, et ils s'assirent aussi

à environ cent verges de distance. Après une petite pause le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe. Il s'arrêta à plusieurs reprises et à différentes distances, et parla. Nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer ; sur quoi ce vieillard, que nous supposions être un messager de paix, se retourna et dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes qui dressèrent leurs javelines contre un arbre, et qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique.

Quand ils nous eurent abordés nous leur rendîmes les dards et les javelines que nous leur avions pris, et nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que cela achevait notre réconciliation. Il y avait dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, et qu'on introduisit auprès de nous, comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom : l'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets et nos toiles n'était point parmi eux ; nous savons cependant qu'à raison de l'éloignement sa blessure ne pouvait pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, et ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau. Chemin faisant, ils nous dirent par signes qu'ils ne mettraient plus le feu à

l'herbe; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étaient l'usage et les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'assirent, et nous ne pûmes pas les engager à venir à bord : nous les quittâmes donc. Ils s'en allèrent environ deux heures après, et nous aperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident était arrivé un peu plus tôt, les suites auraient pu en être terribles, car il n'y avait pas long-temps qu'on avait rapporté au vaisseau la poudre et la tente qui contenait l'équipement de notre bâtiment, et plusieurs autres choses très précieuses dans notre situation. Nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumait dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avait d'éteindre le feu; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrain autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'après-midi nous embarquâmes toutes nos provisions; nous changeâmes le vaisseau de place, et nous le laissâmes flotter avec la marée; le maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avait point de passage au nord par où le bâtiment pût débouquer.

Le lendemain au matin, 20, à la marée basse, j'allai sonder et baliser la barre, le vaisseau étant

tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étaient en feu, ce qui présentait dans la nuit un spectacle affreux et magnifique.

Le 21 se passa sans que nous aperçussions aucun des habitans, et sans qu'il nous arrivât rien qui fût digne d'être rapporté. Le 22 nous tuâmes, pour la provision du jour, une tortue, et en l'ouvrant nous trouvâmes en dedans de ses deux épaules un harpon de bois à peu près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long et barbelé à l'extrémité, tel en un mot que nous en avions vu dans les mains des naturels du pays. Il nous parut que cet animal avait reçu cette blessure depuis longtemps, car la plaie était parfaitement guérie.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espèce de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Indian kale*, c'est-à-dire *chou caraïbe*. Un de nos gens, s'étant séparé des autres, rencontra tout à coup quatre Indiens, trois hommes et un enfant, qu'il n'aperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avaient allumé du feu, et ils faisaient griller un oiseau et un quartier de kangurou, dont le reste était suspendu, ainsi qu'un catacois, à un arbre voisin. Notre homme, étant sans armes, fut d'abord très ef-

frayé; mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposerait à un danger véritable s'il paraissait le redouter. Au contraire, il s'avança et s'assit près d'eux d'un air de gaîté et de bonne humeur. Il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût et qu'il crût pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, et, après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il allait les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimulait toujours ses craintes, et il s'assit de nouveau. Ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention et de curiosité. Ses habits attirèrent surtout leurs regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains et le visage, et ils se convainquirent enfin que son corps était fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, et, après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvait partir. Il n'attendit pas une seconde permission; mais, comme il ne savait en les quittant quel chemin le conduirait directement au vaisseau, ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides; car ils savaient bien d'où il venait.

Sur ces entrefaites, M. Banks, revenant de l'excursion qu'il avait faite de l'autre côté de la rivière pour ramasser des plantes, trouva dans un seul monceau la plus grande partie des étoffes que nous avions données aux Indiens. Ils les avaient proba-

blement laissées là comme des choses inutiles qui ne valaient pas la peine d'être emportées : peut-être, s'il avait fait d'autres perquisitions, aurait-il trouvé également nos quincailleries ; car ils paraissaient attacher très peu de valeur à tout ce que nous avions, si l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas possible de leur céder.

Le mauvais temps qui nous empêchait de remettre en mer continuant toujours, MM. Banks et Solander retournèrent à terre le 24, pour voir s'ils pourraient découvrir quelque plante nouvelle. Ils coururent les bois sans succès pendant toute la journée ; mais en s'en revenant à travers une vallée profonde, ils trouvèrent que les côtés en étaient couverts d'arbres et de buissons, quoiqu'ils fussent presque aussi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramassèrent à terre plusieurs noix d'anacarde (*anacardium orientale*) ; ce qui les engagea à rechercher avec soin l'arbre qui les avait produites, et que peut-être aucun botaniste d'Europe n'a jamais vu ; mais, à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir, de sorte qu'après avoir employé beaucoup de temps et abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaisseau épuisés de fatigue.

Le 25, en remontant la rivière, je trouvai une pirogue appartenant à nos amis les Indiens, que nous n'avions pas revus depuis l'affaire de la tortue ; ils l'avaient laissée attachée à des palétuviers -

à environ un mille du vaisseau, et leurs feux me firent apercevoir qu'ils s'étaient retirés à six milles au moins dans l'intérieur du pays.

M. Banks parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'histoire naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des opossum : c'était une femelle, et il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressemblait beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit dans son Histoire naturelle, sous le nom de *philander;* mais ce n'est pas le même. Cet auteur suppose que cette espèce est particulière à l'Amérique, mais il s'est sûrement trompé en ce point; il est probable, comme Pallas l'a observé dans sa Zoologie, que le philander est indigène des Indes orientales, puisque l'animal que prit M. Banks avait quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ses pieds, en quoi il diffère de tous les autres quadrupèdes.

Le 27 M. Gore tua un kangurou, qui, avec la peau, les entrailles et la tête, pesait quatre-vingt-quatre livres. En l'examinant, nous reconnûmes cependant qu'il n'avait pas pris toute sa croissance, parce que les dents mâchelières intérieures n'étaient pas encore formées. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain; mais il avait plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangés.

Nous eûmes des brises fraîches du sud-est accompagnées de brume et de pluie, jusqu'à deux heures du matin du 31; alors, le temps s'étant un peu modéré, je pensai à essayer de remorquer le vaisseau hors du havre; mais en m'embarquant d'abord dans le bateau, je vis que le vent était encore trop frais pour exécuter ce projet. Pendant tout ce temps-là, l'esquif et la pinasse continuèrent à pêcher au filet et à l'hameçon avec quelque succès; ils prenaient quelquefois une tortue et rapportaient souvent deux ou trois quintaux d'autre poisson.

Le premier août 1770, le charpentier examina les pompes, et, à notre grand regret, il les trouva toutes fort endommagées, ce qui provenait, suivant lui, de ce qu'on y avait employé du bois trop vieux. L'une d'elles était en si mauvais état qu'elle tombait en pièces quand on voulait la faire agir; les autres n'étaient guère meilleures; nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment qui heureusement ne faisait pas plus d'un pouce d'eau par heure.

Le 3, à six heures du matin, nous fîmes une autre tentative inutile pour touer le vaisseau hors du havre. Le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur succès, et sur les sept heures, nous remîmes à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt et fut suivie de brises de

mer avec lesquelles nous portâmes au large, ayant la pinasse en avant qui sondait continuellement. L'esquif avait été envoyé au banc des tortues pour y prendre le filet qu'on y avait laissé; mais comme le vent fraîchit, nous partîmes sans lui. Un peu avant midi nous mîmes à l'ancre; je ne crois pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à marée basse, pour savoir de quel côté je devais gouverner. Je doutais encore s'il fallait retourner au sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un passage à l'est ou au nord : tous ces partis me paraissaient alors également difficiles et dangereux. Nous avions au nord-ouest la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, que je nommai le *cap Bedford*, et qui est située aù 15e degré 16 minutes de latitude sud, et au 214e degré 45 minutes de longitude ouest. Au nord-est de ce cap, nous apercevions une terre qui avait l'apparence de deux îles élevées; le banc de tortues nous restait à l'est, à la distance d'un mille.

§ 5.

Départ de la rivière Endeavour. Description particulière du havre où le vaisseau fut radoubé, du pays adjacent et de plusieurs îles près de la côte. Traversée de la rivière Endeavour à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Galles. Dangers de cette navigation.

Je donnai le nom de *rivière Endeavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux, et au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre. Sur le côté septentrional, le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, et la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute et la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles et les pleines lunes. Il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable, que l'entrée du havre est extrêmement difficile; l'en-

droit le plus sûr pour en approcher est du côté du sud. Il y a quelques terres élevées sur la pointe méridionale, mais la pointe du nord est formée par une grève basse et sablonneuse qui s'étend à environ trois milles au nord, où la terre commence à devenir haute.

Les tortues furent le principal rafraîchissement que nous nous y procurâmes; mais, comme on ne peut pas en prendre sans aller à cinq lieues en mer, et que le temps était souvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance. Celles que nous prîmes, ainsi que les poissons, furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage, et le dernier mousse en eut autant que moi. Je pense que tous les commandans qui entreprendront un voyage semblable à celui-ci reconnaîtront qu'il est de leur intérêt de suivre la même règle. Nous trouvâmes sur les grèves et les collines sablonneuses du pourpier en plusieurs endroits, et une espèce de fève qui croît sur une tige rampant sur la terre. Le pourpier était très bon bouilli; et il ne faut pas mépriser les fèves, car elles furent très salutaires à nos malades. Cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer sont les choux, dont on a déjà parlé, et qu'on connaît dans les îles d'Amérique sous le nom de *chou caraïbe*. Cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu

le goût. Il est vrai que la racine n'en est pas bonne; mais il est probable qu'on pourrait la rendre meilleure en la cultivant. On la trouve principalement dans les terrains où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étaient en général petits, et la partie mangeable était si peu de chose, qu'elle ne valait pas la peine qu'on se donnait à les chercher.

Outre le kangurou et l'opossum, dont il a déjà été fait mention plus haut, et une espèce de putois, il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le terrain, et plusieurs sortes de serpens: quelques-uns des serpens sont venimeux, et les autres ne le sont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on excepte les chiens : nous n'en avons aperçu que deux ou trois qui venaient souvent autour des tentes, ronger les os et les restes d'alimens qui s'y trouvaient par hasard : ces os semblaient être pour la plupart des os de kangurou. Nous n'avons vu qu'une fois un autre quadrupède; mais nous rencontrions des kangurous presque toutes les fois que nous allions dans les bois. Nous aperçûmes des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des catacois de deux sortes, les uns blancs et les autres noirs, une très belle espèce de loriots, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, et plusieurs petits oiseaux

inconnus en Europe. Les oiseaux aquatiques sont les hérons, des canards sifflans, qui se perchent et qui, à ce que je pense, se juchent sur les arbres, les oies sauvages, les corlieux, et un petit nombre d'autres, qui n'y sont pas en grande quantité. La surface du pays, dont on a eu occasion de parler plus haut, est agréablement entrecoupée par des collines, des vallées, des prairies et des bois. Le sol des collines est dur, sec et pierreux; cependant, outre le bois, il produit une grosse herbe; celui des plaines et des vallées est en quelques endroits sablonneux, et argileux en d'autres, ou pierreux et rempli de rochers comme sur les collines : en général il est pourtant couvert, et il a la plus grande apparence de fertilité. Tout le pays, collines et vallées, bois et plaines, abonde en fourmilières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut, et douze ou seize de circonférence.

Il n'y a pas beaucoup d'espèces différentes d'arbres : le gommier, que nous trouvâmes sur la partie méridionale de la côte, est le plus commun, mais il n'est pas grand. Tout le long et de chaque côté de la rivière il y a un grand nombre de palétuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé partout : il y a plusieurs beaux ruisseaux à une petite distance les uns des autres; mais il n'y en avait point au lieu de notre mouillage.

Il faut remarquer que c'était alors la saison sèche, et que peut-être on y en trouverait en d'autres temps. Les sources, qui ne sont point éloignées, ne nous laissèrent pas manquer d'eau.

L'après-midi du 4 nous eûmes une petite brise du sud-est et un temps clair; mais, comme je ne voulais mettre à la voile que le lendemain au matin, j'envoyai tous les bateaux sur le récif pour y prendre toutes les tortues et les autres poissons à coquilles qu'ils pourraient attraper. A la marée basse, je montai sur la grande hune, et j'examinai les bancs de sable, qui présentaient un aspect très menaçant. J'en apercevais plusieurs à une distance éloignée, et la plus grande partie des autres s'élevait au-dessus de la surface de l'eau. La mer paraissait être plus ouverte au nord-ouest du récif des tortues, et je résolus de prendre ce chemin en serrant le vent de près, parce que, si nous ne trouvions pas un passage, nous pourrions toujours retourner par l'endroit où nous étions entrés. Le soir les bateaux rapportèrent une tortue, une pastenague, et assez de grosses pétoncles pour en donner une livre et demie à chaque personne de l'équipage. Chacun de ces poissons à coquilles ne fournissait pas moins de deux livres de chair. Nous prîmes aussi plusieurs goulus, qui servirent à augmenter nos provisions fraîches, quoiqu'ils ne fussent pas trop bons.

Le matin du 5 j'attendis avant d'appareiller que le jusant fût dans son milieu, parce qu'alors les bancs commencent à paraître; mais le vent soufflait avec tant de force, que je fus obligé de rester à l'ancre. Cependant, le vent étant devenu plus modéré l'après-midi, nous mîmes à la voile, et nous portâmes au large sur un vent de nord-est, laissant le récif des tortues au-dessus du vent, et ayant la pinasse en avant pour sonder. Nous ne naviguâmes pas long-temps dans cette direction sans découvrir des bancs devant nous et à nos deux côtés. A quatre heures et demie, après avoir fait environ huit milles, la pinasse signala un bas-fonds dans un endroit où nous ne nous attendions guère à en trouver; sur quoi nous virâmes de bord, et nous louvoyâmes, tandis que la pinasse s'avançait plus loin à l'est, et comme la nuit approchait, je mis à l'ancre par vingt brasses. La rivière Endeavour nous restait alors au sud-ouest, et le cap Bedford à l'ouest-nord-ouest, à cinq lieues. Nous avions au nord la terre la plus septentrionale qui fût en vue, et qui avait l'apparence d'une île, et au nord-est, à deux ou trois milles, un banc, dont une petite partie sablonneuse s'élevait au-dessus de la surface de l'eau.

Le matin du 6 nous eûmes un vent fort, de sorte qu'au lieu de lever l'ancre, nous fûmes obligés de filer plus de câble et d'abattre nos vergues de

perroquet. A la marée basse je me tins sur la grande hune avec plusieurs officiers, pour tâcher d'apercevoir un passage entre les bancs; mais nous ne vîmes rien que des brisans, qui s'étendaient du sud à l'est jusqu'au nord-ouest, et au-delà de la portée de notre vue : ces brisans ne paraissaient pourtant pas être formés par un seul banc, mais par plusieurs, détachés les uns des autres. La mer brisait, à une grande hauteur. sur celui qui était le plus loin à l'est, ce qui me fit penser que c'était le dernier, car les brisans étaient peu considérables sur plusieurs des bancs situés dans l'intérieur, et depuis environ le milieu du jusant jusqu'au milieu du flot, on ne les apercevait pas du tout; d'où il faut conclure qu'il est très dangereux de naviguer au milieu de ces bancs, d'autant plus qu'ils consistent principalement en rochers de corail, qui sont aussi escarpés qu'une muraille: sur quelques-uns cependant, et en général sur ceux qui sont à l'extrémité septentrionale, il y a des monceaux de sable qui ne sont couverts qu'à la marée haute, et qu'on découvre à une certaine distance. Convaincu alors qu'il n'y avait d'autre passage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formaient ces bancs, j'étais très en peine de savoir de quel côté gouverner, quand le temps nous permettrait de mettre à la voile. Le maître était d'avis que nous nous en retournassions par le chemin que nous

avions suivi en venant; mais c'était nous engager dans des travaux sans fin que de prendre cette route, car le vent soufflait avec force du rumb opposé, et presque sans interruption; d'un autre côté, si l'on ne trouvait pas de passage au nord, il fallait bien s'y résoudre. Ces réflexions affligeantes nous occupèrent jusqu'à onze heures du soir, quand tout à coup le vaisseau chassa sur ses ancres et nous obligea de filer un câble et un tiers de câble, ce qui le ramena au mouillage.

Le matin du 7, le vent augmentant, le vaisseau chassa de nouveau. Nous jetâmes la petite ancre d'affourche, et nous filâmes par-dessus un câble entier, et deux câbles sur l'autre ancre : cependant le bâtiment filait toujours, quoique moins fortement. Nous abattîmes nos mâts de perroquet, nos vergues et nos huniers, et enfin nous eûmes la satisfaction de le faire rentrer au lieu du mouillage. Comme le vent continuait presque sans relâche, nous restâmes à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10 : il devint alors plus modéré. Nous appareillâmes et nous portâmes vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au nord, en tenant toujours le bateau en avant. Nous courûmes vers la terre environ une heure; nous mîmes ensuite le cap vers trois petites îles situées au nord-nord-est, à trois lieues du cap Bedford, et que le maître avait visitées pendant

que nous étions dans le havre : à neuf heures nous étions à leur hauteur, entre elles et la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Entre nous et la grande terre il y avait une île basse gisant au nord-nord-ouest, à quatre milles des trois îles : la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue nous restait au nord-ouest, à environ deux lieues. Quatre ou cinq lieues au nord de ce cap, nous vîmes trois îles, près desquelles il y en a quelques autres qui sont encore plus petites, et nous apercevions en dehors de nous les bancs et les récifs, qui s'étendaient au nord aussi loin que ces îles. Nous dirigeâmes notre route entre ces récifs et le cap, laissant à l'est une petite île qui gît au nord-est, à quatre milles des trois îles. Nous nous trouvâmes, à midi, entre le cap et les trois îles, éloignés de deux lieues du cap, et de quatre des îles : notre latitude était de 14 degrés 51 minutes.

Nous crûmes voir alors une ouverture sûre devant nous, et nous espérâmes qu'enfin nous étions hors de danger : notre espérance fut trompée, et c'est ce qui me fit donner au cap le nom de *cap Flattery*. Il gît au 14e degré 56 minutes de latitude sud, et au 214e degré 43 minutes de longitude ouest : c'est un promontoire élevé qui se termine près de la mer en deux collines, qui en ont une troisième par derrière, avec un terrain bas et sablonneux de chaque côté. Il sera encore plus fa-

cile de le reconnaître au moyen des trois îles qui sont en mer : la plus septentrionale et la plus grande gît à environ cinq lieues du cap au nord-est. Depuis le cap Flattery, la terre court nord-ouest. Nous gouvernâmes le long de la côte jusqu'à une heure, vers l'endroit que nous regardions comme un canal ouvert, quand l'officier qui était sur la grande hune nous cria qu'il voyait en avant une terre s'étendant autour des îles qui étaient en dehors de nous, et un grand récif entre nous et elles. Je montai moi-même sur la grande hune, d'où j'aperçus très clairement le récif, qui était alors si loin au vent, que nous ne pouvions pas le doubler; mais la terre qu'il supposait faire partie de la Nouvelle-Galles méridionale me parut seulement être un groupe de petites îles. Dès que je fus descendu de la grande hune, le maître et quelques autres y montèrent, et ils soutinrent tous que la terre que nous voyions en avant n'était pas une île, mais qu'elle faisait partie de la Nouvelle-Galles; et, pour rendre cette nouvelle plus alarmante, ils ajoutèrent qu'ils voyaient des brisans tout autour de nous.

Dans cette conjoncture nous serrâmes le vent en gouvernant vers la terre, et nous fîmes signal au bateau qui sondait en avant de venir à bord. Comme il était fort éloigné sous le vent, nous fûmes obligés de mettre le cap de son côté pour le

rejoindre, et bientôt après nous mîmes à l'ancre au-dessous d'une pointe de la grande terre. Le cap Flattery nous restait alors au sud-est, à trois lieues et demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre, je débarquai sur la pointe qui est élevée, et d'où j'apercevais distinctement la côte de la mer, qui courait au nord-ouest, à huit ou dix lieues : comme le temps n'était pas très clair, il m'était impossible de voir plus loin. Je découvrais au travers de la côte neuf ou dix petites îles basses et quelques bancs; je vis aussi des bancs étendus entre la grande terre et les trois îles élevées, et j'étais persuadé qu'en dehors de celles-ci il y en avait un plus grand nombre d'autres, dont la terre ne faisait point partie de la Nouvelle-Galles. Excepté la pointe sur laquelle j'étais, que j'appelai pointe *Look-Out*, et le cap Flattery, la grande terre au nord du cap Bedford est basse, couverte de sable blanc et de buissons verts : dix à douze milles dans l'intérieur du pays et au-delà, elle s'élève à une hauteur considérable. Au nord de la pointe Look-Out, la côte semblait être plate et former un banc dans un espace considérable, ce qui nous faisait craindre que le canal que nous avions trouvé ne s'étendît pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe, qui était étroite et du plus beau sable, nous aperçûmes des pas d'homme, et nous vîmes aussi de

la fumée et du feu à quelque distance dans l'intérieur du pays.

Le matin du 11 je m'embarquai dans la pinasse pour la plus septentrionale et la plus grande des trois îles, avec M. Banks, dont le courage et la curiosité l'entraînaient toujours à chaque expédition; j'envoyai en même temps le maître au-dessous du vent dans l'esquif, pour sonder entre les îles basses et la grande terre. En mon chemin, je passai sur un récif de rochers de corail et de sable qui gît à environ deux lieues de l'île, et j'en laissai un autre sous le vent à environ trois milles de la même île. Sur la partie septentrionale du récif, sous le vent, il y a une île basse et sablonneuse, où nous aperçûmes des arbres, et nous vîmes plusieurs tortues sur le récif par où nous passâmes. Nous en chassâmes une ou deux, mais, comme nous avions peu de temps à perdre, et que le temps était frais, nous n'en prîmes aucune.

Nous débarquâmes dans l'île à une heure, et sur-le-champ nous gravîmes sur la colline la plus élevée, avec un mélange d'espérance et de crainte proportionné à l'importance de l'objet et à l'incertitude de l'événement. En regardant autour de moi, je découvris un récif de rochers gisant à deux ou trois lieues en dehors des îles, et qui s'étendait sur une ligne plus loin que je ne pouvais apercevoir, et sur lequel la mer brisait en formant une

houle terrible. Cette houle me fit croire qu'il n'y avait point de bancs au-delà; et je conçus l'espoir de sortir du milieu de ces rochers en voyant plusieurs coupures dans le récif et une eau profonde entre ce récif et les îles. Je restai sur cette colline jusqu'au coucher du soleil; mais le ciel fut si brumeux pendant tout ce temps, que je descendis mal satisfait.

Après avoir réfléchi sur ce que je venais de voir, et l'avoir comparé avec ce que je m'attendais à découvrir, je résolus de passer la nuit sur l'île, dans l'espérance que le temps serait plus clair le lendemain matin, et que ma vue pourrait apercevoir les objets plus au loin et plus distinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buisson qui était sur la grève. A trois heures du matin j'envoyai un des contre-maîtres que j'avais amenés avec moi, dans la pinasse, sonder entre l'île et les récifs, et examiner le canal qui paraissait être au milieu, et je remontai au haut de la colline; mais, à mon grand regret, je trouvai le temps plus sombre encore qu'il ne l'avait été la veille. La pinasse revint vers midi, après avoir été jusqu'au récif; mais le vent était si fort, que le contre-maître n'osa pas entrer dans un des canaux qu'il dit lui avoir paru très étroit. Son rapport ne me découragea nullement; car, d'après la description de l'endroit où il avait

été, je jugeai qu'il l'avait vu un peu désavantageusement.

Tandis que j'étais occupé à examiner ce parage, M. Banks s'appliquait à son étude favorite : il faisait des recherches sur l'histoire naturelle, et rassemblait plusieurs plantes qui lui étaient inconnues. Nous reconnûmes que cette île, qu'on aperçoit à douze lieues de distance, a environ huit lieues de tour, et qu'en général elle est stérile et remplie de rochers. Sur le côté nord-ouest il y a pourtant quelques baies sablonneuses et des terres basses couvertes d'une longue herbe clair-semée et d'arbres de même espèce que ceux qui sont sur la grande terre. Cette partie de l'île abondait aussi en lézards très gros : nous en prîmes quelques-uns. Nous trouvâmes de l'eau douce en deux endroits : l'une était un peu salée, je la goûtai tout près de la mer ; l'autre, que je puisai dans un lac ou étang derrière la grève sablonneuse, était très douce et très bonne. Cette île étant fort éloignée de la grande terre, nous fûmes très surpris de voir qu'elle était quelquefois visitée ; car nous trouvâmes les restes de sept à huit huttes, et de gros monceaux de coquillages, dont nous supposâmes que les habitans de la Nouvelle-Galles s'étaient nourris. Nous remarquâmes que toutes ces huttes étaient bâties sur des hauteurs et entièrement exposées au sud-est, situation différente de celles que nous avions vues

sur la grande terre; car celles-ci étaient en général placées sur le penchant d'une colline, ou au-dessous de quelques buissons qui les mettaient à l'abri du vent. D'après la structure de ces huttes et leur situation, nous conclûmes qu'à certaines saisons de l'année le temps y est invariablement calme et beau; car les habitans de la Nouvelle-Galles méridionale n'ont point de bâtiment sur lequel ils puissent naviguer en mer, dans un temps pareil à celui que nous eûmes depuis l'époque de notre première arrivée sur la côte. Comme nous ne vîmes dans cette île d'autres animaux que des lézards, je l'appelai *Lizard-Island* ou *île des Lézards;* les deux autres îles élevées, qui sont à quatre ou cinq milles de distance, sont petites en comparaison de celle-ci. Dans le voisinage, et surtout au sud-est, il y en a trois autres encore plus petites et basses, avec plusieurs bancs ou récifs.

A deux heures de l'après-midi, comme il n'y avait point d'apparence que le temps s'éclaircît, nous partîmes de l'île des Lézards pour retourner au vaisseau, et dans notre chemin nous débarquâmes sur l'île basse, sablonneuse et couverte d'arbres que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiseaux de mer; nous trouvâmes aussi le nid d'un aigle où étaient des petits que nous tuâmes, et un autre nid d'une grandeur énorme, appartenant à un oiseau que nous ne con-

naissons pas. Ce nid était construit à terre avec des morceaux de bois; il n'avait pas moins de vingt-six pieds de circonférence et deux pieds huit pouces de hauteur. Nous reconnûmes que cette île avait été visitée par les Indiens, probablement pour y manger des tortues; car nous y en aperçûmes une très grande quantité, ainsi que des monceaux de coquillages entassés en différens endroits.

Nous donnâmes à cette île le nom d'*Eagle-Island* ou *île de l'Aigle*, et après l'avoir quittée nous gouvernâmes au sud-ouest directement vers le vaisseau.

Lorsque j'arrivai à bord, le maître, à qui j'avais ordonné de sonder entre les îles basses et la grande terre, me dit qu'il avait exécuté mon ordre; qu'il pensait que ces îles étaient situées à environ trois lieues de la Nouvelle-Galles; qu'en dehors il avait trouvé de dix à quatorze brasses, et sept entre elles et la grande terre; mais qu'un banc qui se prolongeait depuis la grande à deux lieues rendait ce canal étroit. Il avait couché sur une de ces îles basses et descendu sur les autres; il rapporta qu'il avait vu partout des monceaux d'écailles de tortues, et, en plusieurs endroits, des arêtes de poissons avec de la chair autour, suspendues à des arbres, et dont la chair était si fraîche encore que l'équipage du bateau en avait mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissait point d'herbes, et où il semblait qu'on avait fouillé la terre depuis peu, et sur la

grandeur et la forme de ces portions de terrain il conjectura que c'étaient des tombeaux.

Après avoir réfléchi sur ce que j'avais vu moi-même et sur le rapport du maître, je crus que le passage au-dessous du vent serait dangereux, et qu'en y naviguant le long de la grande terre nous courrions risque d'être enfermés par le grand récif et enfin d'être forcés de retourner sur nos pas pour en chercher un autre. Je considérai que ce retard ou tout autre accident qui occasionerait le même délai nous ferait perdre infailliblement la saison de passer aux Indes orientales et nous exposerait à de très grands périls, parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de provisions, et encore à très petite ration.

Je communiquai aux officiers ces conjectures avec les faits et les apparences sur lesquelles elles étaient fondées : ils convinrent unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous éloigner de la côte, jusqu'à ce que nous pussions nous en rapprocher avec moins de danger.

En conséquence, à la pointe du jour du 13, nous mîmes à la voile et nous portâmes au nord-est au large, vers l'extrémité nord-ouest de l'île des Lézards, en laissant l'île de l'Aigle au-dessus du vent, et quelques autres îles et bancs sous le vent. La pinasse marchait en avant pour connaître la profondeur d'eau que nous trouverions dans notre

route. Nous avions un vent fort du sud-est, et à deux heures nous arrivâmes précisément au-dessus du vent d'un des canaux ou ouvertures dans le récif extérieur que j'avais vu de l'île. Nous virâmes alors de bord, et nous fîmes une courte bordée au sud-ouest, tandis que le maître dans la pinasse examinait le canal; il fit bientôt signal au vaisseau de le suivre, et en peu de temps nous fûmes au large. Dès que nous eûmes gagné le dehors des brides, nous trouvâmes une grosse mer qui roulait du sud-est, signe certain qu'il n'y avait près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages, parce qu'il était vivement senti par tout le monde. Nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs et des rochers qui nous menaçaient à chaque instant du naufrage; passant souvent la nuit à l'ancre, et entendant la houle briser sur nous; chassant quelquefois sur nos ancres, et sachant que, si le câble rompait par quelques-uns des accidens auxquels une tempête presque continuelle nous exposait, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cent soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instans un homme qui eût partout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous nous voyions dans une mer ouverte et dans une eau profonde. Le

souvenir du danger passé et la sécurité dont nous jouissions alors nous rendirent notre gaîté. Cependant les longues lames, en nous faisant voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, nous apprirent aussi que nous ne pouvions plus avoir dans notre vaisseau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché; les coups de la vague élargissaient tellement les voies qu'il ne faisait pas moins de neuf pouces d'eau par heure, ce qui, eu égard à l'état de nos pompes et à la navigation qui nous restait à faire, aurait été l'objet d'une sérieuse réflexion pour un équipage qui ne serait pas sorti si récemment d'un péril aussi imminent que celui auquel nous venions d'échapper.

Le passage ou canal par où nous débarquâmes dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au 14e degré 32 minutes de latitude sud, et on pourra toujours le reconnaître au moyen de trois îles élevées qui sont dans l'intérieur, et que j'ai appelées *îles de Direction*, parce qu'elles serviront à faire connaître aux navigateurs un passage sûr à travers le récif, jusqu'à la grande terre. Le canal gît au nord-est, à trois lieues de la pointe des Lézards; il a environ un tiers de mille de large, et sa longueur n'est pas plus considérable. L'île des Lézards, qui, ainsi que je l'ai déjà fait observer, est la plus grande et la plus septentrionale des trois, présente un mouillage sûr au-dessous du côté nord-ouest, de

l'eau douce et du bois à brûler. Les îles basses et les bancs situés entre cette île et la grande terre abondent en tortues et en poissons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les saisons de l'année, excepté quand le temps est très orageux : de sorte que, tout examiné, il n'y a peut-être pas sur toute la côte un meilleur endroit que cette île pour procurer des rafraîchissemens aux vaisseaux. Je dois observer que nous trouvâmes sur cette île, ainsi que sur la grève de la rivière Endeavour et des environs, des bambous, des noix de coco, des pierres ponces et des graines de plantes qui ne croissent pas dans ce pays, et qu'on peut supposer que les vents alisés y avaient apportées de l'est. Les îles qui furent découvertes par Quiros, et qu'il appela *Australia del Espiritu Santo*, sont situées dans le même parallèle.

Dès que nous fûmes en dehors du récif nous mîmes à la cape, et après avoir remonté les bateaux à bord, nous passâmes toute la nuit sur les deux bords; car je ne voulais pas courir contre le vent avant le jour. Le 14 à midi notre latitude était de 13 degrés 46 minutes sud, et alors nous ne découvrions point de terre. Le 15 nous gouvernâmes à l'ouest : je voulais me retrouver à la vue de la terre, afin d'être sûr de ne pas dépasser le passage, s'il y en avait, entre cette terre et la Nouvelle-Guinée. A midi nous étions au 13e degré 2 minutes de latitude

sud, et au 216e degré de longitude ouest, à 1 degré 23 minutes ouest du méridien de l'île des Lézards; nous n'apercevions point alors de terre, mais un peu avant une heure nous en vîmes du grand mât une qui nous restait à l'ouest-sud-ouest. A deux heures nous en découvrîmes une seconde au nord-ouest de la première : il semblait que c'étaient des collines qui formaient des îles, mais nous jugeâmes que c'était une continuation de la Nouvelle-Galles. Sur les trois heures nous découvrîmes, entre la terre et le vaisseau, des brisans qui s'étendaient au sud, au-delà de la portée de la vue; mais, au nord, nous crûmes apercevoir qu'ils se terminaient en face de nous. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour l'extrémité des brisans était seulement une coupure dans le récif; car nous les vîmes alors se prolongeant au nord, plus loin que la vue ne pouvait atteindre.

Le 16 les dangers que nous avions essuyés se renouvelèrent. Les vagues qui brisaient sur le récif nous en approchaient très promptement. Nous n'avions point de fonds pour jeter l'ancre, et pas un souffle de vent pour naviguer. Dans cette situation terrible, les bateaux étaient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs, la pinasse était en radoub. Cependant on mit dehors la chaloupe et l'esquif, et je les envoyai en avant pour nous remorquer. Au moyen de cet expédient, nous

parvînmes à mettre le cap du vaisseau au nord, ce qui pouvait au moins différer notre perte, s'il ne la prévenait pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, et nous n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher, sur lequel la même lame qui battait le côté du vaisseau brisait à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevait; de sorte qu'entre nous et le naufrage il n'y avait qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'était pas plus large que la base d'une vague, et même la mer sur laquelle nous étions n'avait point de fond. Pendant cette scène de détresse, le charpentier vint à bout de raccommoder la pinasse, qu'on mit dehors sur-le-champ, et que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer. Tous nos efforts auraient été inutiles si, au moment de la crise qui devait décider de notre sort, il ne s'était pas élevé un petit vent si faible que, dans un autre temps nous ne nous en serions pas aperçus. Il fut cependant suffisant pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique, et nous éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors; mais en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat, et le vaisseau dériva de nouveau vers les brisans, qui n'étaient pas éloignés de plus de deux cents verges : la même brise légère revint pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle nous

avait fait gagner, et dura cette fois dix minutes. Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif, à environ un quart de mille; je dépêchai sur-le-champ un des contre-maîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'était pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en dedans l'eau était calme. Cette découverte nous fit penser que, en conduisant le vaisseau à travers cette coupure, notre salut était encore possible, et sur-le-champ nous tentâmes cette entreprise. Il n'était pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée; mais, si nous venions à bout de surmonter cette première difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture. Cependant nous nous trompâmes, car, après y être arrivés par le secours de nos bateaux et de la brise, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée était devenue haute, et, à notre grande surprise, nous trouvâmes le jusant qui sortait avec beaucoup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un sens directement contraire à ce que nous attendions. Il nous fut impossible de passer à travers l'ouverture; mais le courant du flux qui nous en empêcha nous porta à environ un quart de mille en dehors, le canal étant trop étroit pour que nous pussions nous y tenir plus long-temps. Mais enfin ce jusant aida tellement les bateaux, qu'à

midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de désespérer de notre délivrance, en cas que la brise, qui s'était calmée alors, vînt à se relever, car nous étions encore trop près du récif. Quand le jusant fut fini, le flot, malgré tous nos efforts, fit dériver de nouveau le vaisseau. Vers ce temps-là nous aperçûmes une autre ouverture près d'un mille à l'ouest, et j'envoyai à l'instant M. Hicks, mon premier lieutenant, dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant nous combattions avec le flot, gagnant quelquefois un peu d'espace pour le reperdre bientôt; mais toutes les personnes de l'équipage firent leur service avec autant d'ordre et de calme que si nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint sur les deux heures, et nous rapporta que la coupure était étroite et périlleuse, mais qu'on pouvait y passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encourager à tenter l'entreprise; car il n'y avait point de danger aussi redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise légère s'éleva alors à l'est-nord-est : avec ce secours, et celui de nos bateaux et du flot, qui, sans l'ouverture, aurait causé notre destruction, nous y entrâmes, et nous fûmes entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre des côtés du canal, lequel n'avait pas plus d'un quart de mille de large.

Dès que nous fûmes entrés en dedans du récif nous mîmes à l'ancre. Telles sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers et les bancs sont toujours dangereux pour les navigateurs, même lorsque leur gisement est déterminé : ils le sont bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues, et ils sont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans toute autre; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élèvent comme une muraille, presque perpendiculairement, d'une profondeur qu'on ne peut mesurer, et qui sont toujours couverts à la marée haute, et secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énormes du vaste océan méridional, rencontrant un si grand obstacle, se brisent avec une violence inconcevable, et forment une houle que les rochers et les tempêtes de l'hémisphère ne peuvent pas produire. Notre vaisseau était mauvais voilier, et nous manquions de provisions de toute espèce, ce qui augmentait encore le danger que nous courions en naviguant sur les parties inconnues de cette mer. Animés cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des navigateurs, nous affrontions gaîment tous les périls, et nous nous soumettions de bon cœur à toutes les peines et à toutes les fatigues : nous aimions mieux

nous exposer au reproche d'imprudence et de témérité que les hommes oisifs et voluptueux prodiguent si libéralement au courage et à l'intrépidité lorsque leurs efforts ont été sans succès, que d'abandonner une terre que nous savions être entièrement inconnue, et d'autoriser par-là le reproche qu'on pourrait nous faire de timidité et de faiblesse.

Après nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique, peu de temps auparavant, nous eussions été fort satisfaits d'en être dehors, je résolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allais faire au nord, quoi qu'il en pût arriver; car, si nous étions sortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été impossible de déterminer si la Nouvelle-Hollande est jointe à la Nouvelle-Guinée, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'aperçus cette terre. Cependant, comme j'avais éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub lorsqu'on en avait besoin, je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût parfaitement en état. J'envoyai, le 17 au matin, les autres bateaux sur le récif, pour voir quels rafraîchissemens ils pourraient nous procurer; et M. Banks, accompagné du docteur Solandèr, partit avec eux dans son esquif. Dans cette situation notre latitude était de 12 degrés 38 minutes sud, et notre

longitude de 216 degrés 45 minutes ouest. La grande terre s'étendait du nord-ouest au sud-ouest, et la partie la plus voisine de nous était éloignée d'environ neuf lieues. J'appelai *canal de la Providence*, ou *Providential-Channel*, l'ouverture à travers laquelle nous avions passé, et qui nous restait alors à l'est-nord-est, à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans de nous, il y avait un promontoire élevé, auquel je donnai le nom de *cap Weymouth*, et sur le côté septentrional duquel on trouve une baie que je nommai *baie Weymouth:* ils gisent au 12e degré 42 minutes de latitude sud. et au 217e degré 15 minutes de longitude ouest.

Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-midi, avec deux cent quarante livres de poissons à coquilles, et surtout de pétoncles, dont quelques-unes étaient si grosses, que deux hommes pouvaient à peine les remuer, et qu'elles avaient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta aussi plusieurs coquillages curieux, outre plusieurs espèces de corail.

Le 18 nous mîmes à la voile pour porter au nord-ouest, ayant deux bateaux en avant pour nous conduire: nous dépassâmes une île basse et sablonneuse, que nous laissâmes à la distance de deux milles. A midi notre latitude était de 12 degrés 18 minutes, et nous étions éloignés d'environ quatre lieues de la grande terre. Entre l'endroit où

nous étions et la grande terre il y avait plusieurs bancs, et quelques-uns en dehors de nous, outre le récif le plus éloigné que nous voyions de la grande hune se prolonger au nord-est. A deux heures de l'après-midi nous aperçûmes un grand banc directement à notre avant, et qui s'étendait à trois ou quatre pointes de chaque côté ; sur quoi nous mîmes le cap au nord pour faire le tour de la pointe septentrionale de ce banc. Nous la doublâmes à quatre heures. Nous portâmes ensuite à l'ouest, et nous courûmes entre l'extrémité septentrionale de ce banc et un autre qui gît à deux milles au nord du premier. Nous eûmes pendant tout le chemin un bateau en avant pour sonder. A six heures et demie nous mîmes à l'ancre, la plus septentrionale des petites îles que nous voyions à midi nous restant au sud-ouest, à trois milles. Ces îles sont distinguées par le nom d'*îles de Forbes*. Elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre, qui forme en cet endroit une pointe élevée, que nous appelâmes *Bolt-Head*, ou *pointe Bolt*. De cette pointe la terre court plus à l'ouest : elle est basse et sablonneuse dans toute cette direction, élevée et montueuse au sud, même près de la mer.

Le 19 nous remîmes à la voile et nous gouvernâmes vers une île qui gît à une petite distance de la grande terre. Notre route fut bientôt interrompue par des bancs; cependant, à l'aide des

bateaux et du guet que nous fîmes sur la grande hune, nous entrâmes dans un beau canal qui nous conduisit à l'île entre un très grand banc et plusieurs petits. Entre onze heures et midi nous dépassâmes le côté nord-est de l'île, en le laissant entre nous et la grande terre, dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette île est à peu près d'une lieue de tour, et nous y vîmes cinq naturels du pays dont deux avaient des lances dans leurs mains : ils s'avancèrent sur une pointe et s'en retournèrent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque temps. Au nord-est de cette île il y a plusieurs îles basses qui ne sont pas éloignées de la grande terre, et au nord et à l'est on en trouve plusieurs autres, ainsi que des bancs, de sorte que nous étions alors environnés de chaque côté; mais comme nous venions d'être exposés à des dangers beaucoup plus grands, nous étions familiarisés avec les rochers et les bancs de sable, et ils ne nous faisaient pas tant de peine. La grande terre semblait être basse et stérile, couverte de gros monceaux du même sable blanc très beau que nous avions trouvé sur l'île des Lézards, et en différentes parties de la Nouvelle-Galles méridionale. Les bateaux avaient vu plusieurs tortues sur les bancs qu'ils dépassèrent; mais le vent qui soufflait avec force ne leur permit d'en prendre aucune.

A midi notre latitude était de 12 degrés, et notre longitude de 217 degrés 25 minutes.

La grande terre en dedans des îles dont on vient de parler forme une pointe que j'appelai *cap Grenville*. Elle gît au 11° degré 58 minutes de latitude et au 217° degré 38 minutes de longitude; entre ce cap et la pointe Bolt, il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *baie Temple*. A neuf lieues, au nord-est du cap Grenville, on trouve quelques îles élevées que je nommai *îles de sir Charles Hardy*, et j'appelai *îles Cockburn*, celles qui sont à la hauteur du cap. Nous portâmes au nord-ouest vers quelques petites îles situées dans cette direction. Elles paraissent former plusieurs îles séparées; mais en les approchant nous nous aperçûmes qu'elles étaient jointes ensemble par un grand récif. Nous gouvernâmes entre ces îles et les autres qui gisent à la hauteur de la grande terre. A quatre heures nous découvrîmes quelques îles basses et des rochers qui nous restaient à l'ouest-nord-ouest, et nous courûmes directement dessus; à six heures et demie nous mîmes à l'ancre à un mille de distance du côté nord-est de la plus septentrionale de ces îles. Elles gisent à quatre lieues au nord-ouest du cap Grenville; et, d'après le grand nombre d'oiseaux que nous y vîmes, je les appelai *Birds-Islands* ou *îles des Oiseaux*. Un peu avant le coucher du soleil nous étions en vue de la grande terre

qui paraissait partout très basse et sablonneuse.

Le 20 nous remîmes à la voile avec une brise fraîche de l'est, et nous portâmes au nord-nord-ouest vers quelques-unes des îles basses qui sont dans cette direction, mais nous fûmes obligés de serrer le vent au plus près pour doubler un banc que nous découvrîmes, d'autres nous restant en même temps à l'est. Quand nous eûmes dépassé ce banc, nous avions rapproché ces îles de notre côté sous le vent; mais en voyant quelques autres bancs autour d'elles et des rochers à stribord que nous n'aperçûmes pas avant d'en être tout près, je craignis d'aller au-dessus du vent des îles : c'est pourquoi je mis à la cape, et, après avoir fait signal de venir à bord à la pinasse qui était en avant, je l'envoyai sous le vent des îles avec ordre de ranger le bord du banc qui se prolongeait du côté sud de la plus méridionale : j'ordonnai en même temps à l'esquif d'aller sur le banc pêcher à la tortue. Dès que la pinasse eut gagné un certain espace, nous virâmes vent arrière, et nous gouvernâmes après elle : en coupant sous le vent de l'île, nous prîmes à la remorque l'esquif qui n'avait vu qu'une petite tortue, et qui pour cette raison avait resté peu de temps sur le banc. Nous reconnûmes que l'île était un petit coin de terre garni de quelques arbres; nous y aperçûmes plusieurs huttes ou habitations des naturels du pays, qui, à ce que nous supposâ-

mes, allaient de la grande terre, qui n'en est éloignée que de cinq lieues, visiter ces îles de temps en temps pour y prendre des tortues lorsqu'elles vont déposer leurs œufs. Nous continuâmes à gouverner après la pinasse au nord-est vers deux autres îles basses, ayant deux bancs de sable en dehors de nous, et un entre nous et la grande terre. A midi nous étions à environ quatre lieues de la grande terre qui était toute plate et sablonneuse. Nous étions au 11e degré 23 minutes de latitude sud et au 217e degré 46 minutes de longitude ouest. A une heure nous avions couru à peu près la longueur de la plus méridionale des deux îles que nous voyions, et, trouvant qu'en allant au-dessus du vent nous nous écarterions trop de la grande terre principale, nous arrivâmes et nous courûmes sous le vent. Nous y rencontrâmes un passage facile, et nous gouvernâmes au nord-ouest dans une direction parallèle à la grande terre. Il y avait une petite île entre cette terre et le vaisseau, et nous en laissâmes en dehors de nous quelques autres basses et sablonneuses, ainsi que des bancs; nous les perdîmes toutes de vue vers quatre heures, et nous ne les apercevions plus avant le lever du soleil.

Le 21 nous gouvernâmes au nord-nord-ouest vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue : nous découvrîmes des bancs, et nous reconnûmes

que la terre la plus septentrionale que nous avions prise pour une partie de la Nouvelle-Galles en était détachée, et que nous pouvions passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs alors tout près de nous. C'est pourquoi nous gouvernâmes nord-ouest le long du sud-ouest ou de l'intérieur des bancs, en faisant le guet sur la grande hune et ayant un autre banc de sable à notre babord. Nous trouvâmes entre ces deux terres un bon canal d'un mille de large. A onze heures nous étions à peu près en travers de la terre détachée de la grande terre, et le passage entre les deux ne semblait pas être embarrassé; cependant je détachai la chaloupe pour ranger la côte. Je crus que ces précautions étaient nécessaires, parce que nous avions un flot très fort qui nous entraînait avec rapidité, et que nous étions près de la marée haute.

Dès que les bateaux furent en avant nous naviguâmes après eux, et à midi nous entrâmes dans le passage. Notre latitude était alors de 10 degrés 36 minutes, et la partie la plus proche de la grande terre que nous trouvâmes bientôt être la plus septentrionale nous restait au sud-ouest, à trois ou quatre milles. Nous reconnûmes que la terre détachée de la grande terre était une simple île qui s'étendait du nord au nord-est, à deux ou trois milles. Nous vîmes en même temps, à une distance consi-

dérable, d'autres îles qui s'étendaient du nord-ouest à l'ouest-nord-ouest, et par derrière une autre chaîne de terres élevées que nous jugeâmes aussi être des îles.

La pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel nous avions passé à un endroit opposé à l'île est le promontoire septentrional du pays, et je l'appelai *cap d'York*. Sa longitude est de 218 degr. 24 min. ouest; la latitude de la pointe septentrionale est de 10 degrés 37 minutes, et celle de la pointe est de 10 degrés 42 minutes sud. La terre sur la pointe orientale et celle qui est au sud sont basses et très plates aussi loin que la vue peut atteindre, et paraissent stériles. Au sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, que j'appelai *baie de Newcastle*, et dans laquelle il y a quelques petites îles basses et des bancs; la terre adjacente est aussi très basse, plate et sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du cap est plus montueuse; les vallées paraissent être couvertes de bois, et la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap on rencontre trois petites îles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer : il y a aussi une île tout près de la pointe septentrionale. L'île qui forme le détroit ou canal à travers lequel nous passâmes gît à envi-

ron quatre milles en dehors de celles-ci, qui, excepté deux, sont très petites: la plus méridionale est la plus grande, et beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. Nous aperçûmes sur le côté nord-ouest de cette île un endroit qui promet un bon mouillage, et des vallées qui annonçaient de l'eau et du bois. Ces îles sont appelées *îles d'York*. Au sud et sud-est, et même à l'est et au nord de ces îles, on en rencontre plusieurs autres qui sont basses, ainsi que des bancs de sable et les rochers.

Nous portâmes le long de la côte à l'ouest avec une petite brise du sud-est-quart-sud, et quand nous eûmes fait environ trois ou quatre milles, nous découvrîmes terre à l'avant. Nous crûmes d'abord qu'elle faisait partie de la grande terre, mais nous reconnûmes ensuite qu'elle en était détachée par plusieurs canaux. Sur quoi je dépêchai les bateaux, avec des instructions convenables pour nous conduire à travers le canal qui était près de la grande terre; mais, apercevant bientôt après des rochers et des bancs de sable dans ce canal, je fis signal aux bateaux d'entrer dans celui qui est le plus proche au nord, situé entre ces îles, et d'en laisser quelques-unes entre nous et la grande terre.

A quatre heures de l'après-midi nous jetâmes l'ancre à un et demi ou deux milles en dedans de

l'entrée. Le canal commence ici à s'élargir, et les îles de chaque côté de nous étaient éloignés d'environ un mille : la grande terre s'étendait au sud-ouest; la pointe la plus éloignée qui fût en vue nous restait au sud-ouest. Nous ne découvrions point de terre entre ces deux pointes, de sorte que nous conçûmes l'espoir d'avoir enfin trouvé un passage dans la mer de l'Inde. Cependant, afin de m'en mieux assurer, je résolus de débarquer sur l'île qui gît à la pointe sud-est du passage. Nous avions vu plusieurs habitans sur cette île quand nous mîmes à l'ancre pour la première fois, et nous en aperçûmes dix sur une colline, lorsque je m'embarquai dans le bateau avec MM. Banks et Solander et un détachement d'hommes pour aller à terre.

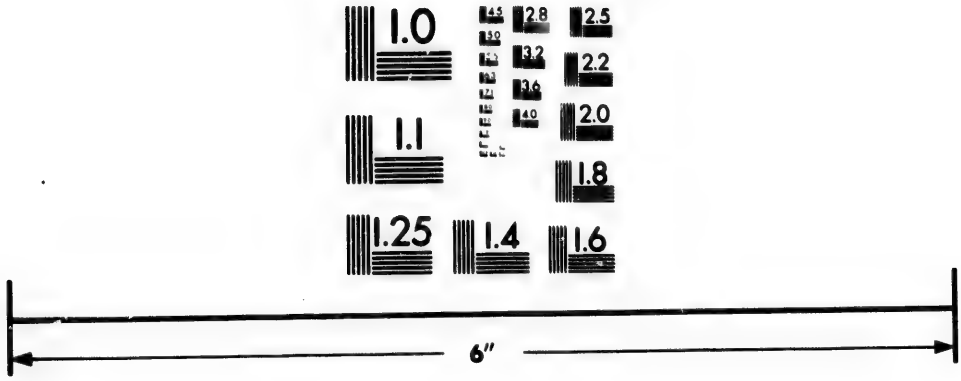
Neuf de ces Indiens étaient armés d'une espèce de lances que nous connaissions déjà, et le dixième avait un arc et un paquet de flèches, armes que nous n'avions pas encore vues entre les mains de ces insulaires : nous remarquâmes aussi que deux d'entre eux portaient autour de leur cou de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens, dont l'un était celui qui avait un arc, se placèrent sur la grève à notre débarquement; mais, lorsque nous eûmes avancé à une portée de fusil du rivage, ils s'en allèrent tranquillement. Nous gravîmes sur-le-champ la colline la plus haute dont

l'élévation n'était pas plus de trois fois celle de la grande hune, et qui était la plus stérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De cette colline on ne pouvait point apercevoir de terre entre le sud-ouest et l'ouest-sud-ouest, de sorte que je comptais trouver sûrement un canal à travers. La terre au nord-ouest était composée d'un grand nombre d'îles de différentes hauteurs, rangées les unes derrière les autres aussi loin que la vue pouvait porter au nord et à l'ouest, c'est-à-dire au moins à treize lieues. Comme j'allais quitter la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, que j'ai parcourue depuis le 38e degré de latitude jusqu'à cet endroit, et que sûrement aucun Européen n'avait encore visitée, j'arborai une seconde fois pavillon anglais, et, quoique j'eusse déjà pris possession de plusieurs parties en particulier, je pris alors possession, au nom du roi George III, de toute la côte orientale, depuis le 38e degré de latitude jusqu'à cet endroit situé au 10e degré et demi sud, ainsi que de toutes les baies, havres, rivières et îles qui en dépendent. Je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale.* Nous fîmes trois décharges de nos fusils, et le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur cette île, que nous appelâmes *île de Possession*, nous nous rembarquâmes dans notre bateau; mais un jusant rapide, portant au nord-

est, rendit notre retour au vaisseau très difficile et très pénible. Depuis que nous nous étions engagés pour la dernière fois au milieu de ces bas-fonds, nous avions rencontré constamment une marée modérée dont le flot avait sa direction au nord-ouest et le jusant au sud-est. A cet endroit la marée est haute dans les nouvelles et les pleines lunes entre une et deux heures, et l'eau s'élève [illegible] perpendiculairement d'environ douze p[illegible] vîmes de la fumée en plusieurs endroits des terres et des îles voisines, ainsi que nous en avions remarqué sur toutes les parties de la côte, après que nous y étions retournés la dernière fois à travers le récif.

Nous restâmes à l'ancre pendant toute la nuit, et, entre sept et huit heures du lendemain matin, 22, nous aperçûmes trois ou quatre naturels du pays rassemblant sur la grève des poissons à coquille : à l'aide de nos lunettes nous découvrîmes que c'étaient des femmes entièrement nues, ainsi que tous les autres habitans de ce pays. A la marée basse, qui arriva sur les dix heures, nous mîmes à la voile et nous portâmes au sud-ouest avec une brise légère de l'est : l'île de Possession nous restait au nord-est, à quatre lieues; l'extrémité occidentale de la grande terre qui était en vue nous restait au sud-ouest, à quatre ou cinq lieues, et semblait être fort basse; et nous avions au nord-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

ouest, à huit milles, la pointe sud-ouest de la plus grande des îles sur le côté nord-ouest du passage. Je donnai à cette pointe le nom de *cap Cornwall*: il gît au 10° degré 43 minutes de latitude sud, et au 219° degré de longitude ouest. Quelques terres basses situées vers le milieu du passage, et que j'appelai *îles de Wallis*, nous restaient alors à l'ouest-sud-ouest, à environ deux lieues : notre latitude était de 10 degrés 46 minutes sud. Nous continuâmes à avancer à l'ouest-nord-ouest avec le flot de la marée.

Comme nous avions peu de vent et que nous arrivions près d'une nouvelle île, nous y débarquâmes, M. Banks et moi; nous trouvâmes que, excepté quelques petits bouquets de bois, c'est un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitaient en si grand nombre, que leur fiente avait rendu sa surface presque entièrement blanche. La plus grande partie de ces oiseaux semblaient être des boubies; c'est pour cela que je l'appelai *île Booby*. Après y avoir resté peu de temps, nous retournâmes au vaisseau. Sur ces entrefaites il s'était levé un vent de sud-ouest. Ce n'était qu'une petite brise, mais elle était accompagnée d'une houle qui venait du même rumb; ce qui, joint à d'autres incidens, me confirma dans l'opinion que nous avions gagné l'ouest de Carpentarie ou de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hol-

lande, et que nous avions une mer ouverte à l'ouest: cette circonstance me faisait beaucoup de plaisir, non-seulement parce que les dangers et les fatigues du voyage approchaient de leur fin, mais encore parce qu'on ne pourrait plus douter si la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée sont deux îles séparées ou différentes parties de la même terre.

L'entrée nord-est de ce passage ou détroit gît au 10e degré 39 minutes de latitude sud, et au 218e degré 36 minutes de longitude ouest. Il est formé au sud-est par la grande terre ou l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande, et au nord-ouest par un groupe d'îles que j'appelai *îles du Prince de Galles*. Il est probable que ces îles s'étendent jusqu'à la Nouvelle-Guinée : elles sont de hauteur et de circonférence fort différentes, et la plupart semblaient être bien couvertes de plantes et de bois. Nous aperçûmes de la fumée sur le plus grand nombre de ces îles, et par conséquent on ne peut pas douter qu'elles ne soient habitées. Il est vraisemblable encore qu'entre elles il y a des passages au moins aussi bons, et peut-être meilleurs que celui par où nous débouchâmes.

Je donnai à ce canal ou passage le nom du vaisseau, et je l'appelai *détroit de l'Endeavour*. Sa longueur du nord-est au sud-ouest est de dix lieues, et il a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée nord-est où il a un peu moins de deux milles, parce

qu'il est resserré par les îles qui sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée *île de Possession* n'est ni fort haute ni d'une grande étendue. Nous la laissâmes entre nous et la grande terre, en passant entre elle et deux petites îles rondes qui gisent à environ deux milles à son nord-ouest. Les deux petites îles, que j'appelai *îles de Wallis*, sont situées au milieu de l'entrée sud-ouest, et nous les laissâmes au sud.

§ 6.

Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. Description particulière du pays, de ses productions et de ses habitans.

J'ai déjà rapporté dans le cours de ma narration plusieurs particularités sur ce pays, ses productions et ses habitans, parce qu'elles étaient tellement liées avec les événemens qu'on ne pouvait pas les en séparer. Je vais en donner une description plus complète et plus circonstanciée : si l'on y trouve quelques répétitions, on verra du moins que ce que je vais dire est entièrement neuf a[illegible] sa plus grande partie.

La Nouvelle-Hollande, ou, comme j'ai appelé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*, est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne droite,

ne comprend pas moins de 27 degrés, c'est-à-dire près de deux mille milles, de sorte que sa surface en carré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Au sud du 33e degré et du 34e, la terre est en général basse et unie; plus loin, au nord, elle est remplie de collines, mais on ne peut pas dire que dans aucune partie elle soit véritablement montueuse : les terrains élevés pris ensemble ne font qu'une petite portion de sa surface en comparaison des vallées et des plaines. En général elle est plutôt stérile que fertile; cependant les terres élevées sont entrecoupées de bois et de prairies, et les plaines et les vallées sont en plusieurs endroits couvertes de verdure. Le sol néanmoins est souvent sablonneux, et la plupart des savannes, surtout au nord, sont semées de rochers et stériles; sur les meilleurs terrains, la végétation est moins vigoureuse que dans la partie méridionale du pays; les arbres n'y sont pas si grands et les herbes y sont moins épaisses. L'herbe est ordinairement élevée, mais clair-semée, et les arbres, où ils sont le plus grands, sont rarement à moins de quarante pieds de distance les uns des autres : l'intérieur du pays, autant que nous avons pu l'examiner, n'est pas mieux boisé que la côte de la mer. Les bords des baies, jusqu'à un mille au-delà de la grève, sont couverts de palétuviers, au-dessous desquels le sol est une vase grasse toujours inondée par les hautes

marées. Plus avant dans le pays, nous avons quelquefois rencontré des terrains marécageux, sur lesquels l'herbe était très épaisse et très abondante, et d'autres fois des vallées revêtues de broussailles. Le sol dans quelques endroits nous a paru propre à recevoir quelques améliorations, mais la plus grande partie n'est pas susceptible d'une culture régulière. La côte, ou au moins cette partie qui gît au nord, à 25 degrés sud, est remplie de bonnes baies et de havres, où les vaisseaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents.

Si nous pouvons juger du pays par l'aspect qu'il nous présentait tandis que nous y étions, c'est-à-dire au fort de la saison sèche, il est bien arrosé : nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruisseaux et de sources, mais point de grandes rivières; il est probable cependant que ces ruisseaux deviennent plus considérables dans la saison pluvieuse. Le détroit de la Soif ou *Thirsty-Sound* a été le seul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce, quoique la surface du pays soit partout entrecoupée de criques salées et de terres qui portent des palétuviers.

Il n'y a pas beaucoup de différentes espèces d'arbres; on n'en trouve que deux sortes qu'on puisse appeler bois de charpente : le plus grand est le gom-

mier qui croît dans tout le pays, et dont on a déjà parlé. Il a des feuilles étroites, assez semblables à celles du saule, et la gomme, ou plutôt la résine qu'il distille, est d'un rouge foncé et ressemble au sang de dragon. Il est possible que ce soit la même, car on sait que cette substance est produite par diverses plantes. Le bois de ces deux arbres, comme je l'ai déjà remarqué, est extrêmement dur et pesant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler; et c'est la même dont on se sert dans les Indes orientales pour calfater les vaisseaux.

Nous y avons trouvé trois différentes sortes de palmiers. Le premier, qui croît en grande abondance au sud, a des feuilles plissées comme un éventail; le chou en est petit, mais d'une douceur exquise, et les noix qu'il porte en quantité sont une très bonne nourriture pour les cochons. La seconde espèce est beaucoup plus ressemblante au véritable chou palmiste des îles d'Amérique; ses feuilles sont grandes et ailées comme celles du palmier qui produit la noix de coco: cette seconde espèce porte aussi un chou qui, sans être aussi doux que l'autre, est plus gros. La troisième espèce, que nous avons rencontrée seulement dans les parties septentrionales ainsi que la seconde, avait rarement plus de dix pieds de hauteur, avec de petites feuilles ailées ressemblant à celles d'une

espèce de fougère. Elle ne produit point de chou, mais une grande quantité de noix, à peu près de la grosseur d'un marron et plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avaient fait leurs feux, nous crûmes qu'elles étaient bonnes à manger; mais ceux d'entre nous qui en firent l'expérience payèrent cher cette tentative, car elles opérèrent sur eux avec beaucoup de violence comme un émétique et un purgatif. Nous persistâmes cependant à croire que les Indiens mangeaient ces fruits, et, pensant que le tempérament des cochons pourrait être aussi robuste que le leur, quoique le nôtre fût beaucoup plus faible, nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet, les cochons les mangèrent, et pendant quelque temps ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité; mais environ une semaine après ils furent si malades, que deux d'entre eux moururent et les autres guérirent avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la qualité vénéneuse de ces noix consiste dans leur jus, comme celle de la cassave des îles d'Amérique, et que la pulpe, quand elle est sèche, est non-seulement saine, mais nourrissante. Outre ces espèces de palmiers et de palétuviers, il y a plusieurs petits arbres et buissons entièrement inconnus en Europe; on en trouve un en particulier

qui produit une figue d'une mauvaise qualité, et un autre qui porte une sorte de prune ressemblant aux nôtres par la couleur, mais non par la forme, car celle-là est aplatie sur les côtés comme un petit fromage; et un troisième qui produit une espèce de pomme couleur de pourpre, laquelle, après avoir été gardée quelques jours, devient bonne à manger, et a une saveur un peu ressemblante à celle d'une prune de damas.

La Nouvelle-Hollande offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la collection d'un botaniste, mais il y en a très peu qu'on puisse manger; entre autres une petite plante à feuilles longues, étroites et épaisses, ressemblant à une espèce de jonc, appelée en Angleterre *queue de chat*, distille une résine d'un jaune brillant, exactement semblable à la gomme gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce, mais nous n'avons pas eu occasion d'en distinguer les propriétés, non plus que celles de plusieurs autres plantes que les naturels du pays semblent connaître, puisqu'ils les distinguent par différens noms.

J'ai déjà fait mention des racines et de la feuille d'une plante ressemblant aux cocos des îles d'Amérique, ainsi que d'une espèce de fève. On y peut ajouter une sorte de persil et de pourpier, et deux espèces d'ignames : l'une qui a la forme

d'un radis, et l'autre ronde et couverte de fibres cordées : elles sont toutes deux très petites, mais douces. Nous n'avons jamais pu trouver la plante entière, quoique nous ayons vu souvent des endroits que l'on avait creusés pour en ramasser. Il est probable que la sécheresse avait détruit les feuilles, et nous ne pouvions pas, comme les Indiens, découvrir cette plante par sa tige.

J'ai décrit plus haut la plupart des fruits de la Nouvelle-Hollande. Nous en avons rencontré un dans la partie méridionale de ce pays ressemblant à une cerise, excepté que le noyau était mou, et un autre qui, en apparence, n'était pas fort différent de la pomme de pin : celui-ci est d'un goût fort désagréable ; il est très connu dans les Indes orientales, et il est appelé par les Hollandais *pyn appel Boomen.*

A l'égard des quadrupèdes, j'ai déjà fait mention du chien, et j'ai décrit en particulier le kangurou, et l'animal, de l'espèce des opossums, ressemblant au philander de M. Buffon. Je n'en connais d'autre qu'un quatrième ressemblant au putois, que les naturels du pays appellent *quoll :* il a le dos brun, tacheté de blanc, et le ventre entièrement blanc. Plusieurs de nos gens dirent qu'ils avaient aperçu des loups : peut-être, si nous n'avions pas vu des pas qui semblaient confirmer ce rapport, aurions-nous cru qu'ils n'étaient guère

plus dignes de foi que celui qui disait avoir vu le diable.

Nous vîmes plusieurs espèces de chauves-souris, qui tiennent le milieu entre les oiseaux et les quadrupèdes, et en particulier une qui était plus grande qu'une perdrix, comme je l'ai fait remarquer ailleurs. Nous n'avons pas été assez heureux pour en attraper une vivante ou morte; mais nous supposâmes que c'était la même que M. de Buffon a décrite sous le nom de *rouset* ou *rouget*.

Les oiseaux de mer et les autres oiseaux aquatiques sont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes appelées en anglais *soland geese*, et qui sont de deux sortes; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme, et plusieurs autres. Les oiseaux de terre sont des corneilles, des perroquets, des catacois, et d'autres oiseaux du même genre d'une beauté exquise; des pigeons, des tourterelles, des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons et des aigles. Les pigeons volent en grandes troupes, et, quoiqu'ils soient extrêmement sauvages, nos gens en tuaient souvent dix ou douze dans un jour. Ces oiseaux sont fort beaux, et ils portent une crête différente de ceux que nous avions encore vus.

Parmi les reptiles, il y a des serpens de différentes espèces, quelques-uns nuisibles, et d'autres

qui ne font point de mal; des scorpions, des mille-pieds et des lézards. Les insectes sont en petit nombre : les mosquites et les fourmis sont les principaux. Il y a plusieurs espèces de fourmis : quelques-unes sont vertes, et vivent sur les arbres, où elles construisent des nids qui sont d'une grosseur moyenne entre celle de la tête d'un homme et son poing. Ces fourmilières sont d'une structure très curieuse : les fourmis les composent en pliant plusieurs feuilles, dont chacune est aussi large que la main; elles en joignent les pointes ensemble avec une espèce de glu, de manière qu'elles forment une bourse. La substance visqueuse dont elles se servent pour cela est un suc animal ou colle, qui s'élabore dans leur corps. Nous n'avons pas pu observer la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles; mais nous en avons vu des milliers qui réunissaient toutes leurs forces pour les tenir dans cette position, tandis qu'un grand nombre d'autres étaient occupées à appliquer la colle qui devait les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous convaincre que les feuilles étaient pliées et maintenues dans cette position par les efforts de ces petites ouvrières, nous troublâmes leurs travaux, et, dès que nous les eûmes chassées de l'endroit qu'elles occupaient, les feuilles repliées se détendirent par leur élasticité naturelle avec une si grande force, que nous fûmes surpris

de voir comment, au moyen de la combinaison de leurs efforts, elles avaient pu la dompter. Si nous satisfîmes notre curiosité à leurs dépens, elles se vengèrent de l'injure. Des milliers de ces insectes se jetèrent à l'instant sur nous, et nous causèrent une douleur insupportable avec leurs aiguillons, surtout ceux qui s'attachaient à notre cou et qui pénétraient dans nos cheveux, d'où il n'était pas facile de les écarter. La piqûre de ces aiguillons n'était guère moins douloureuse que celle d'une abeille; mais, à moins qu'elle ne fût répétée, la souffrance ne durait pas plus d'une minute.

Il y a une autre espèce de fourmis entièrement noire, dont les travaux et la manière de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuser en en tirant la moelle presque jusqu'à l'extrémité du plus mince rameau. L'arbre porte en même temps des fleurs, comme si son intérieur n'était pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes cet arbre pour la première fois, et que nous en arrachâmes quelques branches, nous ne fûmes guère moins étonnés que nous l'aurions été si nous avions profané un bosquet enchanté, où tous les arbres blessés par la hache auraient donné des signes de vie; car nous fûmes à l'instant couverts d'une multitude de ces animaux qui sortaient par

essaims de tous les rameaux que nous avions rompus, et qui dardaient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle.

Nous avons vu aussi une troisième espèce de fourmis qui avaient leur nid dans la racine d'une plante croissant comme le gui sur l'écorce d'un arbre, et qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine est ordinairement aussi grosse qu'un grand navet, et quelquefois elle l'est bien davantage. En la coupant nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux tout remplis de ces animaux, qui cependant ne paraissaient pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étaient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fussent pas plus grosses qu'une noisette. Les insectes sont eux-mêmes très petits, et leur taille n'est guère plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avaient des aiguillons, mais à peine assez de force pour les faire sentir : ils pouvaient cependant nous tourmenter au moins autant que s'ils nous avaient blessés par leurs piqûres; car, à l'instant où nous touchions la racine, ils sortaient en foule de leurs trous, et, se précipitant sur les parties de notre corps qui étaient découvertes, ils y excitaient un chatouillement plus insupportable que la piqûre, excepté quand elle est portée à une très grande violence.

Nous avons trouvé une quatrième espèce de fourmis qui ne font aucun mal, et qui ressemblent exactement aux fourmis blanches des Indes orientales. Elles ont des habitations de deux sortes : l'une est suspendue sur des branches d'arbre, et l'autre est construite sur la terre. Les fourmilières suspendues sur les arbres sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'une homme, et elles sont composées d'une substance cassante, qui semble être formée de petites parties de végétaux pétries ensemble avec une matière glutineuse que les insectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on aperçoit, dans un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules qui ont toutes une communication entre elles, et plusieurs ouvertures qui conduisent à d'autres fourmilières sur le même arbre. Il y a aussi une grande avenue ou chemin couvert qui va jusqu'à terre et qui communique par-dessous l'autre fourmilière qui y est construite. Celle-ci est communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui sur lequel sont les autres habitations : elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, et quelquefois plus de six pieds de hauteur et à peu près autant de diamètre. Il y en a quelques-unes plus petites, et celles-ci ont en général les côtés plats, et ressemblent beaucoup, par la figure, aux pierres qu'on voit en plusieurs parties de l'Angle-

terre, et qu'on suppose être d'anciens monumens des druides. L'extérieur de ces dernières est d'une argile bien délayée, d'environ deux pouces d'épaisseur : elles contiennent en dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors, mais qui communiquent seulement par un canal souterrain aux fourmilières qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine et ensuite le long du tronc et des branches, sous des chemins couverts, qui sont de la même espèce que ceux par lesquels elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver, et lors de la saison pluvieuse, dans ces demeures souterraines, parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité et du froid, avantage que celles qui sont construites sur les arbres, quoiqu'en général placées sous quelque branche pendante, ne peuvent pas avoir, à cause de la nature et du peu d'épaisseur de l'enduit dont elles sont couvertes.

La mer, dans ce pays, fournit aux habitans plus d'alimens que la terre; et, quoique le poisson n'y soit pas en aussi grande abondance qu'il l'est ordinairement dans les latitudes plus hautes, cependant nous jetions rarement la seine sans en prendre de cinquante à deux cents livres. Il y en a de différentes sortes; mais, excepté le mulet et quelques-uns des coquillages, les autres ne sont pas connus en Europe. La plupart sont bons à manger, et plu-

sieurs sont exc ens. On trouve sur les bancs de sable et sur les récifs une quantité incroyable des plus belles tortues vertes du monde, des huîtres de différentes espèces, et, en particulier, des huîtres de rocher et des huîtres perlières. Nous avons déjà parlé de pétoncles d'une grosseur énorme; il y a en outre des écrevisses de mer et des cancres: nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve des caïmans dans les rivières et les lacs salés.

Dampier est le seul auteur qui, jusqu'à présent, ait donné quelque description de la Nouvelle-Hollande et de ses habitans; et, quoiqu'en général ce soit un écrivain sur lequel on peut compter, cependant il s'est trompé ici en plusieurs points. Les peuples qu'il a vus habitaient, il est vrai, une partie de la côte très distante de celle que nous avons visitée; mais aussi nous avons aperçu des insulaires en différens endroits de la côte très éloignés les uns des autres; et, comme nous avons trouvé partout une uniformité parfaite dans la figure, les mœurs et les usages, il est raisonnable de supposer qu'il en est à peu près de même dans le reste du pays.

Le nombre des habitans de la Nouvelle-Hollande paraît être très petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois; ce fut à la baie de Botanique, quand les

hommes, les femmes et les enfans s'attroupèrent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passait. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, et nous n'avons jamais découvert assez de hangars ou de maisons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, et qu'entre cette côte et la côte occidentale il y a une immense étendue de pays entièrement inconnu; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou, au moins, que la population y est plus faible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitans, à moins qu'il ne soit cultivé, et il est d'ailleurs hors de toute probabilité que les insulaires de la côte ignorassent entièrement l'art de la culture, si elle était pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que, s'ils connaissaient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrain qui fût cultivé : d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes.

La seule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce habitait le canton où le vaisseau fut radoubé : elle était composée de vingt-une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon et une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin, car, quand les hommes venaient sur la rivière, ils les laissaient toujours derrière. Les hommes ici et dans les autres districts sont d'une taille moyenne et en général bien faits; ils sont sveltes, et sont d'une vigueur, d'une activité et d'une agilité remarquables. Leur visage n'est pas sans expression, et ils ont la voix douce et efféminée.

Leur peau était tellement couverte de boue et d'ordure, qu'il était très difficile d'en connaître la véritable couleur. Nous avons essayé plusieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais ç'a toujours été inutilement. Cette ordure les fait paraître presque aussi noirs que des nègres, et, suivant que nous pouvons en juger, leur peau est couleur de suie, ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables, et ils n'ont ni le nez plat ni les lèvres grosses. Leurs dents sont blanches et égales; leurs cheveux sont naturellement longs et noirs, mais ils les portent tout courts : en général ils sont lisses, mais quelfois ils bouclent légèrement. Nous n'en avons point

aperçu qui ne fussent fort mêlés et sales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile ni graisse, et, à notre grande surprise, ils étaient exempts de vermine. Leur barbe est de la même couleur que leurs cheveux, et touffue et épaisse; ils ne la laissent cependant pas croître beaucoup. Nous rencontrâmes un jour un homme qui avait la barbe plus grande que ses compatriotes; nous observâmes, le lendemain, qu'elle était un peu plus courte, et en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avait été brûlée. Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun instrument à couper, nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux et leur barbe courts en les brûlant.

Les deux sexes, comme je l'ai déjà fait remarquer, vont entièrement nus, et ils ne semblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps, que nous d'exposer à la vue nos mains et notre visage. Leur principale parure consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare les deux narines l'une de l'autre. Toute la sagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'était un ornement, ni ce qui a pu les porter à souffrir la douleur et les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'ont pas adopté de quelque autre nation. Cet os est aussi gros que le doigt, et, comme il a cinq ou six pouces

de long, il croise entièrement le visage, et bouche si bien les narines, qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour respirer : aussi nasillent-ils tellement lorsqu'ils veulent parler, qu'ils se font à peine entendre les uns aux autres. Nos matelots appelaient cet os, en plaisantant, leur vergue de beaupré ; et véritablement il formait un coup d'œil si bizarre, qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très difficile de ne pas en rire.

Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés et attachés ensemble très proprement, des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours sur la partie supérieure du bras, et autour des reins un cordon de cheveux tressés. Quelques-uns d'entre eux portaient en outre des espèces de hausse-cols, faits de coquillages, suspendus le long du cou et traversant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens, leur corps, outre l'ordure et la boue, a encore un autre enduit, car ils le peignent de blanc et de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches sur les épaules et sur la poitrine, et le blanc en raies, quelques-unes étroites et d'autres larges : les étroites sont placées sur les bras, les cuisses et les jambes, et les larges sur le reste du corps. Ce dessein ne manque pas absolument de goût. Ils s'appliquent aussi de petites taches de blanc sur le visage, et ils en forment un cercle

autour de chaque œil. Le rouge semblait être de l'ocre, mais nous n'avons pas pu découvrir de quoi était composé leur blanc. Il était en petits grains fermes, savonneux au toucher, et presque aussi pesant que du blanc de plomb : c'était peut-être une espèce de stéatite; mais, à notre grand regret, nous n'avons pas pu nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendans. Ils attachaient un si grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun malgré tout ce que nous leur en offrîmes; ce qui était d'autant plus extraordinaire que nos verroteries et nos rubans pouvaient également leur servir de parure, et qu'ils étaient d'une forme plus régulière et plus apparente. Ils n'ont point d'idée du trafic ni du commerce, et il nous a été impossible de leur en inspirer aucune : ils recevaient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchait d'acheter ce que nous avions les empêchait aussi de nous voler. S'ils avaient désiré davantage, ils auraient été moins honnêtes; car, quand nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux, et ils entreprirent de s'en emparer par la force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la valeur : le reste de nos meubles, effets ou

marchandises, n'en avait point pour eux. J'ai déjà fait observer plus haut que nous avions trouvé les présens que nous leur avions faits abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujoux des enfans, qui ne leur plaisent que pendant qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons aperçu sur leur corps aucune trace de maladies ou de plaies, mais seulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières, qui semblaient être les suites de blessures qu'ils s'étaient faites eux-mêmes avec un instrument obtus : nous comprîmes, par leurs signes, que c'étaient des monumens de la douleur qu'ils avaient ressentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

Ils ne paraissent pas avoir d'habitations fixes, car dans tout le pays nous n'avons rien vu qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si toutefois on peut leur donner ce nom, semblent être faites avec moins d'art et d'industrie qu'aucune de celles que nous avons vues, si l'on en excepte les misérables trous de la Terre de Feu, et même elles leur sont inférieures à certains égards. Celles de la baie sont les meilleures : elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puisse se tenir debout, mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de sa longueur dans aucun sens. Elles sont construites en forme de four avec des baguettes flexibles, à peu près aussi grosses

que le pouce; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre, et ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier et de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu, ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces hangars en se repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre. Dans cette position forcée, une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au nord le climat devient plus chaud, et nous trouvâmes que les cabanes étaient encore plus minces: elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre, et couvertes d'écorce; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur, et un des côtés en est entièrement ouvert. Le côté fermé est toujours opposé à la direction du vent, qui souffle communément, et vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu, probablement pour se défendre plutôt des mosquites que du froid. Il est vraisemblable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête et la moitié de leur corps, et qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un temps, et elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne passent

qu'une nuit ou deux, ils se couchent sans autre abri que les buissons ou l'herbe, qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que, quoique les huttes à coucher fussent toujours tournées sur la Nouvelle-Hollande, du côté opposé au vent dominant, celles des îles étaient en face du vent ; ce qui semble prouver qu'il y règne une saison douce pendant laquelle la mer est calme, et que le même temps qui leur permet de visiter les îles adoucit l'air froid pendant la nuit.

Le seul meuble que nous ayons aperçu dans ces cabanes est une espèce de vase oblong, qu'ils font tout simplement d'écorce, en liant les deux extrémités de l'écorce avec une baguette d'osier qui, n'étant pas coupée, sert d'anse. Nous imaginâmes que ces vases étaient des baquets dans lesquels ils vont puiser de l'eau à la source, qu'on peut supposer être quelquefois à une distance considérable. Ils ont cependant un sac à mailles d'une médiocre grandeur : pour le travailler ils suivent à peu près la même méthode qu'emploient nos femmes en faisant du filet. L'homme porte ce sac attaché sur son dos avec un petit cordon qui passe sur sa tête. En général il renferme un morceau ou deux de résine ou d'autre matière, dont ils se peignent, quelques hameçons et des lignes, une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards et leurs ornemens ordi-

naires, ce qui comprend tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

Leurs hameçons sont faits avec beaucoup d'art, et il y en a quelques-uns d'une petitesse extrême. Pour harponner la tortue ils ont un petit bâton bien pointu et barbelé, d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger, qui est à peu près de la grosseur du poignet, et qui a sept ou huit pieds de longueur; ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, et ils lient l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille; mais, lorsqu'il est entré dans le corps de l'animal, et qu'il y est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton, qui, en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver la victime. Il leur sert aussi à la tirer jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leurs pirogues et la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avions trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les blessures s'étaient guéries. Leurs lignes sont de différentes épaisseurs, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce jusqu'à celle d'un crin : elles sont composées d'une substance végétale; mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande se nourris-

sent principalement de poisson; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kangurous et même des oiseaux de différentes espèces, quoiqu'ils soient si sauvages qu'ils nous était très difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs alimens. Il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, et nous en avons aperçu des restes autour des endroits ou ils avaient allumé leurs feux.

Ils ne paraissent pas manger crue aucune nourriture animale; mais, comme ils n'ont point de vase pour la faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons, ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les insulaires des mers du sud.

Nous ne savons pas s'ils connaissent quelque plante narcotique du genre du tabac, mais nous avons remarqué que plusieurs d'entre eux tenaient continuellement dans leur bouche certaines feuilles, ainsi que quelques Européens mâchent du tabac, et les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte que lorsque nous les priions de la tirer de leur bouche : c'est peut-être une espèce de bétel; mais, quelle qu'elle soit, elle ne produisait aucun mauvais effet sur les dents ni sur les lèvres.

Comme ils n'ont point de filet, ils n'attrapent le poisson qu'en le harponnant, ou avec une ligne et un hameçon : il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers et des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

Nous n'avons pas eu occasion de connaître leur manière de chasser; mais, d'après les entailles qu'ils avaient faites partout sur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenaient leur poste au sommet, et que de là ils guettaient les animaux qui passaient par hasard près d'eux, pour les atteindre avec leurs lances. Il est possible aussi que, dans cette situation, ils attrapent les oiseaux qui vont s'y jucher.

J'ai observé que, lorsqu'ils quittaient nos tentes sur les bords de la rivière Endeavour, nous pouvions suivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumaient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur servaient de quelque manière à prendre le kangurou. Nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvaient les faire passer près des endroits où il y en avait eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande produisent du feu avec beaucoup de facilité, et ils le répandent d'une manière surprenante. Afin de l'allumer ils prennent deux morceaux de bois sec : l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de

long, et l'autre morceau est plat; ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, et en le pressant sur l'autre ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un moussoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant le long du bâton, ensuite ils la redescendent en bas pour augmenter la pression autant qu'il est possible, et par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, et la plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup de promptitude et de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, et, ne portant rien en apparence dans sa main, s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance, et laisser du feu derrière lui : nous apercevions d'abord la fumée et ensuite la flamme qui se communiquait tout de suite au bois et aux herbes sèches qui se trouvaient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces semeurs de feu : nous vîmes qu'il mettait une étincelle dans de l'herbe sèche; après avoir été agitée pendant quelque temps, l'étincelle jeta de la flamme. Il en mit ensuite une autre à un endroit différent, dans de l'herbe qui s'enflamma de même, et ainsi dans toute sa route.

Il est remarquable que les habitans de la Terre de Feu produisent le feu par collision, et que les habitans, plus heureux, de la Nouvelle-Hollande,

de la Nouvelle-Zélande et de Taïti, l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raison de supposer que ces différentes opérations répondent à la manière suivant laquelle le hasard a fait connaître cet élément dans la zone torride et dans la zone glaciale? Chez les habitans sauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puisse faire croire que le feu s'y produit aussi aisément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps sont chauds, secs et combustibles, et dans lesquels circule un feu caché que le plus léger mouvement suffit pour faire paraître au dehors. On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques, et que, par cette raison, les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement, il est probable que le frottement de deux substances semblables fit connaître le feu pour la première fois, et que l'art adopta ensuite la même opération pour produire le même effet.

Ces peuples ont pour armes des javelines ou des lances: ces dernières sont de différentes espèces. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avaient quatre branches

garnies d'un os pointu et qui étaient barbelées; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure qui leur donne du poli et les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans la partie septentrionale, la lance n'a qu'une pointe; le fût de la lance est fait d'une espèce de canne et de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc, et qui est très droite et très légère. Elle a de huit à quatorze pieds de long; elle est composée de plusieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres et sont liées ensemble. On adapte à ce fût diverses pointes: quelques-unes sont d'un bois dur et pesant, et d'autres d'os de poisson. Nous en avons remarqué plusieurs qui avaient pour pointe l'aiguillon d'une pastenague, le plus grand qu'on avait pu trouver, et qui étaient barbelées de beaucoup d'autres plus petits attachés dans une direction contraire. Les pointes de bois sont aussi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles brisées; ils les enfoncent dans le bois et en recouvrent la fente avec de la résine. Les lances ainsi barbelées sont des armes terribles, car, lorsqu'elles sont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer sans déchirer la chair, ou sans laisser dans la blessure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formaient les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force et de dextérité: la main seule suffit pour cette opération, s'ils ne

veulent qu'atteindre à peu de distance, par exemple, à dix ou vingt verges; mais si leur but est éloigné de quarante ou cinquante, ils se servent d'un instrument que nous appelâmes *bâton à jeter*. C'est un morceau de bois dur et rougeâtre, uni et très bien poli, d'environ deux pouces de largeur, d'un demi-pouce d'épaisseur et de trois pieds de long, ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, et à l'autre une pièce qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans une petite hoche ou trou qui est fait pour cela dans la tige de la lance près de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine et assurée dans sa position par le bouton, la personne qui doit la jeter la tient sur son épaule, et, après l'avoir agitée, elle pousse en avant le bâton à jeter et le lance de toute sa force; mais le bâton étant arrêté par la pièce de traverse qui vient frapper et s'arrête contre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité incroyable et avec tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance, que nous en tirant à balle seule.

Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues à terre. Lorsque nous étions près de quitter la côte, nous crûmes apercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc et des flèches, mais il est possible que nous nous soyons

trompés. Nous avons trouvé cependant dans la baie de Botanique un bouclier ou targe de forme oblongue, d'environ trois pieds de long et de dix-huit pouces de large, et qui était fait d'écorce d'arbre. Un des hommes qui s'opposèrent à notre débarquement le prit dans une hutte, et lorsqu'il s'enfuit, il le laissa derrière lui. En le ramassant nous reconnûmes qu'il avait été transpercé près du centre par une lance pointue. L'usage de ces boucliers est sûrement très fréquent parmi ces peuples, car, quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là, nous avons souvent rencontré des arbres d'où ils semblaient manifestement avoir été pris, et ces marques se distinguaient aisément de celles qu'ils avaient faites en enlevant l'écorce pour les espèces de seaux dont nous avons parlé. Quelquefois aussi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées sur l'écorce qui n'était pas encore enlevée; cette écorce était un peu élevée sur les bords, à l'endroit de l'entaillure; de sorte que ces peuples semblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse et plus forte quand on la laisse sur le tronc après l'avoir découpée en rond.

Les pirogues de la Nouvelle-Hollande sont aussi grossières et aussi mal faites que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la côte ne sont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités sont liées ensemble, tandis que

de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées. Nous avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espèce. Dans une eau basse, ils les poussent en avant avec une perche; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, et le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelque grossiers que soient ces canots, ils ont plusieurs commodités; ils tirent peu d'eau et sont très légers, de sorte qu'ils les mènent sur des bancs de vase pour y pêcher des poissons à coquille. Cet usage est le plus important auquel on les puisse employer, et ils sont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre construction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues il y avait un monceau d'algues marines sur lesquelles était un petit feu, probablement afin de griller le poisson et de le manger au moment où ils l'attrapaient.

Les pirogues que nous vîmes en avançant plus loin au nord n'étaient pas faites d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avaient environ quatorze pieds de long; et, comme elles étaient très étroites, elles avaient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagaies qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paraît pas

avoir été travaillé à l'aide d'un instrument, mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le plat-bord qu'au fond, de sorte qu'un morceau ressemblant au bout d'une planche s'avance en saillie au-delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais, mais nous n'avons pas eu occasion de connaître comment ils abattent et taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière faits en forme de coins, un maillet de bois et des coquillages ou des fragmens de corail.

Pour polir leurs bâtons à jeter et les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens, même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paraîtra absolument impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les difficultés, et l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la limite qu'on assignait à ses forces.

Les pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre ont besoin

quelquefois de traverser la rivière, l'un de ceux qui sont venus les premiers est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes, pendant que nous étions sur la rivière Endeavour, était le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en construisent de bois; car nous trouvâmes sur une des îles où les naturels du pays avaient pêché de la tortue, une petite rame qui avait appartenu à une pirogue d'écorce, et qui aurait été inutile à bord de tout autre.

Il n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitans de la Nouvelle-Hollande sont réduits à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux navigateurs qui nous suivront à déterminer si, comme les insulaires de la Nouvelle-Zélande, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la population, ou enfin s'il y a quelque autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident, par leurs armes, qu'ils ont entre eux des guerres : en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne peuvent employer le bouclier à un autre usage que pour se défendre contre les hommes; cependant

nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler, et nous n'avons aperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entre eux s'opposèrent à notre débarquement dans la baie de Botanique pendant que nous avions deux bateaux armés, et même après qu'un d'entre eux eut été blessé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-seulement ils sont naturellement braves, mais encore familiarisés avec les dangers des combats, et qu'ils sont, par habitude aussi bien que par nature, un peuple guerrier et audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes, sans que nous leur fissions aucune menace, et lors même qu'ils étaient au-delà de notre portée, semblerait prouver que leur caractère est d'une timidité et d'une pusillanimité extraordinaires, et que ceux-là seuls qui se sont battus par occasion ont subjugué cette disposition naturelle. J'ai fidèlement rapporté les faits; c'est au lecteur de juger par lui-même.

D'après ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas supposer que nous ayons acquis une grande connaissance de leur langage. Cependant nous avons pris quelque peine pour

nous procurer quelques mots de la langue de la Nouvelle-Hollande, en questionnant les naturels. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains, et nous leur faisions entendre par signes, le mieux qu'il nous était possible, que nous désirions savoir comment ils l'appelaient. Nous écrivions sur-le-champ le mot qu'ils prononçaient dans cette occasion.

Je vais finir ma description de la Nouvelle-Hollande en faisant quelques observations relatives aux courans et aux marées qu'on rencontre sur la côte. Depuis le 32e degré de latitude et un peu plus haut, jusqu'au cap Sandy, qui gît au 24e degré 46 minutes de latitude, nous avons trouvé constamment un courant qui avait sa direction au sud, et qui faisait dix ou quinze milles par jour. La différence était plus ou moins grande suivant notre éloignement de terre, car il courait toujours avec plus de force sur la côte qu'au large. Je n'ai pas pu me convaincre si le flot venait du sud, de l'est ou du nord; je penche à croire qu'il venait du sud-est, mais la première fois que nous mîmes à l'ancre à la hauteur de la côte, au 24e degré 30 minutes de latitude, à environ dix lieues au sud-est de la baie de l'Outarde, je reconnus qu'il venait du nord-ouest. Au contraire, trente lieues plus loin au nord-ouest, sur le côté méridional de la baie de Keppel, je trouvai qu'il venait de l'est,

et, sur la partie septentrionale de cette baie, il venait du nord, mais avec un mouvement beaucoup plus lent que quand il partait de l'est. Sur le côté oriental de la baie des Golfes, ou *bay of Inlets*, il portait fortement à l'ouest jusqu'à l'ouverture du canal Large ou *Broad-Sound;* au côté septentrional de ce canal, il venait très lentement du nord-ouest, et quand nous mouillâmes devant la baie de Repulse il partait du nord. Pour expliquer toutes ces différences de direction, il suffit d'admettre que le flot vient de l'est ou du sud-est. Chacun sait qu'où il y a des golfes profonds et de grandes anses s'enfonçant dans des terres basses qui montent du lit de la mer, et qui ne sont pas formées par des rivières d'eau douce, le flot est toujours considérable et sa direction déterminée par la position et le gisement de la côte qui fait l'entrée de ce golfe, quelle que soit sa route en mer. Enfin, où les marées sont faibles, ce qui arrive ordinairement sur cette côte, un grand golfe attire, si je puis ainsi parler, le flot dans un espace de plusieurs lieues.

§ 7.

Passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée. Description de ce qui nous arriva en débarquant sur ce dernier pays.

En quittant l'île Booby, le 23 août, nous gouvernâmes à l'ouest-nord-ouest. Le 24 à midi notre latitude était de 10 degrés 30 minutes sud. Le 25 nous trouvâmes encore des bas-fonds que nous eûmes le bonheur d'éviter. Le 26 nous ne découvrions plus de terre. Le 27 notre latitude par observation était de 9 degrés 56 minutes sud, notre longitude de 221 degrés ouest. Nous suivîmes notre route au nord-ouest, forçâmes de voiles, et nous mîmes le cap au nord, afin de découvrir la terre de la Nouvelle-Guinée. Nous étions au 8e degré 52 minutes de latitude sud par observation, c'est-à-dire dans le même parallèle où les cartes placent les parties méridionales de la Nouvelle-Guinée; mais il n'y a que deux pointes qui soient si loin au sud, et, suivant mon estime, nous en étions éloignés d'un degré à l'ouest: c'est pour cela que je ne découvris pas la terre qui court plus au nord. Nous trouvâmes la mer couverte en plusieurs endroits d'une écume brune assez semblable à celle que nos marins anglais appellent communément *spawn* (*frai*). Je fus d'abord alarmé, craignant que

nous ne fussions parmi des bas-fonds, mais en sondant nous reconnûmes que l'eau y était aussi profonde qu'ailleurs. Cette écume était composée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avaient pas plus d'une demi-ligne de longueur, et dont chacune, vue au microscope, semblait consister en trente ou quarante tubes. Chaque tube était partagé dans toute sa longueur en plusieurs cellules comme les tuyaux de la conferve; nos naturalistes crurent qu'elles étaient du règne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produisaient point l'odeur propre aux substances animales. Le même phénomène avait été observé sur les côtes du Brésil et de la Nouvelle-Hollande, mais nous ne l'avions jamais remarqué à une distance considérable de la côte. Le soir un petit oiseau voltigea autour du vaisseau; il se percha la nuit sur les agrès, où on le prit. C'était exactement le même oiseau que Dampier a décrit et dont il a donné une figure grossière sous le nom de *noddie* de la Nouvelle-Hollande.

Le 29 une petite île basse, située à environ une lieue de la grande terre, nous restait au nord-ouest, à cinq milles. Cette île gît au 8e degré 13 minutes de latitude sud, et au 221e degré 25 minutes de longitude ouest; elle est marquée dans les cartes sous les noms de *Barthélemi* et de *Whermoysen*. Quoique nous n'en fussions pas éloignés

de la terre de plus de quatre lieues, cependant elle était si basse et si unie, que nous pouvions à peine l'apercevoir de dessus le tillac. Elle paraissait cependant être bien couverte de bois, et entre autres arbres nous crûmes y distinguer le cocotier. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui nous fit connaître que cette partie du pays est habitée.

Nous dépassâmes une baie ou golfe, devant laquelle gît une petite île qui semble la mettre à l'abri des vents du sud; mais je doute fort qu'il y ait assez d'eau pour un vaisseau : je ne pouvais pas entreprendre de décider cette question.

Nous portâmes au large jusqu'à minuit : nous nous trouvâmes alors à environ onze lieues de terre. Nous courûmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 30, et nous mîmes le cap du vaisseau au large, jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes la terre qui nous restait au nord-ouest, à environ quatre lieues. Nous gouvernâmes vers la terre que nous apercevions de dessus le tillac : nous jugeâmes qu'elle était éloignée d'environ quatre lieues, et qu'elle était encore très basse et couverte de bois. Nous apercevions toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau; et les marins ne croyant plus que c'était du frai, lui trouvèrent un nouveau nom, et l'appelèrent *Seasaw-dust* ou *sciure de mer*. A midi notre latitude

était de 8 degrés 30 minutes sud, notre longitude de 222 degrés 34 minutes ouest, et l'île Saint-Barthélemi nous restait au nord-est, à soixante-quatorze milles.

Jusqu'au 3 septembre nous continuâmes notre direction au nord avec une eau très basse, sur un banc de vase, et à une telle distance de la côte que nous pouvions à peine la découvrir du vaisseau. Pendant ce temps nous fîmes plusieurs tentatives inutiles pour en approcher; et ayant perdu six jours d'un bon vent, et sachant que la mousson sud-est était sur le point de finir, nous commençâmes à craindre un plus long délai. Nous résolûmes de conduire le vaisseau aussi près de la côte qu'il serait possible; et ensuite, pendant qu'il louvoierait, de débarquer avec la pinasse pour examiner les productions du pays et la disposition des habitans. Dès le grand matin des deux derniers jours nous eûmes une petite brise qui soufflait de la côte, et qui était fortement imprégnée de l'odeur des arbres, buissons et herbages dont le terrain était couvert : cette odeur ressemblait un peu à celle du benjoin. Le 3 septembre, à la pointe du jour, nous vîmes la terre s'étendre du nord-est au sud-est, à environ quatre lieues de distance. Nous lançâmes la pinasse en mer, et je m'embarquai avec onze personnes bien armées. Nous ramâmes directement vers la côte, mais l'eau était si basse que

nous ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges. Nous traversâmes le reste du chemin à gué, après avoir laissé deux des matelots pour prendre soin du bateau. Jusqu'ici nous n'avions découvert aucun signe d'habitans dans cet endroit; mais dès que nous fûmes à terre nous aperçûmes sur le sable des pas d'homme très récent, puisqu'ils étaient au dessous de la marque de la marée haute. Nous en conclûmes que les Indiens n'étaient pas éloignés; mais, comme il y a un bois épais à cent verges du rivage, nous crûmes qu'il était nécessaire de marcher avec précaution, de peur de tomber dans une embuscade, et de ne pouvoir plus retourner au bateau.

Nous avançâmes le long du bois à environ deux cents verges de l'endroit où nous avions débarqué; nous parvînmes à un petit bois de cocotiers sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étaient petits, mais ils portaient beaucoup de fruits, et près de là il y avait un hangar ou une cabane qui avait été couverte de feuilles, alors tombées pour la plupart. Nous trouvâmes aux environs de la cabane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques-unes semblaient avoir été détachées récemment des arbres. Nous regardâmes les fruits avec avidité, mais, jugeant qu'il n'était pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de quitter cet endroit sans goûter une seule

noix de coco. A peu de distance de là nous rencontrâmes des planes et un arbre à pain, sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent du bois en poussant un cri horrible, à environ cent verges; ils coururent vers nous, et celui qui s'approcha le plus lança de sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés, et qui brûlait comme de la poudre à canon; mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres décochèrent à l'instant leurs javelines contre nous. Comme nous n'avions point de temps à perdre nous tirâmes nos fusils qui étaient chargés à petit plomb : il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoiqu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite; ils nous lancèrent au contraire un troisième dard. Nous crûmes que nous exposerions la vie d'un plus petit nombre d'hommes en les empêchant d'approcher davantage, qu'en les laissant avancer; ce qui nous aurait forcés de nous défendre nous-mêmes contre leur attaque : c'est pour cela que nous chargeâmes nos armes à feu à balle, et que nous tirâmes une seconde fois. Il est vraisemblable que quelques-uns d'eux furent blessés par cette décharge; cependant nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils s'enfuyaient tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étais pas disposé à envahir par force ce pays, pour satisfaire

notre curiosité et nos désirs, et que je vis qu'il était impossible de débarquer amicalement, je profitai des momens où la destruction des Indiens n'était plus nécessaire à notre propre défense, et nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant le long de la côte nous remarquâmes que les deux matelots qui étaient à bord faisaient signe qu'un plus grand nombre d'insulaires s'approchaient, et, avant d'entrer dans l'eau, nous en découvrîmes plusieurs qui venaient autour d'une pointe, à la distance d'environ cinq cents verges. Suivant toute apparence ils avaient rencontré les trois qui nous attaquèrent d'abord; car, dès qu'ils nous aperçurent, ils firent halte et semblaient attendre l'arrivée de leur grand corps. Enfin nous entrâmes dans l'eau et nous la passâmes à gué jusqu'au bateau; ils restèrent à leur poste sans tenter d'interrompre notre marche.

Dès que nous fûmes à bord nous ramâmes vis-à-vis d'eux, et ils paraissaient alors être au nombre de soixante ou cent. Nous les examinâmes à loisir : leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la Nouvelle-Hollande; ils sont à peu près de la même taille, et ils ont les cheveux courts comme eux. Ils vont entièrement nus, mais il nous parut que la couleur de leur peau n'était pas si brune : peut-être cette différence venait-elle uniquement de ce qu'ils n'avaient pas le corps si sale. Pendant

tout ce temps ils nous défiaient par leurs cris, et ils lâchaient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à la fois. Nous ne pouvons pas imaginer ce que c'est que ces feux, ni quel était leur but en les jetant; ils avaient dans leurs mains un bâton court, peut-être une canne creuse qu'ils agitaient de côté et d'autre, et à l'instant nous voyions du feu et de la fumée, exactement comme il en part d'un coup de fusil, et qui ne duraient pas plus long-temps. On observa du vaisseau ce phénomène surprenant, et l'illusion y fut si grande que les gens à bord crurent que les Indiens avaient des armes à feu; et nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil, si notre bateau n'avait pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque temps avec beaucoup d'attention, sans nous embarrasser de leurs feux ni de leurs cris, nous déchargeâmes quelques coups de fusil sur leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les balles siffler parmi les arbres, ils s'en allèrent tranquillement, et nous retournâmes au vaisseau. En examinant les armes qu'ils avaient décochées contre nous, nous trouvâmes que c'était de petites javelines d'environ quatre pieds de long, très mal faites d'une lame de bambou rouge, et garnies d'une pointe de bois dur où il y avait plusieurs barbes. Ils les lançaient avec beaucoup de force,

car, quoique nous fussions à soixante verges de distance, elles portaient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu connaître exactement le moyen dont ils se servent : peut-être emploient-ils un arc; mais, quand nous les examinâmes du bateau, nous ne leur vîmes point d'arcs, et nous croyons qu'ils décochent ces javelines avec un bâton, à peu près comme les habitans de la Nouvelle-Hollande.

Cet endroit gît au 6e degré 15 minutes de latitude sud, à environ soixante-cinq lieues au nord-est du port Saint-Augustin ou cap Walche, et il est près de ce qu'on appelle *cap de la Colta de San-Bonaventura*. La terre, ainsi que sur toutes les autres parties de la côte, est très basse, et couverte d'une abondance de bois et d'herbes qui passe l'imagination. Nous vîmes le cocotier, l'arbre à pain et le plane très florissans, quoique les noix de coco fussent vertes, et que le fruit à pain ne fût pas encore mûr. Nous y trouvâmes d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes et de buissons qui sont communs aux îles de la mer du Sud, à la Nouvelle-Zélande et à la Nouvelle-Hollande.

Bientôt après notre retour au vaisseau nous remontâmes le bateau à bord et nous fîmes voile à l'ouest : je résolus, à la satisfaction du plus grand nombre des personnes de l'équipage, de ne plus perdre de temps sur cette côte.

§ 8.

Passage de la Nouvelle-Guinée à l'île de Savu. Ce que nous fîmes dans cette île.

Depuis le 3 septembre 1770 nous portâmes à l'ouest. Le 4 nous étions au 6e degré 44 minutes de latitude sud, et au 223e degré 51 minutes de longitude ouest. Depuis le midi de la veille notre route fut sud-ouest, et nous fîmes cent vingt milles à l'ouest. Le 5 à midi notre latitude était de 7 degrés 25 minutes sud, et notre longitude de 225 degrés 41 minutes ouest.

Le 6 nous dépassâmes une petite île qui nous restait à trois ou quatre milles de distance, et nous découvrîmes une autre île basse qui s'étendait du nord-nord-ouest au nord-nord-est, à environ deux ou trois lieues de distance. J'aurais débarqué sur cette île, qui ne paraissait pas très petite, pour en examiner les productions, si le vent n'avait pas été si frais.

Nous continuâmes à gouverner à l'ouest-sud-ouest, en faisant quatre milles et demi par heure jusqu'à dix heures du soir. Nous découvrîmes la terre, qui s'étendait du nord-nord-ouest à l'ouest-nord-ouest, à cinq et six lieues : elle semblait être unie et médiocrement élevée. D'après notre éloignement de la Nouvelle-Guinée, elle doit faire

partie des îles Arrou; mais elle gît un degré plus au sud qu'aucune de celles-ci n'est marquée dans les cartes, et, suivant notre latitude, c'est Timor Laoet.

Comme les cartes ne m'apprenaient point quelle était la terre que je voyais sous le vent, craignant qu'elle ne courût bien avant au sud, d'autant que le temps était si brumeux que nous ne pouvions pas apercevoir fort au loin, je gouvernai au sud-ouest, et à quatre heures nous perdîmes l'île de vue.

Le 7 nous nous trouvâmes au 9e degré 30 minutes de latitude sud, et au 229e degré 34 minutes de longitude ouest. Nous continuâmes notre route en gouvernant à l'ouest jusqu'au soir du 8. Le 9 notre latitude était de 9 degrés 46 minutes sud, et notre longitude de 232 degrés 7 minutes ouest. Pendant les deux derniers jours nous avions gouverné directement à l'ouest. Cependant nous reconnûmes par observation que nous avions fait seize milles au sud, six milles depuis le midi du 6 jusqu'au midi du 7, et dix depuis le midi de ce jour jusqu'au midi du lendemain, ce qui nous fit voir qu'il y avait un courant portant au sud.

Le matin du 10 nous reconnûmes clairement que la terre que nous avions vue la veille, au soir, était Timor. A midi notre latitude était de 10 degrés 1 minute sud; nous étions au 233e degré

27 minutes de longitude ouest. Le 11 nous étions bien assurés que la première terre que nous avions vue était Timor. La derniere île que nous venions de dépasser porte le nom de *Timor Laoet* ou *Laut. Laoet* est un mot de la langue malaie qui signifie *mer*, et les habitans du pays ont donné ce nom à l'île. La partie méridionale gît au 8e degré 15 minutes de latitude sud, et au 228e degré 10 minutes de longitude ouest.

Le 12 notre latitude était de 9 degrés 36 minutes sud. Ce même jour nous vîmes de la fumée sur la côte en plusieurs endroits, et, pendant la nuit, nous avions aperçu des feux. La terre paraissait très haute et disposée en collines, s'élevant par degrés les unes au-dessus des autres. Les collines sont en général couvertes de bois épais; mais nous pouvions y distinguer des clairières d'une étendue considérable, et qui semblaient être l'ouvrage des hommes. A cinq heures de l'après-midi nous étions à un demi-mille de la côte, en travers d'un petit golfe qui s'avançait dans la terre basse. Ce golfe gît au 9e degré 34 minutes de latitude sud, et c'est probablement le même dans lequel Dampier entra avec sa chaloupe; car l'eau n'y paraît pas assez profonde pour un vaisseau. La terre répond fort bien à la description qu'il en a donnée. Près de la grève, elle est couverte de grands arbres pyramidaux, qui, suivant lui, ont l'apparence de pins.

Derrière ceux-ci, il semble y avoir des criques d'eau salée et beaucoup de palétuviers, entremêlés cependant de cocotiers. La terre est plate sur le rivage, et semble, en quelques endroits, s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la première colline. Quoique nous n'aperçussions dans cette partie de l'île ni plantations ni maisons, la fertilité du sol et le nombre des feux nous firent juger qu'elle devait être bien peuplée.

Nous avançâmes lentement à l'ouest avec de légères brises de terre et de mer. Le 14, à midi, nous étions à six ou sept lieues de la terre, qui se prolongeait du nord-est au sud-ouest; nous voyions toujours, sur la terre basse et sur les montagnes qui sont par derrière, de la fumée en plusieurs endroits pendant le jour et du feu pendant la nuit. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte jusqu'au matin du 15, la terre paraissant toujours montueuse, mais moins élevée qu'auparavant. En général les collines aboutissent à la mer, et, dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, nous voyions, au lieu de terres plates et couvertes de palétuviers, de grands bocages de cocotiers qui n'étaient qu'à environ un mille de la grève. Les plantations et les maisons commençaient là, et semblaient être innombrables. Les maisons étaient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *bo-*

rassus, et il y avait des plantations enfermées par des haies jusque sur le sommet des plus hautes collines. Nous avions continuellement les yeux à nos lunettes, et nous fûmes fort surpris de ne voir ni hommes ni bétail.

Nous suivîmes la même route jusqu'à neuf heures du matin du 16, que nous vîmes la petite île appelée Rotte, et à midi l'île Semau [1], qui gît à la hauteur de l'extrémité méridionale de Timor, nous restait au nord-ouest.

Dampier, qui a donné une description fort étendue de l'île de Timor, dit qu'elle a soixante-dix lieues de long et seize de large, et que sa direction est à peu près nord-est et sud-ouest. J'ai trouvé que le côté oriental de l'île court presque nord-est-quart-est et sud-ouest-quart-ouest, et que l'extrémité méridionale gît au 10e degré 23 minutes de latitude sud, et au 236e degré 5 minutes de longitude ouest. Nous avons couru environ quarante-cinq lieues le long du côté oriental, et nous avons reconnu que cette navigation était absolument sans danger. La terre, qui est bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale, est basse dans un espace de deux ou trois milles en dedans du rivage, et entrecoupée en général de criques salées. Par derrière la terre basse il y a des montagnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres à une hauteur

[1] Simao, suivant Danville.

considérable. Nous gouvernâmes ouest-nord-ouest jusqu'à deux heures de l'après-midi, étant alors à peu de distance de la pointe nord de Rotte. Nous mîmes le cap au nord-nord-ouest, afin de passer entre cette île et celle de Semau. Après avoir gouverné trois lieues dans cette direction, nous tournâmes au nord-ouest et à l'ouest, et à six heures nous étions hors de toutes les îles. A ce temps la partie méridionale de Semau, qui gît au 10e degré 15 minutes de latitude sud, nous restait au nord-est, à quatre lieues, et l'île de Rotte s'étendait au sud jusqu'au 36e degrés sud-ouest. L'extrémité septentrionale de cette île et la pointe sud de Timor sont situées au nord-est et au sud-ouest l'une de l'autre, à la distance d'environ trois ou quatre lieues. A l'extrémité ouest du passage, entre Rotte et Semau, il y a deux petites îles, dont l'une est près de la côte de Rotte, et la seconde à la hauteur de la pointe sud-ouest de Semau. On trouve entre les deux un bon canal d'environ six milles de large, à travers lequel nous passâmes. L'île de Rotte ne paraît pas si élevée ni si montueuse que Timor, quoiqu elle soit agréablement entrecoupée par des collines et des vallées. Sur le côté septentrional il y a plusieurs grèves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers-éventails; mais la plus grande partie est couverte d'une espèce d'arbustes qui étaient sans feuilles. Semau

présente un aspect à peu près le même que celui de Timor ; mais elle n'est pas si haute.

Sur les dix heures du soir nous observâmes dans le ciel un phénomène qui, à certains égards, ressemblait beaucoup à l'aurore boréale, et, à d'autres, en était très différent : il était formé d'une lueur rougeâtre et obscure qui montait environ 20 degrés au-dessus de l'horizon. Son étendue variait par intervalles, mais elle n'était jamais moins de huit ou dix pointes de compas. A^ travers et en dehors de cette première couleur passaient des rayons d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouissaient et reparaissaient à peu près au même instant comme ceux de l'aurore boréale : ils n'avaient pourtant rien de ce mouvement ondulatoire et de vibration qu'on observe dans ce phénomène. Le milieu de la lueur nous restait au sud-sud-est du vaisseau, et elle dura sans que son brillant diminuât jusqu'à minuit. Nous nous retirâmes alors pour nous coucher, et je ne puis pas dire combien elle continua de temps après.

Après avoir dépassé toutes les îles qui sont placées entre Timor et Java, dans les cartes que nous avions à bord, nous gouvernâmes à l'ouest jusqu'à six heures du lendemain au matin, 17, que nous aperçûmes, sans nous y attendre, une île qui nous restait à l'ouest-sud-ouest. Je crus d'abord que nous avions fait une nouvelle découverte. Nous

courûmes directement dessus, et à dix heures nous étions près de son côté septentrional. Nous y aperçûmes des maisons, des cocotiers, et nous fûmes surpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons : c'était une tentation à laquelle, dans notre situation, nous ne pouvions pas résister, d'autant que plusieurs de nos gens se portaient assez mal, et murmuraient de ce que je n'avais pas touché à Timor. Je résolus donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paraissaient si fort en état de nous fournir des provisions, afin de dissiper par-là la maladie et le mécontentement qui se répandaient parmi l'équipage. J'envoyai M. Gore, mon second lieutenant, sur la pinasse, pour voir s'il y avait quelque endroit commode où l'on pût débarquer. Il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des présens aux naturels du pays qu'il rencontrerait. Quand il fut parti, nous découvrîmes du vaisseau deux hommes à cheval, qui semblaient se promener sur les collines, et s'arrêter souvent pour regarder notre vaisseau. Nous reconnûmes par-là que les Européens avaient formé un établissement dans l'île, et nous espérâmes que nous n'aurions pas à surmonter les circonstances désagréables qui suivent toujours les premières entrevues avec des sauvages.

Sur ces entrefaites M. Gore débarqua dans une petite anse sablonneuse, près de quelques maisons,

et il rencontra huit ou dix insulaires qui, par leur habillement et leur figure, ressemblaient beaucoup aux Malais. Excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étaient sans armes : l'un d'eux conduisait un âne. Ils invitèrent poliment M. Gore à descendre à terre, et ils conversèrent avec lui par signes; mais ils ne purent guère s'entendre réciproquement. Il nous rapporta peu de temps après cette nouvelle, et il ajouta, à notre grand regret, qu'il n'y avait point de mouillage pour le vaisseau.

Cependant je le renvoyai une seconde fois avec de l'argent et des marchandises, afin d'acheter au moins, s'il était possible, quelques rafraîchissemens pour les malades. Le docteur Solander l'accompagna dans le bateau. Pendant ce temps je louvoyai avec le vaisseau, qui était alors à environ un mille de la côte. Avant que le bateau débarquât, nous aperçûmes deux autres cavaliers, dont l'un était vêtu à l'européenne, portant un habit bleu, une veste blanche et un chapeau bordé : ces hommes firent peu d'attention au bateau quand il débarqua; mais ils se promenèrent en regardant le vaisseau avec beaucoup de curiosité. Nous vîmes cependant d'autres cavaliers et un grand nombre de personnes à pied se rassembler autour de nos gens, et nous remarquâmes avec beaucoup de plaisir qu'on portait plusieurs noix de coco dans le bateau;

d'où nous conclûmes qu'il s'était établi quelque espèce de commerce.

Après que le bateau eut resté à terre environ une heure et demie, il nous fit comprendre par un signal qu'il y avait sous le vent une baie où nous pourrions mouiller. Nous portâmes directement de ce côté, et le bateau qui nous suivait arriva bientôt à bord. Le lieutenant me dit qu'il avait vu quelques-uns des principaux personnages de l'île qui portaient du linge fin, et avaient des chaînes d'or autour du cou. Il ajouta qu'il n'avait pas pu acheter des noix de coco, parce que celui à qui elles appartenaient était absent, mais qu'on en avait envoyé environ deux douzaines en présent au bateau, et que les insulaires avaient accepté quelques toiles en retour. Les naturels du pays, pour lui donner l'instruction qu'il demandait d'eux, tracèrent sur le sable une représentation grossière d'un havre au-dessous du vent, et d'une ville située tout auprès. Ils lui donnèrent aussi à entendre que nous pourrions nous y procurer une grande quantité de moutons, de cochons, de volailles et de fruits. Quelques-uns d'entre eux prononçaient souvent le mot de *portugais*, et faisaient mention de *Larntuca* sur l'île d'Ende. D'après cette circonstance nous conjecturâmes qu'il y avait des Portugais en quelques endroits de l'île, et un de nos gens, Portugais de naissance, qui était dans notre bateau.

entreprit de converser dans sa langue avec les Indiens; mais il reconnut bientôt qu'ils n'en savaient qu'un ou deux mots par routine. Lorsqu'ils firent comprendre à nos gens qu'il y avait une ville près du havre qu'ils nous avaient indiqué, l'un d'eux, pour nous donner un renseignement qui pût nous guider, nous fit entendre que nous devions examiner quelque chose qu'il exprima en croisant ses doigts. Notre Portugais imagina à l'instant qu'il voulait nous parler d'une croix. Comme le bateau se rembarquait pour revenir à bord, le cavalier habillé à l'européenne s'avança; mais l'officier, n'ayant pas sa commission sur lui, crut devoir éviter une conférence.

A sept heures du soir nous jetâmes l'ancre dans la baie dont on vient de parler, à environ un mille de la côte. La pointe septentrionale de la baie nous restait au nord-est, à deux milles et demi, et nous avions au sud-ouest la pointe sud ou l'extrémité ouest de l'île. Lorsque nous entrâmes dans la baie nous découvrîmes une grande ville indienne, vers laquelle nous dirigeâmes notre route, en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Bientôt après nous fûmes surpris de voir la ville arborer pavillon hollandais, et d'entendre trois coups de canon. Nous continuâmes cependant notre chemin tant que nous eûmes fond, et et quand il nous manqua nous mîmes à l'ancre.

Le 18, dès qu'il fit jour, nous aperçûmes le même pavillon sur la grève, vis-à-vis du vaisseau. Je pensai que les Hollandais avaient un établissement dans cette île, et j'envoyai à terre M. Gore, mon lieutenant, rendre visite au gouverneur ou à la principale personne de la place, afin de lui apprendre qui nous étions, et par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu en débarquant par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent à la ville où le pavillon avait été arboré la veille. Ils emportèrent avec eux l'autre pavillon qui avait été placé sur le rivage, et marchèrent sans ordre.

Quand il fut arrivé, on l'introduisit chez le raja ou roi de l'île, à qui il dit, par un interprète portugais, que notre bâtiment était un vaisseau de guerre appartenant au roi de la Grande-Bretagne, et qu'ayant plusieurs malades à bord, nous avions besoin de quelques-uns des rafraîchissemens que l'île fournit. Sa Majesté répliqua qu'elle était disposée à nous procurer tout ce que nous désirions, mais que, par l'alliance qu'elle avait faite avec la Compagnie hollandaise des Indes orientales, elle ne pouvait commercer avec aucun autre peuple, sans avoir au préalable obtenu son consentement. Le roi ajouta qu'il allait le demander sur-le-champ à l'agent de la Compagnie, qui était le seul blanc de l'île. Il envoya à cet homme, qui résidait à quel-

que distance dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informait de notre arrivée et de notre demande : sur ces entrefaites M. Gore me dépêcha un de ses gens pour m'apprendre sa position et l'état du traité. Au bout d'environ trois heures, le résident hollandais vint répondre en personne à la lettre qu'on lui avait adressée. Il s'appelait *Jean-Christophe Lange*, natif de Saxe, et c'était la même personne que nous avions vue à cheval, habillée à l'européenne. Il traita M. Gore avec beaucoup de politesse, et il l'assura que nous étions les maîtres d'acheter, des naturels du pays, tout ce qu'il nous plairait. Peu de temps après, il témoigna quelque envie de venir à bord, ainsi que le roi et plusieurs Indiens de sa suite. M. Gore leur dit qu'il était prêt à les y accompagner; mais ils désirèrent qu'on laissât deux de nos gens à terre, ce à quoi mon lieutenant consentit.

Ils vinrent tous à bord vers les deux heures, et, notre dîner étant prêt, ils acceptèrent l'offre que je leur fis de le partager avec eux. J'imaginais que sur-le-champ ils allaient s'asseoir, mais le roi parut hésiter, et enfin il nous dit, un peu confus, qu'il ne croyait pas que nous autres blancs souffririons que lui qui était d'une couleur différente s'assît en notre compagnie. Nos complimens dissipèrent bientôt ses scrupules, et nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contentement et cordialité. Heu-

reusement nous ne manquions pas d'interprètes : le docteur Solander et M. Sporing savaient assez le hollandais pour converser avec M. Lange, et plusieurs des matelots pouvaient parler avec ceux des naturels du pays qui entendaient le portugais. Il arriva que notre dîner consistait en mouton, et le roi témoigna le désir d'avoir un de ces animaux : quoiqu'il ne nous en restât qu'un, nous le lui présentâmes. La facilité avec laquelle il l'obtint l'encouragea à demander un chien anglais, et M. Banks lui donna poliment son levrier. M. Lange nous fit entendre qu'il avait envie d'une de nos lunettes, et sur-le-champ nous lui en donnâmes une. Nos hôtes nous dirent alors que l'île abondait en buffles, moutons, cochons et volailles; que le lendemain on en conduirait une grande quantité sur la grève afin que nous pussions en acheter autant que nous le désirerions. Cette nouvelle nous causa tant de plaisir que nous fîmes boire les Indiens et le Saxon au-delà de leurs forces. Cependant ils voulurent s'en aller avant d'être entièrement ivres; ils furent reçus sur le pont par nos soldats de marine sous les armes comme ils l'avaient été lors de leur arrivée. Le roi parut curieux de voir faire l'exercice : nous satisfîmes sa curiosité et les soldats firent trois décharges. Il les examina avec beaucoup d'attention, et il fut fort surpris de l'ordre et de la promptitude de leurs évolutions, surtout de la manière dont ils bandaient leurs fusils.

La première fois, il frappa le plat-bord du vaisseau avec un bâton qu'il tenait dans sa main, et il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produisaient qu'un seul son. Nous fîmes plusieurs présens à nos hôtes quand ils partirent, et nous les saluâmes de neuf coups de canon auxquels ils répondirent par trois acclamations.

MM. Banks et Solander allèrent à terre avec eux, et les accompagnèrent à la ville, qui est composée de plusieurs maisons, dont quelques-unes sont assez grandes. Ces maisons consistent uniquement en un toit couvert de feuilles de palmier et soutenu sur un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans présentèrent à nos naturalistes un peu de leur vin de palmier qui était le suc frais de l'arbre, non fermenté; il avait une saveur douce, qui n'était pas désagréable, et MM. Banks et Solander, qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, espérèrent que cette liqueur pourrait contribuer à la guérison de nos scorbutiques.

Le matin du 19 j'allai à terre, avec M. Banks et plusieurs des officiers, pour rendre au roi la visite qu'il nous avait faite; mais mon principal objet était de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons et volailles qu'on nous avait promis d'amener sur le rivage. Nous fûmes très mortifiés de trouver que Sa Majesté et les insulaires n'avaient fait au-

cune démarche pour tenir leur parole. Cependant nous allâmes à la maison d'assemblée, construite, ainsi que deux ou trois autres, par la Compagnie hollandaise. Elles sont distinguées de celles des naturels du pays par deux pièces de bois ressemblant à une paire de cornes de vache : il y en a une placée à chaque extrémité du faîte qui termine le toit. L'Indien dont nous avons parlé plus haut voulait certainement représenter ces pièces de bois quand il croisait ses doigts; mais notre Portugais, qui était bon catholique, y vit un signe de croix, et voulait nous persuader par cette raison que ses compatriotes avaient un établissement dans l'île. Nous rencontrâmes en cet endroit M Lange avec le roi, qui s'appelait A Macacho Lomi Djara accompagné de plusieurs des principaux personnages du pays. Nous lui dîmes que nous avions dans le bateau des marchandises de différentes espèces, que nous échangerions contre les rafraîchissemens qu'il voudrait nous vendre, et nous lui demandâmes permission de les débarquer, ce qu'il nous accorda. Nous entreprîmes alors de convenir du prix des buffles, moutons, cochons, etc., que nous avions envie d'obtenir et des articles que nous paierions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette proposition, et nous dit que ces préliminaires devaient être réglés avec les naturels. Il ajouta cependant qu'il avait reçu une

lettre du gouverneur de Concordia dans l'île de Timor, qu'il nous communiquerait à son retour.

Comme la matinée était fort avancée et que nous n'étions pas disposés à retourner à bord et à manger des salaisons, tandis que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats, nous priâmes Sa Majesté de nous faire vendre un petit cochon et du riz, et d'ordonner à ses sujets de nous les apprêter. Il répondit très poliment que, si nous voulions manger de la cuisine de ses sujets, ce qu'il avait peine à croire, il aurait l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remercîmens, et sur-le-champ nous envoyâmes chercher du vin à bord.

Le dîner fut prêt vers les cinq heures; il fut servi sur trente-six plats, ou plutôt sur trente-six paniers qui contenaient ou du porc ou du riz; on avait rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avait été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, et l'on mit tout autour des nattes pour nous faire asseoir. On nous conduisit ensuite chacun à notre tour vers un trou fait dans le plancher, près duquel il y avait un homme tenant un vase fait de feuilles de palmier et rempli d'eau, qu'il nous donna pour nous laver. Quand cette opération fut finie, nous nous plaçâmes autour des plats et nous attendîmes le roi. Comme il ne venait point, nous le demandâmes, et l'on nous dit que la coutume du pays ne permettrait pas à la personne qui donnait

le repas de s'asseoir avec ses hôtes; mais que si nous soupçonnions que les mets fussent empoisonnés, il viendrait en goûter. Nous déclarâmes à l'instant que nous n'avions point de pareille crainte, et nous demandâmes aux Indiens de ne s'écarter pour nous d'aucun de leurs usages d'hospitalité. Le premier ministre et M. Lange nous tinrent compagnie, et nous fîmes un repas délicieux. Nous trouvâmes que le porc et le riz étaient excellens, et le bouillon assez bon; mais les cuillères, faites de feuilles de palmier, étaient si petites, que nous n'eûmes pas la patience de nous en servir. Après dîner nous fîmes passer notre vin à la ronde; nous demandâmes une fois le roi, pensant que, quoique la coutume de son pays ne lui accordât pas la liberté de manger à notre table, il pouvait au moins avoir le plaisir de boire avec nous; mais il s'en excusa de nouveau en disant que le maître d'un repas ne devait pas s'enivrer, et qu'il n'y avait d'autre moyen d'éviter cet inconvénient que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc et le riz.

Dès que nous eûmes dîné nous quittâmes la maison, et les matelots et les domestiques prirent nos places. Ils ne purent pas consommer tout ce que nous avions laissé; mais les femmes qui vinrent nettoyer les paniers et les vases les obligèrent d'emporter avec eux ce qu'ils n'avaient pas mangé.

Comme le vin échauffe et dilate ordinairement le cœur, nous saisîmes le moment où nous crûmes que les Indiens en sentaient les effets pour parler derechef des buffles et des moutons, dont il n'avait été fait aucune mention jusqu'alors, quoiqu'ils eussent dû nous les amener de grand matin. Notre Saxon, agent de la Compagnie, nous fit part alors avec beaucoup de flegme, du contenu de la lettre qu'il prétendait avoir reçue du gouverneur de Concordia. Cet officier, après l'avoir averti qu'un vaisseau avait fait voile vers l'île où nous étions alors, lui enjoignit de l'assister si le bâtiment avait besoin de provisions et qu'il en demandât, mais de ne pas souffrir qu'il restât plus long-temps qu'il n'était nécessaire. Il lui recommandait en outre de ne pas permettre qu'il fît des présens considérables aux Indiens de la classe inférieure, et qu'il n'en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avait la bonté d'ajouter que nous étions les maîtres de donner des verroteries et d'autres bagatelles en échange du vin de palmier et des petits rafraîchissemens qu'on pourrait nous fournir.

Nous pensâmes tous que cette lettre avait été fabriquée par le Saxon; qu'il n'avait inventé ces défenses que pour nous extorquer de l'argent en les enfreignant, et qu'en nous défendant de faire des libéralités aux naturels du pays, il espérait les détourner à son avantage.

Nous apprîmes, le soir, qu'on n'avait conduit au rivage ni buffles ni cochons, mais seulement un petit nombre de moutons, qu'on avait remmenés avant que nos gens, qui étaient allés chercher de l'argent, pussent s'en procurer. Ils achetèrent cependant quelques volailles et une grande quantité d'une espèce de sirop fait de suc de palmier, qui était fort supérieur aux mélasses et qui coûtait beaucoup moins. Nous portâmes nos plaintes à M. Lange, qui imagina un autre subterfuge. Il dit que, si nous étions allés nous-mêmes sur le rivage, nous aurions pu acheter tout ce que nous aurions voulu; mais que les naturels du pays avaient craint de recevoir de l'argent de nos gens de peur qu'il ne fût contrefait. Nous fûmes indignés que cet homme nous eût caché jusque-là ce fait, s'il était vrai, ou osât l'alléguer, s'il était faux. Cependant j'allai à l'instant vers la grève, mais je ne vis ni moutons ni bétail, et je n'aperçus aucun endroit dans le voisinage où nous pussions nous en procurer. Pendant mon absence, Lange, qui savait assez que je ne réussirais pas mieux que nos gens, dit à M. Banks que les naturels étaient mécontens de ce que nous ne leur avions pas offert de l'or pour leurs marchandises, et que, sans cet expédient, nous ne ferions rien. M. Banks ne crut pas devoir lui répliquer; il se leva bientôt après, et nous revînmes tous à bord, fort mécontens de l'issue de

nos négociations. Pendant le courant de la journée, le roi avait promis qu'on nous amènerait le lendemain du bétail et des moutons au rivage, et il nous avait donné des raisons un peu plus plausibles que celles de l'agent de la Compagnie. Il nous dit que les buffles étaient fort loin dans l'intérieur du pays, et que jusqu'alors il n'y avait pas eu assez de temps pour les amener.

Le lendemain au matin, 20, nous débarquâmes encore. Le docteur Solander alla à la ville pour parler à Lange, et je restai au rivage afin de voir quelles provisions on pourrait y acheter. J'y trouvai un vieil Indien, à qui nous avions donné le nom de premier ministre, parce qu'il paraissait avoir quelque autorité. Voulant mettre cet homme dans nos intérêts, je lui offris une lunette; mais je ne vis rien au marché qu'un petit buffle: j'en demandai le prix, et on me répondit qu'il était de cinq guinées, c'est-à-dire deux fois autant qu'il valait : cependant j'en offris trois. Je crus m'apercevoir que le maître du buffle pensait que je le payais assez bien; mais il dit qu'il devait avertir le roi de ce que je lui avais offert, avant de pouvoir l'accepter. Il expédia sur-le-champ un messager à Sa Majesté, qui répondit que le buffle ne serait pas vendu pour moins de cinq guinées. Je refusai absolument d'en donner ce prix, sur quoi on dépêcha un second messager qui resta plus long-

temps que le premier. Tandis que j'attendais son retour, je fus fort surpris de voir le docteur Solander revenir de la ville suivi de plus de cent hommes, dont quelques-uns étaient armés de fusils et d'autres de lances. Lorsque je demandai la raison de cette apparence d'hostilité, le docteur me dit que M. Lange lui avait expliqué un message du roi, qui portait que ses sujets ne commerceraient point avec nous, parce que nous avions refusé de leur payer leurs marchandises au-delà de la moitié de leur valeur, et que, passé ce jour-là, on ne nous permettrait plus de rien acheter en aucune manière. Outre les officiers qui commandaient le détachement, il y avait avec eux un homme né à Timor de parens portugais, et que nous reconnûmes ensuite pour être une espèce de collègue du facteur hollandais. Cet homme m'annonça un ordre qu'il prétendait venir du roi, et qui contenait en substance ce que le docteur Solander avait appris de Lange. Nous crûmes tous que c'était un artifice employé par le facteur pour nous arracher de l'argent, et qu'il nous avait déjà préparés à cette exaction par la prétendue lettre reçue de Concordia.

Pendant que nous délibérions sur les mesures que nous avions à prendre, le Portugais, afin d'accomplir plus tôt son projet, commença à renvoyer les Indiens qui avaient apporté les volailles et le sirop, et d'autres qui amenaient des buffles et des

moutons. En jetant les yeux sur le vieillard à qui j'avais donné le matin une lunette, je crus apercevoir dans ses regards qu'il n'approuvait pas ce qui se passait; c'est pourquoi je le pris par la main, et je lui présentai un grand sabre. Ce présent eut des suites favorables pour nous : il accepta le sabre avec un transport de joie, il l'agita sur la tête du Portugais, qui se mit à trembler, et il lui ordonna, ainsi qu'à l'officier qui commandait le détachement, de s'asseoir derrière. Les Indiens, qui, malgré les spécieux prétextes des injustes facteurs de la Compagnie hollandaise, avaient grande envie de nous fournir ce dont nous avions besoin, et qui paraissaient désirer avec plus d'ardeur nos marchandises que notre argent, profitèrent à l'instant de l'occasion qu'on leur offrait, et, dans peu, le marché fut approvisionné. Cependant je fus obligé de payer dix guinées pour deux buffles, dont l'un ne pesait pas plus de cent soixante livres; mais j'en achetai sept autres à beaucoup meilleur marché, et j'aurais pu m'en procurer autant que je le désirais au prix que j'aurais voulu fixer, car on les amenait alors en troupeaux sur le rivage. Lange partagea sûrement les profits des deux premiers, qui me coûtèrent si cher; il espérait également avoir part à la vente des autres : c'est pour cela qu'il avait prétendu que nous devions les payer en or. Les naturels furent contens de ce que nous

leur donnâmes en échange de ceux qu'ils nous cédèrent dans la suite, et ils ne furent point obligés de partager le produit de leur vente avec l'agent de la Compagnie. La plupart des buffles que nous achetâmes après que le premier ministre, notre ami, eut mis de l'ordre dans le marché, ne nous coûtèrent qu'un fusil la pièce, et, à ce prix, nous aurions pu en charger notre vaisseau.

Les rafraîchissemens que nous prîmes consistaient en neuf buffles, six moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, un petit nombre de limons, quelques noix de coco, plusieurs douzaines d'œufs, dont la moitié se trouva pourie, un peu d'ail, et quelques centaines de gallons de sirop de palmier.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE QUATRIÈME. — CHAPITRE I. — Premier voyage de Cook (1769-1771) Suite. 1

DEUXIÈME SECTION.

§ 4. Traversée de la baie de Tolaga à la baie de Mercure dans la Nouvelle-Zélande. Plusieurs incidens qui nous arrivèrent à bord et à terre. Description de plusieurs vues du pays, ainsi que des heppahs ou villages fortifiés des habitans. *ib.*

§ 5. Traversée de la baie de Mercure à la baie des îles. Expédition le long de la rivière Tamise. Description des Indiens qui habitent ses bords. Beau bois de charpente qui y croît. Plusieurs entrevues avec les naturels du pays en différentes parties de la côte. Combat contre eux sur une des îles. 37

§ 6. Traversée de la baie des Iles au canal de la Reine Charlotte, en tournant le cap Nord. Description de cette partie de la côte. 65

§ 7. Séjour dans le canal de la Reine Charlotte. Passage à travers le détroit qui sépare les deux îles, et retour au cap Turnagain. Horrible coutume des habitans. Mélodie remarquable des oiseaux. Visite faite à un heppah, et plusieurs autres particularités. 78

§ 8. Route depuis le cap Turnagain en allant vers le sud, le long de la côte orientale de Poemammou, autour du cap Sud, et en retournant à l'entrée occidentale du dé-

Pages.

troit de Cook, ce qui complète la circumnavigation de la Nouvelle-Zélande. Description de la côte et de la baie de l'Amirauté. Départ de la Nouvelle-Zélande, et diverses particularités. 115

§ 9. Description générale de la Nouvelle-Zélande. Découverte, situation, climat et productions de cette île. 143

§ 10. Description des habitans de la Nouvelle-Zélande. Habitations, vêtemens, parure, alimens, cuisine et manière de vivre. 156

§ 11. Des pirogues et de la navigation des habitans de la Nouvelle-Zélande. Agriculture, armes et musique; gouvernement, religion et langage de ces insulaires. 179

TROISIÈME SECTION.

§ 1. Traversée de la Nouvelle-Zélande à la baie de Botanique, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, appelée aujourd'hui *Nouvelle-Galles méridionale*. Différens incidens qui nous y arrivèrent. Description du pays et de ses habitans. 201

§ 2. Traversée de la baie de Botanique à la baie de la Trinité. Description du pays, de ses habitans et de ses productions. 232

§ 3. Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans sa traversée de la baie de la Trinité à la rivière Endeavour. 274

§ 4. Ce que nous fîmes sur la rivière Endeavour pendant qu'on y radoubait le vaisseau. Description du pays adjacent, de ses habitans et de ses productions. 286

§ 5. Départ de la rivière Endeavour. Description particulière du havre où le vaisseau fut radoubé, du pays adjacent et de plusieurs îles près de la côte. Traversée de la rivière Endeavour à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Galles. Dangers de cette navigation. 332

§ 6. Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. Description particulière du pays, de ses productions et de ses habitans. 372

Pages.

§ 7. Passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée. Description de ce qui nous arriva en débarquant sur ce dernier pays. 408

§ 8. Passage de la Nouvelle-Guinée à l'île de Savu. Ce que nous fîmes dans cette île. 417

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.